

1839
MUSEO DE LITERATURA MILITAR

OR

SERVICIO HISTORICO

MUSEO DE LITERATURA MILITAR

ESTADO MAYOR

SERVICIO HISTORICO



EJERCITO ESPAÑOL

Inscripción

Clasificación

Colocación

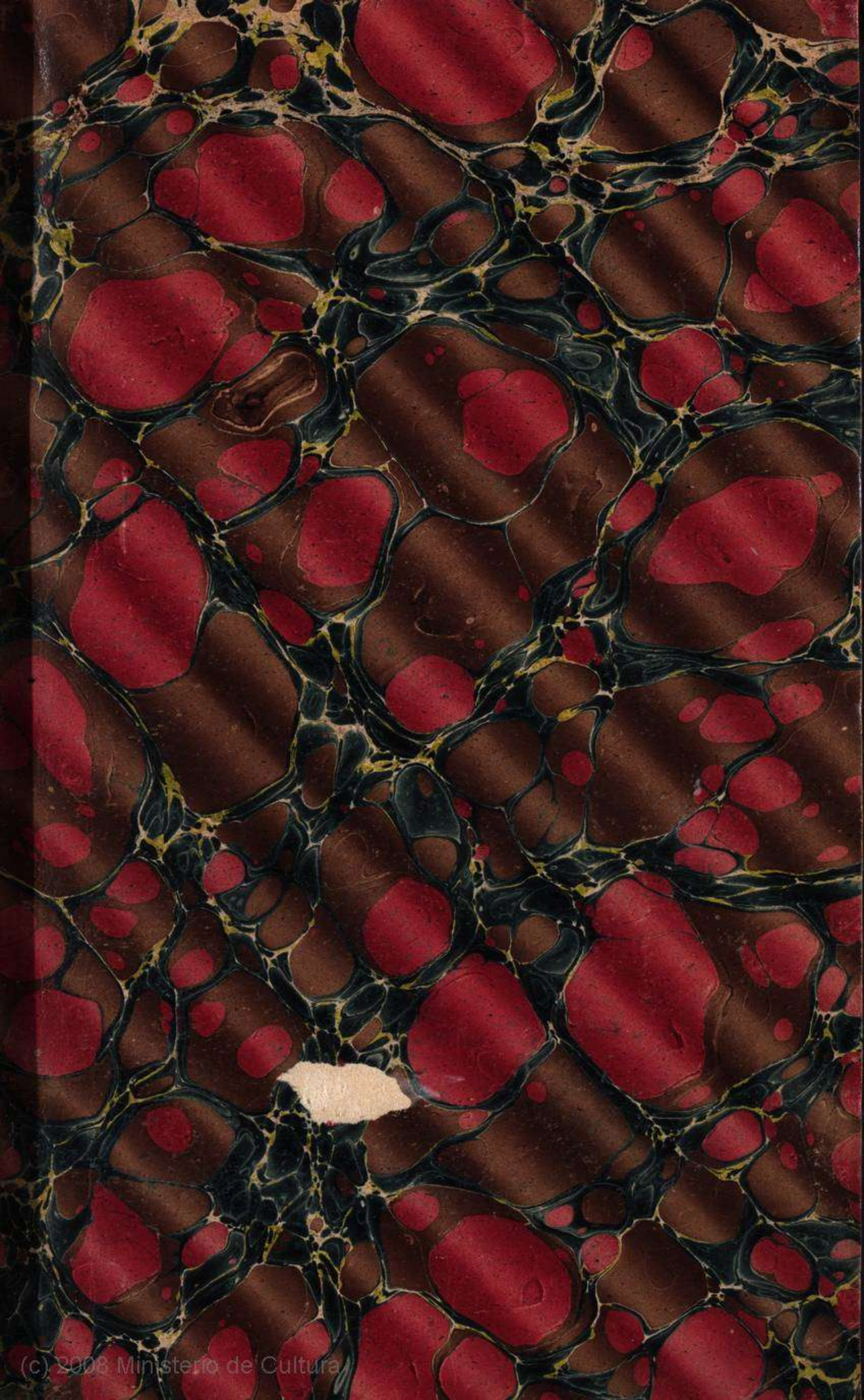
Sala

Estante 6

Tabla 4

Núm. 1.839

- 8 -



BD2-1033
ML-R-131-A

1839

8

432

PRÉCIS
DES CAMPAGNES ET DES SIÈGES
D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL
DE 1807 A 1814.

EXTRAIT DU SPECTATEUR MILITAIRE.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 50.

2-3-17

PRÉCIS

DES CAMPAGNES ET DES SIÈGES

D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL

DE 1807 A 1814,

D'APRÈS L'OUVRAGE DE M. BELMAS. →

Chef de bataillon du Génie.

INTITULÉ :

JOURNAUX DES SIÈGES FAITS ET SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS
DANS LA PÉNINSULE;

LES DÉPÊCHES DU DUC DE WELLINGTON
ET AUTRES OUVRAGES;

ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE MILITAIRE DE LA PÉNINSULE.

PAR

M. AUGOYAT,

Lieutenant-colonel du Génie.

PARIS,

A. LENEVEU, LIBRAIRE

POUR L'ART MILITAIRE, LA MARINE, LES PONTS-ET-CHAUSSÉES
ET LES MINES,

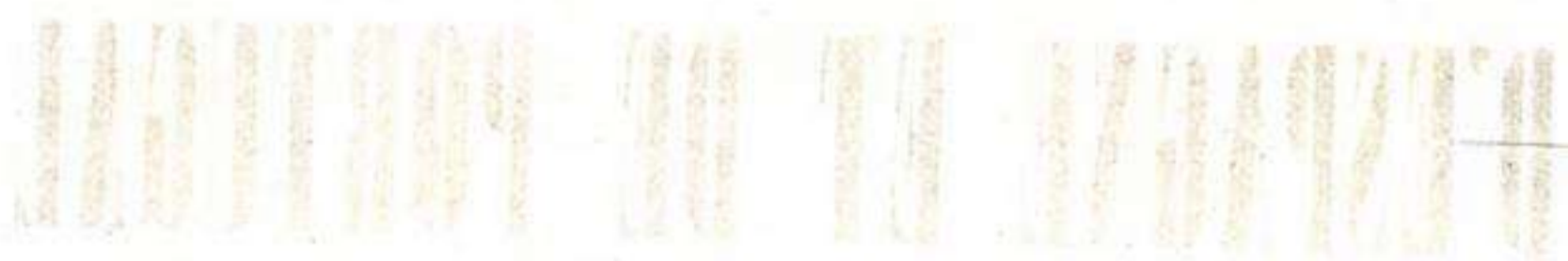
18. RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

1839.

11111111



REPUBLICA DE COLOMBIA



SECRETARÍA DE CULTURA

INSTITUTO COLOMBIANO DE CULTURA

BOGOTÁ, D. C. - COLOMBIA

SECRETARÍA DE CULTURA

11111111

SECRETARÍA DE CULTURA

BOGOTÁ, D. C. - COLOMBIA

JOURNAUX

DES

SIÈGES FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE, DE 1807 A 1814;

RÉDIGÉS D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT, SUR LES
DOCUMENTS EXISTANT AUX ARCHIVES DE LA GUERRE ET
AU DÉPÔT DES FORTIFICATIONS; PAR J. BELMAS, CHEF DE
BATAILLON DU GÉNIE (1).

Napoléon écrivit en 1811 au prince Berthier : « Il est
nécessaire de faire dessiner et graver les plans des siè-
ges de Saragosse, de Lérida, de Méquinenza, de Tortose,
de Tarragone, de Gironne, de Ciudad-Rodrigo, d'Al-

(1) 4 tomes in-8° de 205 feuilles d'impression et un atlas de 24 plans.
Paris, 1836, 1837. Firmin Didot frères et compagnie, rue Jacob, 24
Prix : 50 francs et 28 francs pour les officiers du génie.

méida et de Badajoz, tant pour l'instruction des officiers du génie, que pour l'honneur des militaires qui se sont distingués dans ces sièges. » L'ouvrage de M. le chef de bataillon Belmas réalise cette pensée dans toute l'extension qu'elle comportait. Un premier tome, sous le titre de *Précis historique*, résume toute la guerre d'Espagne, et sert d'introduction aux journaux de sièges qui forment trois autres tomes, chacun de plus de 800 pages. Un atlas renferme les plans à une grande échelle de vingt-trois places fortes, et une belle carte de la Péninsule, sur laquelle on lit parfaitement le terrain. Les chaînes de montagnes y sont exprimées avec les formes tranchées qu'elles ont en Espagne; leur figuré n'a pas néanmoins empêché de faire ressortir avec beaucoup de netteté les écritures multipliées des noms de lieux.

Chaque tome est accompagné de pièces officielles dont l'auteur a fait choix comme les plus importantes parmi toutes celles, en grand nombre, qu'il a consultées. Plusieurs n'avaient pas encore paru. Des notes renvoient à ces pièces qu'on fera bien de lire souvent. A tous les journaux de sièges sont joints les états de situation de la garnison et de l'armée assiégeante. Écrivant une histoire contemporaine, dont tous les faits ne peuvent pas encore être bien connus, M. le commandant Belmas se montre en général circonspect dans sa narration, tout en conservant une grande indépendance dans ses opinions. Un examen consciencieux est dû à un ouvrage aussi important. Nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître le *Précis historique* qu'en le reproduisant; nous ne nous astreindrons point cependant à copier l'auteur; nous nous proposons même d'ajouter dans cette analyse quelques faits tirés de documents inédits ou de publications postérieures.

PRÉCIS HISTORIQUE.

CAMPAGNE DE 1808.

PREMIÈRE PARTIE.

Traité secret avec l'Espagne. Occupation du Portugal. Invasion de l'Espagne par plusieurs corps d'armée français. Motif de cette invasion. Troubles d'Aranjuez. Émeute de Madrid, le 2 mai 1808. Cession de la couronne d'Espagne à Napoléon. Marche du général Dupont en Andalousie. Tentative du maréchal Moncey sur Valence. Sièges de Gironne et de Saragosse, qui furent levés. Affaire de Cabezon. Bataille de Rio-Seco. Entrée de Joseph à Madrid. Capitulation de Baylen. Retraite des armées françaises derrière l'Èbre.

Combat de Roliça. Bataille de Vimeiro. Convention pour l'évacuation du Portugal.

Par l'article 5 du traité d'alliance de Tilsitt, Napoléon et Alexandre s'imposèrent mutuellement la tâche de faire entrer dans l'alliance du continent contre l'Angleterre, l'un le Portugal, l'autre la Suède (1). Cette stipulation amena le traité secret qui fut conclu avec l'Espagne le 27 octobre 1807, d'après lequel Napoléon disposa du Portugal et fit entrer dans ce royaume un corps de troupes de 25,000 hommes, sous les ordres du général Junot. La tête des colonnes de ce corps arriva à Lisbonne avec le général en chef, le 30 novembre. Le régent s'était embarqué le 27 avec la famille royale et toute la cour pour se réfugier au Brésil. A la

(1) Bignon, histoire de France, tome 6, p. 337. Paris 1830.

même époque, trois divisions de troupes espagnoles pénétrèrent en Portugal.

Aux termes du traité, un autre corps français de 40,000 hommes devait être réuni à Bayonne le 30 novembre pour être prêt à entrer en Espagne, après toutefois que les deux hautes parties contractantes auraient été mutuellement d'accord sur ce point. Sans régler aucun accord, Napoléon fit entrer en Espagne, dans le mois de décembre, 24,000 hommes sous le général Dupont, plus tard 25,000 hommes sous le maréchal Moncey, ensuite 25,000 hommes, dont 6,000 de sa garde, sous le maréchal Bessières. Dans le mois de mars, Murat, grand-duc de Berg, prit le commandement de ces trois corps d'armée. Enfin, 7,000 hommes, en grande partie Italiens et Napolitains, commandés par le général Duhesme, entrèrent en Catalogne le 9 février. Reçu à Barcelone, après quelques difficultés de la part du capitaine général de la province, le général Duhesme ne tarda pas à s'emparer par surprise de la citadelle, et se fit livrer le fort Montjoui. Dans le mois d'avril, il profita du passage à Figuières de la division Chabran, qui venait de France, pour faire surprendre par un bataillon le fort San-Fernando. Le général Darnagnac avait été reçu à Pampelune avec trois bataillons; le 16 février, il s'empara de la citadelle. Un ordre du prince de la Paix, don Manuel Godoy, favori de Charles IV et généralissime des armées d'Espagne, fit ouvrir les portes de Saint-Sébastien au général Thouvenot.

L'empereur n'avait pas encore formé le projet d'enlever à la maison de Bourbon le trône d'Espagne; il voulait reprendre au-delà des Pyrénées les limites de l'empire de Charlemagne. Des négociations étaient en-

lamées sans succès avec la cour de Madrid pour la cession des provinces de la rive gauche de l'Èbre (1), lorsque des événements entièrement imprévus firent naître de nouveaux desseins.

Inquiète des suites d'une invasion dont elle connaissait l'objet, la famille royale se rendit à Aranjuez. Le peuple l'y suivit, et éclata en mécontentement contre le prince de la Paix dans la nuit du 17 au 18 mars. Charles IV abdiqua, et le prince des Asturies fut proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII. A la première nouvelle des troubles d'Aranjuez, Murat se porta à Madrid avec le corps du maréchal Moncey; le corps du général Dupont se rapprocha du Tage, et le duc d'Istrie eut son quartier-général à Burgos. Napoléon partit pour Bayonne le 2 avril, et fit annoncer qu'il se rendait à Madrid, où il dépêcha le duc de Rovigo, l'un de ses aides-de-camp. Il s'arrêta à Bayonne; la famille royale espagnole se rendit de son côté dans cette ville. Le départ de Madrid de la reine d'Étrurie, fille de Charles IV et de l'infant D. François de Paule, second frère de Ferdinand, n'eut lieu que le 2 mai, et causa une émeute sanglante, que Murat réprima. Mais aussitôt que les événements de Bayonne furent connus, l'Espagne entière se souleva. Charles IV renonça à sa couronne en

(1) Bignon, ouvrage cité, tome 7, p. 25 et 198. Paris, 1838. Ce projet, dont l'auteur du précis ne fait pas mention, occupa encore plus tard l'empereur. Le duc de Cadore écrivait le 19 février 1810 à l'ambassadeur Delaforêt, en lui adressant le premier décret qui créait des gouvernements militaires en Espagne. « L'intention de l'empereur est de réunir à la France la rive gauche de l'Èbre, et peut-être même le pays jusqu'au Duero. L'un des objets du décret est de préparer cette réunion, et vous devez, sans rien dévoiler des desseins de l'empereur, régler cependant vos démarches sur la communication que je vous fais. » Bignon, tome 9, page 273.

faveur de Napoléon le 5 mai, Ferdinand le 10, les autres princes le 12. Napoléon adressa une proclamation aux Espagnols, qui ne produisit point d'effet. Toutes les provinces, à l'exception de la Navarre, de la Biscaye et de la Nouvelle-Castille, qui étaient occupées par les troupes françaises, nommèrent des juntas de gouvernement qui proclamèrent roi Ferdinand VII, et appelèrent la population aux armes.

Les forces militaires de l'Espagne s'élevaient au plus à 60,000 hommes. 15,000 étaient en Danemarck sous le marquis de La Romana, 20,000 en Portugal, 9,000 au camp de Saint-Roch sous Gibraltar, le reste dans les places fortes. Les troupes qui étaient en Portugal formèrent le noyau des armées de Galice et d'Estramadure, celles du camp de Saint-Roch le noyau de l'armée d'Andalousie. L'Angleterre fournit des armes et de l'argent à toutes les provinces.

Aux premiers symptômes du soulèvement, le général Dupont reçut l'ordre d'aller occuper Cadix avec une partie de son corps d'armée, montant à 12,000 hommes. Il traversa la Sierra Morena, et arriva le 2 juin à Andujar. Après un court séjour dans cette ville, il passa le Guadalquivir et continua sa route. Le 7, il força le pont d'Alcoléa, dont le passage lui fut disputé par un corps de troupes et des paysans armés. Le même jour il entra à Cordoue. Cette ville avait fait de la résistance; elle subit les rigueurs de la guerre. Il en fut de même à Jaen. A Cordoue, le général Dupont apprit que la junta de Séville s'était instituée junta suprême, et que le général Castaños, qui commandait les troupes du camp de Saint-Roch, avait reconnu son autorité. Dans ces conjonctures, il rétrograda sur Andujar et y prit position le 18 juin, attendant des renforts. La flotte

de cinq vaisseaux et une frégate que nous avons à Cadix se rendit le 14 aux Espagnols, après avoir résisté quatre jours à leurs batteries.

A la même époque, le maréchal Moncey avait été dirigé avec 8,000 hommes sur Valence. Le 24 juin, il força le défilé de las Cabrillas, à huit lieues de cette ville. Valence est entourée d'une muraille qui la met à l'abri d'un coup de main. Le maréchal s'empara des faubourgs; mais n'ayant pas les moyens d'attaque nécessaires pour faire un siège, il reprit le 29 la route de Madrid.

Le 15 juin, le général Savary remplaça Murat dans le commandement qu'il exerçait à Madrid. L'empereur, de Bayonne, dirigeait les opérations.

En Catalogne, le général Duhesme avait reçu l'ordre de se lier avec le maréchal Moncey et avec le général Verdier qui assiégeait Saragosse; les troupes qu'il fit sortir de Barcelone pour remplir ce double objet furent obligées d'y rentrer. Le 20 juin, il échoua dans une tentative qu'il fit sur Gironne. Il mit le siège devant cette place dans le mois de juillet, et fut obligé de le lever, le mois suivant, avec perte de son artillerie.

Le premier siège de Saragosse, beaucoup moins remarquable, sans contredit, que le second, fait l'objet d'un journal particulier dont nous rendrons compte.

Une armée considérable se rassemblait dans la Galice sous les ordres de don Joaquin Blake, maréchal-de-camp, que nous verrons, quoique toujours malheureux, jouer un rôle important dans la guerre d'Espagne. Une autre armée se formait dans les environs de Valladolid, sous les ordres de don Grégorio de la Cuesta, capitaine-général. Par sa position dans le bassin du Douro, cette armée coupait les communications de

Burgos avec Madrid. Le 14 juin, alors qu'elle ne présentait encore qu'un corps mal organisé, elle fut défaite sur la rive droite de la Pisuerga, à la tête du pont de Cabezon, par la division Merle, soutenue par une brigade de cavalerie, sous les ordres du général La Salle. Le maréchal Bessières rappela ensuite la division Merle, et la fit entrer dans le district de Santander, entre les Asturies et la Biscaye. Les passages des montagnes furent forcés, et le 23 juin Santander fut occupé.

Après l'affaire de Cabezon, le général Cuesta rallia ses troupes à Benavente, et sollicita la junte de la Corogne de faire entrer dans la Castille l'armée de Galice, qui était forte de 27,000 hommes d'infanterie. La junte y ayant consenti, Blake laissa une division à Manzanal, une autre à Bénavente, et joignit le reste de ses troupes, environ 15,000 hommes, à celles de Cuesta qui montaient à 10,000 hommes. Comme plus ancien, Cuesta eut le commandement. Il résolut de venir de nouveau prendre position dans les environs de Valladolid, et le 13 juillet il occupait Rio Seco ou Médina de Rio Seco, sur la rive droite du Séquillo. Informé de la marche des Espagnols, le maréchal Bessières sortit de Burgos le 9 avec 13,000 hommes et 30 pièces d'artillerie, et se dirigea directement sur Rio Seco. Le 14, il rencontra les avant-postes ennemis à Palacios de Campos. Entre cette ville et Rio Seco est une chaîne de petits mamelons escarpés, appelés champs de Monclin, qui forment deux plateaux séparés par un col où passe un chemin de bêtes de somme. C'est sur le plateau à droite de ce chemin en venant de Rio Seco que le duc d'Istrie, secondé par les généraux Merle, Mouton et La Salle, remporta une victoire qui fait époque dans la guerre d'Espagne, parce qu'elle ouvrit au nou-

veau roi le chemin de Madrid, en même temps qu'elle rendit facile la retraite des troupes qui eut lieu derrière l'Èbre à la fin du mois. Cette victoire eût pu être plus avantageuse. On reproche au maréchal Bessières d'avoir mis de la lenteur dans la poursuite de l'ennemi. La perte des Espagnols fut de 6,000 hommes tués ou blessés, 3,600 prisonniers et 18 pièces de canon. La perte des Français ne s'éleva pas à 500 hommes.

Une assemblée de notables espagnols avait été convoquée à Bayonne. Après avoir discuté librement un projet de constitution qui lui avait été présenté, cette assemblée, composée de 86 à 91 membres, sur 150 qui devaient en faire partie, prêta serment de fidélité à Joseph Bonaparte, comme roi d'Espagne, le 7 juillet. Le nouveau roi prêta serment, entre les mains de l'archevêque de Burgos, de gouverner suivant la constitution. Le 8, il mit le pied sur le territoire espagnol, et le 20 il entra à Madrid. Le lendemain Napoléon partit pour Paris.

Au commencement de juillet, le général Dupont fut renforcé par la division Védel et partie de la division Gobert, toutes deux de son corps d'armée. Il continua à rester de sa personne à Andujar, à l'extrémité de sa ligne de défense, qui était en même temps sa ligne d'opération. « En désunissant ses troupes et en se plaçant au point le moins central, » dit le général Foy (1), « il courait la chance des accidents que pouvaient produire la fausse direction, les fautes, les manquements des subordonnés, d'après les impressions partielles qu'ils éprouveraient. » Le 19, l'ennemi passa le Guadalquivir à Mengibar, et se plaça entre Andujar et Baylen. Force fut au général Dupont de quitter une

(1) Tome 4, p. 70.

position qu'il avait occupée trop long-temps. Après un combat opiniâtre où plusieurs généraux français furent blessés, il se vit réduit à la nécessité de capituler à des conditions qui comprenaient les troupes des deux autres divisions qui étaient libres, séparées de lui, et n'avaient pas combattu sous ses ordres. Le 22, 17,635 hommes mirent bas les armes. « Cette catastrophe, dit l'auteur du Précis, ruina pour long-temps nos affaires dans la Péninsule et exalta jusqu'à la frénésie l'enthousiasme des Espagnols. »

Le 29, toutes les troupes qui étaient sous le commandement immédiat du roi se mirent en mouvement pour se retirer derrière l'Èbre. Joseph quitta Madrid le 1^{er} août. Les sièges de Saragosse et de Gironne furent levés le 14. L'armée espagnole d'Andalousie entra à Madrid le 23.

La junte suprême de Séville fut remplacée par une nouvelle junte, composée de députés des provinces, et qui prit le nom de junte suprême centrale et gouvernementale. Le nombre de ses membres, d'abord de 24, fut porté à 55.

L'insurrection avait gagné le Portugal et y avait fait des progrès presque aussi rapides qu'en Espagne. Le duc d'Abrantès perdit l'appui des corps auxiliaires espagnols, et fut obligé d'envoyer des troupes sur plusieurs points pour faire rentrer les populations dans l'obéissance. Le gouvernement anglais ne tenta d'abord rien pour délivrer le Portugal de la domination française : mais aussitôt qu'il fut informé du soulèvement général de l'Espagne, il résolut de porter ses armées dans la Péninsule. Déjà, pendant l'expédition du général Dupont, à la demande de la junte de Séville, le général Spencer, venant de Gibraltar, avait débarqué

avec 4,800 hommes au port Sainte-Marie, au commencement de juillet. Le 10, une flotte fit voile d'Angleterre pour l'Espagne, portant 9,200 hommes commandés par sir Arthur Wellesley, nommé depuis peu lieutenant-général. Le corps du général Spencer devait se joindre à celui du général Wellesley. Le 15, un nouveau corps de 4,800 hommes, composé des brigades Anstruther et Acland, fut encore embarqué pour l'Espagne. Enfin la flotte qui ramenait de la Baltique le corps de sir John Moore, montant à 11,250 hommes, reçut la même destination. Le ministère donna le commandement de toutes ces forces à sir Hew Dalrymple, gouverneur de Gibraltar, et nomma au commandement en second de l'armée sir Harry Burrard. Le général Wellesley ne devait plus commander qu'une division. Nous verrons toujours l'armée anglaise dans la Péninsule avoir un commandant en chef et un commandant en second. Dans la suite, lord Wellington s'éleva contre cet usage.

Le général Wellesley se présenta à la Corogne le 21 juillet. Les Galiciens ne demandant pas de secours en hommes, il résolut d'opérer en Portugal avec les troupes qui étaient sous son commandement, convaincu que le mode le plus efficace de servir la cause des Espagnols était de délivrer d'abord le Portugal pour pouvoir lier par l'intérieur de ce royaume les provinces du nord et du sud de l'Espagne. Le 1^{er} août, il débarque avec ses troupes à l'embouchure du Mondégo et prend position à Lavaos ; le 7, il y est joint par le corps du général Spencer, et le 9 il se dirige sur Leyria. A partir de cette ville, il suit la route de Lisbonne, la plus rapprochée de la côte, et arrive le 15 à Caldas, à 22 lieues de la capitale. 1,400 hom-

mes d'infanterie portugaise et 260 de cavalerie s'étaient joints à l'armée anglaise. Le reste des troupes portugaises armées, montant à environ 5,000 hommes, se dirigeait par Thomar sur Santarem. Les forces de l'armée française étaient alors disséminées. Le général Delaborde prit position avec 2,500 hommes au défilé de Roliça, à trois lieues de Caldas. Le 17, il y fut attaqué par l'armée ennemie. Le combat qu'il soutint et l'ordre dans lequel il se retira firent impression sur les Anglais. Le général Wellesley résolut de renforcer son armée des brigades Anstruther et Acland qui étaient en mer, non loin de la côte. Le 18, il se porta à Lourinhao, et le 19 à Vimeiro, près de la petite baie de Maceira, qui offrait une plage commode pour un débarquement. L'une des brigades joignit l'armée le 20, et l'autre dans la nuit du 20 au 21. Le bâtiment qui portait l'état-major général et le commandant en second de l'armée anglaise était à la même époque dans les eaux de Maceira, et le 20 au soir le général Wellesley remit le commandement à sir Harry Burrard; il en reçut l'ordre de rester à Vimeiro, où le général Burrard voulait également faire débarquer le corps de sir John Moore.

L'auteur du Précis donne 14,000 hommes au duc d'Abrantès sur le champ de bataille de Vimeiro; cependant deux militaires, témoins oculaires, ne portent qu'à 10,000 combattants, soit au plus 12,000 hommes, les forces de l'armée française qui, le 20 au soir, quittèrent Torrès Vedras pour se rapprocher de Vimeiro (1). Le 21, à huit heures du matin, le duc d'Abrantès livra bataille aux Anglais. L'effort principal se fit d'abord

(1) Général Thiébault, Relation de l'expédition de Portugal. Paris, 1817. Général Foy, tome 4, p. 321.

sur leur droite ; le général ennemi eut le temps de renforcer sa gauche qui s'étendait sur des hauteurs qu'il n'avait pas occupées. Sir Harry Burrard arriva sur le champ de bataille au milieu du jour, mais il ne prit le commandement que le soir ; il ne voulut pas donner l'ordre de poursuivre l'armée française. Celle-ci revint à Torrès Vedras ; elle avait perdu environ 1,800 hommes et 13 pièces de canon. Le lendemain 22, elle prit la forte position de Cabeça de Montachique. Le même jour, le général Kellermann se rendit au quartier-général anglais, où il trouva réunis les trois généraux en chef de l'armée, Dalrymple qui venait d'arriver, Burrard et Wellesley. Là, il eut l'habileté de conclure une suspension d'armes contenant toutes les bases de la convention qui fut ensuite adoptée pour l'évacuation du Portugal. Le général Wellesley, qui la signa, au nom du général Dalrymple, en approuvait la clause principale, par la considération que, le Portugal évacué, l'armée anglaise pourrait se porter sans retard en Espagne. Mais une clause que l'on y avait introduite, relative à la flotte russe qui était alors à Lisbonne, empêcha l'amiral, qui commandait la flotte anglaise stationnée à l'embouchure du Tage, de la ratifier. Néanmoins les hostilités cessèrent, et les négociations furent reprises à Lisbonne, où enfin le 30 fut signée la convention définitive, qui porte le nom de Cintra, lieu d'où elle fut adressée au ministère anglais par le général Dalrymple. 25,747 hommes furent embarqués, avec armes et bagages, sur la flotte anglaise, et ramenés en France, partie à la Rochelle et partie à Quiberon ; la même année ils rentrèrent en Espagne (1).

(1) Suivant le général Thiébault, il entra en Portugal 28,586 hommes.

La convention de Cintra fut accueillie en Angleterre avec indignation et douleur. Le ministère anglais traduisit devant une cour d'enquête les trois généraux en chef. Après un long examen, cette cour n'exprima aucun blâme sur le commandement des généraux Burrard et Dalrymple.

Nous croyons devoir faire remarquer, en terminant ce période, que ce fut principalement en considération des places fortes de Portugal qui étaient en notre pouvoir, et qui auraient coûté des sièges à l'ennemi, qu'il accepta sur-le-champ les bases de la convention. Il regarda l'armée française comme placée sous le canon d'Elvas, d'Alméida, de Péniche, des forts de Lisbonne, et maitresse de discuter les conditions auxquelles elle voulait en faire la remise.

DEUXIÈME PARTIE.

Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. Combat de Zornosa. Arrivée de l'empereur. Combat de Gamonal. Bataille d'Espinosa de los Monteros. Bataille de Tudela. Col de Somo Sierra forcé le 29 novembre. Capitulation de Madrid. Bataille d'Uclès, le 13 janvier 1809. Siège de Roses. Bataille de Cardedeu. Combat de Molino del Rey. Retraite des Anglais. Bataille de la Corogue, le 16 janvier 1809.

Avant de reprendre le récit des opérations militaires, nous croyons devoir esquisser les principaux traits du théâtre de la guerre.

Les pertes se sont élevées à 4,400 hommes. Il ne devait donc rester que 24,186 hommes à embarquer. Si l'on déduit les Suisses qui désertèrent et les transports qui périrent en mer, le nombre des hommes qui rentrèrent en France ne dut pas s'élever à plus de 21,000.

La chaîne des Pyrénées se prolonge à l'ouest dans la Péninsule, et projette à son extrémité divers chaînons qui couvrent la Galice et la province portugaise de Tra los Montes. Le Guipuzcoa, la Biscaye, Santander et les Asturies sont sur le versant septentrional. Le Guipuzcoa est traversé par la grande route de Bayonne à Madrid. Bilbao communique avec Miranda sur l'Èbre par une route qui passe à Orduña. De Santander à Reynosa il existe une très belle route. Les Asturies communiquent avec le royaume de Léon par un grand nombre de cols appelés *puertos*, dont nous ne citerons que le puerto de Pajarès où passe une route carrossable, celle de Léon à Oviédo, et le puerto de Leitariegos qui sert pour la communication du district dit le Vierzo avec les Asturies. La Galice a sa belle route de la Corogne à Madrid par le col de Piedrafita.

La partie supérieure du cours de l'Èbre, depuis Tudela jusqu'à Reynosa, peut être traversée sur plusieurs ponts et à plusieurs gués. Les gués sont même nombreux, mais ils disparaissent à la moindre crue, et il faut bien les connaître pour y engager une troupe. Au-dessous de Tudela, les cartes n'indiquent que le pont de Saragosse.

Une chaîne de hautes montagnes sépare le bassin de l'Èbre de celui du Douro. Le versant septentrional de cette chaîne arrive jusqu'aux bords de l'Èbre. Le bassin du Douro, qui comprend la Vieille-Castille et le royaume de Léon, présente au contraire de vastes plaines, dans lesquelles sont comme encaissés les lits du Douro et de ses affluents. Il y a un grand nombre de ponts sur le Douro. On peut aussi, lorsque ses eaux sont basses, le passer à gué en plusieurs endroits.

Le bassin du Douro est séparé de celui du Tage par

une chaîne de montagnes, qui se divise en plusieurs parties, connues sous les noms de Sommo Sierra, Sierra de Guadarrama, Sierra d'Avila, Sierra de Gredos et Sierra de Gata.

Les principales communications qui partent de Madrid sont : 1° la route de France par le col de Sommo Sierra, Burgos et Vitoria; 2° la route de la Corogne par le puerto de Guadarrama, Arevalo, Tordesillas, Benavente, Astorga et Lugo; 3° la route d'Andalousie par Aranjuez, Ocaña, Temblêque, Madrideojos, Puerto Lapiche, Villarta, Santa-Cruz de Mudela, Despeña-Perros (le défilé de), La Caroline, Baylen, Andujar et Séville; 4° la nouvelle route de Valence par Ocaña, Quintanar de la Orden, La Roda, Albacète et Almanza. A ces quatre grandes lignes qui reçoivent les embranchements de plusieurs communications qui ne sont pas sans importance, il faut ajouter : 5° la route de Ségovie par le col de Nava-Cerrada; 6° la route de Tolède; 7° la route de Badajoz, par Talavera de la Reyna, Almaraz, le puerto de Miravète, Truxillo et Mérida; 8° la route de Saragosse par Guadalajara, Torremocha del Campo et Calatayud.

Le Tage défend les approches de Madrid au sud et à l'est. Les ponts sur lesquels on le passe pour aller dans les provinces du sud ont une grande élévation. La plupart furent détruits pendant la guerre par les Espagnols et les Anglais. Voici ces ponts : Aranjuez, Tolède, Puebla de Montalban, Talavera de la Reyna, Puente de l'Arzobispo, Conde, à deux lieues plus bas, Almaraz, le Cardenale au-dessous de l'embouchure du Tiétar, enfin Alcantara sur la frontière de Portugal.

Le Tage a cela de remarquable, que l'on trouve des gués dans tout son cours, jusqu'à douze lieues au-

dessus de Lisbonne, depuis la fin de mai jusqu'au commencement de décembre, à moins qu'il n'ait plu. La rive gauche de ce fleuve est hérissée de hautes montagnes sur lesquelles il n'y a pas de route.

L'auteur du précis présente dans les termes suivants le tableau des efforts que l'empereur allait faire pour tenter de soumettre une nation naguère amie.

« 100,000 hommes de vieilles troupes, dont 30,000 de cavalerie, tirés en grande partie des 1^{er}, 5^e et 6^e corps de la grande armée d'Allemagne, furent dirigés sur les Pyrénées. » Ces troupes passèrent à Paris le 11 septembre. « 20,000 Italiens et Napolitains, 20,000 Polonais, Hollandais, Westphaliens et Allemands furent mis en mouvement; un sénatus-consulte ordonna la levée de 160,000 conscrits, dont 30,000, incorporés dans les cadres tirés de l'intérieur, furent dirigés sur Bayonne. » Napoléon ayant résolu de se mettre lui-même à la tête de cette nouvelle armée, conclut à Erfurth, le 12 octobre, avec l'empereur de Russie, une convention en vertu de laquelle Alexandre s'engageait à se déclarer contre l'Autriche dans le cas où l'Autriche se mettrait en guerre contre la France (1); et réciproquement Napoléon promettait de faire cause commune avec la Russie dans le cas où l'Autriche s'unirait à l'empire ottoman pour s'opposer à la cession de la Valachie et de la Moldavie. Enfin, les deux puissances s'engageaient à regarder comme condition absolue de la paix avec l'Angleterre, qu'elle reconnaitrait la Finlande, la Valachie et la Moldavie comme faisant partie de l'empire de Russie.

Les troupes dont l'empereur devait prendre le com-

(1) Bignon, ouvrage cité, tome 8, p. 5. Paris. 1838.

mandement formaient huit corps d'armée et une réserve. Chaque corps était de 25 à 30,000 hommes. L'effectif était de 332,000 hommes, dont 248,000 présents sous les armes. 1^{er} corps, duc de Bellune, commandant; 2^e corps, duc d'Istrie d'abord, et ensuite le duc de Dalmatie; 3^e corps, duc de Conegliano; 4^e corps, duc de Dantzig; 5^e corps, duc de Trévise; 6^e corps, duc d'Elchingen; 7^e corps, comte Gouvion Saint-Cyr; 8^e corps, duc d'Abrantès.

Le 1^{er} et le 4^e corps formaient la droite de l'armée; le 2^e et cinq divisions de cavalerie, le centre; le 6^e et le 3^e la gauche. Le 4^e corps était à Durango; le 1^{er} corps couvrait son flanc gauche, et le liait avec le 2^e, qui occupait Miranda sur l'Èbre et le défilé de Pancorvo. Le roi Joseph était à Vitoria, en arrière du centre, avec 2,000 hommes de garde royale napolitaine, une division d'infanterie de réserve, et 12,000 hommes de la garde impériale. Le 6^e corps observait le pont de Logrono que l'ennemi occupait; enfin le 3^e corps gardait la rive droite de la rivière d'Aragon. Le 5^e corps était encore à Bayonne. Le 8^e était en marche sur cette ville, et le 7^e était à Perpignan. Tels étaient les emplacements des divers corps français à la fin du mois d'octobre.

Les armées espagnoles étaient divisées en armée de la droite, armée du centre et armée de la gauche.

L'armée de la droite comprenait l'armée de Catalogne et l'armée d'Aragon. La première, sous les ordres du général Vivés, autrefois capitaine-général des îles Baléares, montait à 25,000 hommes; elle bloquait Barcelone et Figuières. L'armée d'Aragon, commandée par don José Palafox, était évaluée à 13,000 hommes; elle devait opérer de concert avec l'armée du centre,

et à cet effet elle s'était portée à Tudela ; la plus grande partie avait passé l'Èbre et pris position sur la rive gauche de l'Aragon.

L'armée du centre comprenait l'armée d'Estramadure, l'armée de Castille et l'armée d'Andalousie, à laquelle s'était jointe une division de troupes de Valence et de Murcie, qui formait la 5^e division de cette armée, qui en comptait quatre. L'armée du centre était commandée par don Francisco Xavier Castaños. L'armée d'Estramadure, sous les ordres immédiats du comte de Belvéder, jeune chef sans expérience, avait pris position à Gamonal, en avant de Burgos. Elle était de 15,000 hommes. Deux divisions de l'armée d'Andalousie étaient restées à Madrid. Le reste de cette armée et 12,000 hommes formant l'armée de Castille étaient le long de l'Èbre, se liant à Tudela avec l'armée d'Aragon.

L'armée de la gauche, sous les ordres de Blake, se composait de l'armée de Galice et des troupes asturiennes, en deux divisions, commandées par le général Acevédo. Elle montait à 32,000 hommes, et devait être renforcée par un corps de 9,000 vétérans espagnols, commandés par le marquis de la Romana. Les Anglais avaient pris ces troupes en Danemarck et les avaient débarquées à Santander le 9 octobre. L'armée de la gauche était tout entière à cette époque dans la Biscaye, menaçant de couper les communications de l'armée française.

On voit par l'exposé qui précède combien la faible armée d'Estramadure était compromise en présence de toutes les forces françaises qui étaient échelonnées sur la route de Vitoria à Burgos. Elle devait être soutenue par l'armée anglaise. Mais celle-ci, mal organi-

sée et lente dans ses mouvements, ne quitta Lisbonne que le 26 octobre, deux mois après la bataille de Vimeiro. Sir John Moore qui la commandait ne prit que 20,000 hommes avec lui ; il devait être joint dans le royaume de Léon par une division de 11,000 hommes, débarquée à la Corogne le 29 octobre et commandée par sir David Baird.

L'armée française ne devait rien entreprendre avant l'arrivée de l'empereur à Vitoria, fixée au 8 novembre. Mais Blake prit l'initiative. Le 24 octobre, il quitta Bilbao, s'avança jusqu'à Zornosa et fit des dispositions pour attaquer le 4^e corps. Le maréchal Lefebvre, qui avait sous ses ordres deux divisions et une brigade de son corps d'armée et la division Villatte du 1^{er} corps, résolut de le prévenir. Le 31, les deux armées se rencontrèrent inopinément. Les Espagnols furent mis en fuite dans le plus grand désordre et poursuivis jusqu'au Salcedon. Les Asturiens et une division que Blake avait détachés sur sa droite ne prirent pas de part au combat et se trouvèrent séparés de lui. Toute retraite devait être coupée à ces troupes, par un mouvement combiné de la division Villatte qui était à Guénès, et d'une division du 1^{er} corps qui, de Murguia, se porta à Miravallès, sur la route d'Orduña à Bilbao. Mais Blake, ayant été joint à Nava par une partie du corps d'armée débarqué à Santander, marcha rapidement dans la nuit du 3 au 4 novembre sur Orantia et dégagea Acevedo. Le 7, dans une nouvelle attaque qu'il tenta sur le 4^e corps à Guénès, une de ses divisions fut coupée ; mais en suivant la côte elle gagna Santander. Enfin, le 8, il revint à Nava et repassa les montagnes, et le 9 il s'établit à Espinosa de los Monteros sur la Trueba. Dans cette position, il couvrait sa base d'opérations,

qui était Reynosa, où il avait formé des magasins, et il pouvait se lier avec Burgos par Villarcayo.

Arrivé à l'armée, l'empereur ordonna aux ducs de Bellune et de Dantzig de poursuivre Blake, et au duc de Dalmatie de se porter en avant avec le 2^e corps. Le duc d'Istrie prit le commandement de la grosse cavalerie. Le 9 novembre, le maréchal Soult s'avança de Briviesca à Monasterio de Rodilla, sur le plateau de la chaîne qui sépare l'Èbre du Douro. Le 10, il descendit des montagnes ; la division du général Mouton (comte de Lobau) attaqua la droite de l'armée d'Estramadure qui était appuyée à un bois près de Gamonal ; les troupes de cette armée, à la vérité peu nombreuses, étaient réputées les meilleures des Espagnols, leur défaite néanmoins fut prompte et complète.

L'empereur se porta aussitôt à Burgos, suivi de la réserve, de sa garde et de deux divisions du 6^e corps. Ayant résolu d'agir par sa droite pour achever de détruire l'armée de Blake, il fit prendre au duc de Dalmatie la route de Reynosa. Le duc de Bellune avait suivi sans artillerie le général espagnol à travers les montagnes. Il l'attaqua le 11 à Espinosa. Blake perdit son artillerie, ses bagages et ses munitions. La gauche de son armée, composée des Asturiens qui avaient le plus souffert, rentra dans le district de Santander par la vallée de Pas ; quelque mille hommes de la droite se jetèrent dans la Castille, échappant ainsi au 4^e corps qui avait été dirigé sur Villarcayo et au 2^e qui était sur la route de Reynosa. Blake atteignit cette ville le 12 avec environ 9,000 hommes ; mais à l'approche du duc de Dalmatie, il chercha son salut dans les montagnes et gagna Renedo, dans la vallée de Cabuerniga, district de Santander. Là, il réunit les débris de sa mal-

heureuse armée qui, toujours battue et sans vivres depuis plusieurs jours, était dans un piteux état. Il la conduisit à Léon où le marquis de la Romana en prit le commandement. Les deux divisions des Asturies restèrent dans cette province.

Après avoir défait le centre et la gauche des Espagnols, l'empereur projeta contre leur droite un mouvement qui devait avoir le même succès. Il fit marcher par la rive droite de l'Èbre, sous les ordres du maréchal Lannes, le 3^e corps augmenté d'une division du 6^e et de deux brigades de cavalerie, et donna l'ordre au maréchal Ney de remonter la vallée du Douro avec ses deux autres divisions et une brigade de cavalerie. L'armée du centre, renforcée de partie des deux divisions qui étaient d'abord restées à Madrid, montait avec l'armée d'Aragon à 41,000 hommes. Elle occupait une chaîne de hauteurs de quatre lieues de long, du Tudela à Tarazona. La droite, formée de l'armée d'Aragon et de la 5^e division de l'armée d'Andalousie, avait pris position en avant de Tudela; trois divisions étaient à Tarazona et une autre au centre, à Cascante. Tous ces corps se liaient mal entre eux. Ce défaut n'échappa point au duc de Montébello. Il attaqua d'abord la droite des ennemis, le 23 novembre, et la battit complètement. Il fit ensuite face à la gauche; la division qui était à Cascante opposa quelque résistance; les trois autres se retirèrent sans combattre. Le maréchal Ney était arrivé le 22 à Soria; mais s'étant arrêté deux jours dans cette ville, les divisions de l'armée d'Andalousie eurent toute liberté pour faire leur retraite par Calatayud et Sigüenza. Là, Castaños en remit le commandement au général La Peña.

Les débris de l'armée d'Aragon et de la division de

Valence et Murcie avaient fui vers Saragosse. Le 3^e corps et ensuite le 5^e furent dirigés sur cette ville. Le siège mémorable qu'elle a soutenu commença l'année suivante.

Le 28 novembre, l'empereur quitta Aranda avec sa garde, le premier corps et la réserve, et marcha sur Madrid. Le général don Benito San Juan, officier de réputation, avait fait fortifier le col de Somo-Sierra et le défendait avec 13,000 hommes. Sa position fut forcée le 29 par une belle charge des lanciers polonais. Ce coup d'audace, dit l'auteur du Précis, frappa de terreur l'armée espagnole; elle s'enfuit, abandonnant tout. Madrid capitula le 3 décembre. Le 6^e corps y arriva par la route de Saragosse et le 4^e par celle de Ségovie.

Ce ne fut que le 11 décembre que l'armée de sir John Moore, réunie à Salamanque, put commencer ses opérations. Ce général résolut de passer le Douro et d'opérer par sa gauche pour se joindre aux troupes du général Baird qui étaient à Astorga, et à celles du marquis de la Romana qui étaient à Léon. Il comptait ensuite attaquer avec avantage le 2^e corps qui, après avoir été à Santander, était revenu sur le Carrion.

Le maréchal Soult avait laissé la division Bonet dans les Asturies, et n'avait sur le Carrion que les divisions Merle et Mermet et une division de dragons. Mais aussitôt qu'il apprit le mouvement des Anglais, sans attendre les ordres de l'empereur, il appela à lui la division de dragons du général Lorges, le 1^{er} régiment de hussards et les divisions Delaborde et Loison du 8^e corps qui venaient d'entrer en Espagne. L'empereur n'avait point cherché à empêcher la jonction des armées anglaises, dont il devait ignorer la position

dans l'intérieur de l'Espagne. Informé qu'elle avait eu lieu, il quitta Madrid le 21 décembre suivi de 50,000 hommes. Le passage du puerto de Guadarrama, col très élevé et alors couvert de neige, prit deux jours. Le général Moore, ayant été joint le 20 à Mayorga par les généraux Baird et La Romana, fit attaquer le même jour Sahagun par la cavalerie du général Paget qui y remporta un avantage. Son armée était en marche pour exécuter le projet auquel il s'était arrêté, lorsque, dans la nuit du 23 au 24, il fut instruit du danger de sa position. Il revint en toute hâte à Mayorga et se replia sur Benavente pour s'assurer de la route de la Galice. La nuit du 28 au 29, son arrière-garde fit sauter deux arches des ponts sur lesquels on passe l'Esla, à 1,800 mètres au-dessous de Castro Gonzalo. Cette opération lui fit gagner 24 heures. Les chasseurs de la garde arrivèrent le 28 au soir sur l'Esla. Le général Lefebvre-Desnouettes qui les commandait eut l'imprudence de passer cette rivière le lendemain au gué de Castro-Pepé, à deux kilomètres plus bas que les ponts, sans être soutenu; il fut culbuté et pris dans le gué même par un cavalier ennemi. L'approche du duc de Dalmatie, qui s'était dirigé sur Astorga par Mancilla et Léon, route plus courte que celle par Benavente, obligea le général anglais à précipiter sa retraite. Ayant rallié le 30 à Astorga la colonne du général Baird qui avait suivi la route de Valencia de don Juan, incertain du point où il s'embarquerait, il fit prendre à Bonillos aux brigades Alten et R. Craufurd le chemin de Vigo, sur lequel était déjà l'armée espagnole, et le gros de l'armée anglaise suivit la grande route de la Corogne.

On sait que la retraite de l'ennemi fut désastreuse.

Elle eut lieu à travers un pays montueux et dénué de ressources. En douze jours il fit 70 lieues. Ses troupes se livrèrent en plusieurs endroits aux plus grands désordres, notamment à Bembibre, à Villafranca et à Betanzos. Néanmoins elles firent bonne contenance sur plusieurs points. Le général Moore arriva à la Corogne le 11 janvier avec 14,500 hommes. La rupture des ponts du Méro empêcha qu'il ne fût joint immédiatement par l'armée française; il eut le temps de faire les dispositions convenables pour soutenir le 16 janvier un combat qui permit à la totalité des troupes qu'il avait ramenées de s'embarquer. La Corogne capitula le 19, le Ferrol le 26. Le duc de Dalmatie fut maître de toute la Galice. L'empereur était allé jusqu'à Astorga et était revenu à Valladolid. Il resta dix jours dans cette ville, et prit le 17 la route de France.

Après la reddition de Madrid, le 1^{er} corps avait été envoyé sur le Tage; il fut remplacé dans ses positions par le 4^e corps, et vint couvrir la capitale lorsque l'empereur se porta contre l'armée anglaise. Le maréchal Lefebvre surprit le pont de l'Arzobispo, entra dans l'Estremadure, et détacha la division d'avant-garde du général La Salle à Truxillo. Cette division repassa le Tage au pont d'Almaraz, dans le mois de janvier, et prit position à Plasencia. Les divisions de l'armée d'Andalousie qui n'avaient pas combattu à Tudela s'étaient dans leur retraite arrêtées à Cuença; elles avaient passé sous le commandement du duc de l'Infantado et formaient la seule armée organisée qui restait aux Espagnols. Dans le mois de janvier, le duc de l'Infantado en dirigea la plus grande partie sur Madrid sous la conduite du général Vénégas. Le duc de Bellune marcha à leur rencontre et leur livra ba-

taille, le 13 janvier, à Uclès, près de Tarançon. Toute la petite armée de Vénégas fut détruite. Après une excursion dans la Manche, le maréchal Victor revint à Tolède et établit ses troupes derrière le Tage.

La campagne n'avait pas été moins heureuse en Catalogne. Après un siège de 26 jours, le général Saint-Cyr s'était emparé de la place de Roses, qui protège un mouillage dont il importait de priver l'ennemi pour assurer la communication par mer avec Barcelone. Jusque là, il avait résisté aux instances du major-général qui le pressait de marcher sur Barcelone pour débloquer cette place. Le lendemain de la reddition de Roses, le 8 décembre, il se porta sur la Fluvia avec 26 bataillons et 9 escadrons, environ 15,000 baïonnettes et 1,500 sabres. Le 9, il passe cette rivière, chasse l'ennemi de toutes ses positions et arrive sur le Ter. Devant prendre des chemins impraticables aux voitures, le 11, il renvoie son artillerie et ses caissons de munitions à Figuières, et poursuivant sa marche par la Bisbal, Vidrera, Martorell de la Selva, San Celoni, le défilé de Treinta Passos, il vient camper le 15 en avant de Llinas. Le général Vivés venait d'arriver à Cardedeu avec la plus grande partie des troupes qui formaient le blocus de Barcelone. Le 16, le général Saint-Cyr l'attaque et le bat complètement. Le 17, il communique avec la capitale de la Catalogne, donne deux jours de repos à son armée, la pourvoit de munitions, d'artillerie et de subsistances, et se met à la poursuite de Vivés; le 21, il passe le Llobregat, et défait l'ennemi le même jour à Molino del Rey.

CAMPAGNE DE 1809.

PREMIÈRE PARTIE.

Reddition de Saragosse. Seconde expédition de Portugal. Prise de Porto. Reddition de Vigo aux Espagnols. Bataille de Médellin. Défaite de l'armée de la Manche à Ciudad-Réal. Passage du Douro par les Anglais. Retraite du duc de Dalmatie. Expédition du duc d'Elchingen dans les Asturies. Évacuation de la Galice et des Asturies par les troupes françaises. Échec d'Alcañiz en Aragon. Combats de Maria et de Belchite. Défaite de Reding à Valls. Blocus de Gironne.

L'empereur rappela d'Espagne, pour faire la campagne d'Autriche, 30,000 hommes, dont 12,000 de sa garde. Le départ de ces troupes n'affaiblissait pas assez les armées qui restaient dans la Péninsule pour qu'elles ne pussent prendre l'offensive dans la campagne prochaine, après les succès qu'elles venaient d'obtenir. La chute de Saragosse qui eut lieu le 17 février pacifia l'Aragon, et rendit libres les 3^e et 5^e corps, qui étaient occupés au siège de cette ville. Le 3^e corps resta dans l'Aragon; le 5^e corps vint dans les environs de Burgos, où le duc de Trévise eut son quartier-général.

Sa majesté impériale avait confié au roi le commandement des armées françaises en Espagne; mais ce commandement ne comprenait pas le 5^e corps, qui recevait directement les ordres de l'empereur. Cette disposition, d'après laquelle les troupes chargées de gar-

der la communication avec Bayonne, formaient un corps séparé, indépendant, a eu de graves inconvénients dans cette campagne, et dans les suivantes, 1811 et 1812, comme on le verra.

Le duc de Dalmatie reçut de l'empereur l'ordre de marcher, par le nord du Portugal, sur Porto et Lisbonne, avec quatre divisions d'infanterie et trois divisions de cavalerie, en tout 23,500 hommes présents sous les armes. D'après les calculs de l'empereur, le maréchal Soult devait être à Porto le 5 février, et le 16 à Lisbonne. Les détails de cette seconde expédition de Portugal sont suffisamment connus par l'ouvrage qui est attribué à M. Le Noble (1), commissaire-ordonnateur en chef de l'armée du maréchal. Le duc d'Elchingen était chargé d'assurer les derrières de l'armée en Galice avec deux divisions d'infanterie et quatre régiments de cavalerie, formant en tout 12,000 hommes. D'autres troupes étaient échelonnées dans le royaume de Léon, dans les provinces de Valladolid et de Burgos, partie sous le duc d'Istrie, partie sous le duc de Trévise. Le 1^{er} corps seul avait été désigné pour coopérer à l'expédition de Portugal, mais sa coopération avait le défaut d'être très incertaine ou même éventuelle. Le général Lapisse, qui commandait une division de ce corps d'armée, et que l'empereur avait envoyé à Zamora sur le Douro où des signes d'insurrection s'étaient manifestés, devait se faire joindre par la brigade de cavalerie du général Maupetit, et menacer la frontière entre le Douro et Alméida ; il devait ensuite, lorsqu'il aurait appris que le maréchal Soult était arrivé à Porto, franchir la frontière et se diriger sur

(1) Mémoires sur les opérations militaires en Portugal, en 1809. Paris 1821.

Abrantès où il passerait le Tage pour faire sa jonction avec une colonne de troupes qui devait être envoyée dans cette direction par le maréchal Victor, afin de faciliter les opérations du maréchal Soult sur Lisbonne.

La distance de la frontière de Galice à Porto est de dix-huit lieues. La route praticable aux voitures part de Valencia, vis-à-vis de Tuy; elle passe à Ponte-de-Lima, Braga et Barca de Trofa. La distance de Porto

Coïmbre est également de vingt-huit lieues, et celle de Coïmbre à Lisbonne est de quarante-quatre lieues. Le duc de Dalmatie avait cent lieues à faire pour atteindre cette capitale, et toutes sortes de difficultés à surmonter sur sa route. Il devait d'abord passer le Minho dans les environs de Tuy; il y échoua, et perdit dix jours. Il remonta le Minho jusqu'à Orense, où son avant-garde arriva assez à temps pour empêcher l'ennemi de couper le pont sur le Minho. D'Orense, le maréchal se dirigea sur Chavès, par Monterey, où il rencontra l'armée de Galice, forte de trois divisions, commandée par le marquis de la Romana. Cette armée s'éloigna par la route de Puebla de Sanabria. L'arrière-garde fut atteinte dans les environs de Vérin. Le marquis rallia ses troupes à Lubian, et là, changeant de direction, il revint sur les montagnes de las Cabreras, les franchit au port del Palo et entra dans la vallée du Sil. La division de don Martin de la Carrera resta à Puebla de Sanabria.

Chavès, petite place forte sur la Taméga, affluent du Douro, qui avait une forte garnison, ne se rendit que le 13 mars. Le maréchal y laissa ses blessés, ses malades et un poste de 400 hommes. Il aurait pu marcher sur Porto par la vallée de la Taméga, mais le général Bernardino Freire étant à Braga avec une masse

de troupes et de milices, qui était évaluée à 25,000 hommes, il résolut de se porter sur ce point. On compte vingt-deux lieues de Chavès à Braga. Le chemin est un des plus difficiles et des plus âpres de toute la Péninsule. Il passe par Ruivaès et Salamonde. Salamonde est à la moitié de la route. Le général Freire voulait se retirer; le peuple le massacra. Le 20 mars, le maréchal Soult mit dans la plus grande déroute l'armée qui avait été rassemblée à Braga. Le 27 il arriva devant Porto, et le 29 il enleva le camp retranché qui couvrait cette ville. La brièveté de cette analyse nous empêche de rapporter les belles dispositions qu'il prescrivit à cette occasion.

Maître de Porto, le maréchal Soult fit rétablir le pont de bateaux qui sert à communiquer avec la rive gauche du Douro, et porta une avant-garde sur la Vouga, à quinze lieues de Porto, sur la route de Coïmbre. Sa communication avec la Galice n'était déjà plus assurée : des partis d'insurgés s'étaient formés dans cette province sur les derrières de l'armée. Guidés par quelques militaires, et par don Pablo Morillo, alors simple enseigne et depuis général, ils avaient fait capituler le fort de Vigo où deux millions avaient été laissés; ils assiégeaient Tuy; Chavès s'était rendu au général Silveyra, qui ensuite avait marché par la vallée de la Taméga, et avait pris position avec 15,000 hommes sur la rive gauche de cette rivière, vis-à-vis Amarante. Dans de telles circonstances, le duc de Dalmatie resta à Porto, disposant de ses troupes pour rouvrir ses communications; cherchant à pacifier le pays, et attendant des nouvelles des deux corps qui devaient concourir à l'exécution du plan de la campagne.

Le général Lapisse se présenta le 25 mars devant

Ciudad-Rodrigo, et ayant inutilement sommé cette place de se rendre, il resta en observation à San Muñoz jusqu'au 7 avril, qu'il reçut l'ordre de se diriger sur Alcantara, où un détachement du 1^{er} corps devait se rendre. L'auteur du *Précis* lui reproche, avec raison, de n'avoir fait aucun effort pour dégager son front, et avoir des nouvelles du maréchal Soult avec lequel il devait plus particulièrement chercher à se lier, pour marcher à temps sur Abrantès. Remarquons cependant qu'il était difficile au général Lapisse de se lier avec le duc de Dalmatie; car, de Ciudad-Rodrigo à Porto il y a cinquante lieues; le pays était insurgé et peu connu. De son côté, le duc de Dalmatie était sans nouvelles d'Espagne. Le roi avait voulu disposer du 5^e corps pour le faire venir à Valladolid; mais le duc de Trévise, opposant ses instructions, crut devoir rester à Burgos.

Les armées espagnoles avaient été défaites, elles avaient perdu leur matériel, mais elles n'avaient pas été anéanties. La junte centrale, encore maîtresse des provinces du Sud, parvint, avec les secours de l'Angleterre, à y rassembler deux armées, dont l'une, en Estramadure, fut mise sous le commandement de Cuesta, auparavant disgracié; et l'autre, formée des débris échappés à la défaite d'Uclès, passa sous le commandement du comte de Cartoajal, et prit le nom d'armée de la Manche. La junte répandit une instruction pour exciter tous les Espagnols à s'armer, même avec des armes défendues, et à attaquer et dépouiller, toutes les fois que l'occasion s'en présenterait, les soldats français, soit en particulier, soit en masse; elle les exhortait à s'emparer des vivres et effets qui leur sont destinés. Ces actions, disait-elle, seront considérées

comme des services rendus à la nation. Cette instruction commença à créer les guerrillas.

Le 1^{er} corps avait été renforcé par la division Leval du 4^e corps, en remplacement de sa division Lapisse. Sa force était évaluée à 25,000 hommes. Il ne pouvait faire une diversion en Portugal qu'après avoir passé le Tage et pris position dans la Haute-Estramadure. Le pont d'Almaraz, par lequel le duc de Bellune devait nécessairement établir sa ligne d'opération, ayant été coupé par les Espagnols, le maréchal Victor fit passer plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie par les ponts de Talavéra et de l'Arzobispo pour protéger la construction d'un pont de bateaux, un peu plus bas qu'Almaraz. Ce pont fut terminé le 19 mars. Des bords du Tage, la route s'élève rapidement et passe au col de Miravette; elle descend ensuite à travers un pays montagneux jusqu'à Truxillo, point central qui a de l'importance par les communications qui le lient avec les principales villes de l'Estramadure et de la Manche. Le duc de Bellune fit mettre en état de défense une citadelle qui s'y trouve, et y laissa quelques troupes. Le général Cuesta avait pris position à quelque distance au dessus de Médellin, sur la rive gauche de la Guadiana, à laquelle il avait appuyé sa droite. Son armée montait à 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie. Le duc de Bellune fit passer une partie de sa cavalerie au pont de Mérida, et se dirigea sur celui de Médellin avec environ 15,000 hommes. Le 27 il s'en empara, et le 28 il livra bataille au général Cuesta. Notre aile droite fut d'abord obligée de plier; mais elle revint à la charge lorsqu'à l'aile gauche la cavalerie du général La Salle eut défait la cavalerie espagnole. En ce

moment, toute l'armée ennemie prit la fuite. Notre cavalerie en fit un grand carnage.

Le 28 mars fut aussi marqué par un succès du 4^e corps. Ce jour-là, le général Sébastiani battit l'armée de la Manche, en avant de Ciudad-Réal, et le lendemain il lui fit essuyer une nouvelle défaite à Santa-Cruz de la Mudéla. Dans ces deux affaires, les Espagnols perdirent leur artillerie et plusieurs milliers d'hommes faits prisonniers.

Ce début de la campagne ne pouvait être plus heureux. Cependant le duc de Bellune ne fit point porter une division du côté du Portugal en faveur du duc de Dalmatie, comme il le lui avait été ordonné. Il se borna à faire mettre en état de défense, à Mérida, une espèce de palais appelé *Conventual*, afin de suppléer au défaut de Badajoz par un autre point fortifié sur la Guadiana. Son inaction fut funeste. Son adversaire avait de l'énergie; il n'avait été que malheureux. La junte lui envoya du renfort; et, à la fin d'avril, il était à la tête d'une armée de 20,500 hommes, dont 1,500 de cavalerie. Devenu prudent, il prit position à Monastério, d'où il tint en échec celui qui l'avait vaincu.

Dans le mois d'avril, le général Lapisse quitta la position de San-Muñoz; et remontant la rive gauche de la Tormès, il arriva par le port de Baños au pont d'Alcantara, qu'il força. N'y trouvant aucune troupe française, il se dirigea sur Mérida, où il arriva le 19. A la fin du mois il reçut l'ordre de se porter de nouveau sur Alcantara et de pousser jusqu'à Castel-Branco, en Portugal. Il exécuta cet ordre et revint sur la Guadiana. Enfin, plus tard, le duc de Bellune se repliant sur le Tage, envoya de nouveau un détachement reconnaître Alcantara, le 10 juin. Cette fois, le colonel anglais Mayne,

qui était chargé de la défense du pont, le fit sauter. C'est à tort que l'auteur du *Précis*, d'accord avec le comte Toréno, mais contrairement au colonel Napier et aux dépêches de lord Wellington, met sur notre compte la destruction de ce monument.

L'Angleterre n'avait point négligé la défense du Portugal. Elle avait pris à sa solde 20,000 Portugais. Le général Bérésford, placé avec le titre de maréchal à la tête des troupes nationales, avait organisé une armée à Abrantès. Sir Robert Wilson avait levé une légion lusitanienne avec laquelle il avait pris poste sur l'Agueda, près de Ciudad-Rodrigo. Enfin, le général Wellesley débarqua à Lisbonne le 22 avril, amenant d'Angleterre de nombreux renforts. Cette capitale avait toujours la garnison que le général Moore y avait laissée. Sachant que le Tage n'est pas guéable dans le mois d'avril, et que le général Cuesta observait les mouvements du 1^{er} corps en Estramadure, le général Wellesley jugea que le duc de Bellune ne pourrait faire aucune entreprise sérieuse en Portugal par le pont d'Alcantara. Il laissa en conséquence à Abrantès le général Mackensie avec une brigade d'infanterie anglaise, quelques détachements, et 7,000 Portugais; puis il marcha contre le maréchal Soult avec le gros de ses forces, qui montaient à 26,000 hommes d'infanterie et 2,400 de cavalerie. Arrivé à Coïmbre, le 2 mai, il détacha le maréchal Bérésford sur Lamégo avec une brigade d'infanterie anglaise, 6,000 hommes d'infanterie portugaise, autant de milices et 1,000 hommes de cavalerie.

Le maréchal Soult avait formé le projet de rentrer en Espagne par Bragance. Dans cette intention il avait, le 2 mai, fait occuper le pont d'Amarante sur la Taméga. Le général Loison, qui devait garder ce pont,

avait d'abord passé la Taméga et s'était porté jusqu'au Douro ; mais, obligé de se retirer devant les forces supérieures du maréchal Bérésford unies à celles de Silveyra, il était revenu le 6 mai à Amarante. Une circonstance particulière rendit la position du maréchal très critique. Dans toutes les relations de cette campagne on fait mention d'une conspiration qui aurait été ourdie à Porto par quelques officiers. Les preuves manquent ; mais il est constant qu'un adjudant-major se rendit coupable de trahison, vit plusieurs fois le général Wellesley, notamment le 26 avril et le 6 mai, et qu'il lui donna tous les renseignements qui étaient à sa connaissance sur la force, la position et les plans du duc de Dalmatie. Lord Wellington rapporte dans ses dépêches (1) que cet officier le pressait de couper la retraite à l'armée française. Sir Arthur, considérant avec raison la révolte de notre armée comme un événement très grave, demanda des instructions à lord Castlereagh pour savoir ce qu'il devrait faire du duc de Dalmatie, si on le lui livrait. Il engagea Castlereagh à envoyer tous ses émissaires en France se mettre à l'œuvre, *to work*. Le chef de la conspiration fut arrêté le 9 mai ; mais, dans le désordre de la retraite, il s'échappa le 12 et passa en Angleterre.

Les projets du général Wellesley furent en outre favorisés par la négligence avec laquelle se faisait le service français sur les bords du Douro. Sans cela, comment concevoir le passage hardi de ce fleuve que l'ennemi effectua ! Le 10 mai, l'armée anglaise passa la Vouga avant le jour, dans l'intention de surprendre l'avant-garde française qui était à Albergaria Nova, à

(1) The dispatches of Wellington, tome 4, p. 252 à 330. London 1835.

12 lieues de Porto. Le 11, cette avant-garde soutint un combat sur les hauteurs de Grijo et se retira en bon ordre. La nuit du 11 au 12, le duc de Dalmatie fit détruire le pont de bateaux. Le 12, le général Wellesley arriva à Villanova, faubourg de Porto, sur la rive gauche du Douro. Le hasard procura à un officier anglais un petit bateau qui le porta avec trois ou quatre hommes sur la rive droite, à 2,400 mètres en amont de la ville. Il revint avec trois grandes barques, qui servirent à passer un bataillon. Cette troupe prit position dans les bâtiments d'un séminaire. Elle fut renforcée et soutenue par des dispositions que l'ennemi fit sur la rive gauche. Les sentinelles françaises de Porto ne virent rien. Le général Wellesley avait le matin envoyé un bataillon, un escadron et deux pièces de 6 à Avintas, à une lieue et demie au-dessus de Porto. Ce détachement trouva également des barques, passa sans difficulté et marcha sur Porto; en sorte que les premières troupes françaises qui essayèrent d'enlever à l'ennemi le poste du séminaire, se trouvèrent prises en flanc. L'armée française se mit aussitôt en retraite sur la route d'Amarante. Porto abandonné, le fleuve se couvrit de barques, et toute l'armée anglaise acheva le même jour de passer sur la rive droite.

Arrivé à Pénafiel, le maréchal y apprend que le général Loison n'a pas cru pouvoir défendre le pont d'Amarante, et s'est dirigé le 12 au soir sur Guimarens. Il était évident que le général Wellesley aurait marché sur Braga, et le maréchal Beresford sur Chavès. La position du duc de Dalmatie était critique. Son courage épargna à l'armée une humiliation, et sa réputation s'accrut par cette épreuve. Pour une armée qui n'a pas de bagages, tous les chemins sont pratica-

bles, et les marches forcées sont faciles : l'artillerie et les voitures de bagages sont détruites. Le 13, on prend à Pénafiel un chemin à peine praticable aux chevaux, et le 14 on arrive à Guimarens. Là, le maréchal fait encore détruire l'artillerie qui avait été amenée d'Amarante ; puis laissant Braga sur sa gauche, il atteint le même jour les hauteurs de Carvalho de Este, sur la route de Braga à Chavès ; le 15 il suit cette route jusqu'à Salamonde, la quitte en cet endroit le 16, et laissant sur sa droite Ruivaès où était l'ennemi, il gagne Melgaço sur la route de Ruivaès à Montalegre. L'arrière-garde soutint un combat de nuit, le soir du 16, en sortant de Salamonde, et perdit quelques hommes au passage des ponts du Cavado. L'armée arriva le 17 à Montalegre et le 20 à Orense. Elle était encore forte de 19,700 hommes. L'ennemi ne prit que 500 hommes dans la retraite. Les blessés et les malades étaient restés à Porto.

Le général Wellesley suivit l'armée française jusqu'à Montalegre, où il arriva le 18. Il revint le 19 à Ruivaès, et le 20 prit la route d'Abrantès avec toute l'armée qui était sous son commandement. Il arriva à Abrantès dans les premiers jours de juin. Le maréchal Beresford resta dans le nord du Portugal.

C'était la première fois, dit M. Bignon, que les paroles prophétiques de l'empereur, qui avait annoncé qu'il planterait ses aigles sur les forts de Lisbonne, ne se vérifiaient pas. Après avoir fait un reproche au duc de Bellune d'avoir, sous divers prétextes, éludé les ordres du roi, l'historien ajoute (1) « que le succès de la seconde expédition de Portugal eût été certain sans

(1) Tome 8, p. 328.

l'esprit de rivalité et d'indépendance qui empêchait les maréchaux de s'appuyer activement entre eux, comme ils l'eussent fait sous la main immédiate de Napoléon. » Le maréchal qui avait remporté les victoires d'Espinosa, d'Uclès, de Médellin, qui plus tard maintint le blocus de Cadix dans une circonstance difficile, fut sans doute déterminé par de puissantes considérations à rester en Estramadure. Nous serait-il permis de dire que le corps d'armée que l'empereur avait mis sous les ordres du duc de Dalmatie pour marcher par le nord du Portugal sur Lisbonne, était beaucoup trop faible pour une expédition aussi importante ?

En rentrant dans la partie de la vallée du Sil que l'on appelle le *Vierzo*, La Romana coupait la principale communication de Madrid avec la Galice, où était le maréchal Ney. Cette communication était gardée par un bataillon qui se renferma dans le château ou palais de Villafranca. Après un siège de quelques jours ce bataillon se rendit le 17 mars. On lit dans le *Précis* et dans les *Victoires et Conquêtes*, que ce succès exagéré par la renommée fit accourir plus de 30,000 Galiciens bien armés sous les drapeaux de La Romana. Il y a par trop d'exagération dans ces mots. D'abord l'insurrection de la Galice commença dans le sud de cette contrée aussitôt que le maréchal Soult l'eut quittée, et nous doutons qu'elle ait fourni 30,000 hommes bien armés à La Romana. Dans ces circonstances, le maréchal Ney se porta à Lugo, après avoir laissé des garnisons à la Corogne, au Ferrol et à Santiago. La Romana quitta le *Vierzo* le 20 avril avec une avant-garde, et laissant sa petite armée sous le commandement du général Mahy, il se rendit à Oviédo. Le général Mahy ne tarda pas à le suivre, mais en prenant une autre direction. Il

remonta la vallée d'Ançarès, et franchissant les montagnes de ce nom, il se porta sur la Navia. Les forces des Espagnols dans les Asturies montaient alors à quatre divisions. Le roi se décida à y ordonner une expédition.

Le maréchal Ney quitta Lugo le 13 mai avec environ 6,000 hommes et 8 pièces de montagne. Il se porta sur Oviédo par une marche rapide à travers les montagnes, sans rencontrer l'armée de Galice. Il se dirigea d'abord sur Navia de Suarna, puis remonta jusqu'à Tormaleo, et de là, par Vilalla et Rengos, il arriva sur la Narcea, descendit à Cangas de Tineo, et passa la Narcea, à Cornellana. Il força ensuite le pont de Peñaflor sur le Nalon, puis celui de Gallegos sur un affluent de cette rivière, et entra le 19 à Oviédo. La Romana n'eut que le temps de se sauver en s'embarquant à Gijon. L'auteur du *Précis* le représente comme très satisfait; ce n'est pas l'avis du comte Toréno. Le général Kellermann, qui avait remplacé le duc d'Istrie dans le commandement supérieur des provinces de la Haute-Espagne, joignit le 20, à Pola de Lena, le maréchal Ney, avec 9,000 hommes. Enfin, le général Bonet, qui avait aussi reçu l'ordre de prendre part à l'expédition, avait quitté Santander, forcé le passage de la Déba et chassé devant lui la division de Ballesteros. Le maréchal Ney laissa les généraux Kellermann et Bonet dans les Asturies, et rentra dans la Galice, en suivant la côte. Il arriva le 27 à Mondonedo. Pendant son expédition, le général Mahy, qui s'était dirigé sur Lugo, tint bloquées les troupes qui y avaient été laissées jusqu'au 23 mai, que le maréchal Soult se présenta devant Lugo. Le général Mahy se replia alors sur Mondonedo; il y rencontra, le 24, La Romana qui

avait débarqué à Ribadeo. Apprenant l'approche du maréchal Ney, il ramena l'armée de Galice, par une marche détournée, à Orense. A la même époque, Carrera, avec sa division, à laquelle s'étaient joints beaucoup de soldats dispersés, menaçait Santiago. Les deux maréchaux français se réunirent à Lugo, le 29, pour concerter un plan d'opération. Le duc d'Elchingen devait reprendre Vigo, dont l'ennemi avait fait un point d'appui important; mais il reconnut les difficultés de cette entreprise, et y renonça. Le maréchal Soult, dont les troupes étaient fatiguées et manquaient de tout, jugea plus utile de se rapprocher de Madrid que de se livrer à des courses souvent inutiles. Il abandonna la Galice le 27 juin, et se dirigea sur Benavente et Zamora, où il mit ses troupes en cantonnement derrière l'Esla. Le maréchal Ney quitta aussi la Galice à la fin de juillet. C'est ainsi, dit l'auteur du *Précis*, que La Romana, en ne faisant qu'une guerre de partisans, se trouva maître de toute une province (1). Les Asturies étaient également évacuées; le général Kellermann était rentré le 20 juin à Valladolid, et le général Bonet

(1) M. le comte de Toréno ne fait pas le même éloge des opérations militaires du marquis de La Romana que l'auteur du *Précis*. Voici ce qu'il dit de ce personnage éminent : « Bien que sa constance dans les fatigues fût digne de louanges, ainsi que la patience avec laquelle il supportait les privations et la misère, il est de fait qu'on n'avait jamais vu éclore de sa tête d'autres résolutions que des marches et contre-marches, sans plan ni but, pour la plupart à l'improviste, au hasard, et, comme on dit, par la grâce de Dieu. Ce n'est qu'en son absence et dans les endroits où il ne se trouvait point qu'on livrait des combats, et que des chefs éclairés, actifs, essayaient d'introduire plus d'ordre, et d'agir avec plus de concert. L'unique service, important à la vérité, que rendit La Romana, ce fut de rester fidèle à la bonne cause, et d'entretenir par le prestige de son nom les espérances et l'élan des Galiciens. » Tome 2, p. 355.

était retourné à Santander. Les armées françaises occuperont encore les Asturies, mais elles ne feront plus qu'une incursion passagère en Galice.

Dans l'Aragon, le général Suchet avait pris le commandement du 3^e corps, et s'efforçait de donner à ses troupes une force morale en rétablissant l'ordre et la discipline. Le général Blake était alors à la tête des armées des trois provinces, Valence, Aragon et Catalogne. Il remporta un avantage sur le 3^e corps, le 23 mai, à Alcañiz; mais les 15 et 18 juin, le général Suchet le battit à Maria et à Belchite, et lui fit 4,500 prisonniers.

Dans la Catalogne, le général Gouvion Saint-Cyr avait défait l'armée de Reding à Valls, le 25 février. Rentré à Tarragone, Reding y mourut de ses blessures le 23 avril. Il a honoré sa mémoire par une convention qu'il proposa au général Saint-Cyr, qui l'accepta. En vertu de cette convention, les malades ou blessés qu'on trouvait dans les hôpitaux n'étaient plus considérés comme prisonniers de guerre, et étaient, aussitôt leur guérison, renvoyés à leurs armées respectives. Le général Saint-Cyr tint la campagne devant Tarragone jusqu'au 19 mars, que le défaut de vivres le força de venir à Barcelone. Il fut ensuite chargé de couvrir le siège de Gironne que le général Verdier devait entreprendre. Il arriva le 18 avril à Vich. Blake avait reformé son armée et se tenait à portée de secourir Gironne. Il mit en défaut, le 1^{er} septembre, l'habileté du commandant de l'armée d'observation, et y fit entrer un convoi. Sur d'autres points, les somatènes et les miquelets sous Wimpfen et les frères Milans contrariaient les opérations.

DEUXIÈME PARTIE.

Plan de campagne des alliés. Bataille de Talavera de la Reyna. Bataille d'Almonacid. Passage du Tage à gué par l'armée française. Retraite des Anglais en Estramadure et plus tard en Portugal. Échec de Tamamès. Bataille d'Ocaña. Défaite du duc del Parque à Alba de Tormès. Reddition de Gironne.

L'évacuation de la Galice et des Asturies par les troupes françaises et le mouvement rétrograde du maréchal Victor sur la rive droite du Tage trompèrent le général Wellesley. Il crut qu'il touchait au terme des succès qu'il n'obtint que trois ans plus tard; il demanda aux généraux espagnols des renseignements sur les ponts et les gués de l'Ebre, sur les positions défensives que les Français pourraient occuper à l'ouest de Madrid. Il donna du repos à ses troupes pendant le mois de juin, et concerta un plan d'opérations avec le général Cuesta, vieillard taciturne, singulièrement obstiné, et avec lequel il était très difficile de s'entendre. D'après ce plan, le général Wellesley devait entrer dans la province de Plasencia, y faire sa jonction avec l'armée espagnole, et livrer bataille aux corps français qui se trouveraient en présence des armées réunies. Dans le même temps, l'armée de la Manche, réorganisée sous le nom d'armée du Centre et commandée par le général Vénégas, devait se diriger par Fuenti-Dueña sur Madrid. Le général Cuesta devait fournir un fort détachement pour garder les cols de Peralés et de Baños qui, parmi tous les cols situés dans la chaîne de montagnes qui sépare la province de Salamanque de celle de Plasencia, sont les plus praticables et ouvrent les communications les plus directes. Tel est, d'après les dépêches du général anglais et d'après les ouvrages de

Napier et de Toréno, le plan d'opérations qui avait été arrêté. Il n'était pas entré dans la pensée du général Wellesley d'aller rallier à Tolède l'armée de Vénégas, comme l'auteur du *Précis* l'avance. Mais au lieu de passer le Tage aux gués voisins de Fuenti-Dueña et de marcher sur Madrid, Vénégas attaqua inutilement Tolède, et passa le Tage à Aranjuez où il resta en position. Il paraît que les ordres de la junte lui enjoignaient de ne pas s'engager trop avant. Cuesta ne destina à la garde du puerto de Baños que deux ou quatre bataillons sous les ordres du marquis de la Reyna.

L'armée anglaise quitta ses cantonnements le 27 juin, et se dirigea par Castel-Branco, Zarza-Mayor et Coria. Elle fit sa jonction avec l'armée de Cuesta à Oropesa, le 20 juillet. Dans le même temps, un corps de 4,000 hommes, Portugais et Espagnols, commandé par sir Robert Wilson, se portait sur Escalona. Le général Bérésford avait pris position sur la frontière de Portugal, dans les environs d'Alméida.

Voici quelle était à cette époque la situation des corps d'armée français. Le 2^e corps occupait Zamora, Toro et Salamanque; le 5^e corps était à Valladolid et le 6^e à Astorga. Le duc de Dalmatie avait reçu le 2 juillet un ordre de l'empereur qui plaçait ces trois corps sous son commandement, et qui lui enjoignait d'agir contre les Anglais afin de les forcer à quitter le continent. Le 13 juillet, il avait soumis au roi un plan d'opérations qu'il eût été à désirer qu'on pût exécuter. Mais ce plan reposait sur l'hypothèse que l'ennemi ne se livrerait pas à de grandes entreprises, et le 18 le maréchal fut informé des mouvements de l'armée anglo-espagnole dans la province de Plasencia. Ils'occupa alors de rapprocher de Salamanque les forces qui étaient sous son

commandement, pour être prêt à agir, et le 20 il expédia le général Foy à Madrid. Ces forces présentaient encore un total de 50,000 combattants, après en avoir distrait un détachement de 6,000 hommes qui fut mis à la disposition du gouverneur de la Vieille-Castille, le général Kellermann.

Le roi n'avait sous ses ordres immédiats que le 1^{er} corps, le 4^e, la division du général Dessoles et sa garde, en tout 44 000 hommes. Le 4^e corps, composé seulement de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, était dans la Manche aux environs de Madrideojos et de Consuegra, observant l'armée de Vénégas. Le 1^{er} corps, opposé seul à l'armée anglo-espagnole, et dont la force était de 22,000 hommes, battait en retraite et avait pris position derrière l'Alberche. Le roi n'avait que deux partis à prendre, ou de faire venir à Madrid le duc de Dalmatie avec toute son armée, ou de le faire porter sur les derrières de l'armée alliée, en lui assignant Plasencia comme point de direction. Ce dernier mouvement, qui exigeait moins de marches que le premier, et promettait d'avoir un effet plus prochain, fut préféré par le roi et son major-général, le maréchal Jourdan. Il paraît que le général Foy venait également proposer au roi d'exécuter ce mouvement, pour lequel le duc de Dalmatie faisait déjà des dispositions. M. Bignon rapporte (1) que l'empereur avait écrit au maréchal Soult : « Wellesley avancera probablement par le Tage contre Madrid : dans ce cas, passez les montagnes, tombez sur ses flancs et ses derrières, et écrasez-le. » Cependant il résulte d'une lettre du ministre de la guerre au major-général, dont nous rapporterons un extrait, que l'em-

(1) Tome 8, p. 330.

pereur blâma le roi d'avoir divisé ses forces en deux grands corps d'armée, chacun de 40 à 50,000 hommes. Quoi qu'il en soit, à juger par les résultats, le plan qui fut adopté fait honneur au maréchal Jourdan. Les ennemis furent obligés de prendre la fuite, après leur prétendue victoire de Talavera, et l'armée anglaise ne reparut sur les champs de bataille de la Péninsule qu'un an après.

Le roi partit dans la nuit du 22 au 23 juillet avec environ 5,000 hommes et 14 bouches à feu, pour se joindre au duc de Bellune. Il avait laissé à Madrid 4,000 hommes sous les ordres du général Belliard. Arrivé à Naval Carnero, il apprit que le général Victor continuait à se retirer, et devait venir prendre position sur la rive gauche du Guadarrama, près de l'embouchure de cette rivière dans le Tage, au-dessous de Tolède. Il marcha dans cette direction, et établit le 25 son quartier-général à Vargas. Il y fut joint le même jour par le maréchal Victor et par le général Sébastiani qui s'était replié sur Tolède. Les ponts d'Aranjuez avaient été coupés, et un régiment de dragons seul était resté sur la rive droite du Tage pour observer Vénégas et donner des nouvelles de ses mouvements. La défense des ponts de Tolède avait été confiée à l'adjudant commandant Moquery qui fut laissé dans cette ville avec 1,500 Polonais et 6 pièces de canon.

L'armée alliée avait continué sa marche, et le 23 elle se trouvait réunie sur la rive droite de l'Alberche en présence du 1^{er} corps. L'armée anglaise était forte de 22,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie, et l'armée espagnole de 28,000 hommes d'infanterie et 6,000 de cavalerie. Le général Wellesley proposa à Cuesta des dispositions pour attaquer sans délai, le 23, le duc de

Bellune. Le général espagnol n'était pas en mesure. Le lendemain, le maréchal Victor se retira. Cuesta passa alors l'Alberche, et croyant l'armée française en fuite, il s'avança avec son armée jusqu'à Santa-Olalla. Le général anglais ne le suivit pas, faute de vivres et de moyens de transport, mais il le fit soutenir par deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. L'occasion parut favorable au roi pour battre l'armée espagnole. Le 26, les troupes françaises se dirigèrent sur Torrijos; Cuesta ne les attendit pas; cependant son arrière-garde fut atteinte et en partie détruite. Toute l'armée espagnole repassa l'Alberche. Le général Wellesley ne laissa qu'une avant-garde sur la rive gauche de ce cours d'eau, et prit, le 27, la position dite de Talavera, sur laquelle se livra la bataille de ce nom.

Cette position a environ quatre kilomètres d'étendue. La droite, qui fut occupée par les Espagnols, s'appuie à la ville de Talavera; elle présente une plaine coupée par des clôtures légères, qui ne forment pas un obstacle difficile à franchir, mais dont quelques unes peuvent offrir un abri contre la mousqueterie. Ces clôtures séparent des vignes et des champs d'oliviers; en sorte que le terrain était coupé, couvert, et ne pouvait pas être reconnu aisément. Ce qui faisait principalement la force de la droite, était un couvent situé à 400 mètres de la porte de Talavera, entre la grande route et le Tage. Sur la gauche, était une chaîne de hauteurs ou collines nues, peu accidentées (*of a smooth surface*) et d'élévations inégales, s'abaissant vers Talavera. Celles situées le plus à gauche sont les plus élevées; elles commandaient tout le terrain dans les limites du champ de bataille; elles en étaient la clef. La division

du général Hill, qui formait la gauche de l'armée anglaise, les occupait. Sur le front de cette partie de la position, la pente des hauteurs était d'un accès difficile; il fallait en outre franchir un ravin étroit et rocailleux pour y arriver. La chaîne se continuait au-delà du ravin, mais en s'éloignant de la droite de l'armée française, à laquelle elle ne donnait aucun avantage pour l'attaque (1). Dans le ravin coule un cours d'eau, presque entièrement à sec en été, appelé la Portiña, qui se jette dans le Tage après avoir traversé Talavera. Ce cours d'eau sort d'un large vallon qui séparait la gauche de la position des Anglais de hauteurs plus élevées, beaucoup moins accessibles, dites collines de *Mejorada*, lesquelles se rattachent à la Sierra de Gredos et séparent le Tiétar de l'Alberche.

On doit voir par cette description que la droite et la gauche de la position de l'armée alliée étaient très fortes, quoique le terrain fût accessible pour toutes les armes, excepté à la droite dans les champs d'oliviers. Pour toute fortification, le général en chef ennemi s'était borné, faute de temps, à faire commencer sur une butte de terre (*spot of grund*), entre les deux armées sous son commandement, une espèce de redoute où les Espagnols mirent plusieurs pièces en batterie. Ainsi l'auteur du *Précis* tombe dans l'erreur en faisant mention d'ouvrages élevés par l'ennemi sur le plateau escarpé de Talavera. Nous ne saurions lui en faire un reproche; tout ce que l'auteur anglais qui pouvait être le mieux informé, le colonel Napier, a écrit sur cette

(1) Les collines sur lesquelles l'armée anglaise était en position portent le nom de *Cerros de Pedro Gordillo*, et celles qui continuent la chaîne au-delà de la Portiña celui de *Cerros de Pepino*.

campagne, a été aussi l'objet de critiques sévères dans un des meilleurs recueils trimestriels anglais (1).

Le mouvement rétrograde de l'ennemi avait été général, et le corps de Robert Wilson qui avait poussé ses avant-postes jusqu'à Naval-Carnero s'était également retiré. L'armée française arriva le 27 vers deux heures après midi sur un plateau qui domine l'Alberche. Le roi, qui aurait dû ne pas aller au-delà, donna l'ordre au duc de Bellune de passer l'Alberche avec ses trois divisions et une brigade de cavalerie légère, et de se diriger à droite sur Casa Solinas. Les dragons de Latour-Maubourg et la cavalerie légère du général Merlin passèrent également l'Alberche, et se formèrent dans la plaine entre la grande route de Talavera et celle de Casa Solinas, couvrant la réserve et le 4^e corps qui était plus en arrière, et à gauche duquel marchait la division de dragons du général Milhaud. On avait pu reconnaître, comme la suite le prouvera, que les dispositions de l'ennemi n'étaient pas encore achevées. Frappé des avantages qu'il y aurait à occuper la hauteur dominante à laquelle s'appuyait la gauche des Anglais, le duc de Bellune ordonna au général Ruffin de s'y porter avec les trois régiments de sa division. Il était nuit lorsque ce mouvement eut lieu. Un seul régiment parvint jusqu'au sommet de la hauteur; mais n'étant pas soutenu par les deux autres, dont l'un prit une fausse direction, et l'autre ne passa pas le ravin, il fut repoussé avec perte de 300 hommes.

Dans son rapport sur cette affaire, le maréchal Victor annonça au roi qu'il ferait attaquer de nouveau au point du jour la gauche des Anglais. Cette attaque iso-

(1) Quaterly Review, numéro de janvier 1838.

lée, faite par la même division, avec beaucoup d'intrepidité, fut très meurtrière et sans succès. Chaque bataillon formé en colonne serrée par division gravit la hauteur. La première ligne de la division du général Hill fut culbutée, mais la seconde ligne prit les trois régiments français en flanc et les obligea à la retraite. La fatigue et la chaleur du jour firent cesser le combat des deux côtés vers neuf heures. Le général Wellesley, voyant que nous attaquions sa gauche, fit occuper les hauteurs de Mejorada par la division espagnole de Bassecourt, et plaça trois brigades de cavalerie dans le vallon, par lequel on pouvait tourner sa position. Le roi se transporta alors à la droite, reconnut le champ de bataille, et tint conseil. Il venait d'être informé que l'armée du duc de Dalmatie ne serait réunie à Plasencia que du 3 au 5 août. Le maréchal Jourdan fut d'avis de rester en observation devant l'ennemi, soit dans la position qu'on occupait, soit en retournant sur l'Alberche. Le duc de Bellune fit prévaloir un avis opposé, et la bataille fut livrée. Le roi renforça sa droite par deux divisions de cavalerie, destinées à appuyer l'attaque du 1^{er} corps; il fit avancer en ligne les deux divisions du 4^e corps, et laissa à l'extrême gauche la division de cavalerie du général Milhaud pour imposer aux Espagnols. Le terrain étant très couvert dans la plaine, comme nous l'avons dit, il arriva que la division allemande du général Leval dépassa la position qu'elle devait occuper, et fut pendant quelque temps engagée seule contre la gauche des Espagnols et la droite des Anglais. Cette division revint à sa position, mais elle avait perdu des hommes et son artillerie. L'action devint ensuite générale. Le duc de Bellune fit former en colonnes à l'entrée du vallon

les divisions Ruffin (1) et Villatte, et ne destina à l'attaque de la position du général Hill que la division Lapisse. Au moment où cette division venait de s'établir sur la colline qui était la clef de la position, le général Lapisse fut atteint d'un coup mortel; ses troupes furent ébranlées par cet accident; n'étant pas soutenues, elles ne purent résister à l'attaque des renforts que le général Wellesley dirigea contre elles et furent obligées de battre en retraite. Ralliées par le duc de Bellune, elles revinrent au pied de la hauteur. Dans le même temps, le 23^e régiment de dragons anglais fit une charge intempestive dans le vallon, passa entre les divisions Ruffin et Villatte, et vint tomber sous les coups de la cavalerie française qui le détruisit entièrement. La division française du 4^e corps avait d'abord eu du succès contre le centre des Anglais; elle avait culbuté la brigade des gardes et débouchait dans la plaine lorsqu'elle fut arrêtée par une charge de cavalerie. Sa droite se trouvant découverte par l'échec que le 1^{er} corps venait d'éprouver, le roi lui fit porter l'ordre de s'arrêter. Le combat cessa sur tous les points. De son côté l'ennemi n'entreprit rien.

L'intention du roi était d'attendre le jour pour prendre un parti; mais, dans la nuit, le 1^{er} et le 4^e corps, trompés par de faux rapports, se mirent en retraite. Force fut au roi de les suivre avec la cavalerie de la gauche et la réserve qui n'avait pas donné. Le 29, toute l'armée était rassemblée sur la rive gauche de l'Alberche. Le général Wellesley n'avait encore fait aucun mouvement, quoiqu'il vint d'être renforcé par la

(1) Un régiment de la division Ruffin, le 9^e léger, fut détaché sur les collines de Mejorada contre la division espagnole de Bassecourt.

division Crawford qu'il attendait. La perte fut considérable et à très peu près égale des deux côtés. Le roi laissa le 1^{er} corps sur l'Alberche et marcha avec le 4^e corps sur Tolède pour s'opposer à Vénégas dont il était temps d'arrêter les progrès. L'extrait que nous donnons en note (1) d'une lettre de l'empereur sur la bataille de Talavera, nous dispense d'ajouter aucune réflexion.

Ce n'est que le 29 juillet que le général Wellesley écrivit au maréchal Bérésford pour lui recommander de se concerter avec le marquis de La Romana, à l'effet d'empêcher le maréchal Soult de se jeter dans les passages de l'Estramadure. Le 9, il lui avait écrit : « J'ai pensé à Baños et à Péralès, et je ne crains pas que Soult fasse quelque chose (1). » Dans sa lettre du 29, il annonçait qu'il marcherait sur Madrid, s'il ne sur-

(1) « La gauche des Anglais étant sur un plateau, on devait s'assurer si ce plateau ne pouvait pas être tourné, et cette position exigeait donc des reconnaissances préalables, sans lesquelles on compromet les troupes et on les expose sans nécessité.

» Sa Majesté trouve en outre qu'une fois résolu à livrer bataille, il fallait le faire avec plus de vigueur et d'ensemble, et que c'est essayer un affront que d'être repoussé quand on a eu 12,000 hommes en réserve qui n'ont pas tiré. On ne doit même, dit l'empereur, donner une bataille que lorsqu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer, puisque de sa nature le sort d'une bataille est toujours douteux ; mais une fois qu'elle est résolue, on doit vaincre ou périr, et les aigles françaises ne doivent se replier que lorsque toutes ont fait également leurs efforts. Le duc de Bellune a pensé que si la réserve avait été mise sous ses ordres, il aurait enlevé la position des Anglais. Sa Majesté finit par cette phrase : Tant qu'on voudra attaquer de bonnes troupes, comme les troupes anglaises, dans de bonnes positions sans les reconnaître et s'assurer si on peut les enlever, on conduira des hommes à la mort en pure perte. » (Lettre du ministre de la guerre au maréchal Jourdan.) Précis, p. 403.

(1) The dispatches, tome 4, p. 273.

venait pas d'accident. Le lendemain, il changea de langage, car ce fut le 30 juillet, et non le 2 août (1), qu'il apprit d'une manière certaine que sa ligne d'opération allait être coupée par un corps français qui avait forcé le puerto de Baños. Il en ressentit un profond chagrin : un nouvel adversaire allait lui enlever le fruit de la victoire. Ne pouvant supposer que le duc de Dalmatie amenait 50,000 hommes, il ne se pressa point de se retirer. Seulement il abandonna la position de Talavera pour se rapprocher du pont d'Almaraz; mais il fit ce mouvement trop tard : le 5^e corps était arrivé à Plasencia le 1^{er} août, le 2^e corps le 3, et le 6^e corps en était peu éloigné. Le général Cuesta suivit le mouvement de l'armée anglaise, et abandonna Talavera où étaient tous les blessés de cette armée.

Il ne restait maintenant aux deux armées ennemies pour opérer leur retraite que le pont de l'Arzobispo. Entre Talavera et Almaraz, la rive gauche du Tage est bordée de montagnes très élevées, coupées par des ravins profonds, dont le principal est celui où coule l'Ibor. La berge gauche de ce ravin forme la position extrêmement forte de Mesa de Ibor, que traverse la route presque impraticable qui conduit de l'Arzobispo à Truxillo. L'armée anglaise passa la première; elle fut obligée en plusieurs endroits de faire traîner à bras ses pièces d'artillerie pour pouvoir les ramener. L'armée espagnole fit l'arrière-garde, et fut chargée de défendre le pont de l'Arzobispo.

Le 8 août, le duc de Dalmatie avait fait toutes ses dispositions pour forcer le passage du Tage, en traversant ce fleuve à un gué qui existe à 1,000 mètres en

(1) Précis, p. 93.

amont du pont, et qui avait été reconnu par le colonel du génie Garbé, sur l'indice que les cavaliers espagnols s'avançaient très avant dans le Tage pour faire boire leurs chevaux. La cavalerie passa la première en plein jour. Il n'y avait en ce moment sur ce point que 300 cavaliers ennemis. Les Espagnols n'étaient pas sur leurs gardes ; ils se retirèrent dans le plus grand désordre, sans faire sauter le pont de l'Arzobispo, et abandonnant leur artillerie que l'on ne trouva que plus tard.

Le duc d'Elchingen ne fut pas aussi heureux à Almaraz. L'ennemi avait établi sur ce point un pont de bateaux, qu'il eut le temps de replier, parce qu'il fut informé de l'approche des troupes françaises par le marquis de la Reyna, qui repassa le Tage à Almaraz. Le maréchal fit vainement chercher un gué que l'on disait exister en aval du pont. S'il eût passé le Tage, la position de Mesa de Ibor eût été tournée, et l'armée anglaise fort compromise. La division Crawford étant ensuite arrivée sur ce point, le maréchal reprit la route du col de Baños et retourna à Salamanque. Il ne tarda pas à rentrer en France. Les 2^e et 5^e corps restèrent sur le Tage.

L'armée de Vénégas était forte de 22,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie. Elle formait cinq divisions et passait pour une des mieux organisées de l'Espagne. La 1^{re} division fut dirigée sur Tolède, les quatre autres sur Aranjuez. Tolède est sur la rive droite du Tage; ses ponts avaient été barricadés; la garnison qui y était fit son devoir. L'ennemi ne put y entrer. Les avantages que nous retirâmes de la belle résistance de cette ville montrent toute l'importance de la défense d'un poste en campagne. Les quatre divisions ennemies dirigées

sur Aranjuez y arrivèrent le 29 juillet au matin. Mais Vénégas, rendu circonspect par les ordres de la junte, se borna à envoyer une avant-garde à Valdemoro, à six lieues de Madrid. Informé le 3 août de la retraite de Cuesta, au lieu de se retirer, il fit des dispositions pour défendre le passage du Tage à Aranjuez, défense qui n'avait plus d'importance dès qu'il n'était pas maître de Tolède. Après la bataille de Talavéra, le roi dirigea le 4^e corps sur Valdemoro, et le suivit avec sa garde et la division de réserve du général Dessoles. De Valdemoro, le général Sébastiani se porta le 5 à Aranjuez dont l'ennemi détruisit les ponts. Le 9, le 4^e corps et la réserve débouchèrent par Tolède; une division de cavalerie passa le fleuve aux gués d'Añover, entre Tolède et Aranjuez. Vénégas se replia sur Almonacid, et y prit position. Le 11 il y fut attaqué par le général Sébastiani, qui engagea le combat avec avantage, sans attendre l'arrivée du roi. La bataille d'Almonacid coûta 5,500 hommes aux Espagnols, et leur armée, comme à l'ordinaire, s'enfuit en déroute, abandonnant tous ses gros bagages et 22 pièces de canon.

Le général Cuesta se démit de son commandement le 12 août. Son armée se divisa en deux parties : l'une, sous les ordres du général Eguia, se retira derrière la Guadiana; l'autre rejoignit l'armée de Vénégas.

Le lendemain de la bataille de Talavéra, lord Wellington (1) se louait de l'assistance qu'il avait reçue des Espagnols. Il écrivait à M. Frère, ambassadeur anglais près la suprême junte centrale : « La division Bassecourt a couvert notre flanc gauche dans les montagnes; le régiment de cavalerie du roi et deux bataillons

(1) Nom sous lequel le général Wellesley a été élevé à la pairie après la bataille de Talavera et sous lequel il a été connu depuis.

espagnols ont fait à propos une charge excellente au centre, à la droite de la division Campbell, et la cavalerie du duc d'Albuquerque, qui était en arrière de notre gauche, dans le vallon, a fait bonne contenance tout le jour; enfin, deux pièces de 8, que j'ai empruntées du général Cuesta, m'ont été très utiles.» Toutefois, n'approuvant pas les plans de la junte centrale, n'en recevant pas pour ses troupes les secours qu'il demandait, il résolut de cesser de coopérer à aucune entreprise militaire avec les armées espagnoles. Il établit son quartier-général à Badajoz, et choisit à portée de cette place une position centrale qu'il occupa pendant cinq mois. Il couvrait l'Alentejo, protégeait par sa droite l'Andalousie, et pouvait étendre sa gauche jusqu'au Tage. Lorsqu'il apprit que la guerre d'Autriche était terminée, le 1^{er} octobre, il donna aux ingénieurs de son armée une instruction sur le choix de la position de Torrès Vedras, devenue depuis si célèbre (1).

Le roi profita du peu de temps, pendant lequel furent interrompues les opérations militaires, pour faire réparer le matériel de son artillerie, réunir des approvisionnements et diriger dans le nord de l'Espagne des attaques contre les bandes de guérillas, qui déjà étaient nombreuses et redoutables.

Le marquis de La Romana, appelé à faire partie de la junte centrale en remplacement du prince Pio qui était mort, quitta Astorga le 18 août. Le duc del Parque lui succéda dans le commandement de l'armée de la

(1) Elle se trouvait, dit-on, indiquée sur une carte des environs de Lisbonne, qui avait été faite en 1799 par ordre du général sir Ch. Stuart de Rothesay. Toréno, tome 3, p. 272.

gauche. Cette armée qui, sans y comprendre les troupes qui étaient dans la Galice et les Asturies, montait à 26,000 hommes, reçut à la même époque l'ordre de se diriger sur Ciudad Rodrigo. L'avant-garde et deux divisions exécutèrent ce mouvement dans la première quinzaine de septembre, et le 5 octobre le duc del Parque se porta avec ces troupes à Tamamès. Ce qui arrivait rarement aux généraux espagnols, il y prit une forte position, où il résolut d'attendre la division de Ballesteros. Tamamès est sur le chemin de Ciudad Rodrigo à Fuenteroble, et Fuenteroble sur la route de Salamanque à Plasencia. Dans cette position, le duc del Parque pouvait se lier avec le duc d'Albuquerque qui était dans l'Estramadure. Le 18 octobre il y soutint contre le général Marchand, qui commandait le 6^e corps, un combat dans lequel il eut tout l'avantage. Renforcé le lendemain par Ballesteros, il marcha sur Salamanque et y entra le 25. Une de ces divisions resta dans le Vierzo, mais elle fut remplacée par une autre de la Castille; en sorte que ses forces n'étaient toujours pas moindres que 26,000 hommes.

Loin d'être découragée par le parti qu'avait pris lord Wellington, il semble que la junte centrale fut au contraire excitée à de nouveaux efforts. Elle était parvenue à rassembler dans la Manche, au commencement de novembre, une armée de 52,000 hommes. Les soldats étaient parfaitement armés et équipés; l'artillerie servait 55 bouches à feu. Malheureusement pour les Espagnols, leur armée était sous les ordres du général Areizaga, qui n'avait ni l'expérience ni les talents qu'exigeait un commandement aussi important.

Le maréchal Jourdan venait de rentrer en France et les fonctions de major-général des armées en Espa-

gne étaient alors remplies par le maréchal Soult qui avait été désigné au choix du roi par l'empereur. Quatre corps d'armée étaient sur les bords du Tage, le 1^{er}, le 2^e, le 4^e, et le 5^e. Le 2^e corps resta en observation à Talavéra. Le 1^{er} corps devait passer le Tage à Tolède pour se porter sur le flanc gauche de l'ennemi; mais, trop éloigné de ce point, il ne put arriver à temps le jour de la bataille. Les 4^e et 5^e corps et la garde du roi passèrent le Tage, le 18, à Aranjuez, et se trouvèrent, le 19, en présence de l'armée espagnole. Areizaga avait pris position, à Ocaña, dans une vaste plaine coupée par un large ravin qui séparait son armée en deux parties isolées. Le centre et l'aile droite, qui furent seuls engagés, avaient devant leur front plusieurs ravins difficiles à passer. Le duc de Trévise, qui commandait toute l'infanterie des 4^e et 5^e corps, avait d'abord vainement essayé de tourner la droite de l'ennemi, lorsque le général Sénarmont, donnant à Ocaña un nouvel exemple, comme il avait fait à Friedland, de l'emploi d'un grand nombre de bouches à feu contre un point de la ligne ennemie, arriva avec 30 pièces d'artillerie sur le bord des ravins qu'il fallait franchir. L'artillerie espagnole, qui ne pouvait opposer un feu égal, fut éteinte; le centre des Espagnols fut enfoncé; on vit leurs masses culbutées fuir en désordre. Le duc de Dalmatie, qui, sous les ordres du roi, dirigeait tous les mouvements, fit alors passer les ravins à la division du général Leval et à la division du général Dessoles. La division qui avait échoué en voulant tourner la droite de l'ennemi exécuta en même temps avec succès cette manœuvre. Enfin la cavalerie et les deux divisions du 5^e corps arrivèrent. Le roi remporta une victoire signalée. Les Espagnols perdirent 5,000 hom-

mes, morts ou tués sur le champ de bataille, 30,000 prisonniers, 42 pièces de canon, 26,000 fusils et 32 drapeaux. Ils n'avaient pas encore éprouvé une défaite aussi complète. Leur courage, dit l'auteur du *Précis*, en fut abattu.

Vers la même époque, le général Kellermann répara l'échec que le général Marchand avait éprouvé. Avec sa cavalerie seule, montant à 2,000 hommes, il ne craignit pas de suivre l'armée du duc del Parque qui se retirait; le 28 novembre, il en atteignit l'arrière-garde à Alba, sur la rive droite de la Tormès, et la tailla en pièces. Les Espagnols firent encore là une perte considérable.

La junte fit quitter au duc d'Albuquerque l'importante position de Mesa de Ibor et le puerto de Miravette, et l'armée d'Estramadure vint dans la vallée de la Guadiana.

Le 23 décembre, lord Wellington conduisit son armée en Portugal, sur la rive droite du Tage : il laissa le général Hill dans l'Alentejo, se liant au duc d'Albuquerque, et il fit établir un pont à Villavelha pour communiquer avec le détachement de son armée.

L'année se termina par la prise de Girone, qui eut lieu le 10 décembre. Après avoir soutenu un siège de 104 jours de tranchée, Girone prolongea encore sa résistance de 80 jours, et ne put être vaincu que par la famine. La longue défense de cette place fit gagner aux Espagnols une année, pendant laquelle ils mirent en état de défense les autres places de la Catalogne, et s'en servirent comme de points d'appui pour leurs opérations.

La campagne de 1809 offre un beau sujet de méditation aux militaires dans les plans d'opérations des

armées, l'exécution des marches, les passages de rivières, les retraites, les combats et batailles qui furent livrés, et les positions qui furent prises.

CAMPAGNE DE 1810.

PREMIÈRE PARTIE.

Conquête de l'Andalousie. Répartition des trois corps composant l'armée du midi. Régence provisoire espagnole qui remplace la junte. Création par l'empereur de gouvernements militaires en Espagne, indépendants de l'autorité du roi. Situation des forces qui restent à l'ennemi en Estramadure, en Andalousie et dans le royaume de Murcie. Blocus de Cadix. Évacuation d'Hastalrich par les Espagnols. Prise de Lérida et de Méquinenza. Rentrée des troupes françaises dans les Asturies. Prise d'Astorga.

M. le commandant Belmas s'est attaché à établir avec toute l'exactitude qu'il a pu y mettre les forces des armées dans chaque campagne. D'après ses recherches, l'empereur, libre de toute guerre sur le continent, fit entrer dans la Péninsule, au commencement de 1810. le 8^e corps de l'armée d'Allemagne, fort de 22,000 hommes, quatre divisions de réserve, douze régiments provisoires de dragons, vingt escadrons de gendarmes, huit régiments de marche de divers corps de cavalerie, une division napolitaine, des détachemens de troupes polonaises, italiennes, de Berg et autres; enfin, 20,000 hommes de la garde impériale. L'effectif des troupes se trouva porté à 366,000 hommes, dont environ 280,000 pouvaient tenir la campagne. Il envoya en outre en Espagne un équipage de siège de 50 bouches à feu et 20,000 outils; sept compagnies de troupes du

génie et une brigade de 40 officiers de cette arme, sous les ordres du général Rogniat. Le 3 décembre, dans son discours d'ouverture au Corps-Législatif, il annonça sa présence au-delà des Pyrénées. Les soins de son empire l'empêchèrent de s'y rendre. L'autorité de son commandement immédiat manquant dans la Péninsule, il n'y eut pas dans les opérations cette unité de vue qui en assure le succès.

L'opération principale de cette année devait être une expédition en Portugal; mais avant que l'on fût prêt pour l'entreprendre, le roi résolut de tenter la conquête des provinces du Sud. C'est dans ces provinces que se reliraient les armées espagnoles après avoir été défaites; c'est dans l'Andalousie que la junte centrale siégeait, et puisait les ressources qui lui servaient à entretenir la guerre; enfin, c'est à Séville que pour les premiers jours de mars, elle avait convoqué les cortès; il était important d'empêcher la réunion de cette assemblée.

L'Andalousie comprend les royaumes de Cordoue, de Jaen, de Séville et de Grenade; elle confine au nord, à l'Estramadure et à la Manche, dont elle est séparée par la Sierra-Morena. Le versant méridional de cette chaîne s'élève brusquement au-dessus du Guadalquivir. Au nord, elle se rattache par des pentes douces aux plateaux déjà fort élevés de la Manche et de l'Estramadure. Son pied est à plusieurs lieues de distance de la Guadiana. On n'y distingue pas de lignes de faite continues; mais on y trouve, comme dans toutes les chaînes, un grand nombre de cols; quelques uns s'abaissent même presque au niveau des plateaux. Nous avons déjà fait mention de la route de Madrid à Séville par Santa-Cruz de la Mudela, Despeña-Perros et Andu-

jar. A l'est de cette grande communication, un chemin conduit de Villanueva de los Infantes à Ubeda par Villamanrique de Montiel, Venta-Nueva, Montizon et San Esteban del Puerto. A l'ouest, plusieurs chemins ou sentiers conduisent de la Manche et de l'Estramadure sur les bords du Guadalquivir. Parmi ces chemins, nous ne citerons que celui dit de la Plata qui de Ciudad-Réal conduit soit à Adamuz, soit à Montoro, entre Andujar et Cordoue, par Fuencaliente, Conquista et Villanueva de la Jara. Les Espagnols avaient élevé quelques retranchements pour défendre la grande route; mais à la gauche de ces retranchements étaient deux *puertos* par lesquels on pouvait les tourner.

Le duc de Dalmatie, qui devait diriger l'expédition sous les ordres du roi, remit au général Reynier le commandement du 2^e corps. Le 1^{er} corps fut rassemblé à Almaden de Azogue; le 5^e, et la division Dessoles, à Santa-Cruz de Mudela, et le 4^e à Villanueva de los Infantes. A ces forces, qui montaient à 50,000 hommes, les Espagnols ne pouvaient opposer que 25,000 hommes en six divisions sous Areizaga, et 12,000 sous le duc d'Alburquerque. Le mouvement des troupes françaises commença le 20 janvier. Après avoir poussé une reconnaissance sur sa droite dans l'Estramadure, le duc de Bellune se dirigea sans artillerie ni bagages par Torre-Campo sur Villanueva de la Jara, et de là par Montoro sur Andujar, où il se mit en communication avec le duc de Trévise, dont la colonne tenait la grande route. Les Espagnols avaient réuni une avant-garde et trois divisions pour la défense du défilé de Despeña-Perros; mais, tournées dans les positions qu'elles occupaient, ces troupes s'étaient enfuies dans le plus grand désordre. Le général

Sébastieni rencontra plus de résistance sur la route qui lui avait été assignée. L'avant-garde de son corps d'armée arriva néanmoins le 21 à Ubeda, et le 28 il fit son entrée à Grenade.

L'approche des troupes françaises de Séville en fit partir le 23 tous les membres de la junte centrale, à l'exception du marquis de La Romana. Un soulèvement eut lieu le 24, et une nouvelle junte provinciale prit les rênes du gouvernement pendant quelques jours sous le nom de junte suprême nationale. La Romana fut nommé commandant de l'armée de la gauche en place du duc del Parque. Blake fut rappelé de Catalogne pour venir prendre le commandement de l'armée du centre. Il reçut sa nomination à Malaga, où par circonstance il se trouvait en quartier à la fin de janvier.

Le roi s'arrêta devant Séville avec le 1^{er} et le 5^e corps et sa réserve. On pense généralement que dans cette circonstance il laissa échapper une occasion certaine de s'emparer de l'île de Léon. Les Espagnols, imprévoyants, n'y avaient alors aucune troupe. Le duc d'Albuquerque y accourait de l'Estramadure; mais on pouvait y arriver avant lui. C'était, suivant M. Bignon(1), le plan du major-général; mais le roi voulait connaître auparavant l'issue de l'expédition du général Sébastiani dans le royaume de Grenade. Le 1^{er} février, après deux jours de négociations, Séville se soumit. On y trouva des magasins d'une valeur incalculable, une immense quantité de munitions, 260 pièces de canon, une fonderie magnifique, et une fabrique de poudre dans le meilleur état. Les trois corps expéditionnaires

(1) Tome 9, p. 268.

composèrent l'armée du Midi, sous le commandement du duc de Dalmatie. Le 1^{er} corps fut dirigé sur Cadix pour en faire le blocus. Le 5^e corps laissa une brigade à Séville, et se porta dans l'Estramadure pour se lier avec le 2^e corps qui était sur la Guadiana. Le royaume de Grenade fut assigné au 4^e corps. Le 6 février, le général Sébastiani occupa Malaga, ville importante par sa grandeur et par son port. La division du général Dessoles fut répartie à Jaen et à Cordoue pour couvrir les communications.

Le pouvoir central espagnol subit à cette époque une modification importante. Une régence provisoire de cinq membres, au nombre desquels était le général Castaños, remplaça la junte centrale en attendant la réunion des cortès. La régence s'installa dans l'île de Léon le 31 janvier. Moins nombreuse que la junte, elle se montra plus propre à la conduite des affaires. Trente millions qu'elle reçut du Mexique lui permirent de faire de nouveaux efforts pour entretenir la guerre.

Le roi resta trois mois dans l'Andalousie. Il parcourut un grand nombre de villes, et fut reçu dans presque toutes avec des démonstrations d'allégresse qui lui firent croire que dans cette contrée on avait moins d'éloignement qu'ailleurs pour son gouvernement. Cependant à cette époque même, l'empereur préparait le démembrement de l'Espagne. Un décret du 8 février organisait en quatre gouvernements militaires les quatre provinces de Catalogne, d'Aragon, de Biscaye et de Navarre. Plus tard, un décret du 29 mai créa deux autres gouvernements; le cinquième, formé de la province de Burgos; le sixième, des provinces de Valladolid, Palencia et Toro. Enfin, l'empereur donna au duc de Dalmatie le commandement

supérieur de l'Andalousie. Les commandants des provinces étaient indépendants les uns des autres; ils recevaient directement les ordres de l'empereur. Ils réunissaient les pouvoirs civils et militaires, étaient chargés de l'administration de la justice, de la police et des finances, levaient les contributions et en ordonnaient l'emploi sans rendre aucun compte au roi. Voulant que la guerre nourrit la guerre, l'empereur réduisit à deux millions par mois les secours en argent que la France aurait à fournir à l'Espagne, et ordonna aux commandants en chefs des provinces d'utiliser les ressources du pays pour l'entretien de leurs troupes.

Le 3^e corps d'armée prit le nom d'armée d'Aragon, et le 7^e celui d'armée de Catalogne.

Le 2^e, le 6^e et le 8^e corps formèrent l'armée de Portugal; le 1^{er}, le 4^e et le 5^e, l'armée d'Andalousie ou du Midi; enfin les troupes qui étaient dans la nouvelle Castille furent sous les ordres du général Belliard, gouverneur de cette province.

Le roi ne commandait que sa garde, composée de corps espagnols nouvellement levés au service de Sa Majesté. Cet état de choses a subsisté à quelques modifications près fort légères que nous indiquerons, jusqu'au mois de mars 1812. Il entraîna de funestes conséquences.

Cependant l'Andalousie était loin d'être soumise; la conquête que l'on en avait faite était précaire. 1^o Au nord de Séville, le duc de Trévise ne put pas avec une brigade se maintenir devant Badajoz contre les quatre divisions espagnoles de l'armée de la gauche, qui, inutiles sur la Tormès, arrivèrent à la fin de février dans l'Estramadure. Ces quatre divisions étaient sous les ordres de La Romana, et avaient pour commandants

Mendizabal, Ch. Odonnell, Ballesteros et Contreras. Elles s'appuyaient aux places d'Elvas et de Badajoz, ou trouvaient un refuge dans les chaînes les plus âpres de la Sierra-Morena. Le 9 mars, le maréchal Mortier prit la route de Séville, ne laissant qu'une avant-garde à Santa-Olalla. 2° A l'ouest de Séville, le comté de Niébla, voisin du Portugal; au sud-est, la Sierra de Ronda, qui se lie à Tarifa et à Gibraltar, devinrent le théâtre d'opérations de corps francs, auxquels la régence donna des chefs, et qui obligèrent l'armée du Midi à faire des détachements qui distrayaient une partie de ses forces. 3° Au sud de Séville, l'île de Léon renfermait une garnison nombreuse; on y comptait à la fin de mars 22,000 hommes, dont 7,000 Anglais et Portugais sous le général Graham. Cadix avait en outre 8,000 hommes de milice urbaine. Malgré cette supériorité de l'ennemi, le duc de Bellune lui enleva, le 22 avril, après deux mois de travaux, le fort de Matagorda, qui, situé à l'extrémité de la presqu'île du Trocadéro, fait face à celui de Puntalès, situé sur la langue de terre de Cadix. Ce fort était défendu par les Anglais; mais, foudroyé par 36 bouches à feu, il devint intenable. Sa prise fut suivie de la délivrance de 7 à 800 Français, prisonniers à bord de deux pontons, qui vinrent successivement s'échouer sur la plage. Blake arriva le même jour à Cadix, et il y prit le commandement des troupes espagnoles, considérées comme faisant partie de l'armée du centre. 4° Enfin à l'est des royaumes de Jaen et de Grenade, dans le royaume de Murcie, se rassemblait une nouvelle armée du centre, sous les ordres de don Manuel Freire, à qui Blake en avait laissé le commandement. Le général Sébastiani la dispersa dans le mois d'avril, et s'avança jusqu'à

Murcie, où il entra le 23. Il revint ensuite à Grenade.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer montrent que dans l'Andalousie, comme dans toute l'Espagne, l'on n'était maître que du terrain sur lequel on avait le pied. L'auteur du *Précis* ne craint pas d'avancer que la nouvelle conquête du roi paralysa 50,000 hommes à des accessoires, et malheureusement, nous ajouterons, sous le chef qui était le plus capable d'assurer des succès aux armées françaises en Espagne.

En Catalogne, le duc de Castiglione avait succédé au général Gouvion Saint-Cyr dans le commandement du 7^e corps. Après la prise de Gironne, il bloqua Hostalrich, et fit ouvrir un chemin d'une lieue et demie pour éviter le canon du château; il conduisit lui-même par ce chemin un convoi à Barcelone, et revint à Gironne pour se procurer des subsistances dont manquait son armée. Au commencement de l'année, Henri Odonnell avait remplacé Blake. Ce général se montra entreprenant. Il avait environ 18,000 hommes sous ses ordres, distribués en plusieurs corps sous Campo-Verde, Sarsfield, Rovira, Claros et autres. Il profita habilement de l'isolement où étaient quelques détachements de troupes françaises pour les attaquer. Cependant le 20 février, près de Vich, il fut complètement défait par le général Souham, dont les forces étaient très inférieures aux siennes. Ailleurs il fut plus heureux. Le 3 avril, il fit capituler sept compagnies dans le poste de Villa-Franca. Dans la nuit du 12, la garnison du château d'Hostalrich fit une sortie pour s'échapper. 800 hommes seuls y parvinrent. Le reste fut pris et Hostalrich occupé. A la fin du mois, le duc de Tarente remplaça le maréchal Augereau.

Le général Suchet, qui était en Aragon, s'avança à

la fin de février jusqu'à Valence avec 12,000 hommes du 3^e corps pour contribuer à assurer le succès de l'expédition d'Andalousie. Il revint le 17 mars à Saragosse, et s'occupa des préparatifs des sièges de Lérída et de Méquinenza. Avant de les commencer, il mit fin aux courses de Mina le jeune, qu'il fit prisonnier le 31 mars. Le 13 avril, il investit Lérída. Le 23, il battit, à Margalef, Odonnell qui était accouru pour secourir la place, et lui fit éprouver une perte considérable. Lérída se rendit le 15 mai après quinze jours de tranchée, et Méquinenza le 8 juin, après huit jours de siège. Pendant ces opérations, don Pedre Villacampa et don Francisco Palafox tentèrent des entreprises de peu d'importance dans l'Aragon.

Au commencement de 1810, le duc d'Elchingen reprit le commandement du 6^e corps, et eut son quartier-général à Salamanque.

Le général Bonet quitta Santander à la fin de janvier avec 6,000 hommes, et s'avança dans les Asturies. Il occupa Oviédo le 2 février, évacua cette ville le 20 mars, y revint le 29, et parvint à rejeter les troupes espagnoles derrière la Narcéa.

Pendant ce temps, le général Mahi, qui commandait l'armée de Galice, forte de 10 à 12,000 hommes, occupait le Vierzo. Le duc d'Abrantès, arrivé à Valladolid avec le 8^e corps, fort de 30,000 hommes, avait détaché la division Clauzel de ce corps pour faire le siège d'Astorga. Les deux partis avaient d'abord négligé ce poste, qui ne mérite pas le nom de place; mais qui, étant fermé, avait de l'importance dans le système de guerre de la Péninsule. Les Espagnols y ayant mis garnison, il fallut l'assiéger. On le prit d'assaut le 22 avril, après vingt-trois jours de tranchée.

DEUXIÈME PARTIE.

Système de défense adopté pour le Portugal. Force de l'armée du prince d'Essling. Examen des directions qu'elle pouvait prendre. Sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida. Entrée en Portugal. Attaque de la position de Busaco. Retraite de l'ennemi. Position du prince d'Essling devant les lignes de Torres Vedras. Refus du duc de Dalmatie de faire une diversion dans l'Alentéjo. Préférence qu'il donne au siège de Badajoz. Travaux de l'armée du midi dans l'Andalousie. Forces des guerrillas dans le nord de l'Espagne. Création de l'armée du centre. Siège de Tortose.

Ne doutant point, après la fin de la guerre d'Autriche, que le Portugal serait envahi en 1810 par une armée formidable, Wellington avait fait reconnaître par ses ingénieurs, en octobre 1809, une position au nord de Lisbonne où toute son armée pouvait être concentrée. Il l'avait fait fortifier, et cependant, afin d'être prêt à tout événement, il s'était concerté avec l'amiral Berkeley pour évacuer la Péninsule, s'il y était forcé par une attaque combinée sur les deux rives du Tage. A la fin de janvier, il demanda à son gouvernement s'il était résolu à défendre le Portugal jusqu'à la dernière extrémité, *to the last*. Sur l'affirmative, il arrêta un système de défense contre lequel des clameurs impuissantes s'élevèrent, même en Angleterre. Ce système a consisté dans les lignes de Torrès Vedras, et dans différentes mesures ordonnées aux habitants pour faire un désert du pays entre le Mondégo et les lignes. La gauche de celles-ci s'appuyait à la mer, et la droite au Tage, au point où ce fleuve cesse absolument d'être guéable. Les habitants furent contraints par l'armée et par les autorités du pays à quitter leurs foyers, chassant devant eux leurs bestiaux, emportant tout ce qu'il

avaient de plus précieux, et détruisant tout ce qu'ils étaient obligés de laisser et qui pouvait servir à faire vivre l'armée française ou lui procurer quelque facilité pour son invasion. La destruction des ponts, des routes, des moulins et des récoltes sur pied, faisait nécessairement partie de ce système, sur lequel l'ennemi fondait l'espoir de voir périr une armée habituée à compter sur les ressources des contrées où elle faisait la guerre.

A la fin de mai, le maréchal Masséna arriva à Salamanque, et prit le commandement de l'armée qui avait été rassemblée dans les environs de cette ville pour tenter une troisième fois la conquête du Portugal. Cette armée était formée de deux divisions du 2^e corps, trois divisions du 6^e, deux du 8^e, et d'une réserve de cavalerie de six régiments de dragons; offrant au total 70,000 hommes sous les armes, tous vieux soldats aguerris. Un neuvième corps d'environ 19,000 hommes, sous les ordres du général Drouet, devait se rassembler à Valladolid pour former la réserve. Le général Serras, commandant la 1^{re} division dite d'arrière-garde, couvrait la droite sur l'Esla, de Benavente à Léon, et communiquait avec le général Bonet, qui, avec 9,000 hommes, gardait les Asturies et Santander. Le maréchal Bessières fut chargé d'occuper la Biscaye, la Navarre, la Vieille-Castille, et d'assurer les communications avec Bayonne. Il avait sous ses ordres 16,000 hommes de jeune garde, commandés par le général Dorsenne, la 2^e division d'arrière-garde commandée par le général Reille et la division de réserve du général Caffarelli.

Tels sont les termes dans lesquels l'auteur du *Précis*

l'un de 45,000 hommes sous les ordres immédiats de

expose avec la clarté qui lui est habituelle l'ouverture de la campagne.

Le prince d'Essling devait pénétrer en Portugal par Ciudad-Rodrigo et Alméida. Les communications qui sont ouvertes avec le Portugal sur cette partie de la frontière d'Espagne, sont : 1° la route d'Alméida à Abrantès par la Guarda, Capinha près Covilhaô et Cardigos; 2° la route directe de Lisbonne par Celorico, Sampayo, Pinhanzos, Maceira, Moita, Ponte de Murcella sur l'Alva, Foz de Aronce, Corvo, Espinhal, Cabazos, Thomar, Golegâ et Santarem; 3° un chemin conduit d'Alméida à Viseu par Celorico, Fornos et Mangualde.

La route d'Alméida à Abrantès, connue sous le nom d'*Estrada Nova*, tournait toutes les positions si difficiles à forcer qui se rencontrent sur la route de Zarza la Mayor à Abrantès, par Idanha Nova, Castel Branco, Sarzedas et Sobreira Ferosa. Mais elle avait été détruite par les Anglais, et indépendamment de ce qu'elle ne peut servir pour une opération principale, l'on aurait eu encore le Cécère ou Zézère à passer pour arriver à Santarem.

La route directe de Lisbonne est, depuis Celorico jusqu'à Ponte de Murcella, dans un défilé, fermé à son extrémité par un contrefort de l'Estrella, qui offre sur la rive gauche de l'Alva une position excellente.

L'auteur du *Précis* la représente comme inexpugnable, bien que le colonel Napier prétende (1) qu'elle pouvait être tournée par les pentes de l'Estella, ce que semblent confirmer les mouvements des Anglais dans la retraite de Masséna. Wellington avait établi sa ligne

(1) Tome 6, p. 37.

d'opération par la route de Ponte de Murcella; il en avait fait réparer ou construire à neuf une étendue de vingt lieues depuis Espinhal jusqu'à Thomar, et il avait fait fortifier la position de l'Alva sur laquelle il attendait l'armée française.

De Viseu, on pouvait se porter sur Coimbre, où l'on était sur les derrières de la position de l'Alva, soit en franchissant la Sierra dite d'Alcoba ou de Busaco, soit en gagnant par Boialvo la route de Porto à Coimbre. Deux routes franchissent la Sierra de Busaco; l'une, à gauche, conduit directement à Coimbre par Sabugosa, Mortagoa et San-Antonio de Cantaro; l'autre conduit à Mealhada sur la route de Porto à Coimbre; elle passe par Mortagoa, Moita et le couvent de Busaco, situé sur la crête de la chaîne. La Sierra de Busaco formait une position qui se liait avec celle de l'Alva et qui n'était pas moins forte. Elle présentait des pentes d'un accès extrêmement difficile, et sur lesquelles deux seules routes étaient tracées, celle de San-Antonio de Cantaro et celle du couvent de Busaco. Toutefois, elle avait le défaut d'être très étendue, et que l'on pouvait en tourner la gauche en prenant à Mortagoa un chemin qui, par Boialvo et Avelans de Cima, conduit à Sardao, sur la route de Porto à Coimbre. Le prince ne connaissait pas ce chemin, mais il avait l'espoir fondé d'arriver à Busaco avant l'ennemi. Malheureusement le chemin de Viseu se trouva horriblement mauvais; il était rempli de pierres et n'avait pas en beaucoup d'endroits la largeur nécessaire au passage de l'artillerie. Le prince fut déçu dans son espoir.

L'armée anglo-portugaise montait à 60,000 hommes, dont 28,000 Anglais. Elle était partagée en deux corps, l'un de 45,000 hommes sous les ordres immédiats de

lord Wellington, et l'autre de 15,000 hommes sous les ordres du général Hill. Ce dernier était à Portalègre. Le corps principal avait sa réserve détachée à Thomar sous le général Leith. La régence portugaise disposait en outre de 15,000 hommes de troupes réglées, de 46,000 hommes de milices organisés en régiments, et des levées en masse ou gardes nationales appelées *ordenanzas* et armées de fusils, de faux ou de piques. L'armée ennemie occupait une forte position, en arrière de la Coa, de Pinhel à Guarda. Elle avait une avant-garde sur l'Azava, et sa droite était couverte par la division espagnole La Carrera, qui gardait les défilés de la Sierra de Gata.

Le maréchal Masséna ouvrit la campagne dans le mois de juin par le siège de Ciudad-Rodrigo. Après vingt-six jours de tranchée, cette place se rendit le 10 juillet. L'armée fit ensuite le siège d'Alméida qui capitula le 28 août. La reddition fut hâtée par l'explosion d'un magasin à poudre. Content de gagner du temps, Wellington vit tomber ces deux places sans livrer aucun combat pour les secourir. Il résista à toutes les demandes qu'on lui fit à ce sujet, ne voulant modifier en rien le système et le plan d'opération qu'il avait adoptés.

Après la prise de Ciudad-Rodrigo, le 2^e corps avait traversé le Tage à Alconetar (1) et était venu prendre position dans les environs de Coria. Par un mouvement correspondant, le général Hill avait traversé le Tage à Villa Velha et s'était porté en arrière de Castel-Branco. Après la prise d'Alméida, Wellington conduisit son

(1) A l'embouchure du Rio del Monte, non loin des restes fameux d'un pont romain. Ce passage est encore très fréquenté. Toréno, tome 3, p. 296.

armée dans la position de l'Alva, et le prince d'Essling fit ses dispositions pour entrer en Portugal. Il savait l'état de dévastation dans lequel était cette contrée. Chaque soldat reçut en conséquence pour quinze jours de biscuit, et l'on en emporta à peu près autant sur des voitures. On ne prit de caissons de munitions que pour huit jours de combat. Les places que l'on avait conquises furent utiles pour mettre en sûreté l'équipage de siège, les gros bagages, les dépôts et 6,000 malades.

Le talent du maréchal consista à tenir l'ennemi dans l'incertitude de la route par laquelle l'armée française allait pénétrer en Portugal. Tel fut l'objet des mouvements du général Reynier le long de la frontière. Cet objet fut rempli, car le général Hill, qui devait être sur l'Alva le 20 n'y arriva que le 21 (1). Toute l'armée française quitta ses positions le 15 septembre et se dirigea sur Viseu ; le 6^e et le 2^e corps par Celorico, Fornos et Mongoalde, le 8^e par Pinhel et Tracoso. Le 18, les trois corps y étaient arrivés, à l'exception de l'artillerie, qui fut retardée dans sa marche par la nature et le peu de largeur des chemins où elle fut engagée. L'artillerie des divisions n'arriva à Viseu que le 20. Le grand parc et les gros bagages n'y arrivèrent que le 25, et en si mauvais état, que le prince, dans son rapport du 22 au major-général, annonça qu'il les laisserait deux jours à Viseu pour s'y reposer. Nous entrons dans ces détails, parce que l'auteur du *Précis*, d'accord avec le colonel Napier, fait un reproche au prince de n'avoir attaqué l'armée anglaise que le 27, lorsque l'importante jonction des deux corps de cette

(1) The dispatches of the duke of Wellington, tome 6. Busaco, 21 septembre.

armée venait d'être effectuée. Or, il est constant par les dépêches anglaises que le général Hill arriva le 21 sur l'Alva, et que le 22 il reçut ses instructions du général en chef. Mais la position étant étendue, il paraît que le 25, les divisions anglaises laissaient des intervalles trop grands entre elles, et qu'elles eurent besoin de faire de nouveaux mouvements pour occuper le terrain de la manière la plus convenable. Le général Hill ne passa que le 26 sur la rive droite du Mondégo; mais, arrivé le 21 sur l'Alva, il n'avait qu'un court mouvement (*a short movement*) à faire pour prendre la position qui lui était assignée. Cette discussion est au reste aujourd'hui de peu d'intérêt, parce que l'on sait que le corps du général Hill ne fut pas engagé à Busaco.

Le 6^e et le 2^e corps se portèrent le 22 sur le Criz, dont il fallut rétablir les ponts. Le Criz se jette dans le Dao, affluent du Mondégo. Le 23, les grand'-gardes passèrent le Criz et occupèrent Mortagoa. Les jours suivants, le duc d'Elchingen prit position en arrière de Moira, et le général Reynier à San-Antonio. Ces deux points sont éloignés l'un de l'autre d'environ une lieue, circonstance défavorable qui empêchait de lier les deux attaques qui devaient avoir lieu. Le prince arriva avec le 8^e corps devant la position le 26 à midi. Après l'avoir reconnue, et avoir conféré avec les commandants des corps d'armée, il en fixa l'attaque au lendemain, à la pointe du jour.

Le 27, la division Merle, du 2^e corps, et la division Loison du 6^e, formées l'une et l'autre en colonnes précédées de tirailleurs, attaquèrent l'ennemi avec ardeur et intrépidité (1). Les deux routes qui passent sur la

(1) Guingret, Relation de la campagne de Portugal. — Mémoires du colonel Tallandier, imprimés à Verdun.

Sierra de Busaco étant battues par l'artillerie anglaise, à laquelle la nôtre ne pouvait répondre, les colonnes d'attaque s'élevèrent sur les pentes. A la gauche où le terrain offrait moins de difficultés à surmonter, les trois régiments de la division Merle, 2^e et 4^e légers et 36^e de ligne, gagnèrent la crête de la hauteur. Quelques bataillons se déployèrent. Le centre de la droite de l'ennemi fut regardé momentanément comme forcé. Cette opinion est celle de plusieurs officiers anglais (1). Mais ce succès n'eut pas de suite. Retardée dans sa marche, par des ronces épaisses qui couvraient le terrain, la division du général Heudelet ne put pas soutenir en temps utile celle du général Merle. Le 31^e léger fut seul lancé contre l'ennemi par le général Foy. Le 17^e léger et le 70^e de ligne qui suivaient ce régiment ne gravirent que les deux tiers de la pente de la montagne; la brigade du général Thomières, composée des 47^e et 86^e de ligne, resta en réserve. Les bataillons français, qui avaient commencé à se déployer, chargés en flanc, sur leur droite, par le 45^e et le 88^e anglais, qui mirent beaucoup de vigueur dans cette attaque, furent défaits. Les réserves ennemies qui accouraient au secours de leur première ligne, contribuèrent, en se portant en avant, à déterminer la retraite des troupes françaises, mais il paraît constant que tout était terminé à l'arrivée de la première brigade de la 5^e division anglaise. Le général Graindorge fut tué. Les généraux Merle et Foy furent blessés. A la droite, le terrain opposait de tels obstacles à la marche des colonnes,

(1) Ce fait a donné lieu à une controverse entre les officiers anglais de la 3^e division qui était en première ligne, et ceux de la 5^e qui marcha pour soutenir la 3^e. La perte de la 5^e division ne s'éleva qu'à 40 hommes, celle de la 3^e fut considérable. *United service*, années 1836, 37 et 38.

que le succès de l'ennemi ne fut pas un instant douteux. Une brigade de la division Loison atteignit aussi la crête de la hauteur, mais épuisée et fatiguée, elle fut culbutée et le général Simon qui la commandait fut blessé et resta prisonnier. La division Marchand s'avança ensuite par la grande route, mais elle se jeta bientôt à gauche et fut également repoussée. Notre perte s'éleva, d'après l'auteur du *Précis*, à 1,800 hommes tués, et près de 3,000 blessés, dont un grand nombre d'officiers. Le colonel Napier n'évalue qu'à 800 le nombre des tués. La perte de l'ennemi fut au plus de 1,300 hommes.

Après ces tentatives malheureuses, qu'il était possible d'éviter, le prince envoya dans l'après-midi le général Sainte-Croix s'assurer avec un détachement de cavalerie si l'ennemi occupait le chemin de Boïalvo, qui se trouvait indiqué sur une reconnaissance qui avait été dressée à l'aide de renseignements fournis par les habitants que l'on avait trouvés. Il fit également pousser une reconnaissance sur sa gauche par le chef de bataillon du génie Beaufort d'Hautpoul, pour savoir si l'ennemi occupait encore la position de l'Alva. Sur le rapport qu'il reçut dans la nuit du général Sainte-Croix, il fit prendre immédiatement à toute l'armée le chemin de Boïalvo. Ce chemin traverse une étendue de terrain montueux, qui lie la Sierra de Busaco à celle de Caramula; il n'était pas gardé par l'ennemi, étant trop éloigné de sa position. Dès que l'ennemi eut connaissance de ce mouvement qui se faisait à une assez grande distance de sa gauche, il se mit en retraite.

Le 8 octobre, lord Wellington établit son armée derrière les ouvrages qui forment les lignes dites de

Torres Vedras. Masséna n'apprit qu'à Leyria l'existence de ces lignes formidables auxquelles l'ennemi travaillait depuis si long-temps. Le 9 octobre après un combat assez vif à Alenquer, le 2^e corps prit position à Villafranca sur les bords du Tage, le 8^e à Sobral, et le 6^e en arrière, à Otta. La cavalerie du général Montbrun se porta sur le Zézère pour tenir en respect la garnison d'Abrantès. Les dispositions audacieuses faites à Sobral insultaient, dit M. le général Pelet (1), à la supériorité de l'ennemi. Les corps français étaient aussi rapprochés que possible des lignes anglaises. Quoique réduits à moins de 50,000 hommes, et obligés à faire des détachements pour se procurer des vivres, ces corps tinrent étroitement bloqués pendant plus d'un mois, du 10 octobre au 14 novembre, une armée qui, en y comprenant la garnison de Lisbonne, montait à 130,000 hommes, dont 70,000 de troupes de ligne disponibles. Wellington resta fidèle au plan qu'il avait adopté, persuadé, comme il l'avait annoncé, que s'il ne pouvait pas être forcé dans la position qu'il avait choisie pour vider la lutte, la famine nous contraindrait à faire une retraite désastreuse.

Au commencement de novembre, le maréchal Masséna résolut de rapprocher l'armée, déjà réduite à une triste extrémité par la faim et la misère, d'une contrée moins épuisée. Les dispositions qu'il fit pour dérober son mouvement à l'ennemi furent bien combinées et eurent un plein succès. Les malades et les bagages furent d'abord envoyés à Santarem, et le général Loison fut détaché sur le Zézère avec sa division et les sapeurs. Le 14 novembre, l'armée commença sa marche rétrograde, et vint s'établir sur la rive gauche du Rio Mayor,

(1) Victoires et conquêtes, tome 21, Appendice.

dans une forte position, derrière laquelle elle prit des cantonnements. Le maréchal Masséna ne s'occupa plus que de s'y fortifier et de s'y créer des ressources en attendant le retour du général Foy, qu'il avait fait partir pour Paris et qui devait lui rapporter les ordres de l'empereur. La petite ville de Punhete, sur la rive gauche du Zézère, au confluent de ce torrent dans le Tage, sera long-temps célèbre par les travaux que l'artillerie et le génie y firent exécuter. Le général Eblé y fit construire de toutes pièces un équipage de pont de bateaux, qui devait servir à jeter un pont sur le Tage pour passer dans l'Alentéjo. Ce projet se liait à une diversion qui devait être faite sur la rive gauche par un corps de l'armée d'Andalousie.

Lorsque le général Reynier passa le Tage pour se joindre à l'armée de Portugal, le duc de Trévise vint en Estramadure, et défit, le 11 août, avec la division Girard, une grande partie de l'armée de La Romana. Il rentra ensuite en Andalousie, et fit de nouveau une apparition en Estramadure dans le mois de septembre; mais au commencement d'octobre il retourna à Séville. Voyant que les Français abandonnaient l'Estramadure, La Romana quitta cette province avec deux divisions, à la demande de Wellington, et les conduisit à Lisbonne. Il ne resta en Estramadure que les divisions Mendizabal et Ballesteros, et la cavalerie. Informé de ce déplacement des troupes espagnoles par les journaux anglais, le prince Berthier se plaignit, le 26 octobre, au duc de Dalmatie de ce qu'il n'avait pas fait suivre La Romana par un corps de 10,000 hommes tirés de l'armée du Midi. Il lui réitéra en novembre l'ordre de faire une diversion dans l'Alentéjo en faveur du prince d'Essling. Enfin, dans une lettre datée du 4 décembre, il lui di-

sait : « Toutes considérations, monsieur le duc, doivent disparaître devant le mouvement que je vous prescris; il importe peu que le 4^e corps occupe beaucoup de terrain. » Le prince d'Essling fut informé par une lettre du major-général du 22 décembre, qui lui fut apportée par le général Foy, des ordres qui avaient été donnés au duc de Dalmatie.

Quelque pressants et positifs que fussent ces ordres, le duc de Dalmatie ne crut pas devoir les exécuter à la lettre immédiatement. Il représenta au prince, major-général, que le détachement qu'il enverrait dans l'Alentéjo serait sacrifié, et que le sort même des troupes qui resteraient dans l'Andalousie serait compromis. Il proposa de faire le siège de Badajoz, pensant que l'attaque d'une place aussi importante remplirait les vues de l'empereur. Mais Wellington laissa faire le siège de Badajoz, comme il avait laissé faire ceux de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida. L'expérience a montré que l'on avait fait une faute en entreprenant dans la même année deux grandes expéditions; au moins n'eût-il pas fallu attendre si longtemps pour chercher à les lier par l'Estramadure, et puisque le but militaire de la guerre était l'expulsion des Anglais de la Péninsule, il fallait lui sacrifier l'expédition d'Andalousie. Les ordres de l'empereur n'allaient pas jusque là, et, en 1811, il fit témoigner au duc de Dalmatie sa satisfaction de la prise de Badajoz.

Les troupes de l'armée du Midi n'étaient pas oisives sous l'illustre maréchal qui les commandait. Celles du 1^{er} corps exécutaient devant l'île de Léon des travaux considérables auxquels la marine prit part. Le 31 octobre, 80 péniches et chaloupes canonnières, rassemblées dans le port Sainte-Marie, franchirent par terre,

trainées à bras, l'espace d'environ 1,000 mètres, largeur de la presqu'île du Trocadéro, et entrèrent à Puerto-Réal. Chacun de ces bâtiments désarmés ne pesait pas moins de 20 tonneaux métriques; ils devaient servir à forcer le Santi Pedri, bras de mer de 2 à 300 mètres de largeur qui sépare l'île de Léon du continent, et qui est bordé d'immenses marais salants coupés par des canaux profonds. Cette opération, dirigée par M. de Saizieu, capitaine de vaisseau, dura quinze jours sous une pluie de feux. Le maréchal fit transformer en citadelle, près de Séville, la Cartuja, immense couvent de chartreux situé sur la rive droite du Guadalquivir. Il fit mettre en état de défense le fort de la Niébla, qui appuyait la ligne du Rio Tinto, ligne importante pour couvrir Séville contre les entreprises des partis qui se rassemblaient dans le comté de Niébla. Il fit fortifier plusieurs points sur le Guadalète, pour opposer une barrière aux courses des partis ennemis que tantôt Cadix, tantôt Gibraltar, jetaient dans la Sierra de Ronda. Ces travaux imposaient à l'ennemi, et furent une des causes qui détournèrent Wellington d'entrer dans l'Andalousie. Ils permirent au duc de Dalmatie de faire, l'année suivante, l'expédition d'Estramadure.

La garnison de Cadix était forte à cette époque de 25,000 hommes de troupes de ligne, savoir : 7,000 Anglais et 18,000 Espagnols. Blake en prit un détachement, le 23 juillet, et se transporta à Murcie où il se mit à la tête de l'armée du centre, qui, avec ce renfort, monta à 14,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie. Le général Sébastiani s'avança le 28 août jusqu'à Lebrilla; mais trouvant Blake fortifié, il retourna à Grenade. Le 14 octobre, les Anglais firent voile de Ceuta avec 4,000 hommes pour surprendre le fort de Fuente-

girola, situé à quatre lieues à l'ouest de Malaga. Le général Sébastiani arriva assez à temps pour les forcer à se rembarquer et faire prisonnier le chef de l'expédition. Vers ce temps, Blake franchit avec 7,000 hommes la chaîne de montagnes qui sépare le royaume de Murcie de celui de Grenade. Le 2 novembre, il prit position à Baza. Le général Milhaud, qui était sur ce point avec une division de dragons et une brigade d'infanterie, défit complètement la petite armée de Blake. Nommé président de la régence, Blake retourna à Cadix et laissa le commandement de son armée au général Freire. Au commencement de décembre, le général Sébastiani s'empara, après un siège de quelques jours, du fort de Marbella, situé entre Malaga et Gibraltar.

Dans l'intérieur de l'Espagne, les bandes de guerrillas, renforcées des débris des armées battues, avaient pris un grand accroissement. Don Juan Diaz Porlier, appelé *El Marqueseto*, agissait dans les Asturies de concert avec les troupes réglées de cette province. La régence avait donné le grade de colonel commandant général des guerrillas de Navarre à Espoz y Mina. Don Juan Martin, dit *l'Empecinado*, avait sous ses ordres dans la Nouvelle-Castille 600 chevaux et 1,500 hommes d'infanterie. Il combinait ses opérations avec Duran, qui était dans la Vieille-Castille. Campillo se tenait dans les montagnes de Santander, Jauregui, appelé *El Pastor*, dans le Guipuzcoa, Longa dans l'Alava, Amor dans la Rioja, partie de la vallée de l'Èbre entre Logrono et Tudela.

Au commencement de septembre, le général Mahi unit le commandement des Asturies à celui de la Galice, pour pouvoir disposer des forces des deux pro-

vinces. Néanmoins le général Bonet continua à se maintenir dans la première.

Dans le mois d'octobre, l'empereur créa l'armée dite *du centre* qui fut sous le commandement du roi. Le général Belliard, gouverneur de Madrid, était chef de l'état-major général. Cette armée se composait alors de trois divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie, en tout 25,000 hommes avec l'artillerie et le génie. Les divisions d'infanterie étaient une division de garde royale espagnole forte de 3,600 hommes, la division française du général Dessoles, dite la division catholique, qui était encore en Andalousie et qui était évaluée à 8,400 hommes, enfin une division de la Confédération du Rhin sous le général Lorge, forte de 7,000 hommes. Les divisions de cavalerie étaient la 4^e division de dragons du général La Houssaye, de 2,500 chevaux, et la division de cavalerie légère du général Treilhard, de 1,800 chevaux.

Dans l'Aragon, le général Suchet se préparait au siège de Tortose, afin de couper la principale communication de la Catalogne avec le royaume de Valence. Pour pouvoir, de Mequinenza, amener de l'artillerie devant la place, il fit ouvrir une route de près de vingt lieues de long. Le 7^e corps, qui devait couvrir le siège du côté de la Catalogne, était occupé de pourvoir à l'approvisionnement de Barcelone. Enfin, après avoir conduit un dernier convoi dans cette place, le 25 novembre, le duc de Tarente se porta sur l'Èbre. Le siège commença le 13 décembre; Tortose se rendit le 2 janvier, après 13 jours de tranchée.

Le 14 octobre, une brigade du 7^e corps, commandée par le général Schwartz, cantonnée à la Bisbal, à trois quarts de lieue de Gironne, fut surprise par Henri

Odonnell, et obligée de se retirer dans un vieux château où elle capitula. Ce beau succès valut à Don Enrique le titre de comte de l'Abisbal, sous lequel il a été ensuite connu. Il fut blessé grièvement dans cette entreprise et quitta le commandement.

Le 26 décembre, le général Drouet, commandant le 9^e corps, arriva à Leyria avec la 2^e division de ce corps et 5,000 hommes de troupes de marche qui furent répartis dans leurs régiments respectifs. Il fut chargé de garder les communications de l'armée de Portugal, et de se lier avec la 1^{re} division du 9^e corps, qui était restée à Trancoso et Pinhel sous les ordres du général Claparède pour le même objet.

CAMPAGNE DE 1811.

PREMIÈRE PARTIE.

Prises d'Olivenza, de Badajoz et de Campo-Mayor par l'armée du Midi.

Sortie de la garnison de Cadix; bataille de Barosa ou de Chiclana. Retraite de l'armée de Portugal. Combat de Redinha. Changement de la ligne de retraite à Condeixa. Combat de Sabugal. Création de l'armée du Nord. Bataille de Fuentes de Oñoro. Évacuation d'Alméida. Reprise d'Olivenza par les Anglais. Ouverture de la tranchée devant Badajoz; siège levé; bataille d'Albuéra. Prise du fort de Saint-Philippe au col de Balaguer. Surprise du fort de Figuières par les Espagnols. Voyage du roi à Paris.

Le 2 janvier, le duc de Dalmatie se mit à la tête du 5^e corps, qui devait entrer en Estramadure, et dont la force avait été portée à 18,000 hommes. Il emmenait

un équipage de siège peu considérable. L'armée franchit en trois colonnes la Sierra Moréna, celle de droite par la route de Lleréna, celle du centre par la route de Monasterio, et celle de gauche par le chemin d'Ara-céna. Elle arriva le 7 janvier devant Badajoz. Le mauvais état des chemins ne permit pas aux voitures de suivre la colonne du centre avec laquelle elles marchaient. La division Gazan, qui resta en arrière pour les escorter, rencontra la division de Ballesteros qui, par ordre de la régence, se rendait dans le comté de Niébla. Elle la poursuivit, l'atteignit le 25 près de Castilejos, et la força de se jeter dans les Algarves. Mendizabal, qui commandait l'autre division ennemie qui était dans l'Estramadure, fit la faute de diviser ses forces; il mit 4,000 hommes dans Olivenza, sans artillerie, ni vivres, ni munitions, et se retira avec le reste à Badajoz. Olivenza était sur le flanc gauche de la ligne d'opération de l'armée. Le duc de Dalmatie, qui connaissait l'état des défenses de cette place, en fit le siège, et la prit le 23 janvier après treize jours de tranchée.

Nous avons dit que l'armée était arrivée le 7 devant Badajoz. L'avant-garde s'empara le 8 du pont de Mérida, qui était extrêmement important, la Guadiana n'étant pas guéable dans la saison où l'on était. Wellington ne douta point, en en recevant la nouvelle, que le 5^e corps entrerait dans l'Alentéjo. Il adjura les autorités portugaises de faire dévaster cette contrée; il donna des instructions à Béresford, qui remplaçait le général Hill, alors en Angleterre, pour qu'il se retirât derrière la rivière de Benavente (le Zatas ou Sorraya), ne croyant pas qu'il lui fût possible de s'opposer à la fois à la marche du 5^e corps et au passage du Tage par

l'armée de Portugal. Lorsqu'il apprit que le duc de Dalmatie mettait le siège devant Olivenza, il regarda l'Alentéjo comme sauvé encore une fois, et se borna à renvoyer dans l'Estramadure les deux divisions espagnoles que le marquis de La Romana lui avait amenées. La Romana étant mort d'un anévrisme, à Cartaxo, le 22 janvier, ces divisions passèrent sous le commandement de Mendizabal, qui y joignit quelques autres troupes et deux brigades de cavalerie, en tout 10,000 hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie. Cette petite armée prit sous le canon du fort San-Cristoval de Badajoz une position que Wellington avait indiquée et qu'il regardait comme très forte. Le duc de Dalmatie l'attaqua, le 19 février, avec des forces très inférieures à celles de l'ennemi. L'armée espagnole fut détruite; la cavalerie portugaise, saisie d'une panique, s'enfuit à Elvas. Ce beau fait d'armes a pris le nom de bataille de la Gévora. Badajoz se rendit le 11 mars, après trente-huit jours de tranchée ouverte. Cette conquête était importante pour couvrir l'Andalousie du côté de l'Estramadure. Le duc de Dalmatie retourna avec une partie de ses troupes à Séville, où sa présence était nécessaire. Le duc de Trévise, qui resta encore quelque temps en Estramadure avec environ 10,000 hommes, fit le siège de Campo-Mayor en Portugal, qui se rendit au bout de six jours.

Pendant l'absence du duc de Dalmatie, les alliés concertèrent une attaque sur le camp du duc de Bellune, à Chiclana. La plus grande partie des troupes qui devaient y être employées furent prises dans l'île de Léon, et débarquées à Algésiras le 23 février. De là elles se rendirent par terre à Tarifa où était le rendez-vous général. On y comptait 6,000 hommes de troupes

d'élite anglaises commandées par le général Graham, et 12 à 14,000 Espagnols sous les ordres du général La Peña. Ce dernier eut le commandement, d'après une règle adoptée par les alliés qui conférait le commandement à celui qui amenait le plus de troupes. L'armée se mit en marche le 1^{er} mars, et se dirigea sur Medina-Sidonia ; mais apprenant que cette ville était fortifiée, La Peña lui fit prendre à Casa Vieja la route de Veyer. De là elle suivit la côte, et le 5 au matin elle atteignit la petite chaîne des hauteurs de Barosa, à une lieue et demie de l'embouchure du Santi-Pedri, où le général Zayas, qui était resté dans l'île de Léon avec 6,000 hommes, avait, dès le 2, fait jeter un pont de radeaux et tenté de prendre position. Maintenir le blocus de Cadix, repousser l'ennemi et le forcer à rentrer dans l'île de Léon, telle était la tâche difficile que le duc de Bellune avait à remplir avec trois faibles divisions qui ne pouvaient lui fournir dans le moment que 9,000 hommes. Dès le 3, il dirigea la division Villatte contre Zayas, et avec les deux autres il se porta sur les derrières de l'ennemi. Les Espagnols étaient arrivés à l'embouchure du Santi-Pedri. Le général Graham était en marche pour venir occuper la position intermédiaire de Torre de Berméja, lorsqu'il apprit que l'arrière-garde, que par précaution il avait laissée sur les hauteurs de Barosa, pendant qu'il traversait un bois, était attaquée par le duc de Bellune. Il revint sur ses pas, et livra aux deux divisions françaises la bataille dite de Barosa ou de Chiclana. La mêlée fut sanglante ; les généraux Rousseau et Ruffin furent tués. La perte fut considérable des deux côtés, comparée au petit nombre d'hommes qui combattaient. Celle des Anglais, d'après leur rapport, fut de 1,242 hommes. Le duc de

Bellune, qui attendait la brigade du général Cassagne, était résolu à livrer un nouveau combat. Mais le lendemain, toute l'armée alliée, passant le Santi-Pedri, rentra dans l'île de Léon. Les Anglais reprochèrent aux Espagnols de ne les avoir pas soutenus.

Pendant tout ce temps, la situation du prince d'Essling, à Santarem, était devenue pire qu'elle n'était. Toutes les ressources du pays étaient épuisées. Les ennemis ne concevaient pas comment une armée de 50,000 hommes, sans communications avec l'Espagne, ne recevant pas de convois, pouvait subsister depuis cinq mois dans une contrée dévastée et sans habitants (1). Ils avaient cru que cette armée y resterait au plus deux semaines. Il faut le dire, les mesures que Wellington avait ordonnées n'avaient été véritablement exécutées que dans le haut Beira, où, en se retirant, l'armée anglaise n'avait pas laissé une âme. Il en fit un sujet de reproche aux autorités portugaises. Dans le bas Beira, les récoltes de maïs, qui font la principale nourriture des habitants, étaient restées sur pied; toutes les villes n'étaient pas désertes. Cependant, vers les derniers temps, les soldats, obligés d'aller à la maraude à des distances considérables, s'éloignaient de leurs camps par détachements nombreux. Ce système avait d'autant plus d'inconvénients que l'ennemi avait reçu des renforts et avait augmenté ses moyens de défense. Il ne craignait plus que l'armée française passât dans

(1) Il est certainement étonnant que l'ennemi ait pu rester dans cette contrée si long-temps; c'est un exemple extraordinaire de ce que les Français peuvent faire. Il est positif qu'ils n'ont apporté aucunes provisions avec eux, et qu'ils n'ont même pas reçu une lettre depuis qu'ils sont entrés en Portugal. (Lettre de Wellington du 21 décembre 1810, à Liverpool.)

l'Alentéjo ; les chemins, que jusqu'alors les pluies avaient rendus très mauvais, étant devenus meilleurs, il pouvait, sans dégarnir son front, faire un mouvement par sa gauche, et tourner la droite de la position de l'armée française en franchissant la chaîne de montagnes à laquelle elle s'appuyait. L'empereur approuva le projet du prince de se retirer derrière le Mondégo, et d'y attendre le moment favorable pour combiner une nouvelle attaque contre le Portugal avec les armées du Midi et du Centre.

La retraite commença le 5 mars. Devant prendre sa ligne d'opérations sur Coimbre, le prince dirigea le gros de l'armée sur cette ville par Leyria, Pombal, Redinha et Condeixa ; le duc d'Elchingen commandait l'arrière-garde, composée des divisions Mermet et Marchand, de son corps d'armée ; le 2^e corps tenait avec les bagages et les malades la route de Ponte de Murcella, par Thomar, Espinhal et Corvo ; enfin la division Loison, du 6^e corps, suivait la route intermédiaire entre les deux précédentes, par Anciao et Fonte-Cuberta. Les dispositions du prince d'Essling donnèrent si bien le change à l'ennemi, que Wellington se porta d'abord avec un corps considérable sur Thomar, pensant que l'armée française se retirait par Espinhal ; ce n'est que le 8 qu'il n'eut plus de doute sur la direction qu'elle avait prise, et ce n'est que le 11 qu'il eut rassemblé un corps de troupes suffisant pour presser l'arrière-garde. Craignant qu'il n'entrât dans les projets de Masséna de menacer Porto, le 8, il ordonna d'y débarquer 10,000 hommes de troupes qui n'avaient pas encore quitté les bâtiments qui les amenaient d'Angleterre. Il savait que Badajoz était assiégée, et il avait déjà fait un fort détachement de son armée sous Bérésford pour secourir

cette place ; mais l'attitude imposante que prit l'armée française en avant de Pombal le détermina à retarder le départ de ce détachement. Tel fut l'effet des dispositions qui avaient été prises par le prince.

Le 12, le duc d'Elchingen, confiant dans son habileté à manier les troupes, soutint un combat remarquable à l'entrée du long défilé de Redinha. Pendant ce combat, le prince avait pris position à Condeixa, et l'avant-garde, commandée par le général Montbrun, s'était avancée jusqu'au faubourg de Coimbre sur la rive gauche du Mondégo. Elle trouva le pont coupé et la ville occupée par des troupes qui avaient de l'artillerie. Quelques cavaliers passèrent à gué le Mondégo et furent repoussés. Ces troupes, commandées par le colonel Trant, faisaient partie des milices du nord du Portugal. Quelques auteurs ont avancé qu'une colonne de 10,000 Anglais, débarquée à Figuera, remontait en ce moment le Mondégo pour se jeter dans Coimbre. Le colonel Napier a réfuté cette assertion (1). Nous avons rapporté la destination différente qui avait été donnée à ces 10,000 hommes par le général en chef. Le prince d'Essling ne fait mention dans son rapport que de la rupture du pont et de milices avec du canon. Ces circonstances, constatées par le colonel Valazé et le chef de bataillon Beaufort d'Hautpoul, jointes à la certitude d'être attaqué par une armée supérieure pendant le passage de la rivière, étaient bien suffisantes pour le déterminer à changer sa ligne de retraite. Ce n'est donc point parce qu'il crut Coimbre occupé plus fortement qu'il n'était réellement, qu'il adopta ce parti.

Pour prendre sa nouvelle ligne de retraite, il fallait

(1) Tome 6, p. 192.

que l'armée se portât par une marche de flanc sur la route de Ponte de Murcella. Cette route est liée à celle de Coimbre par un chemin qui conduit de Condeixa à Miranda de Corvo. Ce mouvement présentait de grandes difficultés à cause de la proximité des divisions ennemies, de la séparation des divers corps français, et de la situation de Miranda dans la vallée de la Deuca, au débouché de deux défilés. On ne put l'exécuter sans être obligé de sacrifier des bagages et de laisser des prisonniers à l'ennemi ; mais, le 14, le succès en était assuré, et le 15 tous les corps arrivèrent sur la Ceira. Ils la passèrent le même jour, à l'exception des deux divisions du 6^e corps qui faisaient l'arrière-garde et qui prirent position sur la rive gauche. Une fausse alerte occasionna quelque confusion dans un régiment de ces divisions, mais la présence du duc d'Elchingen au milieu des troupes leur rendit la confiance ; et pendant toute la retraite, elles continuèrent à se montrer supérieures à leur mauvaise fortune.

Le 21 mars, l'armée arriva à Célorigo. Le prince avait formé le projet de marcher par sa gauche, de passer la Sierra de Gata, et de se diriger sur Coria, par Guarda, Sabugal, le col de Péralès. Il aurait ainsi abandonné à elles-mêmes les places d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo ; mais aussi il se serait rapproché du Tage, aurait pu se lier avec le 5^e corps et l'armée du Centre, et menacer de nouveau Lisbonne. Le duc d'Elchingen, qui, en 1809, avait traversé la Sierra de Gata, déclara que l'armée n'y trouverait pas de vivres, et refusa en termes formels d'exécuter le mouvement qui lui fut ordonné sur Guarda. Le prince se vit obligé de lui retirer le commandement du 6^e corps. Après être resté quelques jours dans la position de Guarda, il

fallut l'évacuer le 29. L'armée se retira derrière la Coa. Voyant qu'elle manifestait un vif désir de prendre du repos, le prince renonça à son projet. Le général Reynier soutint à la gauche, le 3 avril, un combat des plus acharnés pour la défense du pont en pierres de Sabugal. Ce pont étant resté au pouvoir de l'ennemi, l'armée prit position derrière l'Aguéda, sous les murs de Ciudad-Rodrigo. Enfin, des cantonnements lui furent assignés dans les environs de Salamanque, pour lui donner un peu de repos, après huit mois de fatigues, de privations et de misères. Wellington établit son armée sur la Coa, de manière à tenir bloquée la place d'Alméida, et se rendit en Estramadure. Il partit le 14 avril et fut de retour le 29. Pendant son absence, sir Brent Spencer commanda l'armée.

Dans le mois de janvier, l'empereur avait réuni sous le nom d'*armée du Nord*, sous le commandement du duc d'Istrie, les troupes qui étaient dans les 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e gouvernements (1) et dans les Asturies. Le total de ces troupes ne montait pas à moins de 57,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie. Nous avons fait connaître leur composition dans la deuxième partie de la campagne de 1810, d'après l'auteur du *Précis*. Nous rappellerons qu'elles consistaient dans 16,000 hommes de garde impériale, dont 2,200 de cavalerie sous le général Lepic, dans les divisions d'arrière-garde Serras et Reille, la division de réserve du général Caffarelli, la division du général Bonet, 1,500 hommes sous le général Kellermann, une brigade de cavalerie

(1) La Catalogne formait le 1^{er} gouvernement; l'Aragon, le 2^e; la Navarre, le 3^e; la Biscaye, l'Alava et le Guipuzcoa, le 4^e; Burgos, le 5^e; Valladolid, le 6^e; Salamanque, le 7^e.

légère à Toro, etc. M. le commandant Belmas, toujours judicieux dans le choix des pièces officielles qu'il insère dans son ouvrage, rapporte les instructions que le duc d'Istrie avait reçues du prince, major-général.

« Il était maître de faire tel mouvement qu'il jugerait
 » convenable ; de concentrer ses hôpitaux, ses magasins,
 » de faire toutes les dispositions qui lui paraîtraient né-
 » cessaires pour le bien du service de S. M. Enfin, dans
 » des circonstances imprévues, il devait appuyer l'ar-
 » mée de Portugal et lui porter du secours. »

Dans le mois d'avril, le prince d'Essling réclama d'une manière pressante le secours du duc d'Istrie pour faire entrer un convoi de vivres à Alméida. Le duc d'Istrie se borna à lui amener un renfort de 1,600 hommes de cavalerie, une batterie de 6 pièces d'artillerie et 30 attelages de bouches à feu dont l'armée de Portugal manquait absolument. Ce fut une affaire manquée. L'ennemi, informé des desseins du prince par les espions qu'il avait à Salamanque (1), avait pris position derrière le ravin escarpé où coule le Duas Casas, affluent de l'Aguéda. Il appuyait sa gauche au fort ruiné de la Conception, et sa droite à Pozo Velho ; son centre était à Fuentès de Oñoro. Il avait beaucoup étendu sa droite pour se lier avec Sabugal, voulant remédier par là au défaut de n'avoir pour tout débouché sur ses derrières que le pont de Castel-Bom sur la Coa. L'armée française comptait 45,000 hommes. Elle passa l'Aguéda, le 2 mai, à Ciudad-Rodrigo, et se porta sur l'Azava ; elle

(1) Wellington était alors devant Badajoz, mais il fut si bien servi dans cette occasion que la nouvelle du projet de ravitailler Alméida lui parvint à Elvas avec l'indication du jour auquel Masséna devait quitter Salamanque ; il combina son retour de manière à arriver à Alméida un jour avant l'entrée du prince à Ciudad-Rodrigo.

traversa ce cours d'eau sur trois points, le 2^e corps avec le convoi à Marialva, le 8^e et le 9^e au centre, et le 6^e à la gauche. Le 3, le 6^e corps fit des efforts répétés, qui furent vains, pour se rendre maître de la position de Fuentès de Oñoro. Le 4, le 8^e corps, qui avait fait un mouvement dans la nuit, parut à la gauche du 6^e corps. L'ennemi voyant que nous renforçons notre gauche, replia les troupes de sa droite, et les ayant fait soutenir par deux divisions tirées de sa gauche, il attendit notre attaque qui eut lieu le 5. Le début promettait un beau succès. Le prince, par des causes qu'il serait trop long d'exposer ici, ne profita pas des premiers avantages qu'il avait remportés. La faute de l'ennemi était telle qu'il ne s'enorgueillit pas d'avoir échappé à une défaite, mais elle laissa à l'armée française le regret d'avoir perdu l'occasion de prendre une revanche glorieuse. L'empereur en fit retomber tout le blâme sur le duc d'Istrie. (*Précis*, page 531.)

Cependant le prince avait atteint un but utile : il avait obligé l'ennemi à lever le blocus d'Alméida et à concentrer ses forces sur sa droite. Voulant profiter de cette situation pour retirer la garnison d'Alméida, il resta sur la rive gauche de l'Aguéda jusqu'au 10, et fit porter au gouverneur l'ordre d'évacuer la place, par un soldat brave et intelligent à qui une grande récompense avait été promise. Les détails intéressants de la marche du soldat Thillier qui remplit cette mission avec succès ont été consignés dans plusieurs ouvrages. Dans la nuit du 10 au 11 mai, le général Brenier sortit d'Alméida, après en avoir fait sauter les fortifications, et se dirigea sur Barba del Puerco, suivi par plusieurs détachements ennemis qui n'avaient pas encore repris leurs positions, mais que l'explosion des mines avertit. Les

troupes du 6^e corps, qui étaient à San-Félices, de l'autre côté de l'Aguéda, reçurent la garnison. Cette marche de nuit, de quatre lieues, fit beaucoup d'honneur au général Brenier.

Le 11 mai, l'armée rentra dans ses cantonnements aux environs de Salamanque. Elle fut réorganisée en six divisions d'infanterie et deux de cavalerie ; les dénominations de 2^e, 6^e, 8^e et 9^e corps disparurent. Le duc de Raguse remplaça le prince d'Essling. L'armée anglaise reprit la position qu'elle avait occupée l'année précédente à l'époque du siège de Ciudad-Rodrigo.

Nous avons dit que Wellington avait retardé le départ du détachement de son armée, qui, sous les ordres du général Bérésford, devait se porter dans l'Estramadure pour secourir Badajoz. Ce détachement était composé des 2^e et 4^e divisions d'infanterie anglaise, de la division portugaise Hamilton et de quelque cavalerie. Il parut le 25 mars devant Campo-Mayor, mais il ne put passer la Guadiana que le 4 avril. La prise de Badajoz nous avait livré l'équipage de pont des alliés. Ce retard donna le temps au duc de Trévise, qui était resté dans l'Estramadure, après le duc de Dalmatie, d'approvisionner Badajoz. Le duc de Trévise se replia ensuite sur Llérena, et Bérésford reprit Olivenza le 15. Quoique l'échec de Barosa eût renouvelé la mésintelligence qui avait éclaté après la bataille de Talavera entre les chefs des armées alliées, la régence de Cadix résolut de seconder les opérations des Anglais dans l'Estramadure en y envoyant un corps de troupes sous Blake. Ce corps expéditionnaire mit à la voile de Cadix le 16 avril, prit terre le 18 dans le comté de Niébla, s'incorpora la division de Ballesteros, qui faisait partie

de la 4^e armée (1) et se joignit aux troupes anglaises. Les forces des Espagnols montaient à 15,000 hommes, en y comprenant un détachement de la 5^e armée sous Castaños ; celles des Anglais montaient à 16,000 hommes. Wellington arrêta le plan d'opérations et retourna sur la Coa.

Béresford ouvrit la tranchée devant Badajoz le 8 mai, et le 13 il leva le siège. Le duc de Dalmatie avait quitté Séville le 10, et s'avancait au secours de Badajoz avec environ 22,000 hommes. A son approche, l'armée anglo-hispano-portugaise alla prendre la position d'Albuéra, conformément à ce qui avait été convenu entre les généraux anglais et espagnols à la fin d'avril. Cette position se prend sur les hauteurs de la rive gauche de l'Albuéra, affluent de la Guadiana. Les routes qui de Séville conduisent à Badajoz passent dans le village d'Albuéra, qui est au pied des hauteurs de la gauche de la position. La division portugaise Hamilton était à l'extrême gauche ; venait ensuite la 2^e division anglaise, puis toute l'armée espagnole rangée en bataille sur deux lignes ; enfin la 4^e division anglaise, arrivée le matin, était à une assez grande distance en arrière de la droite, qu'elle dépassait. Elle avait devant elle quatre brigades de cavalerie. Tel était l'ordre de bataille de l'ennemi avant l'action qui eut lieu le 16.

(1) Les Espagnols changèrent en 1811 la désignation de leurs armées, et leur donnèrent des numéros. La 1^{re} était en Catalogne, la 2^e sous Valence, la 3^e en Murcie ; la 4^e en Andalousie, comprenait la garnison de Cadix, la 5^e était en Estramadure, la 6^e et la 7^e en Galice et dans les Asturies.

A la fin de 1812, ces sept armées furent fondues en quatre armées d'opération et deux de réserve. La 4^e armée d'opération fut formée des 6^e et 7^e armées ; la 2^e et la 3^e n'en formèrent qu'une, et la 4^e devint la 3^e.

L'armée française consistait dans les divisions d'infanterie Girard et Pépin du 5^e corps, une division de réserve composée des brigades Werlé et Godinot, et dans les divisions de cavalerie Latour-Maubourg et Briche. Le général Godinot devait, avec une brigade et quelque cavalerie légère, attaquer le village d'Albuéra et occuper la gauche de l'ennemi. La brigade Werlé devait soutenir l'attaque principale. Les divisions, formées en colonnes serrées par bataillon, arrivèrent, sans être vues, à la faveur d'un pli de terrain, sur la droite des Anglais, et firent brusquement un changement de direction à droite. Mais elles avaient marché avec tant d'ardeur qu'elles n'avaient pas conservé leurs distances, et qu'elles se présentèrent à l'ennemi en masses, sans intervalles. Aussitôt que notre attaque fut démasquée, le maréchal Bérésford ordonna à l'armée espagnole de faire un changement de front sur la droite, et en même temps il fit venir de sa gauche la 2^e division anglaise pour la former à la droite des Espagnols, qui prenaient lentement leur nouvelle ligne de bataille. Cette division était forte de trois brigades : au moment où l'une de ses brigades se déployait, le duc de Dalmatie la fit charger par le 2^e et le 10^e de hussards, soutenus par le 1^{er} de lanciers polonais et le 20^e de dragons qui faisait partie de la cavalerie du général Latour-Maubourg, laquelle se trouvait sur les derrières de la droite des alliés. A l'exception d'un bataillon, toute la brigade mit bas les armes, et les troupes des divisions Girard et Pépin virent passer les prisonniers. Mais les deux autres brigades étaient parvenues à se déployer. Elles accueillirent les colonnes de la division Girard par un feu très nourri qui les arrêta. Le régiment qui était en tête perdit son colonel et plusieurs officiers. Une fu-

sillade s'engagea, dans laquelle tout l'avantage devait appartenir aux brigades ennemies qui étaient déployées, car les cinq sixièmes des troupes françaises ne pouvaient y prendre part, et néanmoins elles recevaient des coups meurtriers. Le général Girard, n'ayant pas fait garder à ses colonnes leurs intervalles, toute évolution était impossible; les queues furent refoulées par les têtes sur la 2^e division, dont un seul régiment, le 21^e léger, qui avait le terrain libre à la droite, put se déployer; mais les autres régiments, obligés de rester dans leur ordre de marche, souffrirent extrêmement par leurs têtes de colonnes. Le général Pépin fut tué; les compagnies de grenadiers firent des pertes considérables. La victoire cependant était encore incertaine. Elle fut décidée en faveur de l'ennemi par sa 4^e division, qui se porta contre le flanc gauche des colonnes françaises. La 2^e division se rejeta sur la brigade du général Werlé, qui fut tué en arrivant. Toute l'infanterie française se retira alors *au petit pas*, formant une masse serrée, compacte, que les Anglais ne purent entamer. Aucun homme dans ce pêle-mêle ne marchait plus vite que l'autre.

Le duc de Dalmatie soutenait la retraite, sur la gauche, avec toute la cavalerie du général Latour-Maubourg qui n'avait pas donné. Sur la droite, la retraite était soutenue par trente bouches à feu. L'ennemi souffrit beaucoup du feu de ces pièces. Il abandonna sa poursuite au passage d'un ruisseau, qui servit de limite aux bivouacs des deux armées, les deux jours suivants, sans qu'il y ait un coup de fusil de tiré de part ni d'autre.

La bataille d'Albuéra est une des plus sanglantes de la guerre d'Espagne. « L'histoire moderne, dit le gé-

néral Picton (1), n'offre pas un exemple d'une action si opiniâtrément disputée. De 10,000 Anglais qui furent engagés, 5,500 furent mis hors de combat. Cette espèce de victoire éclaircirait bientôt nos rangs et nous rendrait incapables de continuer la guerre. » C'est en portant des coups semblables aux Anglais que le duc de Dalmatie leur a donné cette haute opinion qu'ils ont conservée de ses talents militaires. La perte des Anglais fut de 4,200 hommes, celle des Portugais de 360, et celle des Espagnols de 1,360; total 5,920 hommes.

Dans la Catalogne, le général Suchet préparait un matériel pour le siège de Tarragone. Le 8 janvier, le général Habert s'empara avec sa division, par une attaque de vive force des plus audacieuses, du fort Saint-Philippe, qui, situé au col de Balaguer, fermait la route royale de Tortose à Tarragone. Les Espagnols prirent leur revanche dans l'Ampourdan. Dans la nuit du 9 au 10 avril, Rovira pénétra dans le fort de Figuières par la trahison d'un employé subalterne et fit la garnison prisonnière. Le brigadier Martinez y entra ensuite avec 3,000 hommes. Le 3 mai, les Espagnols échouèrent en voulant y faire entrer un convoi de vivres.

Le roi avait fait acheter des terres en France à la fin de 1810, résolu à quitter le trône plutôt que de consentir au démembrement du royaume qu'il avait reçu de son frère. L'empereur, dont les projets étaient contrariés par cette détermination, consigna, au commencement de 1811, ses intentions secrètes dans des notes qu'il dicta pour son ministre des relations exté-

(1) Fragments de lettres, *United service*, 1838.

rieures, et dont M. Bignon rapporte les passages suivants (1) :

« L'empereur prendra de l'Espagne ce qui lui conviendra, soit qu'il prenne tout le cours de l'Èbre, soit même qu'il s'assure du port du Ferrol. Le seul intérêt de la France, et ce que les circonstances présenteront, le décideront dans ce grand événement.

» Le peuple espagnol, par sa conduite, ne mérite aucune considération; et quelle que soit l'amitié de l'empereur pour le roi, cette amitié n'entrera pour rien dans ce qu'il fera, ne voyant ici que ce qui est utile à la stabilité de sa couronne et à la grandeur de la France.

» Mais l'Andalousie, la province de Valence, la Manche, l'Estramadure, sont trop éloignées de la France pour convenir à l'empereur. Il y a donc là une population de 5 à 6,000,000 d'habitants dont l'empereur désire constituer une puissance de second ordre.

» L'empereur désire que le roi reste à Madrid; mais si, par faiblesse, par ennui de sa position, ou par toute autre raison, le roi veut quitter l'Espagne, l'empereur désire qu'il le fasse avec honneur, et après s'en être entendu avec lui.

» La démarche que j'ai faite a eu un double but : l'un de faire cesser les menaces ridicules du roi, et de lui faire comprendre que s'il veut absolument s'en aller, on ne s'y oppose pas; le deuxième but, c'est que si réellement le caractère du roi rendait son séjour en Espagne intolérable, l'empereur, plutôt que de l'exposer à faire un coup de tête ou quelque folie, aimerait à lui tendre les bras, et à lui donner un moyen

(1) Tome 10, p. 195.

honorable de rentrer en France, sans faire de nouvelles scènes (1) dans sa famille.

» Le véritable but de l'empereur est de faire sortir le roi de cette situation de menace, et de le consoler, tout en lui faisant bien comprendre qu'on désire qu'il reste à Madrid. »

Ces notes ne restèrent pas secrètes. Le roi reçut des lettres de Paris qui l'émurent vivement. Sa fermeté l'abandonna; il écrivit qu'il consentait aux cessions que son frère exigeait. Il restait à fixer l'époque à laquelle elles auraient lieu. Persuadé que quelques conversations avec l'empereur avanceraient plus un arrangement qu'une longue correspondance, il quitta Madrid le 23 avril, et le 16 mai, il arriva à Malmaison où il fit son séjour. Pour lui donner, à son retour en Espagne, un peu plus de considération qu'il n'en avait, l'empereur mit l'armée du Centre entièrement sous ses ordres, ordonna que le quart des perceptions des armées du Nord et du Midi serait versé à Madrid; il promit en outre au roi une somme de 500,000 francs par mois jusqu'au 1^{er} juillet, et à partir du 1^{er} juillet 1,000,000 par mois pour le reste de l'année. Le roi devait passer une revue de l'armée de Portugal; mais quant au maréchal qui commandait cette armée et au maréchal qui commandait l'armée du Midi: « Il n'est pas possible, disait l'empereur, qu'ils soient sous le commandement de vous, roi résidant à Madrid; car alors ils se croiraient sous les ordres de votre chef d'état-major. » Et cependant ce chef d'état-major était un maréchal de France, le maréchal Jourdan, qui devait retourner en Espagne. Enfin, en ouvrant, le 16 juin,

(1) All's en à la conduite du roi de Hollande.

la session du Corps-Législatif, l'empereur dit : « Le roi » d'Espagne est venu assister à cette dernière solen- » nité ; je lui ai accordé tout ce qui est nécessaire et pro- » pre à réunir les intérêts et l'esprit des différents peu- » ples de ses provinces. » Joseph fut de retour à Madrid le 15 juillet.

Nous croyons devoir, en terminant ce période, faire mention d'une circonstance qui s'y rattache et qui n'est pas sans intérêt. Pendant l'expédition de Masséna, l'empereur n'avait de nouvelles de son armée de Portugal que par les journaux anglais, qui publiaient les dépêches de Wellington, ou des lettres d'officiers anglais. Il faisait traduire ces journaux et les envoyait à ses généraux. Il est certain qu'il y puisait des informations précieuses qui lui manquaient. Après l'expédition de Portugal, Wellington distingua dans ses dépêches la partie qui devait être publiée et celle qui devait rester secrète. Il attribue en grande partie ses succès à l'avantage qu'il avait de connaître les mouvements de nos troupes, que lui révélaient les habitants ou les dépêches (1) que les guérillas interceptaient ; tandis que nos généraux n'avaient pas de communications assurées les uns avec les autres, ignoraient entièrement ce qui se passait autour d'eux, et n'avaient d'autres nouvelles de l'armée anglaise que celles qui leur étaient apportées par des déserteurs étrangers ou par les prisonniers qu'on échangeait.

(1) L'ennemi intercepta en 1811 une dépêche de laquelle il tira le chiffre de la correspondance du duc de Raguse.

DEUXIÈME PARTIE.

Dispositions ordonnées par l'empereur. Siège de Badajoz par les Anglais. Jonction des armées du Midi et de Portugal pour le faire lever. Jonction des armées du Nord et de Portugal pour ravitailler Ciudad-Rodrigo. Surprise d'une brigade dans l'Estramadure par l'ennemi. Défaite de l'armée de Murcie à Baza. Siège malheureux de Tarifa. Prise de Tarragone ; reprise de Figuières. Blake à Valence. Bataille de Sagonte ; reddition de cette place. Avantages attachés à la conquête de Valence ; investissement de cette place. Capitulation de Blake. Progrès des guerrillas dans le nord de l'Espagne.

Engagé dans des négociations difficiles avec l'empereur Alexandre pour terminer des différends qui avaient pris naissance à la fin de 1810, et qui amenèrent la campagne de Russie, Napoléon ne fut pas le maître, comme il l'a dit lui-même (1), de venir en Espagne en 1811. Après la prise de Badajoz, il ordonna les dispositions suivantes (2). L'armée du Midi fut augmentée de 16,000 hommes ; le duc de Raguse reçut l'ordre de se porter sur le Tage et de seconder les opérations de cette armée. Le maréchal Bessièrès fut chargé de garder la frontière de Portugal. Le général Bonet quitta les Asturies le 14 juin ; il vint prendre position vers Léon sur l'Orbigo pour contenir l'armée espagnole de Galice, appelée la 6^e armée. Tous les travaux de fortifications qui avaient pour objet d'assurer la ligne d'opération sur Bayonne prirent une nouvelle activité. 40,000,000 de francs furent envoyés en Espagne. De

(1) Bignon, tome 10, page 504.

(2) Précis de M. Belmas, page 517.

nouvelles troupes y entrèrent, qui portèrent à 314,000 hommes l'effectif présent sous les armes.

Wellington arriva devant Badajoz quatre jours après la bataille d'Albuéra. Deux divisions de son armée le suivaient, la 3^e et la 7^e; ce qui porta à cinq, en y comprenant la division Hamilton, celles qui étaient immédiatement sous ses ordres. Il laissa au général Spencer le commandement des quatre autres, la division légère, la 1^{re}, la 5^e et la 6^e. Le 30 mai, il fit ouvrir de nouveau la tranchée devant Badajoz. Le siège fut poussé avec vigueur. Toutefois, mauvaise ou mal servie, l'artillerie ne put faire une brèche praticable au château. Elle fut plus heureuse à l'attaque du fort San-Cristoval. Mais la garnison repoussa deux assauts à ce fort, l'un dans la nuit du 6 au 7 juin, l'autre dans la nuit du 9 au 10. Le matin de ce jour Wellington intercepta une dépêche du duc de Dalmatie au duc de Raguse; il apprit par cette dépêche le mouvement que faisaient les armées des deux maréchaux pour secourir Badajoz. Il appela à lui les quatre divisions de Spencer, et renvoya l'armée de Blake dans l'Andalousie en donnant ordre à ce général de faire une diversion sur Séville. Il repassa ensuite la Guadiana, replia son pont de Jurumenha, et alla occuper une forte position dans des bois sur la Caya, affluent de la Guadiana. Sa gauche s'appuyait à Arronches, et sa droite s'étendait jusqu'à un pont sur la Caya par lequel il communiquait avec Elvas. Les deux maréchaux français firent leur jonction le 17 à Mérida sur la Guadiana. Ils allèrent reconnaître l'ennemi, mais il ne l'attaquèrent pas. La tête de la colonne de Spencer joignit Wellington le 20.

Blake ne se porta pas avec toute son armée sur Sé-

ville ; il ne dirigea sur cette ville que la division Ballesteros et se mit à faire le siège du château de Niébla, ce qui ne remplissait pas l'objet que les alliés s'étaient proposé. Ballesteros échoua devant le fort de la Cartuja (de la Chartreuse), où le général Darricau se renferma. Il était nécessaire que le duc de Dalmatie retournât en Andalousie. Il partit, laissant en Estramadure le général Drouet avec deux divisions et une brigade de cavalerie. Ce général avait remplacé le duc de Trévise dans le commandement du 5^e corps. A la même époque, le général Dorsenne remplaça le duc d'Istrie dans le commandement de l'armée du Nord. Le maréchal Marmont resta sur la Guadiana jusqu'au 15 juillet pour approvisionner Badajoz ; après quoi il repassa sur la rive droite du Tage et prit des cantonnements à Plasencia.

Avec 300,000 hommes en Espagne, l'empereur était obligé de se résigner à y faire une guerre défensive. Dans le mois d'août, la 6^e armée espagnole ou armée de Galice se porta en avant d'Astorga et parut vouloir déboucher en Castille : il fallut que le général Dorsenne se portât au secours du général Bonet avec deux divisions de la garde impériale pour refouler cette armée et la rejeter dans les montagnes. Pour lui ôter les moyens de reprendre l'offensive, le général Bonet, en revenant sur Astorga, fit brûler les villages et dévaster le pays sur une étendue de plus de vingt lieues, « mesure désastreuse, dit l'auteur du *Précis*, qui exaspéra les habitants, et enleva à l'armée elle même une partie de ses ressources. »

Au commencement d'août, Wellington repassa le Tage avec la plus grande partie de son armée et ne laissa que

10,000 hommes dans l'Alentéjo (1). Le général Hill, qui commandait ce corps d'armée, pouvait être appuyé dans ses opérations par la 5^e armée espagnole, composée de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie. Wellington prit position entre la Coa et l'Aguéda, étendant sa droite jusqu'aux sources de ces rivières. Il n'avait pas moins de 50,000 hommes sous ses ordres. Son quartier-général était à Fuenté-Guinaldo. Dans le mois de septembre, il fut informé, par une dépêche qu'il intercepta, du projet qu'avaient formé le maréchal Marmont et le général Dorsenne de réunir leurs armées pour protéger un convoi considérable qui devait entrer dans Ciudad-Rodrigo. Il reçut la nouvelle du mouvement des armées françaises par un habitant de Salamanque qui depuis long-temps correspondait avec lui. Il ne pouvait pas empêcher cette opération ; mais occupant une position très rapprochée de l'Aguéda, il obligeait les armées françaises à concentrer leurs forces sur le même terrain.

L'armée de Portugal fit sa jonction avec celle du Nord, le 22 septembre, à Tamamés. Le convoi entra sans opposition à Ciudad-Rodrigo. Les armées françaises passèrent ensuite l'Aguéda, et marchèrent le 25 sur Fuenté-Guinaldo. La 3^e division anglaise qui était à El Bodon, se retira en bon ordre quoique vivement pressée par l'armée française. L'auteur du *Précis* passe sous silence cette affaire et celle du jour suivant, à Aldea de Ponté, toutes deux sans importance, mais aux-

(1) Le Tage était guéable presque partout depuis Abrantès jusqu'au-dessous de Santarem. Wellington écrivait : « Si je n'avais pas un corps dans l'Alentéjo, le 5^e corps français pourrait traverser cette province et arriver à Lisbonne lorsque j'apprendrais qu'il a passé la Guadiana. »

quelles le colonel Napier fait tous les honneurs d'une relation détaillée (1). On se convainquit le second jour que les remuements de terre que l'ennemi avait faits en avant de Fuenté-Guinaldo ne méritaient pas le nom de camp retranché, et que l'on avait laissé échapper l'occasion de surprendre l'armée anglaise. Wellington se retira derrière la Coa et s'occupa des préparatifs du siège de Ciudad-Rodrigo, dont la prise devait l'année suivante lui ouvrir l'entrée de la Castille. Au commencement de novembre, le général Thiébault, qui commandait une division de l'armée du Nord, eut l'habileté de ravitailler la place avec une simple escorte de 3,000 hommes.

Nous avons dit qu'en quittant l'Estramadure à la fin de juin, le duc de Dalmatie y avait laissé le 5^e corps. Plus tard il n'y resta qu'une division d'infanterie et la brigade de cavalerie légère du général Briche. Le général Girard, qui commandait ce détachement vint dans le mois d'octobre à Cacérès pour se mettre en communication avec une colonne de l'armée de Portugal qui devait déboucher d'Alcantara. Les divisions espagnoles Murillo et Penne Villemur de l'armée de Castaños, qui étaient à Cacérès, se retirèrent derrière le Salor. Le général Hill reçut l'ordre de les replacer dans leur position. Il arriva le 23 octobre à Albuquerque, et le 26 l'avant-garde de son armée entra à Cacérès, quelques heures après que les troupes françaises en étaient sorties. Il fut informé par les Espagnols que sa marche était ignorée du général Girard, que ce général avait pris la route de Torre-Mocha et s'était arrêté à Arroyo-Molinos. Sur ces renseignements, il forma le projet de

(1) Tome VII, p. 306.

surprendre la division du général Girard, de l'entourer et de la forcer à mettre bas les armes. A cet effet, il fit porter des détachements sur les trois routes de Mérida, Médellin et Truxillo, par lesquelles elle pouvait se retirer, et le 28 au matin, guidé par les habitants, il parut devant Arroyo Molinos avec toutes les forces dont il pouvait disposer, Anglais et Espagnols. Mais l'une des brigades françaises s'était mise en route de très grand matin pour Mérida, et l'autre, sur le point de la suivre, était, partie hors la ville avec la cavalerie, partie dans l'intérieur. Les troupes françaises se défendirent vaillamment. Le général Girard perdit 1,800 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Blessé lui même, il se dirigea sur la Serena avec 600 hommes.

La régence de Cadix, renonçant à forcer la ligne du Rio Tinto devant laquelle Blake avait échoué, adopta pour la 3^e armée le plan d'opérations suivant. Les divisions Lardizabal et Zayas et la cavalerie furent débarquées à Almería au commencement d'août, et devaient se rendre par terre dans le royaume de Valence. Blake prit les devants sur ses troupes, et partit le 7 août pour Valence. La division Ballesteros fut débarquée à Algésiras le 4 septembre, et devait agir dans la Sierra de Ronda, menaçant à la fois Cadix et Séville, et ayant sa retraite sur Gibraltar et Tarifa.

A l'époque où les divisions Lardizabal et Zayas débarquèrent à Almería, la 3^e armée, ou armée de Murcie, commandée par le général Freire, avait pris l'offensive contre le 4^e corps français. Elle avait passé les montagnes qui séparent le royaume de Murcie de celui de Grenade, et pris position à la Venta de Baul, à quatre lieues en avant de Baza. Elle s'incorpora momentanément les troupes de Blake. Sa droite, renforcée

de la cavalerie et de la division Zayas, s'établit près de Zujar, sur les hauteurs, à la droite de la rivière Barbate ou Guardal, qui se jette dans la Guadiana Menor, affluent du Guadalquivir. Le duc de Dalmatie résolut de couper cette armée de sa base d'opérations, en faisant porter la division Godinot, qui était à Jaen, sur la droite de l'ennemi ; il se rendit à Grenade pour diriger les opérations du 4^e corps. Le général Godinot marcha de Jaen sur Zujar par Méda et Pozo-Alcon. Il fit son attaque le 9 août, mais il n'y mit pas la vigueur convenable, en sorte que le général Freire eut le temps d'être prévenu, d'évacuer la position de Baul, et de se retirer à Cullar où il fut joint par sa droite. Mais à partir de cette ville, la retraite des Espagnols se changea en une déroute complète, dans les défilés des montagnes. Ils furent poursuivis jusque près de Lorca. Freire fut remplacé par Mahy.

Revenu à Séville, le duc de Dalmatie opposa à Ballesteros la division Godinot, qui le confina à Gibraltar dans le mois d'octobre. Le général Godinot s'étant retiré, Ballesteros reprit sa position dans la Sierra de Ronda, et menaça la ligne du Guadalète, sur laquelle le maréchal Soult avait établi quelques postes. Depuis long-temps les alliés, ne craignant rien pour Cadix, avaient rendu aux armées qui tenaient la campagne une partie de la garnison de cette place, qui avait d'abord été très forte. Au commencement d'octobre, ils en détachèrent un corps de 1,200 hommes, qui fut transporté à Tarifa. Ce corps pouvait appuyer les opérations de Ballesteros. Cette considération et les avantages que l'armée du Midi retirerait de l'occupation de Tarifa déterminèrent le duc de Dalmatie à faire entreprendre le siège de cette place par deux divisions sous

les ordres du duc de Bellune. Le maréchal Victor prit dans les lignes de Cadix douze pièces, dont quatre de 16, et ouvrit la tranchée devant Tarifa la nuit du 23 au 24 décembre. Les défenseurs repoussèrent un assaut le 31 décembre. Le duc de Bellune leva le siège. Cette expédition est une des plus malheureuses qui se sont faites dans la Péninsule,

En Catalogne, le général Suchet vit tous les sièges qu'il entreprit couronnés de succès. Le 1^{er} mai, il investit Tarragone. Cette place renfermait une garnison nombreuse, et pouvait recevoir des secours par mer; elle était le point d'appui le plus important des opérations des Espagnols. La résistance qu'elle opposa n'empêcha point d'en pousser le siège avec rapidité; et le 28 juin, Tarragone succomba après neuf assauts, dont le dernier, donné à la ville haute, coûta aux Espagnols plus de 4,000 hommes. Après ce siège, le général Suchet fut élevé à la dignité de maréchal de l'empire.

Le 20 juillet, il s'empara du Monserrat, montagne escarpée, située à 7 lieues de Barcelone, et que les Catalans avaient transformée depuis le commencement de la guerre en une espèce de citadelle redoutable.

Dans l'Ampourdan, le maréchal Macdonald eut recours aux lignes de contrevallation pour bloquer étroitement le fort de Figuières. Ces lignes sont au nombre des travaux de campagne remarquables exécutés en Espagne. L'auteur en donne une description fort succincte. Elles étaient formées d'obstacles de tout genre. Sur quelques points, il n'y avait que des abatis en bois d'olivier, mais faits avec un si grand soin, que quelques Espagnols qui s'y engagèrent y restèrent pris sans pouvoir en sortir. Ces travaux avaient été dirigés par le colonel du génie Michel. Figuières se rendit le 19 août.

La chute de Tarragone avait déterminé la régence de Cadix à porter l'armée de Blake dans le royaume de Valence. Nous avons dit que ce général avait devancé son armée. La régence, dont il était alors le président, lui avait donné des pouvoirs très étendus. Arrivé à Valence, il prit le commandement de la 2^e armée, rappela les divisions Obispo et Villacampa qui faisaient la guerre en Aragon, fit une levée en masse de tous les hommes en état de porter les armes, et pressa les travaux du camp retranché de Valence. La route littorale qui conduit à cette ville est défendue par le fort d'Oropesa et par le fort de Sagonte. Ce dernier s'élève au-dessus de la ville de Murviédro. L'armée d'Aragon, marchant sans son équipage de siège, prit un chemin par lequel elle évita le fort d'Oropesa, et arriva le 27 septembre à Murviédro, après avoir eu quelques engagements avec l'ennemi. Le maréchal fit commencer le siège de Sagonte le 5 octobre. L'équipage était en route; on se servit de quelques pièces de son artillerie pour faire brèche au fort d'Oropesa, dont la garnison parvint à s'embarquer.

L'attaque de Sagonte faisait des progrès. C'était le dernier obstacle que l'armée française eût à surmonter pour déboucher dans la plaine de Valence. Blake résolut de secourir ce fort. Toutes ses forces alors réunies montaient, en y comprenant l'armée de Murcie, à environ 30,000 hommes. L'armée française était inférieure en nombre, mais elle était supérieure à l'armée ennemie par la discipline, la tactique et la valeur. Les nombreux revers que les généraux espagnols, et Blake en personne, avaient essuyés en voulant se mesurer en rase campagne avec les armées françaises, ne l'avaient point rendu plus sage. « Ce général, dit M. le comte

Toréno, était toujours possédé du fatal besoin de combattre. »

Informé de la marche de l'armée ennemie, le maréchal Suchet prit position dans une plaine resserrée par une chaîne de montagnes à laquelle il appuya sa droite. Il mit en première ligne les divisions Habert et Harispe, et en seconde ligne, derrière la droite, la division Palombini et la cavalerie du général Boussard. Enfin, il détacha trois régiments sous les ordres du général Chlopiski, pour garder une gorge par laquelle l'ennemi pouvait tourner la position qu'il occupait. Blake fit son attaque le 25. Il étendit les deux ailes de son armée, la droite pour envelopper la division Habert, et la gauche pour attaquer la gorge de Santi-Spiritu. Le maréchal Suchet profita habilement de cette faute. Les forces plus considérables qu'il avait disposées à sa droite lui servirent à enfoncer le centre de l'ennemi. La déroute de Blake fut complète. Sa perte fut de 1,000 hommes mis hors de combat, et de 4,681 prisonniers, dont deux généraux et 230 officiers. Sagonte, qui donna son nom à cette bataille, se rendit le lendemain.

On sera peut-être étonné qu'après une éclatante victoire qui n'avait pas été achetée par une perte qui eût fait un vide dans son armée, le maréchal Suchet soit resté deux mois sans rien entreprendre contre Blake. Il se porta sur la rive gauche du Guadalaviar, en face de Valence, et attendit dans cette position les renforts qui lui étaient annoncés. Blake défendait la rive droite sur une étendue d'environ trois lieues, ayant sa gauche aux villages retranchés de Manissés et de Quarte, son centre à Valence, et sa droite au port du Grao, à l'embouchure du fleuve.

Les renforts que le maréchal attendait lui étaient nécessaires pour frapper un coup décisif et anéantir l'armée de Blake. L'empereur et le roi furent trompés par l'opinion qui était répandue que la prise de Valence amènerait la pacification de l'Espagne. Cette opinion était fondée sur ce que la plupart des grands du royaume avaient leurs biens à Valence, et que ces biens étaient les seuls qui leur restaient. On pensait que Valence pris, les grands d'Espagne se soumettraient, que la destruction de l'armée de Blake exciterait à Cadix un mouvement semblable à celui qui avait déjà eu lieu à l'époque de la chute de Tarragone, et qui pourrait déterminer les cortès à secouer le joug de l'Angleterre. L'auteur du *Précis* avance, au commencement du récit de la campagne de 1812, que les cortès envoyèrent des commissaires à Madrid pour traiter avec Joseph qui leur avait fait des ouvertures, mais que les événements qui survinrent firent rompre toutes les négociations. M. le commandant Belmas appuie ordinairement toutes ses assertions un peu graves sur des pièces officielles, auxquelles il renvoie au bas des pages, mais celle-ci est dénuée de preuves. Nous n'en aurions pas trouvé la réfutation la plus complète dans l'ouvrage du comte Toréno (1), que le fait nous aurait paru invraisemblable. Les insinuations vinrent de la part de Joseph; mais ni la régence, ni aucun membre des cortès n'y répondirent.

(1) Toréno, tome 4, page 171, et tome 5, page 41. Le colonel Napier avance aussi qu'en 1812 Joseph avait de secrètes intelligences avec les cortès de l'île de Léon (tome 9, page 100); mais il n'appuie cette assertion sur aucun fait. Wellington dit positivement que l'un des émissaires du roi se trouva très heureux d'être éconduit de Cadix sans accident. (The Dispatches, etc., tome 8, page 508.)

La position du maréchal Suchet devant Valence lui permettait déjà de se lier avec les armées du Centre et de Portugal par une ligne plus courte que lorsqu'il était dans la Catalogne. La prise de Valence allait lui permettre d'unir ses forces avec celles du duc de Dalmatie. Malheureusement on crut que pour obtenir tous ces avantages, il était nécessaire de distraire une partie des troupes des autres armées, pour les faire concourir à un objet auquel l'armée d'Aragon devait suffire; c'était avoir une trop haute opinion des armées qui venaient d'être défaites à Baza et à Sagonte.

« L'armée du maréchal Suchet, dit l'auteur du *Précis*, fut renforcée de plusieurs régiments envoyés de la Catalogne, et des deux divisions de réserve Reille et Severoli, tirées de la Navarre. Le roi Joseph envoya le général Darmagnac à Cuença avec une division de l'armée du Centre. Le général Montbrun fut détaché de l'armée de Portugal avec deux divisions d'infanterie, une division de cavalerie et trente pièces de canon pour opérer sur les derrières de Blake. Enfin le maréchal Soult dirigea de Grenade sur Llorca une colonne qui devait faire une diversion en Murcie. »

Toutes ces dispositions furent exécutées.

Le maréchal Suchet ayant réuni toutes les forces qui composaient l'armée d'Aragon, les mit en mouvement le 26 décembre. Les divisions Harispe et Musnier, la réserve du général Reille, et la cavalerie du général Boussard, passèrent le Guadalaviar au-dessus de Manissés, sur un pont de chevalets, et se portèrent rapidement sur la route de Murcie, seule retraite de l'armée ennemie. Cette route passe dans un défilé, entre le lac d'Albuféra et le pied des montagnes. Ce mouvement ne fut pas tellement imprévu que la gau-

che de l'armée espagnole ne pût échapper. La Carrera avec sa cavalerie, et le général Mahi, avec les divisions Creagh, Obispo et Villacampa, ne furent pas enveloppés et purent gagner la route de Murcie. Quelques troupes espagnoles prirent la fuite par un chemin, entre le lac et la mer, que l'on ne connaissait pas. Dans le même temps, les divisions Palombini et Habert avaient passé le Guadalaviar, la première entre Quarte et le camp retranché, et la seconde à l'embouchure du fleuve. Les divisions Zayas, Lardizabal et Miranda se trouvèrent cernées. Blake avait compté sur la défense des villages de Manissés et de Quarte ; ses prévisions ne s'étaient pas étendues jusqu'à supposer que son adversaire pouvait, en faisant un long circuit, tourner sa gauche. S'il eût prévu ce mouvement, il avait le temps de se retirer après avoir appris la perte de Quarte et de Manissés.

Le soir à six heures, Blake assembla un conseil. Tous les généraux qui y furent appelés furent d'avis, à l'exception d'un seul, que l'armée devait s'ouvrir un chemin à travers les ennemis. La journée du 27 se passa en préparatifs et en distributions de vivres aux troupes qui devaient quitter le camp retranché. Dans la nuit du 28, Blake essaya de déboucher par l'une des têtes de pont de la rive gauche du Guadalaviar ; mais une avant-garde seule de 300 hommes parvint à gagner la campagne.

Valence soutint un siège de huit jours. Cette ville se rendit le 9 janvier, et avec elle l'armée de Blake qui montait à 18,000 hommes, dont 1,900 malades. Ce succès, le plus beau, après la bataille d'Ocaña, qui ait été obtenu dans la guerre d'Espagne par les lieutenants de l'empereur, valut au maréchal le titre de duc d'Albuféra, et une riche dotation en Espagne.

Les corps qui avaient été détachés des armées du Portugal, du Midi et du Centre, pour appuyer le maréchal Suchet, ne remplirent aucun objet important. Le général Montbrun, qui était parti de Tolède le 13 décembre, arriva à Almansa le 9 janvier, jour de la capitulation de Valence, par conséquent dix jours après la fuite de l'armée de Mahi, à laquelle il devait couper la retraite. Il poursuivit les corps dispersés de cette armée dans le royaume de Murcie, entra à Elche, mais somma vainement la place d'Alicante. Un détachement de cavalerie de l'armée du Midi s'avança jusqu'à Murcie, où il y eut une échauffourée dans laquelle périt La Carrera.

Pendant la campagne du royaume de Valence, les guérillas eurent des succès dans la Navarre et dans l'Aragon d'où l'on avait retiré des troupes. Dans le mois d'octobre, Mina réunit 12,000 hommes, menaça Saragosse, s'empara des postes fortifiés d'Exea, de Huesca, de Sanguessa, et vint bloquer Pampelune. Dans le mois de septembre, Duran et l'Empecinado, ayant uni leurs forces, montant à 5,000 hommes d'infanterie et 500 chevaux, firent dans les règles le siège du couvent retranché de la Merced, à Calatayud, qui avait 566 hommes de garnison. Le 4 octobre, ils s'en emparèrent.

Défaits plusieurs fois, les Catalans se réorganisèrent sous l'appui des places de Cardona et de la Seu d'Urgel, les seules qui leur restaient. Dans le mois d'octobre, le baron d'Eroles s'empara des postes fortifiés de Cervera et de Belpuig. Le général Decaen remplaça le maréchal Macdonald qui était tombé malade au blocus de Figuières. Son quartier-général était à Girone. Une de ses opérations fut de ravitailler Barcelone dans le mois de décembre. Don Luis Lacy, qui avait remplacé le marquis de Campoverde depuis le mois de

juillet, réunit toutes ses forces pour attaquer le convoi dans le défilé de Treinta-Passos. Il échoua contre les bonnes dispositions des généraux Decaen et Maurice Mathieu, gouverneur de Barcelone.

Dans la Galice, le général Abadia avait remplacé le général Mahi, et Don Francisco Xavier Losada commandait dans les Asturies. La régence comprit sous le nom de 7^e armée les différents corps francs qui étaient dans la montagne de Santander et dans la Biscaye, ainsi que celui de Mina qui était en Navarre. Parmi ces corps, celui de Porlier, qui se tenait ordinairement à Potès, montait à 4,000 hommes. Dans le mois d'août, il attaqua Santander; le général Rouget qui y commandait fut obligé d'en sortir momentanément. Tous ces corps donnaient beaucoup d'occupation au général Caffarelli.

Le général Bonet reçut l'ordre de rentrer dans les Asturies avec 12,000 hommes. Il partagea ses troupes en deux colonnes. L'une, sous ses ordres, y entra le 6 novembre par la route de Léon à Oviédo; l'autre, sous les ordres du colonel Gauthier, y entra par le port de Ventana qui est plus à l'ouest. L'ennemi se retira dans la Galice, mais Porlier prit une position telle, que le général Bonet ne put pas s'étendre au-delà de sa ligne de communication.

Dans le mois de décembre, l'empereur fit de nouvelles dispositions pour les armées du Nord et de Portugal. Les 6^e et 7^e gouvernements furent compris dans le territoire dont la défense était confiée au duc de Raguse. Les divisions Souham et Bonet passèrent sous ses ordres. Il devait avoir son quartier-général à Valladolid et ensuite à Salamanque; celui du général Dorsenne devait être à Burgos.

CAMPAGNE DE 1812.

PREMIÈRE PARTIE.

Prise de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de la tête de pont d'Almaraz par l'ennemi. Grande misère en Espagne. Division de la Catalogue en départements. Le commandement des armées est rendu au roi.

Alméida n'avait pas été démantelé au point qu'on le croyait. Il paraît que, pratiqués au niveau du sol de la ville, les fourneaux de mines avaient soufflé contre les revêtements d'escarpe; ils y avaient fait brèche, mais sans les renverser et sans faire sauter les remparts. L'ennemi ayant réparé le dommage que la place avait éprouvé, y fit transporter secrètement, à la fin de 1811, tout ce qui était nécessaire pour brusquer l'attaque de Ciudad-Rodrigo qu'il méditait depuis quatre mois, et qu'il aurait entreprise plus tôt, si l'état sanitaire de son armée lui eût permis de disposer de toutes ses forces.

On a vu que, dans le mois de décembre, le duc de Dalmatie avait attaqué Tarifa. Pendant cette opération, il lui fallut tenir en échec Ballesteros. Le ministre de la guerre espagnol sollicita des Anglais une diversion en faveur de son général. Cédant à cette demande, Wellington donna l'ordre au général Hill de quitter Portalgre et de se porter sur la Guadiana. Le général Hill exécuta ce mouvement, et, n'ayant pas trouvé d'autre troupe en Estramadure qu'un bataillon qui se retira devant lui dans un ordre qui excita son admiration, il s'empara de magasins considérables, à Mérida et à Zafra. Quelques auteurs, et M. le commandant Belmas

est de ce nombre, ont représenté cette expédition comme une ruse du général en chef anglais pour détourner l'attention du maréchal Marmont de la frontière de Portugal à l'époque où il allait se porter sur Ciudad-Rodrigo. Nous doutons que le duc de Raguse ait été trompé par l'expédition du général Hill. Il était obligé de tenir ses divisions à une grande distance de la frontière de Portugal, qui, ayant été depuis trois ans le théâtre de la guerre, n'offrait plus de ressources aux armées. Arrivé depuis peu de temps en Espagne, peut-être ne connaissait-il pas toute l'importance de la ligne de l'Aguéda, et en particulier celle de Ciudad-Rodrigo. Cependant cette place renfermait un équipage de siège dont la conservation devait exciter toute sa sollicitude.

Wellington, qui avait des magasins de vivres, et dont l'armée marchait suivie de convois organisés, pouvait au contraire se tenir près de la frontière. Les renseignements qu'il recevait des habitants lui faisaient connaître l'emplacement de tous nos corps d'armée et le moment opportun pour agir. Le 4 janvier, il met ses troupes en mouvement, investit la place le 7, et la prend d'assaut dans la nuit du 19 au 20 janvier. La garnison, peu nombreuse, fit parfaitement son devoir. L'ennemi acheta cher ce succès : il perdit deux généraux, dont un fort estimé des Anglais, le général Robert Craufurd.

Irrité de ce revers, l'empereur en accusa à la fois le maréchal Marmont et le général Dorsenne dans les termes les plus sévères. Ces généraux pouvaient difficilement l'empêcher, car toutes les troupes dont ils pouvaient disposer en ce moment ne montaient qu'à 40,000 hommes, et elles ne pouvaient être réunies que

le 1^{er} février. L'empereur fit aussi témoigner au duc de Dalmatie qu'il était fâché que l'armée du Midi n'eût pas d'action sur les Anglais. La guerre avec la Russie n'était pas encore déclarée ; mais voulant appuyer ses négociations avec cette puissance par un déploiement imposant de forces militaires, Napoléon résolut de porter une armée formidable sur la Vistule au commencement de 1812. De là les nouvelles instructions que le prince, major-général, transmit, sous la date des 11, 18 et 19 février, aux trois commandants des armées du Nord, du Portugal et du Midi, et qui sont rapportées par l'auteur du *Précis*.

Le général Dorsenne reçut l'ordre de renvoyer sans délai en France la garde à cheval, et de rappeler à Burgos le reste de la garde qui devait également revenir. Le duc de Dalmatie fut chargé de garder seul toute la frontière de Portugal jusqu'à la rive gauche du Tage ; il devait avoir un corps de 20,000 hommes, dont 4,000 de cavalerie, réuni sous le général Drouet, pour opérer soit de Mérida, soit de Badajoz, dans l'Alentéjo. Dans le cas où l'ennemi attaquerait Badajoz, le duc de Raguse devait passer l'Aguéda et entrer en Portugal. « Ne pensez donc plus, monsieur le maréchal, lui disait le prince, à aller dans le midi, et marchez droit sur le Portugal, si lord Wellington fait la faute de se porter sur la rive gauche du Tage. » Le maréchal Marmont écrivit au major-général deux lettres dans lesquelles il réclama contre l'ordre qui lui était donné, et montra par des raisons solides que l'ennemi ne s'alarmerait point d'une invasion ou plutôt d'une *pointe* en Portugal. Mais l'ordre était formel ; il l'exécuta, Badajoz fut pris ; il fut blâmé. Les instructions du duc de Raguse portaient qu'il devait affecter la division Bonet

à la défense des Asturies, avoir son quartier-général à Salamanque, et faire travailler jour et nuit aux forts de cette ville, destinés à défendre le passage du Tormès. L'empereur lui faisait écrire par le prince major-général : « Il n'y a ni *si* ni *mais*. Il faut choisir votre position sous Salamanque, être vainqueur, ou périr avec l'armée française au champ de bataille que vous aurez choisi. »

Ces instructions supposent que le duc de Dalmatie pouvait réunir plus de 60,000 hommes présents sous les armes, et le duc de Raguse 50,000.

Lord Wellington fit la remise de Ciudad-Rodrigo au général espagnol Castaños, et donna des ordres pour rassembler à Elvas les matériaux nécessaires pour entreprendre le siège de Badajoz. Le défaut de vivres était un obstacle insurmontable pour les maréchaux français à la réunion permanente d'une armée de 50,000 hommes. Aussitôt qu'au commencement de mars le général anglais sut que l'armée de Portugal n'était plus réunie, il dirigea toutes ses forces sur l'Estramadure, ne laissant en observation sur l'Aguéda qu'un régiment de hussards et des Espagnols (1). Il passa le Tage le 9 mars à Villa-Velha, et le 11 il avait son quartier-général à Elvas. Le 16 la place fut investie, et le siège commença aussitôt après. Le général Graham, qui avait remplacé le général Spencer comme commandant en second de l'armée, se porta en observation sur les routes qui viennent de Séville, avec trois divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie. Le général

(1) L'auteur du *Précis* dit une division d'infanterie et une brigade de cavalerie. Wellington avait toutes ses divisions devant Badajoz. L'armée anglaise était de neuf divisions d'infanterie, en y comprenant la division portugaise Hamilton.

Hill occupait Mérida avec deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie ; enfin une division resta sur la rive droite de la Guadiana devant San-Cristoval, et les trois autres formèrent le corps chargé des travaux.

Badajoz fut pris par escalade dans la nuit du 6 au 7 avril après vingt et un jours de siège. La garnison se couvrit de gloire pendant toute la durée de cette courte défense, et fit payer cher à l'ennemi sa victoire.

Le duc de Dalmatie s'était mis en marche de Séville le 31 mars avec ses réserves pour renforcer le 5^e corps, qui était contenu par les divisions du général Graham. Il n'était plus qu'à deux marches de Badajoz lorsqu'il apprit la perte de cette place. Lord Wellington pouvait lui opposer 48,000 hommes ; le maréchal ramena ses troupes en Andalousie.

Le duc de Raguse exécuta le mouvement qui lui avait été prescrit, et le commença le 29 mars. Il s'avança jusqu'à Castel-Branco sans trouver de résistance, et revint à Salamanque.

Le prince major-général écrivit alors au duc de Raguse sur un ton de mauvaise humeur, que les instructions du mois de février étaient données à trois cents lieues et à six semaines d'intervalle, et qu'il avait pris le contre-pied de leur esprit. Il finissait en lui disant de faire tout ce qu'il lui serait possible pour empêcher que 40,000 Anglais ne gâtent toutes les affaires d'Espagne.

L'ennemi résolut d'isoler l'une de l'autre les deux armées du Midi et du Portugal, et à cet effet de s'emparer des ouvrages qui défendaient le pont d'Almaraz. Ces ouvrages consistaient 1^o dans des retranchements au col de Miravète ; 2^o dans une redoute Napoléon,

avec une tour carrée en maçonnerie dans l'intérieur ; 3° dans un grand réduit en mur crénelé à la tête du pont, sur la rive gauche ; 4° dans un fort Raguse sur la rive droite, défendant le passage du pont. Ces ouvrages avaient de l'artillerie et une garnison suffisante. Après avoir reconnu les difficultés de forcer le col de Miravète, le général Hill prit le parti de diriger une colonne de troupes par les pentes escarpées des bords du Tage sur la redoute Napoléon. Cette colonne, munie d'échelles, fit une marche de nuit, et arriva au jour, le 19 mai, devant la redoute. Elle descendit dans le fossé, appliqua ses échelles, prit pied sur la berne, et escalada le parapet. Le commandant de la redoute fut pris et blessé. Il paraît que la tour ne joua aucun rôle dans cette défense. La partie de la garnison de la redoute qui échappa se retira sur le grand réduit ; les assaillants la suivirent et y entrèrent en même temps qu'elle. Dans le désordre, les défenseurs du réduit prirent la fuite, se jetèrent sur le pont de bateaux, et le firent rompre. Enfin le commandant du fort Raguse, mettant le comble à cette catastrophe, abandonna son poste, et se retira avec sa troupe à Naval-Moral. L'ennemi fit sauter les tours. Deux jours après le général Darmagnac, de l'armée du centre, passant par le pont de l'Arzobispo, vint retirer la garnison du château de Miravète.

En Biscaye et en Navarre, les bandes faisaient de nouveaux efforts pour intercepter les communications. Le général Dorsenne, qui n'avait que 20,000 hommes disponibles, en demandait 30,000 pour investir la Navarre, et diriger avec succès une expédition contre Mina. Cependant, dans le mois de mai, le général Reille, qui s'était mis à la poursuite de ce chef, fut plus heureux que ses prédécesseurs ; il le battit en plusieurs rencon-

tres, et lui tua son principal lieutenant ; Mina lui-même fut blessé et resta plusieurs mois sans reparaître. Il trouva plus tard dans le général Abbé un adversaire non moins actif et non moins redoutable.

Le fléau des armées n'était pas le seul qui désolait l'Espagne ; la fièvre jaune faisait de grands ravages dans le royaume de Murcie. La famine était telle dans un grand nombre de provinces qu'elle y causait une mortalité effrayante. On pouvait prévoir un temps peu éloigné où elle chasserait de l'Espagne les armées.

Après la prise de Valence, le duc d'Albuféra avait passé le Xucar, fait fortifier la ville de San-Felipe, et établi des postes à Alcoy, Castalla et Ibi, sur les confins du royaume. Le 4 février il prit possession de la petite place de Peniscola, qui gênait ses communications avec Tortose.

En Catalogne, Lacy, voulant profiter de l'éloignement des divisions Reille et Sévéroli, s'établit vers le milieu de janvier à Reus, d'où il menaçait Tarragone. Sur la nouvelle de l'approche du gouverneur de Barcelone, il prit position à Altafulla. Le général Maurice Mathieu, renforcé par la division Lamarque que le comte Decaen avait mise sous ses ordres, battit Lacy le 8 février et lui prit toute son artillerie. Dans le mois de juillet, le général Decaen marcha lui-même contre le Montserrat avec la majeure partie de ses forces disponibles, et s'en empara.

Par décret impérial du 26 janvier, sans prononcer la réunion de la Catalogne à la France, Napoléon la divisa en quatre départements français. Cependant, dans le mois d'avril, il fit proposer à l'Angleterre de traiter de la paix sur les bases suivantes : que la France renoncerait à toute extension au-delà des Pyrénées ; que

la dynastie de Joseph Napoléon règnerait en Espagne, et la maison de Bragance en Portugal.

Dans le mois de mars, il rendit au roi le commandement des armées françaises en Espagne. Le maréchal Jourdan, qui était revenu à Madrid l'année précédente, reprit auprès de sa majesté les fonctions de major-général. La situation de Joseph était difficile. Depuis deux ans il n'avait pas eu de rapports avec les commandants des armées; il ignorait leurs projets et les instructions d'après lesquelles ils agissaient. Le colonel Napier dit (1) que « Dorsenne n'avait jamais voulu se soumettre au roi pour quoi que ce fût; que Caffarelli, qui succéda à Dorsenne, contesta même au roi l'autorité civile dans les gouvernements du Nord; que Suchet éluda ses ordres, que Marmont les négligea, et que Soult s'opposa avec fermeté à des ordres militaires peu judicieux. »

Maîtres de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, les Anglais pouvaient porter leurs forces dans la Castille ou dans l'Andalousie, contre l'armée de Portugal ou contre l'armée du Midi. Les Cortès sollicitaient vivement Wellington d'entrer dans l'Andalousie. Il est certain qu'il y serait entré après la prise de Badajoz, si à cette époque Ciudad-Rodrigo eût été approvisionné, ou si Marmont n'eût pas envahi le Beira. Vers le milieu de mai, il résolut d'agir contre l'armée de Portugal, persuadé que cette armée ne pourrait être secourue par celle du Midi, assez occupée par le blocus de Cadix, par la garde de Séville, de Malaga, de Grenade, et par les entreprises de Hill et de Ballesteros; tandis que s'il entrait en Andalousie, il devait s'attendre à y être suivi par l'armée de Portugal. L'armée du Midi ne pouvait

(1) Tome IX, page 126.

secourir cette dernière qu'en opérant contre le général Hill pour obliger Wellington à le renforcer. Cet objet devait être rempli par le corps du comte d'Erlon.

DEUXIÈME PARTIE.

Aperçu de la force des armées françaises. Siège des forêts de Salamanque par l'ennemi. Retraite de l'armée de Portugal derrière le Douro. Embarras du roi. Le duc de Raguse prend l'offensive. Bataille de Salamanque. Nouvelle retraite de l'armée de Portugal. Evacuation de l'Andalousie et de la Nouvelle-Castille. Entrée de Wellington à Madrid. Siège de Burgos. Réunion de l'armée du Midi à celle du Centre. Beau mouvement des trois armées françaises. Influence des opérations de la flotte anglaise de Biscaye sur la campagne. Etat des armées dans les autres provinces.

Dans cette période de la guerre d'Espagne, le nombre des troupes françaises se trouva réduit à 216,000 hommes présents sous les armes. Voici un aperçu de la composition des armées.

Armée du Nord : la division Dumoustier, de la garde, qui continua à rester en Espagne, les divisions d'infanterie Abbé, Vandermaesen et Palombini, la division de cavalerie du général de La Ferrière, et la légion de gendarmerie du colonel Bêteille; total, 26,600 hommes, dont 2,600 de cavalerie. A ces forces, il faut joindre 21,400 hommes répartis en garnisons dans les 3^e, 4^e et 5^e gouvernements.

Armée de Portugal : les divisions d'infanterie Foy, Clausel, Ferey, Sarrut, Maucune, Brenier, Thomières et Bonet, et les divisions de cavalerie Boyer (Pierre) et Curto : 74 bataillons, 27 escadrons, 8 batteries, et une réserve de 30 pièces d'artillerie à cheval.

Armée du Midi : les divisions d'infanterie Conroux de Pépinville, Barrois, Villatte, N....., Leval et Darricau, et trois divisions de cavalerie sous les ordres du général Tilly, qui avait remplacé Latour-Maubourg : 50,000 hommes, 7,000 chevaux et 72 pièces de canon.

Armée d'Aragon : dans le royaume de Valence, les divisions d'infanterie Meusnier, Harispe et Habert, et 10 escadrons de cavalerie : 12,000 hommes disponibles et 3,600 dans les places ; dans l'Aragon, la division Reille et la division italienne Severoli.

Armée de Catalogne : les divisions d'infanterie Maurice Mathieu et Maximilien Lamarque et une brigade de cavalerie : 14,000 hommes d'infanterie, dont plus de moitié dans les places, et 800 hommes de cavalerie.

Armée du Centre : la garde espagnole du roi, de 6,400 hommes, dont 900 de cavalerie ; les divisions d'infanterie Darmagnac et Chassé, fortes chacune de 3,300 hommes, une division de dragons de 1,800 chevaux, sous le général Treilhard, 500 hommes de cavalerie légère ; enfin 2,000 hommes appartenant à l'armée du Midi.

Non seulement l'Angleterre renforça son armée d'Espagne, mais, pour appuyer les entreprises des Espagnols, elle établit sur la côte de Biscaye, à la demande de sir Howard Douglas, qui remplissait une mission dans la Galice, une station de six vaisseaux de ligne, neuf frégates et six bricks, sous les ordres de sir Home Popham, et elle envoya en Sicile une flotte de sept vaisseaux et seize frégates pour y prendre 7,000 hommes de troupes qui devaient être débarquées sur les côtes de Catalogne ou du royaume de Valence.

L'entrée du duc de Raguse dans le Haut-Beira eut pour effet d'y rappeler lord Wellington aussitôt que le

siège de Badajoz fut terminé. Il ne s'y porta pas d'abord avec toutes ses forces. Indépendamment du corps du général Hill, il laissa sur la rive gauche du Tage le général Graham avec la 1^{re} et la 6^e division et la cavalerie de Cotton. Ces troupes ne le rejoignirent que lorsque le général Hill, de retour de l'expédition d'Almaraz, eut repris ses positions. Dans le mois de juin, l'ennemi avait réuni sur l'Aguéda 50,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie. Il passa cette rivière le 12 juin, arriva sur le Tormès le 16, et le 17 investit les forts de Salamanque, et en commença le siège. Ces forts, qui n'étaient que des couvents fortement retranchés, arrêtèrent dix jours l'armée anglaise. Elle se sépara en deux corps pour en couvrir le siège. L'un, sous les ordres du général Graham, occupa la position des Arapilès, et l'autre, sous les ordres de Wellington, occupa la position de San Cristoval, dont la droite s'appuie au Tormès. Après deux tentatives pour troubler les opérations de l'ennemi, le duc de Raguse s'était éloigné et avait écrit au roi qu'il avait besoin de renforts pour pouvoir opérer sur la rive gauche du Douro avec la probabilité du succès.

Sa majesté, qui ne pouvait disposer que de 6,000 hommes d'infanterie, ordonna à la division Palombini, qui était dans l'Aragon, de se rendre à Madrid, et demanda des secours au général Caffarelli et aux ducs de Dalmatie et d'Albuféra. C'est à cette époque, à la fin de juin, que parut l'escadre de sir Home Popham sur les côtes de la Biscaye. Elle n'avait à bord qu'un bataillon de marins, mais elle était munie de tout ce qui peut servir à effectuer de prompts débarquements. Secondé par les guérillas, auxquels il apportait des habits, des armes et des munitions, sir Home Popham

s'empara de quelques points de la côte. Dans ces circonstances, le général Caffarelli jugea le danger plus grand qu'il n'était, et crut ne pas pouvoir se passer de son infanterie; mais il fit partir pour l'armée de Portugal 1,500 hommes de cavalerie et 20 pièces d'artillerie. Le duc d'Albuféra montra, par les détails dans lesquels il entra sur sa situation, qu'il ne pouvait envoyer aucun renfort au roi, et que de grands avantages étaient attachés à la conservation de Valence, qui se liait avec les armées du Midi et du Centre, et, en cas de revers, leur offrait une retraite. Il ne pouvait pas croire d'ailleurs que lord Wellington oserait hasarder une bataille à une si grande distance de sa base. Pensant toujours que les alliés porteraient le théâtre de la guerre dans l'Andalousie, le duc de Dalmatie proposa au roi d'y venir avec toutes les troupes qu'il pourrait amener, et déclara qu'il ne pouvait faire aucun détachement au-delà de la Sierra-Moréna sans être dans le cas d'évacuer l'Andalousie et de marcher avec toute son armée. Ne voulant pas assumer sur soi la responsabilité des revers qu'il prévoyait, sans avoir du moins montré qu'il avait cherché à les prévenir, Joseph écrivit au duc de Feltre pour lui peindre sa situation, et pour lui répéter que, si l'empereur ne trouvait pas le moyen de faire que les généraux des armées du Nord, d'Aragon et du Midi lui obéissent, l'Espagne était perdue, et avec elle l'armée française. Triste prédiction qui ne tarda pas à se vérifier. Trois jours après, le 21 juillet, le roi quitta sa capitale avec les troupes qui devaient renforcer l'armée de Portugal.

Cette armée avait passé sur la rive droite du Douro le 2 juillet, et y avait pris une position forte, dont la droite était sur des hauteurs, en face des gués de Pollos,

le centre à Tordesillas, et la gauche à Simancas, sur la Pisuerga. Elle était maîtresse de tous les ponts sur le Douro. Le 8 juillet, elle fut renforcée par la division Bonet. L'armée anglaise occupait sur la rive gauche une position parallèle, dont la gauche s'appuyait à la Guareña, petite rivière qui a son embouchure dans le Douro, entre Toro et Gastronuño. Wellington attendait pour agir que l'armée de Galice fût en mesure de passer l'Esla; il n'ignorait point que le maréchal Marmont devait très incessamment recevoir des renforts. L'armée de Galice était occupée au siège d'Astorga, qui faisait une belle défense (1). Cependant, le général Santocildès, qui la commandait, en avait détaché 4,000 hommes, qui étaient en marche sur Benavente. C'est le mouvement de ces troupes, qui étaient encore éloignées, et auxquelles il eût suffi au duc de Raguse d'opposer un détachement égal pour couvrir son flanc droit, qui, d'après sa correspondance, le détermina à quitter sa position et à prendre l'offensive. Il fit réparer le pont de Toro, et fit des démonstrations sur ce point qui annonçaient l'intention de vouloir y passer le Douro. Ces manœuvres furent parfaitement exécutées et remplirent leur objet. Lord Wellington, trompé, passa la Guareña avec toute son armée, à l'exception de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie, qui restèrent en position à Castrejon, sous les ordres du général Cotton, commandant de la cavalerie anglaise. Dans la nuit du 16 au 17, les troupes qui

(1) Nous regrettons que M. le commandant Belmas n'ait pas inséré le journal de cette défense dans son ouvrage. Les matériaux lui auront sans doute manqué pour l'établir. D'après le journal des opérations de l'assiégeant, inséré dans les gazettes espagnoles, Astorga arrêta l'armée de Santocildès depuis le 27 juin jusqu'au 11 août, quarante-cinq jours.

avaient passé le Douro à Toro, revinrent en toute hâte et suivirent le mouvement de l'armée, qui, le 17, passa le pont de Tordesillas, et, le même jour, se porta à Nava-del-Rey. Lord Wellington se hâta de rappeler le corps du général Cotton, auquel on causa une perte de 500 hommes. Les deux armées manœuvrèrent pendant quelques jours en présence l'une de l'autre, remontant la Guareña qui les séparait. Le 20, l'armée française passa cette rivière à Ganta-la-Piedra, sur la route de Valladolid à Salamanque, et prit position sur un immense plateau peu élevé, qui se continue sans ondulation jusque près de Salamanque. L'armée anglaise, qui voulait éviter de combattre sur ce terrain, gagna dans la nuit la position de San-Cristoval, qui couvre Salamanque. L'armée française campa sur les hauteurs d'Aldéa-Rubia.

Le 21, le duc de Raguse fit occuper le château d'Alba, et le soir toute l'armée française passa le Tormès sur deux points voisins l'un de l'autre : la droite, composée des 8^e, 5^e, 7^e, 4^e, 3^e et 1^{re} divisions d'infanterie et de la division de dragons, à Huerta ; et la gauche, composée des 2^e et 6^e divisions et de la division de cavalerie légère du général Curto, à Encina. L'armée campa à la lisière de la forêt qui couvre le plateau de Calvarassa de Arriba, et occupa ce village. De son côté, l'ennemi passa le Tormès avec toutes ses forces, ne laissant à Aldéa-Lengua, sur la rive droite, que sa 3^e division d'infanterie sous Pakenham (1), et 900 hommes de cavalerie portugaise sous le général d'Urban. Le duc de Raguse avance dans son rapport officiel qu'il crut que

(1) Le général Picton, commandant de la 3^e division, était alors en Angleterre.

l'ennemi était dans l'intention d'occuper la position de Téjarès, derrière le Zurguen, cours d'eau qui coupe les routes de Ciudad-Rodrigo, et se jette dans le Tormès à Salamanque : il n'en était rien. L'ennemi avait pris, le 22, une position provisoire, dont la gauche s'appuyait à Santa-Marta sur le Tormès, et la droite au plus petit des deux mamelons, auxquels le village d'Arapilès donne son nom. Un détachement de ses troupes se dirigeait sur le grand Arapilès au moment où un détachement français de la 8^e division s'en emparait. Ces mamelons, de forme conique et à pentes roides, qui ont servi de pivots aux mouvements des deux armées dans la journée du 22, sont éloignés l'un de l'autre de 500 mètres, et sont séparés par un ravin dans lequel passe un chemin qui va de Calvarrassa de Arriba au village d'Arapilès. Ils s'élèvent comme deux pitons au-dessus de toutes les plaines ou plateaux ondulés de peu de hauteur compris dans les limites du champ de bataille des deux armées.

Le duc de Raguse fit armer le grand Arapilès, et en confia la défense au général Bonet, qui commandait la 8^e division. La 1^{re} eut ordre d'occuper et de défendre le plateau de Calvarrassa. La 3^e, qui devait la soutenir, resta en seconde ligne. Ces deux divisions formaient la droite de l'armée. Le duc de Raguse avait reçu la nouvelle que le renfort qu'il attendait de l'armée du Nord n'était plus qu'à une journée de marche. Il reconnaît dans son rapport que sa position était bonne pour la défensive, mais il ajoute qu'il crut nécessaire de faire occuper à sa gauche un plateau qui la complétait, et qui, en même temps, devait lui être très utile dans le cas où il agirait en offensive, à laquelle il était *presque* décidé; expression par laquelle le maréchal

déguise mal son véritable dessein. Ce plateau était à environ quatre kilomètres du point où se trouvaient les cinq autres divisions dont nous n'avons pas encore fait mention, et qui attendaient des ordres pour prendre position. La 5^e division, commandée par le général Maucune, se mit en mouvement vers onze heures avec la réserve d'artillerie à cheval, pour aller occuper le plateau. Elle était flanquée à gauche par la cavalerie légère; la 7^e division, commandée par le général Thomières, la suivait pour la soutenir. Les deux divisions passaient derrière une colline dite la *Cavana*, sur laquelle le duc de Raguse avait fait placer dix pièces d'artillerie, en face du village d'Arapilès, à la gauche de la 8^e division. La 6^e vint prendre place dans l'intervalle entre cette dernière et celles qui étaient en mouvement, qu'elles devaient soutenir. Les 2^e et 4^e divisions (Clauzel et Sarrut) étaient à la tête des bois et assez en arrière de la 8^e.

A la vue des premières dispositions du duc de Raguse, Wellington plaça la division Cole sur une hauteur en arrière du village des Arapilès, dans lequel les deux armées avaient des troupes, et il envoya l'ordre à Pakenham et à la cavalerie de d'Urban de venir prendre position à Aldéa Tejada, dans le vallon du Zurguen, sur la route de Salamanque à Ciudad Rodrigo. L'occupation de ce point assurait sa retraite; mais comment l'exécuter sous le feu d'une artillerie ennemie nombreuse qui jouait sur ses lignes, et en présence d'une armée qui manœuvrait pour la lui couper? « Marmont, » dit le général anglais dans ses dépêches (1), « aurait dû me faire un pont d'or, et il aurait agi sa-

(1) Tome IX, Lettre à Graham.

gement ; mais, au lieu de cela, après avoir manœuvré tout le matin, personne ne sachant ce qu'il voulait faire (nous demandons pardon de traduire littéralement ses expressions), il pressa ma droite d'une manière intolérable. » L'armée anglaise acheva alors vers deux heures d'exécuter le changement de front qu'elle avait commencé. La division Leith se plaça à la droite de la 4^e, derrière le village des Arapilès ; la brigade de Pack, les divisions Clinton et Hope, 6^e et 7^e, et la cavalerie, furent destinées à soutenir les divisions Cole et Leith, 4^e et 5^e. Enfin, la cavalerie de d'Urban, qui était à Aldéa Tejada avec la 3^e division, fut augmentée de deux escadrons.

Les mouvements que le duc de Raguse avait ordonnés ne s'exécutèrent point selon ses vues. Le général Thomières fit la faute de dépasser la 5^e division, et de se porter jusqu'au pic de Miranda, qui domine le vallon du Zurguen. L'armée était développée sur une grande étendue sans liaison et sans seconde ligne. Vers quatre heures, la 3^e division anglaise et la cavalerie de d'Urban, soutenues par douze pièces d'artillerie, remontent le vallon du Zurguen sans être vues, et viennent se déployer sur le flanc de notre gauche. La 7^e division française ne peut résister à cette attaque, malgré les efforts de la cavalerie légère pour la soutenir. Le général Thomières est tué. La 5^e division se dégage avec peine. Dans le même temps l'ennemi attaquait de front toute notre ligne, en portant sa droite en avant pour se lier avec Pakenham. Le maréchal Marmont fut grièvement blessé au moment où il voulait arrêter la défaite des deux divisions de sa gauche. Il est permis de croire que son éloignement du lieu de l'action n'influa pas sur la perte de la bataille, ni même sur ses

suites. Quoique abandonnées à elles-mêmes, les troupes françaises résistèrent long-temps aux efforts que faisait l'ennemi pour gagner la crête des hauteurs. L'attaque avait commencé tard ; la nuit et les bois favorisèrent la retraite. L'armée repassa le Tormès au pont d'Alba. Le lendemain elle se dirigea sur Penaranda de Bracamonte, et, continuant sa retraite par Arevalo et Olmedo, elle arriva le 27 sur le Douro.

D'après les états de situation rapportés par le colonel Napier, le maréchal Marmont avait, à la bataille de Salamanque, environ 39,600 hommes d'infanterie, soldats et caporaux, présents sous les armes, 2,400 hommes de cavalerie et 74 bouches à feu. Wellington avait, en y comprenant 3,500 Espagnols, 41,000 hommes d'infanterie, 5,400 hommes de cavalerie et 60 bouches à feu. Plusieurs généraux furent tués et blessés de part et d'autre. Le commandement de l'armée française échut au général Clausel. L'auteur anglais ne comprend dans les forces numériques des deux armées que les soldats et caporaux, ce que les Anglais appellent *rangs et files*.

L'auteur du *Précis* évalue notre perte sur le champ de bataille à 9,000 tués, blessés ou prisonniers. Ce nombre nous paraît exagéré. La perte en tués et blessés est évaluée, dans les *Victoires et Conquêtes*, à 5,000 hommes ; ce compte est présenté comme étant de la plus exacte vérité (1). On sait que l'ennemi fit peu de prisonniers le 22. à cause de la nuit. Le lendemain, quelques bataillons qui formaient l'arrière-garde soutinrent contre la cavalerie ennemie allemande, au sortir de Garci-Hernandez, à une lieue et demie d'Alba, un com-

(1) *Victoires et Conquêtes*, tome XXI.

bat malheureux dont le général Foy fait mention (1), et qui augmenta la perte de l'armée.

Examinée avec impartialité, la conduite du duc de Raguse a été regardée par tous les militaires comme extrêmement blâmable, et comme un exemple mémorable des funestes conséquences que peut entraîner la confiance présomptueuse d'un général d'armée (2). L'empereur, partant du principe que le duc de Raguse était sous les ordres du roi, envisagea même sa conduite comme une insubordination formelle. L'évacuation de l'Andalousie et de toute la Nouvelle-Castille, et la perte de toute l'artillerie qui était devant Cadix, furent les suites immédiates de la défaite des Arapilès.

Le roi reçut, le 25 juillet, à trois journées de marche d'Alba, le rapport du maréchal et une lettre très alarmante du général Clausel, qui annonçait qu'il ne resterait sur le Douro que dans le cas où Wellington marcherait sur Madrid. L'ennemi étant le 25 à Arevalo et le 27 à Olmédo, ce fut vainement que le roi, en se portant à Ségovie, tenta de faire sa jonction avec l'armée de Portugal, sans perdre sa communication avec Madrid et l'Andalousie.

Wellington entra le 30 juillet à Valladolid. Le 5 août, il laissa sa sixième division et une brigade de cavalerie en observation sur le Douro, et se dirigea avec le gros de son armée sur Madrid, par Ségovie et les cols de Nava-Cerrada et de Guadarrama. Le roi évacua Madrid le 11 août, laissant 1700 hommes dans le Retiro, vaste maison de plaisance dont on avait fait un mauvais réduit, qui renfermait un arsenal, des casernes et des magasins. Il se porta d'abord à Tolède, et le 16 août

(1) Tome 1^{er}, page 70.

(2) Victoires et Conquêtes, tome XXI.

il prit la route de Valence. L'armée qu'il avait réunie montait, en y comprenant sa garde et divers cadres, à 20,000 hommes. 12,000 hommes espagnols, compromis dans la cause du roi, marchaient avec l'armée. Un convoi de 2,537 voitures, qui en faisait partie, passa le Tage à Aranjuez.

L'avant-garde ennemie, qui suivait de près l'armée du centre dans sa retraite, eut, le 11 août, en avant de Las-Rosas, à quatre lieues de Madrid, un engagement avec la cavalerie du général Treilhard qui formait l'arrière-garde; elle fut défaite complètement. Wellington fit son entrée à Madrid le 12 août avec 30,000 hommes. Il y fut reçu avec enthousiasme, et y fit proclamer la constitution des cortès de Cadix. Le 14, le Retiro se rendit; on avait fait une faute en y laissant une garnison.

Le roi arriva à Valence le 26 août. Il laissa des postes à Almanza, et à Albacète, point d'embranchement des routes de Valence et de Murcie. L'entrée de son armée dans le royaume de Valence dégagea celle d'Aragon, que le duc d'Albuféra avait concentrée à San-Félice, pour repousser l'attaque dont il était menacé par une armée anglo-hispano-sicilienne. Cette dernière se composait de 10,500 Anglo-Siciliens débarqués le 9 août à Alicante sous le général Maitland, et de 8,000 Espagnols, restes d'une armée de 12,000 hommes que le général Delort (1) avait battue et mise en déroute à Castalla le 21 juillet. Ce combat fit le plus grand honneur aux troupes françaises; leur nombre ne s'élevait pas au-delà de 1,000 fantassins et de 500 chevaux, sur le point où l'action eut lieu. Les Espagnols, dit le comte Toréno, perdirent 2,796 prisonniers, plus de 800

(1) Aujourd'hui lieutenant général, aide-de-camp du roi.

morts et blessés, 2 canons, des fusils et des munitions en assez grand nombre. Don José O'Donnell perdit son commandement. Son frère, le comte de l'Abisbal, qui était membre de la régence de Cadix, donna sa démission.

Il ne s'était passé rien de remarquable dans l'Andalousie pendant la courte campagne de Salamanque, à l'exception d'un combat où le général Conroux de Pépinville, commandant la 1^{re} division de l'armée du Midi, avait mis en déroute, avec deux régiments d'infanterie et 120 chevaux, une avant-garde et une division espagnoles qui, sous les ordres de Ballesteros, avaient passé le Guadalète, et étaient venues le 1^{er} juin attaquer le camp de Bornos. Le général Hill était resté tranquille sur la Guadiana. Les troupes sous ses ordres se composaient de sa division, de la division portugaise Hamilton, d'une division de cavalerie, et des divisions espagnoles Penne-Villemur et Morillo. Le 30 août il marcha sur le Tage pour remplacer dans les environs de Madrid les troupes que lord Wellington emmenait avec lui devant Burgos.

Croyant que les revers de l'armée de Portugal avaient été exagérés, le duc de Dalmatie ne changea pas d'opinion. Il renouvela au roi la proposition qu'il lui avait faite de venir en Andalousie, et tout en se préparant à l'exécution des ordres de sa majesté pour l'évacuation de cette contrée, il lui demanda de nouvelles instructions. Enfin le 24 août il fit lever le siège de Cadix, et le 27 il quitta Séville avec toutes les troupes qui étaient sous son commandant immédiat. Il prit la route de Grenade, resta plusieurs jours dans cette ville, et la quitta le 16 septembre. Il se dirigea, par Guadix et Baza, sur Huescar, où il se mit en commu-

nication avec le corps de sa gauche. Le comte d'Erlon avait quitté Lleréna vers la fin d'août, et traversant à Azagua la Sierra-Moréna, il était arrivé à Cordoue où il avait pris la route de Jaen. De Huescar le duc de Dalmatie avait gagné Ziézar sur la grande route de Murcie à Madrid, par Puebla de Don Fabrique, Carabaca et Calasparra. Le 30 septembre, la réunion tant désirée et si long-temps attendue de l'armée du Midi et de l'armée du Centre fut effectuée. Le duc de Dalmatie demanda quelques jours de repos pour ses troupes. Pendant ce temps il fit assiéger le petit fort de Chinchilla, qui, situé sur la route de Valence à Madrid, non loin d'Albacète, obligeait à faire un détour pour éviter son canon. Ce fort capitula le 8 octobre. Le 6, le roi eut à Fuente de la Higuera, avec le maréchal Jourdan et les ducs de Dalmatie et d'Albuféra, une conférence dans laquelle fut arrêté le plan des opérations.

Le général Clausel avait repassé le Douro le 28 juillet à Tudela, et s'était dirigé sur Lerma par la vallée de l'Esqueva. Ne se voyant pas suivi par l'armée anglaise, il arrêta son mouvement rétrograde, et prit derrière l'Arlanza la position de Palenzuela, où il rallia environ 20,000 hommes d'infanterie, 2,000 cavaliers et 50 bouches à feu. Dans les premiers jours d'août il se rapprocha du Douro avec cette petite armée, réoccupa Valladolid, et chassa l'ennemi de Tudela. Le 17 août il détacha le général Foy avec 6,000 hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie pour retirer de Toro, Zamora et Astorga les garnisons qui y avaient été laissées. Après avoir pris la garnison de Toro, le général Foy se dirigea sur Astorga. Cette place, bloquée et assiégée depuis deux mois par la 6^e armée espagnole, s'était rendue faute de vivres le 18 août. Le général Foy se ra-

battit sur Zamora, que bloquait une division portugaise. Il y entra le 25 et en ramena la garnison.

Informé du retour de l'armée de Portugal à Valladolid, lord Wellington quitta Madrid le 1^{er} septembre avec trois divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie. Il rallia à Cuella les troupes qu'il avait laissées en observation sur le Douro, et passa ce fleuve le 6 aux gués de Herrera et d'El Abrojo. Il mit douze jours à arriver à Burgos. Le général Clausel, en se retirant par la rive droite de la Pisuerga, l'arrêta devant toutes les positions qui étaient susceptibles de défense (1). Le 16 il avait pris position derrière l'Hormaza; il espérait s'y maintenir, mais le même jour, 12,000 hommes de l'armée de Galice ayant joint l'armée anglaise, il se retira dans la nuit, prit position le 17 sur les hauteurs de Burgos, traversa le lendemain cette ville, et n'arrêta la retraite de l'armée que sur l'Ebre. Toutefois il laissa des troupes à Pancorvo et une avant-garde à Briviesca.

Wellington entra à Burgos le 18 septembre, et ne supposant pas que les ouvrages informes du château exigeassent un siège dans les règles, il en entreprit l'attaque avec des moyens insuffisants. N'ayant pas d'artillerie de gros calibre, il fut forcé d'avoir recours à la mine pour faire brèche. Il livra plusieurs assauts; et après avoir épuisé ses munitions et perdu d'après ses rapports 2,500 hommes, il leva le siège le 21 octobre. Le général Dubreton, qui commandait le château de Burgos, se couvrit de gloire, et rendit un service éminent. Sa défense donna le temps aux renforts qui de-

(1) Histoire de la légion royale allemande, par Beamisch, Hanover 2^e partie ou 2^e vol., 1837, page 96, allem. Napier, tome ix, page 317.

vaient joindre l'armée de Portugal d'arriver sur l'Ebre, et elle tint Wellington séparé du général Hill pendant tout le temps nécessaire pour l'exécution des opérations dont le roi avait arrêté le plan à Higuera.

La marche des armées réunies du Midi et du Centre sur Madrid consterna le général anglais. Pensant que ce projet avait été suggéré par les nouvelles militaires que les journaux espagnols publiaient, il écrivait au gouverneur de Madrid :

« Je vous prie de faire savoir à l'imprimeur de la Gazette de Madrid qu'il ne peut pas rendre un service plus important à l'ennemi que de donner des nouvelles sur l'armée alliée, et surtout sur moi. Les généraux français ne savent que ce qu'ils apprennent par les gazettes que le gouvernement et les cortès sont assez fous pour laisser imprimer partout en Espagne. Je vous prie de dire à messieurs les magistrats de la ville de Madrid et à l'imprimeur de la Gazette que, si j'y vois encore mon nom ou la désignation du lieu où je suis (1), ou d'aucun détachement de l'armée sous mes ordres, je retirerai mes troupes, et laisserai la ville de Madrid à son sort. »

Wellington se détermina à lever le siège de Burgos le 21 octobre, sur les nouvelles qu'il reçut le 20 du général Hill de la marche du roi. Son armée passa dans la nuit, dans le plus grand silence, le pont de Burgos, et suivit la route de Valladolid. Le général Souham, qui, le 3, avait pris le commandement de l'armée de Portugal, informé plus tôt que Wellington, par des nouvelles qui lui parvinrent de Paris, que Joseph marchait sur Madrid avec des forces considérables, se trouvait avoir concentré ses troupes et les avait mises en mouvement le 18. Il était prêt à livrer bataille le 20, lorsqu'il reçut une lettre du roi qui lui ordonnait de ne point engager d'affaire générale. Néanmoins, secondé

(1) Wellington avait pour règle, dans sa correspondance avec les généraux français, de ne jamais désigner le lieu où il était.

par le général Clausel avec un dévouement et un accord fort rares, il pressa vivement l'armée anglaise dans sa retraite. Le 23, la cavalerie de l'armée du Nord mit en déroute la cavalerie anglaise à Venta del Pozo, où une forte arrière-garde avait pris position pour arrêter l'armée française au passage de l'Hormaza. Le soir, elle arriva à Villodrigo. Le même jour la gauche de l'armée ennemie passa la Pisuerga à Cordovilla, au-dessus de l'embouchure de l'Arlanza, et la droite la passa au-dessous à Torquemada. Wellington résolut, pour gagner du temps, dans une saison où les gués des rivières sont peu praticables, de détruire tous les ponts qui se trouvaient sur la Pisuerga, le Carrion et le Douro dans le rayon de ses opérations. Il écrivit au général Hill d'en faire autant de son côté : « Ne vous faites pas un scrupule de détruire le pont de Tolède ou tout autre s'il importe à vos opérations (1). »

L'armée française, arrivée à temps au pont de Torquemada pour empêcher l'explosion de la mine, passa immédiatement, le 24, sur la rive droite de la Pisuerga. Le général Foy marcha avec sa division sur Palencia; et y arriva avant que les mineurs eussent fait leur opération; il chassa le détachement qui les protégeait, et passa le Carrion. Par ce mouvement il tournait la gauche de la position que Wellington avait prise, le 25, derrière le Carrion, entre Villamuriel et Dueñas. Dans le même temps, le général Maucune passait le Carrion à un gué au-dessous de Villamuriel, malgré la vive résistance que l'ennemi lui opposait, et le géné-

(1) Tous les ponts d'Espagne sont étroits. Les plus beaux n'ont que quatre à six mètres de largeur. Par exception, le pont d'Alcantara en a huit. Les ponts de Tolède n'en ont que quatre.

ral Souham s'emparait du pont de Tariégo ou Baños, sur la Pisuerga, où la mine avait manqué son effet. Pendant le combat de Villamuriel, Wellington fit sauter le pont de cette ville, celui de San Isidro sur le Carrion, entre le couvent de ce nom et Dueñas, et celui de Dueñas sur la Pisuerga. Le 26, par une marche de plus de cinq lieues, il se porta à Cabezon, dont il barriada et mina le pont, et prit une forte position sur la rive gauche de la Pisuerga. Voulant essayer de tenir dans cette position, il fit détruire le pont de Trigueros sur la Pisuerga, au-dessous de Cabezon, fit occuper Valladolid, et fit également détruire le pont de Simancas sur la Pisuerga, et celui de Tordesillas sur le Douro. Le pont de Trigueros put être aisément rétabli, et le général Maucune y passa avec sa division. Toutefois, l'ennemi avait gagné deux jours. Le 29, il fit sauter les ponts de Cabezon et de Valladolid, et passa le Douro à Puente Douro et à Tudela, villes dont il fit aussi sauter les ponts, ainsi que celui de Quintanilla de Abajo. A peine avait-il effectué son mouvement, qu'il fut informé qu'un détachement français avait passé le Douro à Tordesillas. Le capitaine Guingret, du 6^e léger (aujourd'hui général), avait passé le fleuve à la nage avec quelques hommes près de Tordesillas, et surpris un détachement que l'ennemi avait placé dans une tour sur la rive gauche pour empêcher de rétablir le pont. Wellington marcha rapidement par sa gauche, et vint prendre position, le 30, sur les hauteurs qui sont entre Rueda et Tordesillas. Le général Souham arriva le même jour à Valladolid, et, forcé de renvoyer à leur destination les troupes de l'armée du Nord, avec lesquelles le général Caffarelli l'avait accompagné, il arrêta son mouvement sur le Douro. Cette circonstance procura du repos à

l'armée de Wellington, et lui permit de faire sa jonction avec celle du général Hill. Il confesse dans sa correspondance qu'il s'est tiré avec bonheur de la plus mauvaise position militaire où il ait jamais été. Il ignorait que l'armée de Portugal avait été renforcée par l'armée du Nord, lorsque le général Souham prit l'offensive, et lui eût livré bataille pour maintenir le siège de Burgos, s'il n'eût été informé des progrès de la marche du roi sur Madrid. L'issue de cette bataille était douteuse. Perdue, il était poursuivi, ne pouvait s'arrêter derrière le Douro, et par conséquent ne pouvait se réunir au général Hill, qui eût dû se retirer par la vallée du Tage. La même chose serait arrivée si la nécessité de rétablir les communications avec la France n'eût obligé le général Souham à renvoyer sur l'Èbre les troupes de l'armée du Nord.

L'armée du Centre, que commandait le comte d'Erlon, s'avancait sur Madrid par l'ancienne route de Valence, et l'armée du Midi par la nouvelle. La seconde division avait pris à l'avance, à la Roda, le chemin de Cuenca, par Sizante, Horrubia et Tortola, pour éclairer la marche de l'armée du Centre. Elle battit à Cuenca la division de l'Empecinado, qui voulut lui disputer le passage du Jucar, et elle fit sa jonction avec l'armée du Centre sur les bords du Tage, en face de Fuentidueña. Le 25 octobre, le duc de Dalmatie eut son quartier-général à Santa-Cruz de la Zarza. Les deux armées passèrent le Tage le 30 : la droite, en face de Fuentidueña, dans des barques que les Espagnols avaient laissées sur la rive droite sans les couler à fond, et que quelques sapeurs allèrent chercher à la nage. L'armée du Midi passa sur les ponts d'Aranjuez, que l'on rétablit.

Quoique le général Hill eût alors sous ses ordres la moitié environ de l'armée anglaise et plusieurs divisions espagnoles, il avait renoncé à défendre le Tage, et avait préféré prendre une forte position derrière le Jarama, qui a son embouchure dans ce fleuve au-dessous d'Aranjuez. Il était difficile de forcer cette position, et le mouvement qu'il eût été nécessaire de faire pour la tourner eût exigé plusieurs marches. Le roi fut tiré d'embarras par l'ennemi, qui essaya de faire sauter Puente Largo sur le Jarama. La retraite du général Hill était une conséquence de celle de Wellington, et celle-ci fut hâtée par la promptitude avec laquelle nous rétablîmes le pont de Toro. Cette circonstance, rapportée par Wellington dans sa correspondance, n'est point sans intérêt. Le général Hill repassa le Guadarrama le 3 novembre, et se dirigea sur Arevalo, où il reçut l'ordre de marcher sur Alba. Il y passa le Tormès le 8 novembre. Le même jour, lord Wellington arriva à Salamanque. Le général Hill fit sauter le pont d'Alba, et, pour empêcher de le rétablir, il laissa une garnison espagnole dans le château. Les armées alliées, réunies dans un rayon de deux ou trois lieues autour de Salamanque, montaient à 71,000 hommes, savoir : 48,000 hommes d'infanterie anglo-portugaise, 5,000 hommes de cavalerie et 18,000 hommes de troupes de ligne espagnoles. Ce nombre ne comprend pas tous les guérillas qui se replièrent avec l'armée anglaise.

L'avant-garde de l'armée du Midi, les divisions d'infanterie Villatte et Darricau et les deux divisions de dragons du général Tilly arrivèrent le 1^{er} novembre à Gétafé, à trois lieues de Madrid. Cette capitale fut occupée le 2. Le roi ne s'y arrêta qu'un jour. Les armées du Centre et du Midi arrivèrent le 10 en vue d'Alba, et le

lendemain elles firent leur jonction avec l'armée de Portugal. L'auteur du *Précis* évalue la force des trois armées à 95,000 hommes, soit, 80,000 combattants, dont 10,000 hommes de cavalerie et 120 bouches à feu. Les troupes étaient remplies d'ardeur. L'occasion était favorable pour rétablir l'honneur des armées françaises. Le major-général et le duc de Dalmatie firent reconnaître séparément les bords du Tormès pour déterminer les points sur lesquels on pourrait le passer.

Le maréchal Jourdan (1) proposa de franchir le Tormès entre Villa-Gonzalo et Huerta, de déployer dans la plaine toute la cavalerie et l'artillerie pour couvrir le passage de l'infanterie, et de marcher ensuite rapidement dans la direction de Calvarrassa de Arriba, afin de couper par son centre l'armée alliée. Quatre divisions d'infanterie, la 1^{re}, la 5^e, la 6^e et la 7^e, occupaient, sous les ordres de Wellington, les hauteurs de San Cristoval, sur la rive droite du Tormès. La division légère et l'infanterie espagnole étaient dans Salamanca. Le reste de l'armée était avec le général Hill sur la rive gauche, à l'exception d'une brigade de la 2^e division, qui occupait le château d'Alba. La division portugaise d'Hamilton lui servait de réserve. Le reste de la 2^e division surveillait les gués de Huerta et d'Encina. Derrière et en seconde ligne, les 3^e et 4^e divisions occupaient les hauteurs de Calvarrassa de Arriba. La cavalerie était répandue sur tout le front de l'armée. Le général Hill avait l'ordre de prendre la position des Arapilès, et d'occuper fortement le village de Calvarrassa de Arriba, dans le cas où nous passerions le Tormès devant lui. Wellington se proposait de rassembler son

(1) Napier, tome 10, p. 330, lettre du maréchal.

armée entière sur le même terrain et d'y livrer bataille; mais il ne croyait pas que nous tenterions de passer le Tormès dans l'état où était cette rivière, et, dans cette persuasion, il nous attendait avec l'autre moitié de son armée sur les hauteurs de San-Cristoval.

Le duc de Dalmatie proposa de remonter le Tormès et de le passer à Gallisancho, à deux lieues et demie au-dessus d'Alba, afin de tourner la droite des ennemis et de les obliger à changer de position. Quoique l'avis du maréchal Jourdan eût été approuvé par tous les généraux qui avaient été appelés au conseil, le général Clausel excepté (1), le roi adopta celui du maréchal Soult. Il mit provisoirement sous ses ordres l'armée du Centre, et le comte d'Erlon alla prendre le commandement de l'armée de Portugal.

Les journées du 12 et du 13 furent employées à préparer les moyens d'effectuer le passage du Tormès et à faire arriver les troupes sur les points où il devait avoir lieu. Le 14 au matin, deux ponts de chevalets furent jetés à Gallisancho, sur lesquels le duc de Dalmatie passa avec toutes les troupes qui étaient sous ses ordres. Il se porta à Mozarbes. « Wellington restait pendant ce temps, dit Napier, dans une trop grande confiance à Salamanque; le gros de ses troupes ne quitta pas San-Cristoval le même jour. » Quelques militaires ont pensé que la conséquence du passage de l'armée du roi à Gallisancho devait être sa marche sur Ciudad-Rodrigo par Tamamès. En exécutant ce mouvement, on pouvait, comme le dit l'auteur du *Précis*, arrêter l'ennemi au passage de la Huebra, que des marais rendent difficile, ou l'obliger à se diriger dans

(1) Napier, tome ix, p. 405.

sa retraite sur San Felice de los Gallegos, débouché qui n'est pas praticable aux voitures (1). Mais plusieurs circonstances imposaient une grande circonspection. Cependant, étant venu reconnaître la position de Mozarbes, Wellington se convainquit qu'il ne lui serait pas facile de rejeter l'armée au delà du Tormès. Il vit que le mal était sans remède, rappela ses troupes d'Alba, et donna des ordres pour faire passer dans la nuit par Salamanque la plus grande partie des divisions qui étaient toujours à San Cristoval. Le même jour 14, le comte d'Erlon avait passé le Tormès à gué, le soir, à peu de distance au-dessus d'Alba, et s'était porté à Valdemierque, d'où il s'était lié dans la nuit avec l'armée du Midi.

Le lendemain matin 15, Wellington, toujours confiant dans sa bonne fortune, occupa la position des Arapilès, plaçant sa première division à Aldéa Tejada, pour s'assurer du passage du Zurguen, afin de pouvoir mettre ses troupes en retraite sur la route de Ciudad-Rodrigo, au cas qu'il ne fût pas attaqué devant Salamanque. Voyant cependant que plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie de l'armée française étaient en mouvement pour tourner sa droite et couper sa communication avec Ciudad-Rodrigo, il mit vers deux heures (2) son armée en marche sur trois colonnes sur Ciudad-Rodrigo, et campa le soir sur la Valmuza. L'armée française le vit défiler à la distance d'un peu plus d'une portée de canon, sans pouvoir l'entamer ni

(1) Suivant le colonel Napier, il n'y a même que le pont de Ciudad-Rodrigo où l'on puisse passer en tout temps l'Aguéda, tome VIII, page 59.

(2) Le colonel Napier dit vers deux heures. Nous croyons que la retraite de l'armée anglaise commença plus tôt.

même l'inquiéter. Un orage affreux survint tel qu'on en vit rarement de semblable. Le mouvement des troupes fut arrêté sur le Rio Zurguen, qui était devenu un torrent par la quantité d'eau qui tombait. La terre en était détremmée au point d'être un borbier. L'armée de Portugal occupa les collines de Mozarbes, et le soir son avant-garde entra à Salamanque.

Le 16, le duc de Dalmatie continua la poursuite de l'ennemi avec l'infanterie. Le 6^e division l'atteignit à San-Muñoz, au passage de la Huebra, et lui fit éprouver quelques pertes. Le général Ed. Paget, qui se trouvait à la queue de la colonne du centre, fut pris. La cavalerie ramassa 3,500 prisonniers. On jugea que c'était peu dans l'état de confusion où était l'ennemi. Fatiguées d'une retraite aussi longue et manquant de vivres, les troupes anglaises avaient beaucoup de traînards, et se livraient à des désordres qui rappelaient la retraite de leur première campagne dans la péninsule. Elles passèrent l'Aguéda le 20 novembre, et prirent des cantonnements en Portugal.

Deux divisions de l'armée de Portugal restèrent sur le Tormès; les autres prirent des cantonnements sur le Douro. Le général Drouet eut le commandement de cette armée en attendant l'arrivée du général Reille, qui y avait été nommé par l'empereur. Ce général était alors en Aragon, et fut obligé, pour se rendre à sa destination, de faire un détour par Jaca, Oleron et Bayonne. Le roi donna au général Drouet le commandement de l'armée du Centre, et joignit à cette armée, qui fut placée à Ségovie, la division Barrois de l'armée du Midi. On forma une autre seconde division, qui fut commandée par le général Sémélé. De San-Muñoz l'armée du Midi était revenue sur le Tormès, et était

allée à Puente del Congosto. De là elle avait passé dans la province d'Avila par le Puerto de Villatoro. La vallée du Tage lui fut assignée pour ses cantonnements. Le duc de Dalmatie eut son quartier-général à Tolède. L'empereur l'appela l'année suivante à son armée d'Allemagne, et nomma au commandement de l'armée du Midi le général Gazan.

L'auteur du *Précis* donne les détails suivants sur l'escadre de sir Home Popham. Elle parut le 20 juin en vue de Santoña, et débarqua le 24 dans le port d'Algorta quelques troupes qui détruisirent les fortifications de la côte. Elle s'empara le 6 juillet de Castro Urdiales dont le port lui devint fort utile pour communiquer avec Mendizabal. Elle fut repoussée trois fois devant Guettaria, deux fois devant Bilbao, et une fois devant Santander, où elle avait débarqué des troupes et attaqué les forts élevés en avant de la ville. C'est par toutes ces démonstrations qu'elle parvint à retenir le général Caffarelli dans le nord de l'Espagne à l'époque de la bataille de Salamanque. Nous avons vu que ce général avait ensuite coopéré au mouvement offensif de l'armée de Portugal sur le Douro. A son retour, au mois de novembre, il se mit à la poursuite des bandes espagnoles qui avaient profité de son absence pour agir avec une nouvelle activité. Il fit entrer la division Vandermaesen dans la Navarre pour débloquer Pampelune que cernaient les bandes de Mina.

En novembre, dans le royaume de Valence, le duc d'Albuféra avait retiré une brigade de l'Aragon et une autre de la Catalogne pour se renforcer sur la ligne du Jucar, sur laquelle il était important qu'il se maintînt pour communiquer avec Madrid. Après le départ de la brigade Paris, le général Reille se trouva trop faible pour

garder les points fortifiés de Calatayud et d'Almunia sur la route de Madrid, et ceux de Borja et de Tarragona sur la route de Bilbao. Il les évacua le 10 novembre, époque voisine de celle où il remit le commandement de la rive droite de l'Èbre au général Sévéroli. De Moscou, l'empereur avait donné l'ordre au duc d'Albuféra de démanteler Tarragone et autres places de la Catalogne. Le maréchal ne pouvait ouvrir Tarragone avant d'avoir fait conduire en France la nombreuse artillerie qui s'y trouvait; mais, faute de troupes en Catalogne pour escorter les convois que cette opération exigeait, il ne put l'entreprendre.

A la fin de cette année, les cortès placèrent les armées espagnoles sous le commandement de Wellington, et en changèrent encore une fois l'organisation.

CAMPAGNE DE 1813.

PREMIÈRE PARTIE.

Force des armées françaises. Composition de l'armée anglo-portugaise.

Grand mouvement de l'ennemi pour tourner notre droite. Retraite des armées françaises. Bataille de Vitoria. Siège de Tarragone par une expédition anglaise. Levée du siège. Évacuation de Valence.

La force totale des troupes françaises dans la Péninsule se trouva réduite en 1813 à 197,000 hommes présents sous les armes. Les quatre armées du Midi, du Centre, du Portugal et du Nord ne pouvaient pas, en y comprenant même la garde du roi, réunir au-delà de 90,000 hommes, dont 9,000 de cavalerie. L'armée anglo-portugaise comptait 76,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie; savoir: 48,000 Anglais et 28,000 Portu-

gais. Les corps espagnols qui devaient agir de concert avec elle montaient à 40,000 hommes.

Aux bandes nombreuses de guérillas qui infestaient depuis long-temps les provinces basques et la Navarre s'étaient joints des corps réguliers. Mendizabal, Longa, Campillo et autres chefs pouvaient réunir environ 16,000 hommes, tant dans la Biscaye que dans le Guipuscoa et l'Alava. Ils étaient maîtres de tous les postes de la côte depuis Santander jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa, à l'exception de Santoña et de Guetaria. Mina, de concert avec Duran, Amor et Tabueca, pouvait réunir en un jour dans la Navarre 18,000 hommes d'infanterie et 1,000 hommes de cavalerie. Les communications avec la France étaient complètement interrompues, lorsque, le 22 février, le général Clauzel succéda au général Caffarelli dans le commandement de l'armée du Nord. On ne peut nier que cet état de choses ne fût l'effet des dispositions que le roi avait adoptées, contrairement aux avis de son major-général. Persuadé que le siège de son gouvernement dans la capitale lui donnait une influence politique qu'il fallait ménager, il continuait à avoir son quartier-général à Madrid, et à tenir une grande partie de son armée au S. de cette ville. L'empereur, mécontent de ce système, blâma sévèrement son frère; dès le mois de janvier, il lui avait ordonné de porter son quartier-général à Valladolid, et de renforcer l'armée du Nord. Le roi ne se pressant pas d'exécuter ces ordres, le ministre de la guerre écrivit directement, le 12 mars, au général Reille, pour qu'il mît à la disposition du général Clauzel 20,000 hommes. Cependant, le 17 mars, le roi quitta Madrid, et le mois suivant il envoya à l'armée du Nord les quatre divisions de l'ar-

mée du Portugal : Foy, Barbot, Taupin et Sarrut. Le général Clauzel, ayant alors sous ses ordres sept divisions d'infanterie, à la vérité bien faibles, eut des succès ; le 24 avril, il quitta Pampelune avec les divisions Abbé, Vandermaesen, Taupin et Barbot, et se mit à la poursuite de Mina : il vint à bout de le chasser de la Navarre.

Le général Foy arriva à Bilbao avec sa division et celle du général Sarrut pour opérer en Biscaye ; il rallia à lui la division Palombini, laissa une brigade sur le Rio-Deva pour contenir les bandes del Pastor dans le Guipuzcoa, et se porta sur Castro-Urdialès pour assiéger cette place. Le siège fut commencé la nuit du 6 au 7 mai, et terminé le 11. Le port et la rade de Castro-Urdialès donnaient à la vérité de grandes facilités aux Anglais pour débarquer des troupes en Biscaye ; mais on se demande à quoi pouvait nous servir cette place à la veille de quitter l'Espagne. La division Sarrut rejoignit l'armée de Portugal.

L'armée anglo-portugaise était composée de 9 divisions d'infanterie, 3 brigades de même arme, 10 brigades de cavalerie et 16 batteries d'artillerie. La 1^e division, Howard, était de 9 bataillons ; la 2^e division, William Stewart, de 15 ; les divisions Picton, Cole, Leith, H. Clinton, et A. Dalhousie, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e, étaient chacune de 12 bataillons ; la division légère, Carl von Alten, était de 7, et enfin la division portugaise de sir John Hamilton était de 9. La brigade anglaise de lord Aylmer, et les brigades portugaises Bradford et Pack ou Wilson, étaient chacune de 5 bataillons : total 115 bataillons, que l'on ne saurait guère évaluer à moins de 600 hommes l'un, rangs et files, à l'ouverture de la campagne (1). Les 10

(1) En novembre, les bataillons étaient réduits, les uns à 450 hommes, rangs et files, et les autres à 350.

brigades de cavalerie étaient fortes de 25 régiments, 3 des gardes, 11 de dragons, 5 de hussards et 6 régiments portugais. Toute la cavalerie était commandée par sir Stapleton Cotton; trois batteries étaient attachées à cette arme; 4 autres batteries, dont une de pièces de 18, composaient la réserve d'artillerie. A ces forces il faut ajouter 6 divisions (2) de la 4^e armée espagnole, et l'armée de réserve d'Andalousie, montant ensemble à 40,000 hommes, ainsi que nous l'avons dit.

Maître du Portugal et de la Galice, disposant de forces considérables, Wellington résolut de décider l'évacuation de l'Espagne par un grand mouvement sur notre flanc droit. On ne peut nier que ce projet n'ait été bien combiné. Du reste, il ne présentait d'autres difficultés que celles des marches qui devaient s'exécuter par de mauvais chemins dans des pays montueux. 6 divisions d'infanterie, savoir : la 1^{re}, la 3^e, la 4^e, la 5^e, la 6^e, et la 7^e, les brigades Pack et Bradford, et cinq brigades de cavalerie, passèrent le Douro en Portugal, près de Lamégo, dans les premiers jours de mai, et se dirigèrent sur Bragance, Vimiozo et Miranda de Douro. Ces troupes étaient commandées par le général Graham; elles traînaient à leur suite un équipage de ponts qui

(2) De ces six divisions, la 1^{re}, celle de Morillo, était détachée avec le général Hill, la 2^e, celle de don Carlos d'España, fut employée au blocus de Pampelune; la 6^e, celle de Longa, était peu de chose; les trois autres, 3^e, 4^e et 5^e, commandées d'abord par don Pedro Agustin Giron, passèrent dans le mois d'août sous les ordres du général M. Freyre. Le général Giron remplaça La Bisbal dans le commandement de l'armée de réserve d'Andalousie. La 4^e armée était forte de 32,000 hommes, infanterie et cavalerie, partagés en huit divisions. Les deux divisions qui n'étaient pas avec Wellington ne laissaient pas que d'appuyer ses opérations; celle de Mendizabal bloquait Santoña, et celle de Mina était dans la Navarre.

devait leur servir à jeter un pont sur le Douro pour se lier avec le général Hill. Mais la communication s'établit par Toro. Wellington passa le Douro, joignit la gauche de son armée le 29 à Miranda, et assista au passage de l'Esla, qui eut lieu le 31. La cavalerie passa à gué, et l'infanterie sur un pont; à la même époque, l'armée espagnole de Galice arriva à Benavente.

La droite de l'armée anglaise, commandée par le général Hill, se composait de la division légère, de la 2^e division, de la division portugaise, de la division espagnole de Morillo et de 5 brigades de cavalerie; elle arriva à Toro le 3 juin.

Le 7, toute l'armée alliée passa le Carrion. Les Espagnols remontèrent la Pisuerga et se portèrent sur Aguilar del Campo. Dans les journées des 8, 9 et 10, l'armée anglo-portugaise passa la Pisuerga; la gauche se dirigea ensuite sur Villadiego, où le 13 Wellington eut son quartier-général; la droite marcha par Castroxériz sur Burgos.

Ce grand mouvement prit le roi entièrement au dépourvu; il ne put pas en avoir connaissance avant le 22 mai. Il fut obligé de se résoudre à évacuer l'Espagne sans avoir fait échelonner sur la route de l'armée les approvisionnements de vivres nécessaires pour les troupes, et pour les parcs et convois qui les accompagnaient. Le 2 juin, les équipages du roi, les employés et les nombreuses familles espagnoles qui encombraient Valladolid en partirent pour se rendre à Burgos; on y dirigea également le grand parc sous l'escorte de 4,000 hommes. L'armée se mit en retraite le 3; le 9, l'armée de Portugal prit la position d'Estepar derrière l'Hormaza. Les armées du Centre et du Midi prirent position aux environs de Burgos. Les journées du

10 et du 11 se passèrent sans événement important. On prépara la destruction du château de Burgos : les immenses convois qui avaient précédé l'armée filèrent sur Vitoria, et malheureusement avec l'ordre de s'y arrêter.

Les troupes de l'armée qui étaient avec le général Clauzel ayant été détachées en vertu d'un ordre direct de l'empereur, le roi s'était d'abord adressé au ministre de la guerre à Paris pour obtenir qu'elles lui fussent renvoyées : ainsi, cette dépendance dans laquelle l'armée du Nord était des ordres du ministre, se présenta encore ici comme une circonstance fatale. Enfin le 9, Joseph se décida à envoyer au général Clauzel l'ordre de venir le joindre ; cet ordre lui fut porté par un détachement de 1,500 hommes, qui se dirigea sur la Navarre par San Domingo de la Calzada et Logroño.

Le roi n'était pas sans avoir reçu des avis qui l'informaient des projets de lord Wellington. Le major-général avait proposé de diriger l'armée de Portugal sur Villarcayo et Médina de Pomar pour retarder la marche de l'ennemi et observer ses mouvements ; mais des personnes de l'état-major du roi, considérant comme impraticables à l'artillerie les chemins qui conduisent sur le haut Ebre, ne croyaient pas qu'il fût possible à Wellington d'y engager son artillerie ; elles pensaient qu'il suivrait la route royale de Burgos et ne porterait sur sa gauche que quelques troupes espagnoles : cette opinion fut adoptée. Le roi considéra d'ailleurs qu'après avoir rallié l'armée du général Clauzel, il serait en état de se porter lui-même sur les communications de l'ennemi.

Le 12, les reconnaissances envoyées par les armées de Portugal et du Midi sur leur droite découvrirent le

mouvement que le général Hill faisait faire à sa cavalerie et à la division légère pour tourner par Isar la position d'Estepar. Quoique pressées par la cavalerie de l'ennemi et souffrant du feu de son artillerie à cheval, les troupes françaises se retirèrent dans un ordre admirable ; le soir, à 10 heures, toute l'armée se mit en marche sur la route de France, et le 16, elle prit position sur l'Ebre. L'armée du Centre occupait Haro ; l'armée du Midi avait laissé une avant-garde en avant du défilé de Pancorvo, et occupait Miranda, où le roi avait son quartier-général ; l'armée de Portugal, qui s'étendait jusqu'à Frias, donna, le 17, les premières nouvelles du passage de l'Ebre par l'ennemi. Les corps espagnols avaient passé à Polientès le 14 ; le corps de Graham le même jour à Rocamunda et à San Martin de Linès, et la plus grande partie du corps du général Hill le 15 à Puente de Areñas. Toute l'armée ennemie, à l'exception d'une division qui resta à Medina de Pomar, marchait par sa droite pour se porter sur la route de Vitoria. La division Maucune qui était à Frias s'était trouvée enveloppée par une colonne ennemie ; elle était néanmoins parvenue à se dégager et à gagner Espejo sur la route d'Orduña à Miranda. Le roi tint conseil : le comte Reille proposa de se rapprocher de la Navarre en marchant par la rive droite de l'Ebre ; le roi, qui comptait sur l'arrivée très prochaine, à Vitoria, de la division du général Foy et des quatre divisions qui étaient sous les ordres du général Clauzel, ordonna la retraite sur cette ville, où déjà se trouvait tout le matériel des évacuations.

L'unique voie de salut qui restait au roi était même incertaine, parce qu'il n'était pas impossible que l'ennemi arrivât sur la Zadorra avant que l'armée eût passé

le défilé de Puebla de Arganzon, que s'ouvre la Zadorra pour entrer dans le bassin de l'Ebre et que traverse la grande route de Miranda à Vitoria. La résolution du roi arrêtée, le comte Reille se porta rapidement, dans la nuit du 18 au 19 juin, à Subijana de Morillos sur le Rio Bayas pour défendre ce point important, pendant que les deux autres armées passeraient le défilé.

Le 19, l'armée du Midi prit position sur les hauteurs en avant d'Ariñez, sa droite à la Zadorra dans la direction de Tres Puentes, et sa gauche à la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de l'Ega de celle de la Zadorra; ses avant-postes observaient le défilé de la Puebla. L'armée du Centre se plaça en seconde ligne à la hauteur du village de Gomecha; enfin l'armée de Portugal se déploya en troisième ligne sur les hauteurs de Zuazo : toutes trois étaient à cheval sur la route de Vitoria, à une assez grande distance de cette ville; mais le 21 au matin, le comte Reille quitta la position de Zuazo et vint prendre celle d'Aranguiz sur la route de Bilbao à Vitoria, sur la rive droite de la Zadorra : il ne lui restait que sa cavalerie et deux divisions d'infanterie. La division Maucune venait de le quitter pour escorter deux grands convois de réfugiés espagnols qui devaient être dirigés sur Bayonne. Le motif d'humanité l'emporta dans l'esprit du roi sur les considérations militaires qui auraient dû l'empêcher de détacher une nouvelle division de son armée dans un moment aussi critique; il était sans nouvelles du général Foy, et savait seulement que le général Clauzel avait quitté Pampelune et s'était dirigé sur Logroño; il comptait sur lui pour le 21 au matin au plus tard. Le général Clauzel arriva le 21 au soir. Le comte Toréno rapporte (1)

(1) Tome v, p. 275.

que lord Wellington se déterminâ à attaquer le 21, sur l'avis qu'il reçut de l'alcade de San Vicente de la marche des divisions du général Clauzel. Il y avait toujours de l'imprudence de la part du roi à courir les chances d'une bataille dont l'issue malheureuse lui faisait perdre la grande communication avec la France, et l'obligeait à se retirer sur Pampelune par des chemins impraticables à l'artillerie. Mais S. M. ne put se résoudre à quitter l'Espagne sans avoir tenté le sort des armes. La route de Vitoria à Pampelune passe par Salvatierra et par la Borunda, vallée de la Navarre où coule l'Araquil, et qu'aucun col bien prononcé ne sépare de la vallée opposée, qui porte ses eaux à la Zadorra.

L'armée ennemie comptait 80,000 hommes, savoir : 40,000 Anglais, 20,000 Portugais et 20,000 Espagnols; l'armée française montait à 45,000 hommes. Le 20, le corps du général Hill et trois divisions anglaises passèrent le Bayas et s'approchèrent de la Zadorra. Dans le même temps, le général Graham, avec trois autres divisions anglaises et l'armée de Galice, s'avancait par la route d'Orduña à Vitoria, contre la position occupée par l'armée de Portugal.

Le 21, au matin, le général Hill passa la Zadorra à Puebla de Arganson, força le défilé de ce nom, et fit attaquer par le général Morillo les hauteurs auxquelles s'appuyait la gauche de la position occupée par l'armée du Midi. Le général Gazan ayant dégarni son front pour renforcer sa gauche, l'ennemi en profita pour s'emparer du village de Subijana de Alava; la prise de ce village permit à sa quatrième division de passer le pont de Nanclarès qui n'avait pas été coupé. Il y avait en arrière de l'armée du Midi les trois autres

ponts , de Villodas , de Tres Puentes et de Mendoza , qui également n'avaient pas été coupés et qui n'étaient même pas tous gardés. Une brigade de la division légère , conduite par un paysan, passa le pont étroit de Tres Puentes , et se porta à celui de Mendoza dont elle facilita le passage aux 3^e et 7^e divisions : le pont de Villodas fut abandonné. Le comte d'Erlon accourut avec deux divisions sur ce point ; l'action y fut des plus vives. Le roi s'était porté à la droite des troupes de l'armée du Midi dès le commencement de la bataille ; il reçut dans ce moment un rapport du comte Reille qui était attaqué par des forces infiniment supérieures aux siennes. La position de ce général forcée, le général Graham passant le pont qui unit les villages d'Abechucho et d'Arriaga , se rendait maître de Vitoria. Le danger était imminent : le roi ordonna aux comtes Gazan et d'Erlon de se replier sur la position de Zuazo ; mais ce mouvement était bien difficile pour des troupes qui étaient chaudement engagées. En effet, l'ennemi les suivit si vivement, que , malgré la protection qu'elles reçurent de 45 bouches à feu que le roi en personne avait fait établir sur la position par les soins du général Tirlet , elles ne purent s'y arrêter. Le roi se vit alors obligé d'ordonner la retraite sur Salvatiéra. Le général Reille , chargé de la couvrir avec l'armée de Portugal , défendit comme têtes de ponts les villages d'Abechucho et de Gamarra-Major , et ne se mit en retraite que quand les autres corps furent à sa hauteur. La grande quantité de voitures produisit un encombrement qui ralentit la marche du parc ; bientôt les conducteurs les abandonnèrent à la vue de quelques hussards ennemis qui avaient passé par les intervalles que les colonnes laissaient entre elles. L'armée, faible-

ment suivie par l'ennemi, se rallia dans la nuit, et continua sa retraite le lendemain en bon ordre.

Notre perte en tués, blessés et prisonniers, ne fut que de 6,960 hommes; mais 150 pièces de canon, 415 caissons, 1,500 voitures de bagages et tous les équipages du roi tombèrent au pouvoir de l'ennemi. L'armée arriva à Pampelune avec une pièce et un obusier. On croit que la nouvelle de ce revers, portée à Prague, pendant l'armistice de Dresde, influa sur la rupture des négociations, et détermina l'Autriche à entrer dans la coalition qui finit par renverser l'empereur; elle parvint le 8 juillet au quartier-général autrichien, à Brandeiss.

Le général Clauzel, qui se trouvait le 17 juin du côté de Logroño avec 14,000 hommes, arriva le 20 à San Vicente, et apprit le 21 au soir près de Vitoria que l'ennemi occupait déjà cette ville; il revint sur ses pas, suivit la vallée de l'Ebre, et informé à Tudela, qui a des communications avec Pampelune, des progrès de l'ennemi, il se dirigea sur Saragosse où il arriva le 1^{er} juillet. Il y laissa son artillerie et rentra en France par Jaca. Wellington s'était mis à sa poursuite avec six divisions d'infanterie et quatre brigades de cavalerie; il espérait le couper. Apprenant à Caséda sur l'Aragon, la marche de Clauzel sur Saragosse, il revint à Pampelune.

Trois routes, ou plutôt trois chemins difficilement praticables à l'artillerie de campagne, partent de Pampelune, dirigés vers la frontière de France: l'un est le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port, le plus praticable, par Burlada, Huarte, Zabaldiga, Zubiri, Viscarret, Burguette, Roncevaux et l'ermitage d'Ibañeta au port de Valcarlos. Ce chemin est dans la vallée de l'Arga

jusqu'à Zubiri. Le second conduit directement à Bayonne ; il passe par Burlada, Villava, Arre, Soraurren, Ostiz, Olague, Lanz, le col de Bélate, Elizondo sur la Bidassoa, le col de Maya et Urdax sur la Nivelle. Ce chemin entre à Villava dans la vallée où coule l'Ulzama, affluent de l'Arga et la quitte à Ostiz. A partir d'Ostiz, il remonte la vallée Anué à laquelle Lanz donne aussi son nom ; et le même nom de vallée de Lanz s'étend aussi, par erreur, à la partie inférieure de la vallée de l'Ulzama depuis Ostiz jusqu'à Arre, parce que de Lanz à Arre la direction des eaux est entièrement N.-S. (1). L'Ulzama est formé de deux cours d'eau qui descendent, l'un du col de Gorriti, l'autre du col d'Arraiz, et qui se réunissent au-dessus d'Orquin. Depuis le col d'Araiz jusqu'à Urricola en passant par Lizaso, son cours est dirigé vers le S.-E. D'Urricola à Oscain au-dessus d'Ostiz, son cours est dirigé assez exactement de l'O. à l'E. Le troisième chemin se sépare

(1) La vallée où coule l'Ulzama se divise en vallée de l'Ulzama depuis le col d'Arraiz jusqu'à Guelvenzu ; vallée Odieta depuis Guelvenzu jusqu'à Oscain ; vallée Olaibar entre Oscain et Olave, et enfin vallée Ezcabarte entre Olave et Arre. Sous ce dernier nom sont comprises les petites vallées qui sont au pied septentrional du mont Ezcaba ou San Cristoval, et dont les eaux vont à l'Ulzama.

La vallée où coule l'Arga, depuis son origine à Iragui jusqu'à son débouché dans le bassin de Pampelune, ne changeant pas de direction, n'est connue que sous le seul nom de vallée d'Esteribar.

L'Ulzama et l'Arga entrent dans le bassin de Pampelune par deux défilés étroits, difficiles à forcer pour une armée. Le mont San Cristoval a huit kilomètres de longueur, depuis Arre jusqu'à Ballariain, dans la vallée Ansoain, où l'on peut déboucher, à son autre extrémité, dans le bassin de Pampelune.

Nous n'avons pas fait mention de la route de Pampelune à Tolosa, parce qu'elle est tout entière en Espagne.

du second à Arre, et remontant au N.-O. par Orrío, Eildoz et Guelvenzu, il entre à Urricola dans la vallée de l'Ulzama, passe à Lizaso, au col d'Arraiz, à Donamaria, San Esteban de Lerin sur la Bidassoa, Sumbilla, le col d'Echalar, Sare et Saint-Pé sur la Nivelle.

Le 23 juin, le corps d'armée du général Reille quitta à Irurzun la route de Pampelune et prit celle d'Irun par Lizaso, San Esteban et Béra; il arriva le 26 à Irun, et communiqua avec le général Foy qui, après avoir défendu Tolosa un jour entier contre des forces de beaucoup supérieures aux siennes, avait pris une forte position à Andoain, entre Tolosa et Ernani. Le gros de l'armée alliée, à l'exception du corps espagnol de don Agustin Giron, avait suivi les troupes françaises dans leur retraite sur Pampelune; le corps espagnol avait pris le 22 la route de France, et avait rencontré, le 23, à Mondragon, à dix lieues de Vitoria, le général Foy qui occupait cette ville avec une avant-garde pour protéger la marche du convoi du général Maucune, et couvrir Vergara où la garnison de Bilbao et d'autres troupes devaient le joindre. Le même jour, l'ennemi avait détaché de Salvatierra le corps du général Graham, qui devait, passant par le port de San Adrian, se porter à Villa Franca, et couper ainsi la retraite au général Foy; ce projet ne réussit pas : les deux généraux français unirent leurs forces, couvrirent à temps Villa Franca, et le général Foy, faisant l'arrière-garde, défendit Tolosa.

Le 25, l'armée du Centre prit la route d'Urdax, et celle du Midi la route de Saint-Jean-Pied-de-Port; toutes deux rentrèrent en France.

Pendant ces événements, le duc d'Albuféra était

encore sur les frontières du royaume de Valence et de Murcie avec environ 15,000 hommes; il contenait un corps anglo-sicilien de 10,000 hommes, les deux divisions espagnoles, Whittingham et Roche, au service de l'Angleterre, et une partie de la seconde armée espagnole commandée par le général Elio, qui avait remplacé don José O'Donnell. A ces forces devaient se joindre les troupes régulières de la 3^e armée espagnole que le duc del Parque devait amener. Wellington qui avait été à portée d'apprécier le bon effet qu'avaient produites en Biscaye les entreprises que sir Home Popham avait exécutées avec quelques centaines de marins et les guérillas, avait vivement engagé les ministres à appuyer les opérations des Espagnols en Catalogne par des diversions sur la côte. Afin de lier ces opérations avec celles des autres armées, les ministres lui en avaient confié la direction dès le mois d'août 1812. La présence des trois armées françaises qui, vers ce temps, furent réunies dans le royaume de Valence, empêcha l'ennemi de mettre à exécution ses projets. Le général Maitland éleva des lignes autour d'Alicante, et reçut l'ordre d'y rester avec les divisions Roche et Whittingham. Sir John Murray qui le remplaça devait commencer ses opérations après que l'armée anglaise serait entrée dans la Castille; il devait prendre 10,000 hommes des troupes qui étaient sous ses ordres, débarquer en Catalogne, et faire une attaque brusque sur Tarragone. Elio et del Parque devaient d'abord rester sur la défensive dans les lignes d'Alicante, et n'en sortir que lorsque le maréchal Suchet aurait marché au secours de Tarragone. Le duc d'Albuféra avait profité, le 11 avril, de la grande étendue de la ligne des alliés pour en enlever les détachements qui étaient à

Yecla et à Villena. Il n'avait pas été aussi heureux le 13 dans une semblable entreprise sur Castalla; il avait trouvé l'ennemi en position, et après quelques tentatives d'attaque, il avait repassé le Puerto de Biar et était retourné à San Felipe. Les alliés ont donné à cette action le nom de bataille de Castalla.

Le 3 juin, le général J. Murray débarqua à Salon avec 16,000 hommes, et vint mettre le siège devant Tarragone. D'un côté, une brigade qu'il détacha sur la route de Tortose s'empara du fort de Balaguer; de l'autre, le général Copons prit position sur la route de Barcelone, à quelque distance en arrière de Villa Franca. Le maréchal Suchet arriva à Tortose, le 10 juin; la prise du fort de Balaguer l'empêcha d'aller plus loin (1); mais le général M. Mathieu avait passé le Llobregat le même jour et marchait sur Tarragone.

Dans ces circonstances, le général Murray, après avoir tenu conseil, leva le siège; et, pour n'être pas retardé dans sa retraite vers la mer, il abandonna toute sa grosse artillerie et dirigea son artillerie de campagne et sa cavalerie vers le col de Balaguer pour les faire rembarquer sur ce point sous la protection du fort. Mais au lieu de revenir sur-le-champ à Alicante pour s'unir aux armées espagnoles, il débarqua son infanterie au col de Balaguer et y resta quelques jours. Sir William Bentinck arriva sur ces entrefaites, prit le commandement, et ramena les troupes à Alicante. Sir John Murray passa en 1814 devant un conseil d'enquête qui blâma sa conduite.

Le maréchal Suchet évacua Valence le 4 juillet, et se dirigea vers Barcelone; il laissa des garnisons à

(1) Mémoires du colonel Laffaille, page 287.

Denia, Sagonte, Peniscola, Morella, Tortose, Tarragone, Lérída, Méquinenza et Monzon. La force de ces garnisons montait à 10,000 hommes.

DEUXIÈME PARTIE.

Retour du duc de Dalmatie à l'armée d'Espagne. Position des Anglais. Bataille de Sorauen. Projets du duc de Dalmatie. Mouvement du duc d'Albuféra sur Tarragone. Tentative pour secourir Saint-Sébastien. Prise de cette place par l'ennemi. Il passe la Bidassoa. Reddition de Pampelune. Attaque des positions de la Nivelles par l'ennemi. Passage de la Nive. Combats livrés par le duc de Dalmatie aux environs de Bayonne. Traité de l'empereur avec Ferdinand.

Après la défaite de Vitoria, le duc de Dalmatie fut investi, sous le titre de lieutenant de l'empereur, du commandement de toutes les troupes qui étaient sur la frontière d'Espagne. Il avait quitté la Péninsule à la fin de mars; le 12 juillet, il arriva à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il s'attacha à rétablir la discipline dans l'armée, et à lui rendre la force morale que les revers lui avaient fait perdre. Il lui donna une nouvelle organisation, dans laquelle l'infanterie fut répartie en neuf divisions et une réserve. Le comte Reille eut le commandement de l'aile droite, forte de 16,000 hommes, divisions Foy, Maucune et Lamartinière, 1^{re}, 7^e et 9^e; le comte d'Erlon le commandement du Centre, environ 20,000 hommes, divisions Darmagnac, Abbé et Maransin (1), 2^e, 3^e et 6^e; enfin, le baron Clauzel le commandement de l'aile gauche, divisions Taupin, et

(1) En l'absence du général Darricau.

Conroux, Vandermaesen, 4^e, 5^e et 8^e, environ 17,000 hommes. Le général Villatte commandait la réserve, forte de 10,000 hommes. La cavalerie consistait dans deux divisions de dragons et une division de chasseurs et hussards. L'artillerie manœuvrait 86 pièces de canon. L'armée comptait environ 69,000 hommes dont 6,000 de cavalerie, non compris 9,000 hommes répartis dans les places ; elle gardait les passages des Pyrénées depuis Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa. Le maréchal donna des ordres pour fortifier tous les postes de la ligne et pour couvrir Bayonne et Saint-Jean-Pied-de-Port par de vastes camps retranchés ; son quartier-général était à Ascain.

Celui de Wellington était à Lesaca ; son armée occupait les différents passages de la chaîne des Pyrénées par des postes liés entre eux depuis le col de Roncevaux jusqu'à la mer. Ces postes couvraient le blocus de Pampelune et le siège de Saint-Sébastien, deux opérations que la supériorité des forces de l'ennemi lui permettait de mener de front.

La brigade Byng d'infanterie anglaise de la 2^e division, et la division espagnole de Morillo étaient sur la droite dans le passage de Roncevaux. Le général Cole était posté avec la 4^e division à Viscarret pour soutenir ces troupes ; la 3^e division était en réserve à Olague, dans la vallée de Lanz. L'armée espagnole d'Andalousie bloquait Pampelune.

Le général Hill occupait la vallée de Baztan avec les deux autres brigades de la 2^e division et la division portugaise du comte d'Amarante, dont il avait détaché la brigade Campbell aux Alduides, *sur le territoire français*, afin de couvrir sa droite.

La 6^e division était en réserve à San Estevan, sur

la gauche du général Hill ; la 7^e gardait le puerto d'Echalar ; enfin la division légère était en avant de Véra.

La division espagnole de Longa gardait la communication entre les troupes qui étaient à Véra et les trois divisions de la 4^e armée espagnole qui occupaient le camp de San Marcial, dont la gauche s'appuie à Irun.

Enfin, la 1^{re} et la 5^e division d'infanterie anglaise et les brigades d'infanterie portugaise de Pack et de Bradford prirent position sur la rive gauche de la Bidassoa après que le siège de Saint-Sébastien fut levé.

La cavalerie était à Tafalla.

Le défaut de cette position était d'être très étendue, et que les troupes qui étaient en première ligne ne pouvaient pas se soutenir l'une l'autre, et ne pouvaient recevoir d'appui que de celles placées en arrière d'elles. On remarquera particulièrement que la gauche ne pouvait se lier avec la droite que par les cols de Bélate et d'Arraiz ; que la communication par le col d'Arraiz, qui était plus sûre, était plus longue. Cette observation aidera à comprendre les dispositions que le duc de Dalmatie avait faites pour la bataille du 28 juillet, que nous appelons bataille de *Sorauren*, et que les Anglais appellent la bataille des Pyrénées.

L'empereur avait donné l'ordre au duc de Dalmatie de reprendre l'offensive et de rentrer en Espagne : l'entreprise était difficile, sur quelque point qu'on voulût essayer de pénétrer. Le 23 juillet, le duc de Dalmatie fit venir le comte Reille avec ses trois divisions à Saint-Jean-Pied de Port. Le général Clauzel devait déboucher dans le bassin de Pampelune par la vallée de l'Arga ; le comte d'Erlon devait le joindre en s'avan-

çant par la seconde des trois routes que nous avons indiquées page 161. Le comte Reille devait s'élever sur le mont Arola, en suivre la crête jusqu'au plateau de Lindous, couper la retraite aux troupes ennemies qui étaient dans les Alduides, et menacer par sa droite les cols d'Urtiague, de Renacabal et de Bélate (1). Enfin, le général Vilatte devait régler ses mouvements sur ceux des troupes ennemies qui étaient en face de lui, et, si elles se retiraient, passer la Bidassoa et se porter sur Ernani; il s'arrêta en face de Véra.

Le 25, jour fixé pour l'attaque, toutes les divisions reçurent pour quatre jours de vivres, et se mirent en marche. Les avant-gardes des deux corps, qui étaient sous les ordres immédiats du duc de Dalmatie, enlevèrent les premières positions de l'ennemi, savoir, à la gauche la montagne de Lisserataca, qui se lie au plateau d'Altobiscar, et à la droite le col d'Archestoy. De son côté, le comte d'Erlon attaqua l'ennemi, lui prit quatre pièces de canon, mais il ne s'avança pas au-delà du col de Maya. Il ne poussa pas le général Hill, comme il semble qu'il aurait dû le faire, attendu la supériorité de ses forces sur celles du général anglais. Le 26, le général Clauzel franchit le col de Roncevaux, et continua sa route par Espinal, Viscarret et Linzoain. Après avoir enlevé le col d'Archestoy, le général Reille suivit la crête du mont Arola; mais obligée de marcher sur un front étroit bordé de précipices, la tête de sa colonne ne put pas prévenir l'ennemi le 25

(1) Voyez la carte qui est jointe au mémoire de Beaulac sur la guerre entre la France et l'Espagne dans les Pyrénées-Occidentales (Paris, 1801), et la carte des Pyrénées-Occidentales de l'Atlas de l'histoire des guerres de la révolution par le général Jomini.

au plateau de Lindous. Le 26 au matin, l'ennemi évacua ce point. Le général Reille reçut l'ordre de suivre le mouvement des divisions du général Clauzel, et autant que possible par les hauteurs ; mais un brouillard épais qui s'était levé la veille sur le soir, lui cachant toute direction, il se décida à se rendre à Espinal.

Averties du danger qu'elles couraient, toutes les troupes ennemies s'étaient mises en mouvement le 25. La brigade portugaise, qui était aux Alduides, craignant d'être coupée, ne rejoignit pas le général Hill. Elle s'unit à la 3^e division, aux ordres du général Picton, qui avait quitté Olague et marchait par sa droite pour soutenir le général Cole sur la grande route de Pampelune. Ces deux généraux se concertèrent en l'absence du général en chef, qui était alors devant Saint-Sébastien, et prirent le 27 au matin une forte position entre Zabaldiga, sur l'Arga, et Sorauren sur l'Ulzama. Cette position, à laquelle le village d'Oricain, qui est entre Arre et Sorauren, donne son nom, était un peu reculée, mais elle couvrait bien le blocus de Pampelune. Il était comme impossible d'en tourner la gauche, en arrière de laquelle s'élève la barrière du mont Ezcaba ou San-Cristoval. Pour en tourner la droite, il fallait franchir le val d'Eguès, arrosé par l'Urby, qui se jette dans l'Arga à Huarte. Les villages de Zabaldiga et de Sorauren, points de départ de l'armée française dans la journée du 28, sont éloignés l'un de l'autre de quatre kilomètres, et unis par un chemin qui, à partir de Sorauren, remonte un long ravin, franchit un petit col et descend dans un autre ravin jusqu'à Zabaldiga. La montagne d'Oricain tombe par des pentes rapides dans ces ravins. Elle ne fut d'abord occupée que par la division Cole, la brigade Byng, la brigade Campbell et

deux régiments espagnols tirés du blocus de Pampelune. Le général Picton s'était placé en arrière de la droite ; une partie de sa division était en avant de Huarte sur le mont Saint-Michel, qui se lie à la montagne d'Oricain par un col assez élevé, et l'autre était sur les hauteurs d'Olaz, sur le versant gauche du val d'Eguès. La division espagnole de Morillo était en réserve.

Le 27, les six divisions françaises qui étaient arrivées la veille à Linzoain, au pied du col de Zubiri, franchirent ce col et entrèrent dans la vallée de l'Arga. Le général Clauzel marcha par la rive droite de l'Arga avec l'artillerie et la cavalerie ; le général Reille marcha par la rive gauche. Arrivé près de Zabaldiga, le général Clauzel arrêta la tête de sa colonne, et prenant une direction à droite avec les divisions Taupin et Vandermaesen, il occupa une montagne en face de celle d'Oricain, et poussa des avant-postes jusqu'à Sorauren dont il s'empara. La division Conroux entra à Zabaldiga ; le lendemain elle occupa Sorauren. Le général Reille arriva en même temps à Iroz, qui est à peu près à la hauteur de Zabaldiga, de l'autre côté de l'Arga. D'après les ordres du général en chef, la division du général Foy, soutenue par la 1^{re} division de cavalerie, resta sur la rive gauche de l'Arga, et devait faire des démonstrations d'attaque contre la droite de l'ennemi. Le général Foy prit position à Alzuza sur le versant droit du val d'Eguès en vue de Pampelune.

Les dispositions qu'exige une bataille, afin qu'il y ait de l'ensemble dans les attaques des différents corps qui doivent être engagés, ne permirent pas d'aborder l'ennemi le 28 avant une heure de l'après-midi : à cette heure sa gauche avait été renforcée par une nou-

velle division, la 6^e, qui avait quitté San Esteban le 25, et passé le col d'Arraiz pour se diriger sur Pampelune. Le général Conroux, qui depuis le matin voyait arriver ces troupes ennemies sur la rive droite de l'Ulzama, s'engagea avant l'heure fixée. La bataille fut livrée par les trois divisions du général Clauzel, une brigade de la division Maucune et une brigade de la division Lamartinière : l'artillerie ne put y prendre aucune part; il en fut de même de celle de l'ennemi. Une chapelle située sur un contre-fort qui se détache vers Sorauren, fut particulièrement le théâtre d'une attaque fort opiniâtre par la division Taupin. Nos troupes parvinrent par des efforts de courage inouïs à se rendre maîtresses de quelques uns des points de la montagne d'Oricain; mais elles ne purent s'y maintenir : à cinq heures, le duc de Dalmatie fit cesser le combat; et, occupant lui-même une position très forte parallèle à celle de l'ennemi, il résolut d'y attendre des nouvelles de sa droite. Notre perte fut évaluée à 2,400 hommes; la proportion du nombre des officiers qui furent atteints, à celui des soldats, était considérable.

Renonçant à déboucher sur Pampelune par les défilés de l'Arga, le duc de Dalmatie renvoya à Saint-Jean-Pied-de-Port son artillerie et partie de sa cavalerie, et résolut de manœuvrer par sa droite pour faire craindre à l'ennemi pour ses communications avec Tolosa et Vitoria, et par là le déterminer à battre en retraite.

Après avoir été chassé du col de Maya, le général Hill avait pris le 26 une très forte position à Irurita, en arrière d'Elizondo; mais il n'avait eu garde d'y rester. Le lendemain, il passa le col de Bélate et ar-

riva à Lanz. Apprenant que le maréchal Soult était à Sorauren, il se dirigea le 28 sur Lizaso, dans la haute vallée de l'Ulzama. La 7^e division y arriva le même jour par le col d'Arraiz. Le général Hill prit position en arrière de Lizaso, et le général Dalhousie près de Marcalain dans la vallée Juslapeña, à portée de soutenir le général Hill. A l'exception de la division légère qui après avoir abandonné Vera errait dans les montagnes, et des troupes qui couvraient le siège de Saint-Sébastien qui avait été levé, tous les corps ennemis se liaient maintenant entre eux.

Le comte d'Erlon arriva le 28 au soir à Lanz, et le lendemain à Ostiz. Le duc de Dalmatie se mit alors en mesure d'exécuter le 30 le mouvement dont nous avons parlé ; il joignit au comte d'Erlon la seconde division de cavalerie, et lui donna l'ordre de se diriger sur Lizaso et d'attaquer le général Hill. Le général Clauzel reçut l'ordre de se diriger sur Olague, après avoir cédé ses positions au comte Reille. La division du général Maucune devait, dans la nuit du 29 au 30, relever à Sorauren celle du général Conroux. Les deux autres divisions de l'aile gauche devaient dans la même nuit être relevées par les divisions Foy et Lamartinière. Le 30, à la nuit tombante, le comte Reille devait se diriger sur Lanz. Le projet du maréchal était de prendre sa ligne d'opérations par les cols de Bélate et de Maya. Tout était prévu dans les dispositions qu'il avait arrêtées le 29 pour l'exécution de ce mouvement qui paraissait ne présenter aucun inconvénient. La première division de cavalerie, qui était à Elcano, se porta sur Lanz en une marche en passant par Ilurdoz, Zubiri, Urtasun et Euguy. Aussitôt qu'elle fut en marche, le général Foy rappela ses postes, passa l'Arga à Zabal-

diga, et prit position sur la montagne qui est en face de celle d'Oricain, à la gauche de la division Maucune. Le général Lamartinière suivit avec sa division le mouvement du général Foy. Il ne resta dans la vallée de l'Arga qu'un bataillon du 122^e et le 13^e régiment de chasseurs. Ces troupes devaient gagner Lanz par Zubiri, Urtasun et Eugui.

Wellington avait employé la journée du 29 à assurer sa position, et devait attaquer le 30 celle du duc de Dalmatie. Aussitôt qu'au jour l'ennemi s'aperçut du mouvement qu'avaient fait les troupes françaises, il s'ébranla. Le général Piction se porta à Iroz, passa l'Arga et manœuvra pour couper au général Reille la retraite sur Lanz. La sixième division ennemie s'avança par les hauteurs de la rive droite de l'Ulzama, pour déborder le général Maucune et gagner un contre-fort qui est à la gorge du défilé de Sorauren. Plusieurs pièces mises en batterie le 29 sur la montagne d'Oricain croisaient leurs feux dans ce défilé. Le général Clauzel, dont les troupes au jour étaient encore échelonnées entre Sorauren et Ostiz, fit passer sur la rive droite de l'Arga une brigade de la division Conroux et une brigade de la division Vandermaesen. La position du général Reille n'étant néanmoins plus tenable, il se mit en retraite sur Ostiz. Les divisions Foy et Lamartinière, qui tenaient les hauteurs, ne furent pas entamées; mais la division Maucune, qui était pressée de front et en flanc et exposée au feu de l'artillerie ennemie, se retira en désordre et entraîna plusieurs régiments des divisions de l'aile gauche. Le général Reille rallia ses troupes en arrière d'Ostiz, entre Burutain et Esain, et, après être resté une heure dans cette position, il continua son mouvement sur Lanz.

Pendant ce temps, le général en chef dirigeait l'attaque contre le général Hill. Cette attaque eut un plein succès. Le général Abbé ayant enlevé une hauteur qui formait la gauche de la position que l'ennemi avait prise en arrière de Gorrouz, le général anglais ordonna la retraite de ses troupes sur Arostégui. Mais les progrès de Wellington dans la vallée de Lanz et le manque de vivres et de munitions déterminèrent le duc de Dalmatie à renoncer à ses projets et à modifier ses dispositions. Il résolut de diriger toute son armée sur San Estevan par le col d'Arraiz. La retraite commença le 31 dans la nuit. Le comte d'Erlon, chargé de faire l'arrière-garde, prit position avec ses divisions au pied du col pour arrêter l'ennemi pendant que l'armée gagnait San Estevan. Le lendemain, ce fut le général Clauzel qui fut chargé de couvrir la retraite de San Estevan à Echalar par Sumbilla : l'une de ses divisions prit position au-dessus de ce village, et les deux autres marchèrent à mi-côte pour laisser la route aux divisions du comte d'Erlon. La cavalerie et la partie de ses divisions que le comte Reille avait pu réunir formaient la tête de la colonne.

Les 2^e, 7^e et 4^e divisions anglaises suivirent l'armée française, les deux premières par Donamaria et l'autre par Bélate. Celle-ci passa la Bidassoa à Elizondo et vint attaquer la division du général Vandermaesen qui était placée au-dessus de Sumbilla. La division légère avait reçu l'ordre de se diriger sur Yanci, non loin de la Bidassoa, où se trouve un pont sur cette rivière près duquel il fallait passer. Elle n'y arriva pas à temps. Le détachement espagnol qui y était fut successivement culbuté par les troupes du général Reille et du comte d'Erlon. Enfin, un dernier engagement eut lieu le 2 août au col

d'Echalar, que le général Clauzel gardait avec ses divisions. Il est cité comme une prouesse dans les rapports anglais. Le duc de Dalmatie, dont les troupes étaient fatiguées, n'avait point résolu de conserver ce point. La division du général Taupin couvrit la retraite, qui se fit avec ordre. Les divisions du centre prirent avec celles de l'aile gauche une position étendue, dont la gauche s'appuyait à la chaîne du mont Darrain, et la droite à la montagne de la grande Rhune. Celles de l'aile droite retournèrent à leur position de Saint-Jean de Luz, à l'exception de la division Foy qui resta à la gauche.

Lorsque le général Reille quitta le 30 au soir la position de Burutain pour se porter sur Lanz, il prit le chemin de la vallée avec les débris de la division Maucune et une brigade de la division Lamartinière. Il s'arrêta à Olague, où il reçut à temps l'ordre pour le mouvement du 31. Le général Foy, avec sa division, et le général Gauthier avec l'autre brigade de la division Lamartinière, devaient se diriger sur Lanz par un chemin situé à mi-côte sur le versant de la vallée. Mais le pays étant couvert et difficile, devant s'élever à chaque instant sur les crêtes pour en déposter l'ennemi; enfin, trompé par une colonne d'équipages et par une troupe nombreuse d'hommes isolés qui voulaient gagner Zubiri pour rentrer en France par Roncevaux, le général Foy s'égara et arriva, le soir, à Iragui, au fond de la vallée de l'Arga, à trois lieues de Lanz. Le général Gauthier, qui l'avait suivi, s'aventura à gagner Lanz dans la nuit avec sa brigade, les équipages et une partie des détachements des autres divisions. Il y arriva avant l'ennemi, passa le lendemain le col de Bélate, et rentra en France par le col de Maya. Le général Foy

regarda ce mouvement comme dangereux et pouvant compromettre le nombre considérable d'isolés qu'il avait ralliés. Il passa la nuit à Iragui, et s'éleva le 31 sur le col d'Urtiaga, où il prit position. Enfin, le soir il se dirigea sur le col de Berderitz en suivant la haute crête des Pyrénées. Le 1^{er} août, il voulut essayer de gagner le col de Maya ; mais l'ennemi y étant déjà arrivé, il descendit à Saint-Étienne de Baigorri. Le 2 août, il se dirigea sur Gambo. Le bataillon du 122^e et le 13^e régiment de chasseurs rentrèrent en France par Roncevaux.

Nous avons cru devoir entrer dans de longs détails sur cette expédition qui dura neuf jours, et dans laquelle le duc de Dalmatie surmonta les plus grandes difficultés. Le résultat ne fut pas ce que le maréchal devait espérer de ses combinaisons et de la bravoure que les troupes avaient montrée au début des opérations. L'ennemi reprit ses positions ; toutefois, Saint-Sébastien y gagna une prolongation de défense d'un mois.

La perte de l'ennemi ne fut, d'après ses rapports, que de 881 hommes tués, 5,510 blessés et 705 égarés ; total 7,096 hommes. L'auteur du *Précis* avance que celle de l'armée française dans ces neuf jours fut de 13,148 hommes, savoir : 1,908 hommes tués, 8,540 blessés et 2,700 prisonniers.

Voulant cependant remplir les intentions de l'empereur, le duc de Dalmatie écrivit plusieurs lettres, du 6 au 16 août, au duc d'Albuféra, pour lui proposer d'entrer en Aragon, de marcher sur Saragosse, et de menacer le flanc droit de l'armée anglaise. Le duc d'Albuféra avait à cette époque réuni les troupes du général Decaen, et se trouvait à la tête de 40,000 hommes, non compris les garnisons des places. Le 14 août,

il s'était dirigé sur Tarragone avec quatre divisions d'infanterie et toute sa cavalerie, et était arrivé le 16 dans cette ville sans avoir eu aucun engagement avec l'ennemi, qui s'était retiré à son approche. Il n'avait pas les moyens de ramener les 300 bouches à feu qui étaient dans cette place, mais il en retira la garnison, qui montait à 2,000 hommes, et en fit sauter les fortifications. Il revint ensuite à Barcelone, et prit position sur le Llobrégat. Il n'approuva pas le projet de son collègue; et, en effet, l'histoire de la guerre d'Espagne montre le défaut de toutes ces coopérations éloignées; mais sa correspondance laisse voir clairement que la proposition du duc de Dalmatie le blessa. Il s'en épancha avec le ministre de la guerre, qui intervint entre les deux maréchaux pour prévenir une mésintelligence qui pouvait être funeste au bien du service. Entrant dans les vues du ministre, le duc de Dalmatie s'empessa de renoncer au projet qu'il avait présenté (1).

Cependant l'ennemi avait repris le siège de Saint-Sébastien, et battait la place en brèche depuis plusieurs jours, lorsqu'à la fin d'août le duc de Dalmatie résolut de tenter un nouvel effort pour la secourir. Dans la journée du 31, les deux divisions qui restaient au général Reille et la réserve passèrent la Bidassoa, partie à gué et partie sur un pont qui fut jeté sous la protection de notre artillerie de la rive droite, au-dessous de Biriadou. Elles devaient enlever le camp retranché de San Marcial, qui était occupé par les trois divisions

(1) Voy. l'ouvrage de M. Choumara, ancien capitaine du génie, qui a pour titre : *Considérations militaires sur les mémoires du maréchal Suchet et sur la bataille de Toulouse*, in-8°, Paris, 1838, page 121.

espagnoles du général Freyre. Dans le même temps, le général Clauzel, qui avait sous ses ordres quatre divisions, passa la Bidassoa à gué au-dessous de Vera avec trois divisions; il laissa la 4^e sur la rive droite pour observer les mouvements de l'ennemi sur les hauteurs de Santa - Barbara. Il devait se porter sur la montagne Couronnée à laquelle s'appuie la droite du camp de San Marcial. Maître de ces deux positions, le duc de Dalmatie ne pouvait plus trouver de difficulté à faire lever le siège de Saint - Sébastien. Mais ce fut une circonstance heureuse que celle qui le détermina à rappeler les troupes du général Reille, avant que l'attaque qui avait commencé eût été engagée d'une manière décisive. Soutenus sur leur gauche, en arrière d'Irun, par la 1^{re} division d'infanterie anglaise et par la brigade de lord Aylmer, et sur leur droite par la division de Longa et par deux brigades de la 4^e division anglaise, les Espagnols faisaient bonne contenance dans le camp de San Marcial et pouvaient faire échouer tous nos efforts. Le général Clauzel avait d'abord remporté quelques avantages sur la 7^e division et la division légère anglaise qui lui étaient opposées. Mais des attaques que l'ennemi exécutait dans le même temps comme diversions aux cols d'Echalar, de Zugarramurdi et de Maya, lui donnèrent des inquiétudes fondées pour sa ligne d'opération. Il en informa le général en chef, qui lui ordonna, ainsi qu'au général Reille, de repasser le soir la Bidassoa. Une crue de cette rivière, occasionnée par une pluie qui dura toute la nuit, rendit difficile la retraite des divisions de l'aile gauche. Les gués étant détruits, le général Vandermaesen dut forcer le pont de Vera, que défendait une brigade d'infanterie

anglaise. M. le commandant Belmas évalue notre perte à 3,600 hommes. Au nombre des blessés étaient les généraux Vandermaesen, Lamartinière, Menne, Rémond et Juge, et environ cent officiers, dont quatre colonels. Celle de l'ennemi fut, d'après ses rapports, de 2,623 hommes, savoir : 1,679 Espagnols, 527 Portugais et 417 Anglais.

L'ennemi prit d'assaut le même jour, 31 août, la ville de Saint-Sébastien, et la pilla pendant trois jours. Cette ville, qui était remplie de marchandises, fit une perte considérable. Le bruit courut que les officiers anglais avaient voulu la punir de ses relations de commerce avec la France. De nombreux écrits parurent dans la Péninsule, qui allaient jusqu'à exciter les Espagnols à se venger. La chose fut poussée si loin, long-temps après l'événement, que le chef de l'armée anglaise, après avoir remis Saint-Sébastien entre les mains des Espagnols, en demanda la restitution, afin, en cas de revers, d'avoir un point d'embarquement plus facile que le port du Passage.

Après ces tentatives sur les divers points de la ligne ennemie, le duc de Dalmatie forma le projet de la tourner en entrant en Espagne par Jaca, avec 40 ou 50,000 hommes, auxquels le duc d'Albuféra consentait à en joindre 20,000, qu'il devait amener par l'Aragon. Cette armée devait ensuite se porter sur Saragosse ou dans la Navarre par la vallée de l'Aragon (1). Le duc de Dalmatie ne se dissimulait point les difficultés de faire

(1) Choumara, ouvrage cité, page 419. Les projets du duc de Dalmatie étaient sujets à deux difficultés : la première était celle de faire vivre les troupes dans la Navarre ; la seconde, la répugnance du soldat à vouloir rentrer en Espagne, répugnance prononcée, qui fut en partie cause des revers de la fin de juillet.

passer un train nombreux d'artillerie par le col de Jaca, mais il ne doutait point qu'on ne pût les surmonter. On ne peut dire ce que cette armée serait devenue en Espagne; mais il est bien évident que le général anglais, dont les communications étaient établies avec la côte, n'aurait pas été dans un embarras aussi grand qu'on pourrait le croire. Quoi qu'il en soit, une combinaison semblable, par suite de laquelle la frontière de Bayonne eût été dégarnie de troupes, voulait l'approbation de l'empereur, et ne pouvait s'exécuter que dans le mois d'octobre, qui vit d'autres événements.

Le duc d'Albuféra ne montrait point en Catalogne l'activité que déployait le duc de Dalmatie dans son commandement. Lord William Bentinck, qui lui était opposé, prit l'inaction de son adversaire pour de la faiblesse, et pensa que le duc d'Albuféra avait fait un détachement de ses troupes en France, ce qui n'était point exact. Dans cette hypothèse, se conformant aux ordres de Wellington, il dirigea l'infanterie de la 3^e armée espagnole, montant à 12 ou 15,000 hommes, sur Tudéla, où elle arriva le 15 septembre. La division de cette armée du prince d'Anglona releva devant Pampelune les troupes de l'armée d'Andalousie. Il restait à lord Bentinck le corps anglo sicilien, fort de 10,000 hommes, les divisions espagnoles Whittingham et Sarsfield, qui devaient opérer avec ce corps, la première armée espagnole, forte de 10,000 hommes, sous le général Copons y Navia, et la deuxième armée espagnole, que commandait don Francisco Xavier Elio, et qui, après le départ de la troisième armée, vint bloquer Tortose et les places du royaume de Valence. La division Whittingham et celle Sarsfield, de la deuxième

armée, n'avaient pas de moyens de transport. La première armée espagnole était bien organisée, mais elle avait sa ligne d'opérations dans l'intérieur de l'Espagne, et ne se liait pas avec le corps anglo-sicilien, qui ne s'éloignait point de la côte. Bentinck, voulant donc profiter des circonstances qu'il jugeait lui être favorables, quitta Tarragone, et arriva le 5 septembre à Villafranca. Là il apprit que le maréchal Suchet n'avait point fait de détachement, qu'il était sur le Llobregat, et qu'il y concentrait les forces dont il pouvait disposer. Mais ayant fait occuper par une forte avant-garde le col d'Ordal (1), point culminant de la route de Tarragone à Barcelone, et sachant qu'il avait à sa gauche la première armée espagnole qui gardait les passages par lesquels on pouvait le tourner, il resta à Villafranca. Dans la nuit du 12 au 13 septembre, le duc d'Albufera fit attaquer le col d'Ordal, et, malgré la force de la position, les troupes françaises l'enlevèrent. Bentinck prétend qu'il ne perdit que 144 hommes et 104 chevaux. Il ramena son armée à Altafulla, et, quelque temps après, en remit le commandement à William Clinton.

(1) Réflexions sur la défense du col d'Ordal (extrait de l'*Antologie militaire de Naples*, 1^{er} numéro de 1836, page 185).

« La position était forte, mais le général Adams négligea de tirer parti des localités. Les gorges d'Ordal sont tellement difficiles, que trois ans auparavant les guérillas en avaient disputé le passage avec avantage aux Français. Il fallait fortifier l'unique route *consolare* par les moyens qu'enseigne la fortification de campagne pour arrêter l'ennemi et mettre la défense en équilibre avec l'attaque. La défense des pays de montagnes consiste dans l'emploi des obstacles naturels et artificiels, et dans un système d'embuscades continuelles qui doivent arrêter les progrès de l'ennemi, lequel, ne pouvant déployer ses forces, est forcé de s'avancer avec précaution. Il fallait en outre faire observer la rive gauche de la Noja, pour être averti du mouvement des Français du côté d'Esparaguera. »

Le duc d'Albuféra ne profita point de l'avantage qu'il avait remporté. On pense qu'il pouvait chasser au-delà de l'Èbre les troupes mal constituées et mal commandées qui étaient en Catalogne, faire lever le blocus de Tortose et menacer Valence. L'affaire du col d'Ordal fut la dernière de la campagne de 1813 en Catalogne.

Wellington resta dans l'inaction pendant les mois d'août et de septembre, quoique, depuis le 8 septembre, le général Graham fût maître du dernier réduit de la garnison de Saint-Sébastien. Les vides dans les rangs de son armée montaient à 16,000 hommes, en y comprenant les malades; toutes ses munitions de mousqueterie avaient été épuisées dans les combats de Sorauren. Enfin, sachant que les armées avaient fait un armistice en Allemagne, et craignant que Napoléon n'eût l'habileté de placer le jeu dans sa main en profitant des vues diverses des puissances, il jugeait convenable de ne rien entreprendre. Suivant l'ordre historique, nous croyons devoir faire mention ici d'un fait qui est consigné dans ses dépêches. Le duc de Berry lui écrivit à la date du 14 juillet pour lui proposer de joindre l'armée anglaise avec 20,000 hommes, qu'il disait être prêts, organisés, et même armés. Sa seigneurie répondit que ce projet exigeait une déclaration des alliés du nord de l'Europe pour détronner Napoléon.

Enfin, quoique le général anglais eût résolu d'attendre la reddition de Pampelune pour prendre l'offensive, il voulut, avant qu'elle eût lieu, porter sa gauche au-delà de la Bidassoa (1). Le 7 octobre, à un

(1) L'auteur du Précis dit qu'à cette époque Mina joignit l'armée anglaise avec 14,000 hommes. Les dépêches anglaises ne font mention que

signal donné, à une heure où la marée était basse, la 1^{re} et la 5^e division d'infanterie anglaise et une brigade portugaise traversèrent à gué la Bidassoa sur quatre colonnes au-dessus de Fontarabie. La partie de la 4^e armée espagnole qui était sous les ordres du général Freyre franchit aussi à la même heure la Bidassoa à gué, à la hauteur de Biriadou. La division légère, soutenue par la division espagnole de Longa, attaqua le puerto de Béra; enfin, l'armée de réserve d'Andalousie attaqua la montagne de la grande Rhune, mais elle fut repoussée. L'ennemi réussit dans son projet, et envahit le territoire français, sans éprouver beaucoup de résistance, du moins au passage de la Bidassoa. La perte des Anglo-Portugais fut de 127 hommes tués et de 674 blessés. Wellington établit sa gauche sur la chaîne de hauteurs qui sépare le bassin inférieur de la Bidassoa du bassin de la Nivelle, et attendit, pour reprendre l'offensive, la reddition de Pampelune, qui eut lieu par famine, le 31 octobre.

A dater de cette époque les événements acquirent plus de gravité. Le 1^{er} novembre, Wellington fit publier la proclamation suivante : « Français, en entrant dans votre pays, je vous annonce que j'ai donné les ordres les plus positifs, dont il y a ci-dessous traduction, pour prévenir les malheurs qui sont ordinairement la suite de l'invasion d'une armée ennemie. Vous pouvez être assurés que je mettrai à exécution ces ordres : mais il faut que vous restiez chez vous, et que vous ne preniez aucune part dans les opérations de la guerre dont votre pays va devenir le théâtre. »

de deux ou trois bataillons de Mina qui relevèrent des troupes du général Hill.

théâtre. » Dans ces ordres, il est expressément recommandé aux officiers de l'armée ennemie de veiller sur leurs soldats, d'empêcher le pillage et les mauvais traitements envers les habitants; il est dit en outre que les fournitures qui auront été requises dans les villages français seront acquittées suivant les règles adoptées dans l'armée anglaise.

Le duc de Dalmatie avait fait fortifier une ligne de défense qui s'étendait depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'à Ainhoüé. On y distinguait quatre positions: celle de Saint-Jean-de-Luz, qui s'appuyait à la mer et que des inondations rendaient très forte; celle d'Ascain sur la Nivelle; celle de Sare, à deux kilomètres en arrière de ce bourg, couvrant le chemin de Béra à Saint-Pé; enfin celle d'Ainhoüé, en arrière d'Ainhoüé, couvrant les chemins d'Urdax à Saint-Pé et à Ustariz. Ces deux dernières positions, séparées par la Nivelle, se liaient par le pont d'Amots; chacune n'avait pas moins de cinq à six kilomètres de front. Elles étaient défendues par divers retranchements, redoutes, batteries et tranchées pour la fusillade. Le duc de Dalmatie occupait la position de Saint-Jean de-Luz avec trois divisions; une autre division, la 6^e, était sur les hauteurs de Serres et d'Ascain. Trois divisions sous le général Clauzel occupaient les hauteurs en arrière de Sare, et la montagne de la petite Rhune en avant de la droite de ces hauteurs; elles occupaient en outre, pour s'éclairer, le village de Sare, sur le chemin venant de Béra, et deux redoutes étoilées, situées à 1,500 mètres en avant de Sare, sur le débouché de Zugarramurdy; enfin, deux divisions sous le comte d'Erlon, gardaient la position en arrière d'Ainhoüé, avec des avant-postes à Urdax; la division du général Foy était à Bidarray sur la Nive.

L'ennemi pouvait déboucher contre la droite par la route de Saint-Jean de-Luz, et par le col d'Echalar, contre le centre par les cols de Béra et de Zugarramurdy, et contre la gauche par le col de Maya.

Bien que retranchées, les positions de l'armée française ne formaient pas une ligne de défense qui pût se soutenir long-temps contre les attaques d'un ennemi supérieur en nombre. Wellington confia au général Hill le commandement de sa droite, composée des 2^e et 6^e divisions d'infanterie anglaise, de la division portugaise Hamilton, de la division espagnole Morillo, d'une brigade de cavalerie, d'une batterie d'artillerie et de trois canons de montagne. Le maréchal Bérésford devait diriger le mouvement de la droite du centre, composée des 3^e, 7^e et 4^e divisions chargées de l'attaque principale; il devait attaquer les redoutes en avant de Sare, ce village et les hauteurs en arrière; il devait être soutenu à sa gauche par l'armée de réserve d'Andalousie. La division légère et la division espagnole de Longa devaient coopérer à l'attaque de Bérésford: trois batteries d'artillerie étaient avec cette partie de l'armée. Le général Freyre avec ses Espagnols devait se diriger sur Ascain; le général Hope devait, avec la gauche de l'armée anglaise, chasser les avant-postes français qui étaient en avant des retranchements sur la Basse-Nivelle, et borner là son attaque. Le projet de Wellington était de forcer le centre de notre position, et d'établir son armée en arrière de notre droite.

L'attaque eut lieu le 10 novembre, et commença le matin. L'ennemi parvint, après un combat des plus opiniâtres, à forcer le centre de notre position, que la gauche également attaquée ne pouvait soutenir, et

dont la droite était trop éloignée pour lui envoyer des secours prompts. D'après le rapport du maréchal, le général Clauzel ne se montra pas satisfait de la résistance qu'on avait opposée à l'ennemi sur quelques points. Le centre forcé, l'ennemi passa la Nivelle ; la droite était tournée, la gauche isolée. L'armée française prit une nouvelle position défensive derrière la Nive. Wellington porta son quartier-général à Saint-Pé sur la Nivelle. La perte de son armée fut de 343 hommes tués, 2,278 blessés et 73 égarés. Elle fit 1,400 prisonniers, et s'empara de 51 pièces de canon qui armaient les retranchements.

Malgré les ordres positifs que le général en chef ennemi avait donnés pour faire observer la discipline dans son armée, elle se livra à des désordres graves dans les journées du 11 et du 12. Les soldats de toutes les nations, mais plus particulièrement les Espagnols, qui étaient dénués de tout, y participèrent. N'ayant les moyens ni de les nourrir ni de les payer, et voulant prévenir les suites des désordres que continueraient à commettre les troupes espagnoles si elles étaient cantonnées en France, Wellington les fit toutes rentrer en Espagne, à l'exception de la division de Morillo. L'armée de réserve d'Andalousie fut cantonnée dans la vallée de Baztan. La partie de la 4^e armée, sous Freyre, sur la grande route, entre Irun et Ernani, et Longa à Médina de Pomar (1). Il plut depuis le 11 jusqu'au 19 : les routes n'étaient pas praticables. Le duc de Dalmatie avait conservé deux ponts sur la Nive, celui d'Urdains et celui de Cambo. L'ennemi s'empara

(1) La division de Longa, formée de guérillas, et l'armée de réserve d'Andalousie, restèrent en Espagne en 1814.

du premier ; le second fut détruit. Ne craignant plus d'être attaqué, Wellington mit son armée en cantonnement, la droite à Espellete et Cambo, la droite du centre à Ustaritz et Arrauntz, la gauche du centre à Arcangues et Arbonne, et le corps du général Hope sur la grande route de Saint-Jean-de-Luz, ayant ses postes avancés près d'Anglet.

Lorsque l'empereur fut de retour à Paris dans le mois de novembre, il fit écrire, le 27, au maréchal Suchet « que les armées de Catalogne et d'Aragon ne tenaient pas en échec des armées proportionnées à leur force personnelle, et qu'il pensait qu'il faudrait que le duc d'Albuféra poussât un gros corps sur Lérida pour menacer Saragosse, et rappeler de ce côté une portion des forces que le duc de Dalmatie avait devant lui. » Il restait alors au duc d'Albuféra 32,588 hommes disponibles. En supposant qu'il en eût détaché 16,000 dans l'Aragon, où nous avons vu que se trouvait la troisième armée espagnole, il est permis de croire que cette diversion tardive eût été sans résultat. Son armée s'affaiblit dans le mois de décembre de 9,583 hommes, qui rentrèrent en France.

Après avoir donné un mois de repos à ses troupes, l'ennemi résolut de porter la droite de son armée au-delà de la Nive et de l'étendre jusqu'à l'Adour, ce qui commençait à rendre critique la position de l'armée française à Bayonne. Le 9 décembre, le général Hill passa la Nive à gué au-dessus de Cambo. Le maréchal Bérésford protégea cette opération en passant à Ustaritz avec la 6^e division ; mais il revint le 10 sur la rive gauche, restant en communication avec le général Hill. Le général Hope s'était mis en même temps en mouvement avec la gauche qui était sous ses ordres, par la

grande route de Bayonne dont il avait reconnu le camp retranché. Voyant que les corps de l'ennemi étaient séparés les uns des autres par la Nive, le duc de Dalmatie rassembla toutes ses divisions dans le camp retranché de Bayonne, et en sortit le 10. Il attaqua le corps du général Hope, le repoussa jusqu'à Biaritz et Arcangues, et lui fit éprouver une perte considérable; il l'attaqua de nouveau le 11 et le 12. Ce jour, il ramena, le soir, les divisions du centre et de l'aile droite dans le camp retranché, traversa Bayonne, et le lendemain attaqua le corps du général Hill sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port. Mais Wellington ayant fait passer sur la rive droite de la Nive successivement la 6^e division, la 4^e et deux brigades de la 3^e, le général Hill, étant assuré d'être soutenu, fit un effort décisif avec toutes les troupes qu'il commandait contre les divisions françaises du centre qui l'attaquaient, et eut l'avantage. Le duc de Dalmatie rentra à Bayonne. La perte de l'ennemi fut, dans ces différents combats, de 650 hommes tués, 3,907 blessés et 504 prisonniers; total, 5,061; celle de l'armée française ne fut pas moindre. Wellington rappela la division espagnole de don Carlos de España ou le comte d'Espagne.

Il reçut, le 20 décembre, à son quartier-général de Saint-Jean-de-Luz, un M. de Mailhos qui arrivait de l'intérieur de la France, et qui lui témoigna le désir que le comte, depuis duc de Grammont, qui commandait un régiment de l'armée anglaise, allât en Angleterre faire connaître aux princes de la maison de Bourbon les vœux que l'on formait en France pour leur retour. Ici, la conduite du général en chef anglais est odieuse: il convient (1) qu'il n'avait aucune

(1) The dispatches, tome XI, page 381, 390.

preuve de l'assertion de M. de Mailhos ; que , quoique l'on témoignât partout que l'on était las de la guerre et du joug de Napoléon , nulle part on ne faisait de démonstration en faveur des Bourbons ; que ces princes étaient également , sinon plus inconnus en France que les princes de toute autre maison royale d'Europe ; il connaît les déclarations des souverains alliés , et néanmoins il donne une mission secrète à M. de Grammont , en lui recommandant seulement de bien avertir les princes de peser toutes les circonstances de la démarche qu'ils feront.

Pendant que ces événements avaient lieu , l'empereur faisait négocier avec Ferdinand , à Valençay , un traité par lequel il le reconnaissait pour roi d'Espagne et des Indes. Ce traité , passé quelques mois plus tôt et sur des bases plus libérales , eût pu avoir pour effet de séparer les Espagnols des Anglais ; mais signé le 8 décembre , il ne fut pas reconnu par la régence , à qui le duc de San Carlos le présenta. Un décret des cortès , du 1^{er} janvier 1811 , déclarait nulle toute transaction faite par le roi tant qu'il ne serait pas libre.

CAMPAGNE DE 1814.

Position du duc de Dalmatie. Mouvement des alliés pour l'obliger à quitter Bayonne. Bataille d'Orthéz , Pont sur l'Adour au-dessous de Bayonne. Conduite politique de Wellington. Envoi de troupes anglaises à Bordeaux. Louis XVIII proclamé dans cette ville. Bataille de Toulouse.

M. le commandant Belmas expose ainsi qu'il suit l'ouverture de la campagne de 1814 : « L'armée des

Pyénées, forte encore de 60,000 hommes (mais bientôt réduite à 40,000 par le rappel en France de 20,000 hommes), s'était repliée sur la rive droite de l'Adour, de Bayonne à Port-de-Lanne, et s'étendait par sa gauche derrière la Bidouze jusqu'à Saint-Palais, ayant des têtes de pont à Bidache et à Came. Le maréchal Soult avait porté son quartier-général à Peyrehorade; le général Harispe, rappelé de l'armée d'Aragon pour organiser la levée des Basques, au milieu desquels il est né, couvrait la gauche avec une petite division vers Saint-Jean Pied-de-Port, et était soutenue en arrière sur le Soison ou gave de Mauléon par la brigade du général Paris. »

La rigueur de la saison et la disette extraordinaire de fourrages qui eut lieu l'hiver de 1814, retardèrent la reprise des opérations. Nous ferons remarquer qu'il n'y a point de communications sur la rive gauche de l'Adour, et que la grande route de Bayonne devait être la ligne d'opération obligée de l'armée anglaise, qui recevait tous ses besoins de la côte. Le projet de l'ennemi était de jeter un pont sur le bas Adour; la marine en faisait les préparatifs au Passage et à Saint-Jean-de-Luz; mais pour y parvenir, il fallait obliger le duc de Dalmatie à abandonner Bayonne. Tel fut le motif qui déterminait l'ennemi à opérer d'abord par sa droite. Le 14 février, le général Hill repoussa les avant-postes du général Harispe qui étaient à Helette; la communication avec Saint-Jean-Pied-de-Port fut coupée, Mina investit cette place. Le 15, le général Harispe soutint un combat à Garris, en avant de Saint-Palais; il ne se retira que lorsqu'il vit que sa position était tournée. Le général Hill passa la Bidouze le 16 à Saint-Palais, dont il rétablit le pont, et se dirigea sur Arrivarete, où il

passa le gave de Mauléon le 17. Enfin le 18, il arriva devant Sauveterre, où le général Harispe avait pris position derrière le gave d'Oleron.

A la nouvelle de ce mouvement, le duc de Dalmatie jeta la division Abbé dans Bayonne, ce qui porta la garnison de cette place à 13,000 hommes; il rapprocha de Peyrehorade les troupes de sa droite, et se rendit à Sauveterre. L'objet que l'ennemi s'était proposé était rempli; mais le temps était si incertain et si défavorable à la mer, qu'il ne tenta pas de faire entrer dans l'Adour les bâtiments destinés à la construction de son pont. Il résolut de continuer à opérer par sa droite, quoiqu'il eût encore à passer le gave d'Oleron, le gave de Pau et l'Adour; en conséquence, il rassembla toute son armée, à l'exception de la gauche et des divisions espagnoles du général Freyre, qui étaient en route pour joindre la gauche, sur la rive gauche du gave d'Oleron, depuis Navarreins jusqu'à l'embouchure du gave dans l'Adour. Le 24, le général Morillo bloqua Navarreins; le général Hill passa le gave à Villenave avec la division légère, la 2^e et la division portugaise; le général Clinton le passa avec sa division entre Montfort et Laas; le général Picton se présenta devant Sauveterre dont on fit sauter le pont. Enfin, la veille, le maréchal Bérésford, qui depuis le 15 était en observation sur la basse Bidouze avec la 4^e, la 7^e division, et une brigade de cavalerie, avait attaqué les postes français qui étaient à Hastingues et à Oeyregave sur la rive gauche du gave. Ces postes étaient rentrés à Peyrehorade.

Prévoyant ce mouvement, dès le 22, le duc de Dalmatie avait fait ses dispositions pour se retirer derrière le gave de Pau, en faire détruire les ponts, et prendre

position à Orthèz, résolu à y livrer bataille malgré l'infériorité de ses forces et le danger de n'avoir pour ligne de retraite que la route étroite et raboteuse de Saint-Sever sur l'Adour : l'ennemi le suivit dans cette nouvelle position. Le 26, le maréchal Bérésford passa le gave de Pau au-dessous de sa jonction avec celui d'Oleron, et suivit la route de Peyrehorade à Orthèz. Sa marche facilita le passage du gave au-dessous de Boureux à la cavalerie, à la 5^e division, à la 6^e et à la division légère, qui passèrent toutes successivement au même point, les dernières divisions le 27 au matin. Le général Hill occupa, avec la 2^e division et la division portugaise, les hauteurs en face d'Orthèz, dont il tenta vainement de forcer le pont.

La position du duc de Dalmatie s'étendait d'Orthèz à Saint-Boès, sur le grand chemin qui mène à Dax. Elle laissait en arrière d'elle la route de Saint-Sever. La droite était sur des hauteurs qui se prolongeaient assez loin pour rendre dangereux le mouvement de l'ennemi, s'il eût voulu la tourner. Les divisions Vilatte et Harispe (1) et la brigade du général Paris étaient en réserve; toutes les autres troupes étaient en ligne. La bataille se livra le 27. Wellington fit d'abord attaquer notre droite par Bérésford. La 4^e division anglaise parvint à enlever le village de Saint-Boès; mais le général Taupin rendit vains tous les efforts qu'elle fit

(1) Après la mort des généraux Vandermaesen, Lamartinière et Conroux, tués dans les combats livrés sur la Bidassoa et la Nivelle, diverses mutations s'étaient opérées dans le commandement des divisions, le général Maransin commandait la 5^e division, Vilatte la 6^e, Leval la 7^e, Harispe la 8^e, et Boyer la 9^e. La division de réserve avait été dissoute, la 8^e avait été aussi dissoute et plus tard réorganisée. Le général Darricau envoyé à Dax commandait rarement sa division.

pour se déployer, afin d'attaquer les hauteurs. L'ennemi changea son plan d'attaque. Il dirigea, dit l'auteur du *Précis*, une forte colonne sur le point qui unissait notre aile droite au centre, et parvint sur la route de Dax en queue de notre aile droite. » Dans le même temps le général Hill ayant passé le Gave au-dessus d'Orthéz avec ses deux divisions et une brigade de cavalerie, le maréchal ordonna la retraite sur Saint-Sever. Elle se fit d'abord, de l'aveu de l'ennemi, dans un ordre admirable ; mais il y eut quelque confusion près Sault-de-Navailles où les troupes les plus pressées furent obligées de quitter la grande route. Notre perte fut de 3,900 hommes tués, blessés ou pris. Celle de l'ennemi ne fut, d'après ses rapports, que de 2,270 hommes. Il fit halte à l'entrée de la nuit à Sault-de-Navailles, et le lendemain 28, le gros de son armée marcha sur Saint-Sever, et le général Hill sur Aire.

Le 1^{er} mars, le maréchal Bérésford passa l'Adour à Saint-Sever, et se porta à Mont-de-Marsan avec une division d'infanterie et une brigade de cavalerie. Le général Hill arriva devant Aire le 2 mars ; mais le duc de Dalmatie, qui, en habile général, dit l'auteur du *Précis*, avait résolu de se retirer sur Tarbes pour s'appuyer aux montagnes et pouvoir au besoin se joindre avec le maréchal Suchet, avait détaché à Aire le général Harrispe qui livra un combat au général Hill, pendant que l'on coupait le pont sur l'Adour. L'armée française put alors exécuter en sûreté son mouvement, et le 4, elle prit des cantonnements derrière l'Adour. Elle y jouit pendant huit jours d'une tranquillité absolue. Elle avait besoin de ce repos. Le duc de Dalmatie eut son quartier-général à Rabastens. Les divisions s'étendaient depuis Maubourguet jusqu'à Plaisance, où était le

comte d'Erlon. La cavalerie avait été renvoyée dans l'intérieur. Pendant ces événements, le général Hope, de concert avec l'amiral Penrose, avait, le 23 février, traversé l'Adour pres de son embouchure, sur des radeaux faits de pontons, et avait pris pied sur la rive droite avec 600 hommes et une batterie de fusées. La garnison de Bayonne fit le soir une sortie qui fut repoussée. Le général Hope commença le 24 au Boucaut la construction d'un pont assez remarquable, qui a été décrit dans plusieurs ouvrages. Il fut achevé le 27. L'ennemi investit alors la citadelle de Bayonne, et désormais tous les mouvements de ses troupes d'une rive à l'autre eurent lieu par ce pont, et l'embouchure de l'Adour devint la base de ses opérations.

Le duc d'Angoulême était arrivé le 1^{er} février à Saint-Sébastien, et avait pris la route de Saint-Jean de-Luz. Wellington se porta à sa rencontre jusqu'à Urrugne et lui fit prendre le nom de comte de Pradel. Le prince suivit incognito le quartier-général anglais, et arriva le 4 mars à Saint-Sever. M. de Mailhos y avait paru la veille avec la cocarde blanche et les fleurs-de-lis, mais sans faire aucune sensation. Wellington recommanda au prince d'empêcher ces manifestations imprudentes. Il était certain qu'il n'y aurait point de déclaration de la part de la nation française tant que les alliés ne se prononceraient pas eux-mêmes en quelque manière, ou, à tout événement, tant que dureraient les négociations avec Napoléon. Mais il ne doutait point qu'en appuyant ostensiblement le parti des Bourbons, il allumerait un incendie qui consumerait la ruine de l'empereur. Il engageait les ministres à ne pas garder de ménagement envers un ennemi aussi cruel qu'aucun autre que l'Angleterre ait eu, et qui n'eût pas agi

de même, s'il en avait eu l'occasion. Enfin, le 7 mars, il céda à ses sentiments, et donna l'ordre au maréchal Bérésford de se porter à Langon, et ensuite sur Bordeaux, s'il le jugeait convenable, avec deux divisions d'infanterie, la 4^e et la 7^e, et une brigade de cavalerie, en tout 12,000 hommes. « Si l'on vous demande de
» proclamer Louis XVIII, vous direz que la nation an-
» glaise et ses alliés souhaitent vivement que ce prince
» monte sur le trône, et que je suis prêt à donner assis-
» tance à tout parti qui serait disposé à nous aider à
» nous débarrasser de Bonaparte; que cependant les
» alliés négocient avec Bonaparte un traité de paix, et
» que, si la paix était faite, mon appui manquerait aux
» habitants; que par conséquent ils doivent bien ré-
» fléchir avant de lever un étendard contre Bonaparte.
» Si l'on proclame Louis XVIII, vous ne vous y oppo-
» serez pas, et vous ferez venir de Dax les armes et les
» munitions qui y sont pour les mettre à la disposition
» des partisans de ce prince. Enfin, si la municipalité
» vous demande des ordres pour proclamer ce souve-
» rain, vous répondrez que vous ne pouvez en donner. »

Telles sont textuellement les instructions que Bérésford reçut du général en chef anglais; instructions dont la duplicité est évidente. C'est avec raison que dans sa proclamation du 8 mars le duc de Dalmatie disait de son adversaire : « Il parle de paix, et les brandons de la discorde sont à sa suite. Il parle de paix, et il excite les Français à la guerre civile. » Wellington ne tarda pas à reconnaître qu'il était allé trop avant. Il blâma la proclamation de M. Lynch et fit quelques représentations au duc d'Angoulême. L'exemple de défection que donna Bordeaux ne fut pas imité dans les autres villes que l'armée anglaise occupait.

Il y avait un peu de morcellement à cette époque dans les forces de l'ennemi. Nous avons dit que deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie avaient été détachées sur Bordeaux. L'une d'elles, la 4^e, fut rappelée. Le blocus de Bayonne occupait deux autres divisions, les brigades Aylmer, Bradford et Wilson, la division espagnole du comte d'Espagne et une brigade de cavalerie. Une brigade de la division Morillo bloquait Navarreins. Le général Freyre amenait d'Espagne deux divisions d'infanterie espagnole (1), mais elles ne joignirent l'armée anglaise que le 13. Le duc de Dalmatie profita de ces circonstances pour prendre l'offensive. Il passa l'Adour le 12 mars avec toute son armée et se dirigea sur Aire par Lembège et Conchéz. Le 15, les divisions de l'aile droite étaient à Portet, celles du centre et de l'aile gauche sur le plateau de Castel Pugon, en face de Garlin où s'appuyait la droite d'une position que le général Hill occupait entre Garlin et Aire. Le duc de Dalmatie reconnut que cette position était très forte, et qu'il lui serait difficile de l'attaquer de front. Il résolut en conséquence de manœuvrer pour en tourner la droite. Les mouvements commencèrent le 16. Mais Wellington ayant été joint le 17 par les différents détachements de son armée, s'avança sur Tarbes par la vallée de l'Adour. Le général Hill, qui avait été renforcé par la 3^e division et la cavalerie de Fane, attaqua Lembège, le 18. Dans ces circonstances le duc de Dalmatie se replia, et se hâta de faire occuper Vic-Bigorre par les divisions du centre, pour couvrir la route de Tarbes, tandis que les autres divisions se portaient à Ger-sur-Lande pour gagner la

(1) La quatrième de la 4^e armée et deux brigades, l'une de la 3^e et l'autre de la 5^e division de la même armée.

route de Pau à Tarbes. L'armée française prit une position dont la gauche s'appuie à cette ville, et la droite à des hauteurs près d'Oléac. L'ennemi s'étant mis, le 20, en mesure d'en tourner la droite, elle exécuta sa retraite rapidement, mais en bon ordre, sur Toulouse où elle arriva le 24.

Toulouse est sur la rive droite de la Garonne. Le canal de Languedoc, qui est profond de deux mètres, la ceint à l'est et au nord. A l'est, au-delà du canal, sont les hauteurs du Calvinet qui forment une colline dont le sommet est étroit et sur laquelle passent plusieurs communications qui conduisent à Toulouse. Au pied du revers de ces hauteurs, opposé à celui qui regarde la ville, coule l'Ers, petite rivière dont les bords sont marécageux. Sur la rive gauche de la Garonne est le faubourg de Saint-Cyprien. Le duc de Dalmatie l'avait fait fortifier, et y plaça la division Maransin. Les hauteurs du Calvinet, qui formaient la première ligne de sa position, avaient été retranchées par des redoutes. Le canal en formait la seconde ligne à l'est; mais la partie basse du canal qui ceint Toulouse au nord appartenait à la première ligne. Les ponts du canal avaient été couverts par des têtes de pont.

Résolu à attaquer le maréchal, l'ennemi devait porter ses forces sur la rive droite de la Garonne. Le 4 avril, Bérésford jeta un pont de pontons au-dessus de Grenade, à cinq lieues au-dessous de Toulouse, et passa le soir sur la rive droite avec la 3^e, la 4^e et la 6^e division d'infanterie, quelque cavalerie et quelques pièces d'artillerie. Ce corps, qui devait être suivi de la division légère et des Espagnols, avait à peine effectué son passage, qu'une crue subite de la Garonne obligea à replier le pont. Le 8 les eaux ayant baissé, les deux

divisions espagnoles du général Freyre passèrent la Garonne. Le 9, l'ennemi remonta son pont au-dessus du château de Blagnac. Le même jour la division légère passa sur la rive droite, et, le 10, Wellington livra la bataille de Toulouse.

D'après son rapport, la 3^e division, la division légère et une brigade de cavalerie allemande, devaient se borner à attirer notre attention sur la partie basse du canal en menaçant les têtes de pont. Mais le commandant de la 3^e division poussa trop loin sa fausse attaque. La même manœuvre devait être répétée par le général Hill avec les deux divisions sous ses ordres contre le faubourg Saint Cyprien. La division légère fut rappelée et soutint les deux divisions espagnoles, qui, chargées de l'attaque de front de la position, furent d'abord repoussées et mises en désordre. Enfin le maréchal Bérésford devait tourner la droite de la position avec la 4^e et la 6^e division. On sait qu'il réussit, qu'il s'empara de la redoute de la Sypière qui formait le point d'appui de la droite; que, maître de cette redoute, il fit tomber successivement tous les ouvrages du plateau. A quatre heures du soir, toutes nos troupes se trouvaient repliées derrière le canal. Le duc de Dalmatie garda cette position toute la journée du 11. Dans la nuit, il ordonna la retraite sur Castelnaudary, et le 18, il conclut avec le général anglais une convention pour la suspension des hostilités.

Les pertes que l'ennemi fit dans la journée du 10 montrent qu'il paya cher l'avantage qu'il obtint. Les Anglais perdirent 2,124 hommes, les Espagnols 1,928, et les Portugais 607; total 4,659 hommes.

Bayonne tira les derniers coups de canon de cette campagne. Le 14 avril, la garnison fit une sortie sur

la route de Bordeaux, dans laquelle les alliés perdirent 840 hommes. Le général Hay fut tué, le général Hope blessé et pris, et le général Stopford blessé.

Tandis que le duc de Dalmatie soutenait, avec un courage si remarquable, avec une fermeté que les revers de la France ne pouvaient abattre, une lutte si inégale, dont nous venons de retracer les principaux faits, le duc d'Albuféra était réduit à l'inaction par des circonstances indépendantes de sa volonté. Les forces disponibles qui étaient sous son commandement dans le mois de février se réduisaient à 12,900 hommes, qui ne pouvaient guère plus être considérés, d'après une lettre du ministre du 13 février, que comme un corps d'observation, tel que le demandait la sûreté de la frontière. Le 7 mars, il reçut l'ordre d'envoyer en toute hâte sur Lyon une division de 10,000 hommes. Après avoir fait partir ces troupes, il n'aurait plus dû lui rester que 2,900 hommes, mais en comprenant diverses garnisons qu'il devait laisser dans les places et postes de la frontière, il ramena sous Figuières 11,327 hommes, et se rendit le 19 mars à Perpignan pour y recevoir Ferdinand, qui devait rentrer en Espagne.

Le maréchal était chargé de négociations qui, d'après les ordres de l'empereur, devaient être conduites par lui, et qui étaient relatives à l'évacuation des places de la Catalogne, dont les garnisons rentrant en France auraient accru son armée de 15,000 hommes de bonnes troupes. Les habitants des places désiraient cette évacuation; mais la rentrée des garnisons françaises, à une époque où Napoléon n'avait plus de vieux soldats, était évidemment trop contraire aux intérêts des alliés pour qu'ils y pussent consentir.

Le duc de Dalmatie sollicita vivement le duc d'Al-

buféra, peu de jours avant la bataille de Toulouse, de venir le joindre avec toutes ses forces disponibles, ou de faire une diversion en sa faveur dans le département de l'Arriége. Le ministre de la guerre avait écrit au duc d'Albuféra, à la date du 15 mars, qu'il devait avec le duc de Dalmatie se prêter l'appui mutuel qu'exigent des circonstances aussi critiques. Nous concevons que deux commandants d'armées, qui sont à portée l'un de l'autre, se prêtent un appui mutuel, mais il ne peut en être de même, à moins d'ordres formels, lorsqu'un intervalle de 60 lieues les sépare, et que leurs commandements ont été toujours distincts et indépendants l'un de l'autre. Comme M. le maréchal Suchet l'a dit dans ses Mémoires, la détermination de marcher avec toutes ses forces, 11,000 hommes, et de livrer ainsi les Pyrénées-Orientales à l'ennemi, ou de laisser des garnisons dans les places, et par là de réduire son corps agissant à un nombre trop faible, 4,000 hommes, pour porter un poids dans la balance en des circonstances si graves, cette détermination ne pouvait être prise sans les ordres du ministre et sans l'approbation du chef de l'État.

JOURNAUX DES SIÈGES.

En dictant la lettre qui a donné naissance à cet ouvrage, l'empereur a exprimé clairement le but que l'auteur devait se proposer : honorer la mémoire des militaires qui se sont distingués dans les sièges d'Espagne, et faire ressortir de ces sièges les leçons de l'expérience pour l'instruction des officiers du corps

du génie. Les tomes II, III et IV, dont il nous reste à rendre compte, contiennent tous les journaux des sièges ou défenses de places qui ont eu lieu dans la Péninsule, à l'exception des blocus de Cadix et de Figuières, dont les travaux ont été décrits dans le *Précis historique*, et des défenses d'Astorga et de Santoña par les troupes françaises, sur lesquelles les matériaux auront manqué à l'auteur. Le nombre de ces journaux, tous rédigés par M. le commandant Belmas, et accompagnés des pièces officielles et de beaux plans à une grande échelle, ne s'élève pas à moins de vingt-six. Les deux sièges de Saragosse, le siège de Roses et celui de Gironne, composent un volume de 860 pages. Tous les autres sièges sont traités proportionnellement suivant leur importance, sans que le détail des travaux et des opérations fasse rien perdre de son intérêt à la narration des événements. Une publication aussi considérable exigeait le zèle le plus soutenu et une variété de talents qui n'est pas commune. On peut le dire avec confiance : l'auteur a rempli avec succès la tâche difficile que le gouvernement lui avait imposée, et tous les lecteurs apprécieront comme nous le mérite d'un ouvrage auquel ils devront la connaissance de nombreux faits d'armes qui ajoutent à notre gloire militaire.

PREMIER SIÈGE DE SARAGOSSE.

DU 3 JUILLET AU 13 AOUT 1808.

La volonté de résister aux armes de la France ne se manifesta nulle part avec plus d'énergie qu'à Saragosse. Le premier siège que cette ville a soutenu fut opiniâtre; le second est sans exemple dans l'histoire moderne. Il

se trouva à Saragosse un homme doué à un degré extraordinaire du don d'exalter et de fanatiser les esprits. Cet homme est don José Palafox, ex-garde du corps, qui avait accompagné Ferdinand dans son voyage à Bayonne, s'était échappé de cette ville déguisé en paysan, et avait apporté en Aragon, le 22 mai, la nouvelle des événements de Bayonne. Le 24, il fut mis à la tête de l'insurrection, et proclamé capitaine-général. Il adressa une proclamation aux habitants, protesta contre tout ce qui s'était fait à Bayonne, et déclara la guerre aux armées françaises, rendant l'empereur responsable de la vie de Ferdinand. Ces actes ne seraient que ridicules, si la suite n'y avait pas répondu. Enfin, il convoqua une assemblée de tous les députés de la province, ayant voix délibérative aux cortès. Cette assemblée le confirma par acclamation, le 9 juin, au poste de capitaine-général, et nomma une junte suprême de gouvernement, composée de six membres. L'enthousiasme gagna les provinces; des défenseurs accoururent de toutes parts à Saragosse.

Une courte description de la position de cette ville est nécessaire pour faire comprendre comment elle a pu soutenir un siège. L'Èbre, fleuve large, profond et rapide, sur la rive droite duquel elle est bâtie, en rend tout le côté nord inattaquable. Elle était ceinte par un mur en briques, haut de quatre mètres, qui eût été un faible obstacle; mais plusieurs couvents solidement construits étaient contigus à ce mur; à l'est et au sud-est l'approche en était défendue par un ravin au fond duquel coule un affluent de l'Èbre appelé la Huerva, dont le lit est presque à sec en été (1); enfin,

(1) On a dérivé des canaux d'irrigation de la Huerva, mais elle n'est pas canalisée.

à 200 mètres, à l'ouest, est un ancien fort appelé *El Castillo* ou le château de l'*Aljaferia*, du nom d'un roi maure qui l'a fait bâtir. Ce fort, qui porte sur les plans des ingénieurs français le nom de château de l'Inquisition, donnait une grande protection au côté sud-ouest de l'enceinte. Il est entouré d'un fossé, et a la forme d'un carré avec de petits bastions aux angles.

On passe l'Èbre sur un pont en pierres, à la tête duquel est un faubourg qui fut fortifié. On passe le ravin de la Huerva sur deux ponts, le pont de Santa-Engracia et le pont de Saint-Joseph. Ces ponts reçoivent leurs noms de deux couvents qui jouèrent un grand rôle dans la seconde défense de Saragosse, le couvent de Santa Engracia, situé dans la ville, et qui était remarquable par sa beauté, et le couvent de Saint Joseph, situé sur la rive droite de la Huerva.

Les portes de Saragosse, qu'il nous suffira de citer dans cette analyse, sont la porte del Portillo, par laquelle on va à Pampelune; la porte del Carmen ou de Madrid, située sur le côté sud-ouest; la porte de Santa Engracia; enfin la porte Quemada ou de Valence. Le Cosso est une rue très large au centre de la ville, et dirigée à peu près de l'ouest à l'est.

Saragosse n'est pas dominé par des hauteurs qui en soient à portée de canon. Le mont Torrero, au sud-est de la ville, en est à 1,600 mètres. C'est un plateau étroit, qui n'est pas fort élevé, et sur lequel se termine la partie navigable du grand canal d'Aragon, qui est dérivé de l'Èbre, à cinq quarts de lieue au-dessous de Tudela, à un endroit dit le *Bocal* ou *Bocal del Rey*. Le mont Torrero offre une position dont le front est

couvert par la Huerva, et dont la gauche s'appuierait au canal; la droite est trop éloignée de la place.

L'empereur reçut à Bayonne l'arrogante déclaration de guerre de Palafox. C'était au commencement de juin. Saragosse n'était pas encore préparé à soutenir un siège régulier; mais les habitants étaient résolus à se défendre. Les généraux Lefebvre des Nouettes et Verdier reçurent l'ordre de s'y porter avec les troupes qu'ils purent réunir à la hâte. Le premier parut devant la place le 15 juin au matin avec environ 4,200 hommes, après avoir chassé devant lui, depuis Tudela, différentes bandes d'insurgés commandées par les deux frères Palafox, le marquis de Lazan et don Francisco. Désespérant du salut de la ville dans ce moment critique, don José l'abandonna et alla à Belchite, où il fut rejoint par le marquis de Lazan. Sans être arrêté par la considération du petit nombre d'hommes qu'il avait pour soumettre une ville de 50,000 âmes, qui n'était point d'ailleurs dépourvue de troupes, le général Lefebvre la fit sur-le-champ attaquer sur trois points, la porte del Portillo, la porte del Carmen et la porte Santa Engracia. On y pénétra, on alla même jusqu'à la croix del Cosso; mais la nuit approchait, et après neuf heures de combat, le feu ne cessant pas, le général Lefebvre ordonna la retraite, et prit position sur les hauteurs qui s'étendent de la rive droite au canal impérial.

Le général Verdier arriva le 26 juin devant Saragosse et prit le commandement en chef des troupes, qui s'élevaient à 10,500 hommes. Les Espagnols avaient reçu des renforts, et occupaient avec 500 hommes la position de Monte Torrero. La première opération du général Verdier fut de leur enlever cette position; ce qui fut

facile en menaçant leur droite ; ils l'abandonnèrent en effet. L'empereur avait ordonné que l'on tenterait encore une attaque de vive force, après avoir bombardé la ville et battu en brèche les portes. Cette attaque eut lieu le 2 juillet, mais les défenseurs, déjà mieux préparés, enhardis par leur premier succès, et renforcés pendant le combat par de nouvelles troupes, à la tête desquelles était don José Palafox, la firent complètement échouer. Nous eûmes 200 hommes de tués et 300 de blessés. Le général Verdier fit rentrer les troupes dans leurs premières positions, et résolut de concentrer ses moyens pour une attaque régulière.

Dès le lendemain, on ouvrit deux marches de cheminements, l'une dirigée vers le château, l'autre sur la rive gauche de la Huerva, afin de s'approcher assez de la ville pour distinguer les points où elle était le plus vulnérable. L'auteur du *Précis* cite dans le texte de son ouvrage des passages très étendus et fort intéressants des premiers rapports du général Verdier et du colonel du génie Lacoste, aide-de-camp de l'empereur, qui dirigeait les attaques. Le terrain était tellement coupé, boisé et traversé par des murs en tous sens, qu'on ne pouvait y voir à quatre pas ; ce ne fut que le 17, après quatorze jours de cheminement, que le général Verdier trouva l'emplacement le plus convenable pour les batteries. Cet emplacement devait être sur la rive droite de la Huerva, en face du côté sud-est. Cette rive commande l'autre depuis le pont de Santa-Engracia jusqu'auprès du couvent de Saint-Joseph. Du mont Torrero, on pouvait arriver à couvert, à travers les bois d'oliviers et les murs de jardins, à moins de 200 mètres de la muraille. Le ravin de la Huerva n'étant pas flanqué, offrait, par sa proximité des points

qui seraient ballus en brèche, un couvert favorable pour donner l'assaut.

Nous ne suivrons point l'auteur dans tous les détails de cette attaque. Le 1^{er} août, l'armée assiégeante était forte de 15,000 hommes, mais un grand nombre ne pouvaient faire de service faute de souliers ; la plupart n'avaient pas de capotes, et il était fort difficile de se procurer des vivres. L'armée était sans administration, n'ayant ni inspecteur aux revues ni commissaire des guerres, pas même un agent ou employé des vivres et des hôpitaux. Le 4 août, notre artillerie commença à tonner contre la ville avec 43 bouches à feu, dont 18 mortiers ou obusiers. Plusieurs incendies se déclarèrent dans la ville; dès midi une grande partie de son artillerie était démontée, et trois brèches étaient praticables à son enceinte, entre le couvent de Santa Engracia et la tour del Pino, à droite, par rapport à la place.

Trois colonnes livrèrent sur-le-champ l'assaut à ces brèches, en plein jour, à une heure après midi. La colonne de droite, commandée par le général Habert, passa la Huerva à gué, pénétra dans le couvent et dans l'enclos de Santa Engracia, et déboucha sur la place qui se trouve au-delà. Elle parvint jusqu'au Cosso. La colonne du centre, commandée par le général Bazancourt, fut arrêtée près d'une heure devant la porte de Santa Engracia, et se porta ensuite à la place del Carmen, où elle fut rejointe par une partie de la colonne de gauche, qui avait assailli la tour del Pino. Arrivées au Cosso, nos troupes se divisèrent en plusieurs colonnes. L'ennemi faisait feu dans toutes les rues, par les fenêtres des maisons, par les soupiraux des caves. Nous emprunterons ici les termes de l'auteur. « La

ville était comme un volcan par les explosions continues qui avaient lieu. On entendait les cris des vainqueurs et des vaincus ; ici la victoire, là le désordre et la fuite ; amis et ennemis combattaient tous pêle-mêle et sans ordre. Chacun se défendait là où il était attaqué, et attaquait là où il rencontrait l'ennemi ; le hasard seul présidait à ce chaos. Les rues étaient jonchées de cadavres. La nuit mit fin au combat. Notre perte fut de 462 hommes tués et 1,505 blessés ; au nombre de ces derniers se trouvaient le général Verdier et le général Bazancourt. Le général Lefebvre, qui prit le commandement, avait reçu une contusion.»

On se demandera où étaient les frères Palafox dans ce moment. Don José s'était échappé de la ville avec une faible escorte, dès le commencement de l'action, pour aller chercher du secours. Le marquis et don Francisco, entraînés par les fuyards, avaient rejoint leur frère à Osera. Le brigadier Antonio de Torrès écrivit à don José, le 4 août, à 10 heures du soir, une lettre qu'il terminait par ces mots : « Demain matin, Votre Excellence, ou un de ses honorables frères, m'amènera, je pense, des secours et des vivres, sans lesquels ni moi ni personne ne pourrions sauver la ville du danger où Votre Excellence l'a exposée en l'abandonnant à la merci de ses cruels ennemis. » Le marquis de Lazan arriva le lendemain, amenant un bataillon des gardes espagnoles et trois pièces d'artillerie. La faiblesse de l'armée assiégeante ne lui avait pas permis d'investir la place sur la rive gauche de l'Èbre.

On resta maître de l'enceinte et de plusieurs quartiers jusqu'au 13 août, qu'un ordre formel du roi Joseph prescrivit au général Lefebvre de lever le siège dans la nuit même, de se porter à Tudela, et de là à

Melagro, derrière la rivière d'Aragon, pour couvrir la gauche de l'armée française qui se repliait sur l'Èbre. Il était temps en effet : la capitulation de Baylen avait eu lieu le 22 juillet, Madrid avait été évacué le 1^{er} août, et l'armée de Valence était aux portes de Saragosse. L'état de situation des corps espagnols qui étaient dans Saragosse le 13 août en porte la force à 13,375 hommes.

DEUXIÈME SIÈGE DE SARAGOSSE,

PAR LES 3^e ET 5^e CORPS DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

DU 29 DÉCEMBRE 1808 AU 20 FÉVRIER 1809.

53 nuits de tranchée.

Quatre mois s'écoulèrent avant qu'une armée française vint remettre le siège devant Saragosse. Pendant ce temps les habitants exécutèrent divers travaux qui ajoutèrent beaucoup à la force de la place. Le château de l'Aljaferia fut mis en état de défense et lié à la ville par une double caponnière. Les portes de Sancho et del Portillo furent couvertes par des ouvrages en terre; et en avant de l'ancien mur, depuis la porte del Portillo jusqu'à la Huerva, on éleva une enceinte terrassée revêtue en briques crues, et précédée d'un fossé creusé à pic. Cette partie était flanquée par le couvent des Augustins déchaussés, par le couvent des Trinitaires, et par un ouvrage intermédiaire construit dans le champ du Sépulcre. Le pont de Santa-Engracia fut couvert par une redoute armée de huit pièces de canon,

dite redoute del Pilar, nom de la vierge qui est en plus grande vénération à Saragosse. Le couvent de Santa Engracia avait été transformé en une espèce de citadelle, armée d'une nombreuse artillerie. A gauche, une ancienne muraille, sur laquelle on avait élevé quelques batteries, achevait de fermer la ville jusqu'au bas Èbre, où se trouvait le faubourg des Tanneries, qui avait été fortifié. Sur la rive droite de la Huerva, le vaste couvent de Saint-Joseph avait été environné d'un fossé et d'un chemin couvert palissadé. Il fut armé de douze bouches à feu et reçut une garnison de 3,000 hommes. Le faubourg de la rive gauche de l'Èbre avait été aussi fortifié, et était défendu par 3,000 hommes. Enfin, la position du mont Torrero était occupée.

Dans la ville, des traverses garnies d'artillerie formaient retranchement dans les rues qui conduisent au Cosso. La plupart des portes et fenêtres des maisons étaient murées. Des ouvertures avaient été pratiquées dans les murs mitoyens pour faciliter les communications, et les murs de face avaient été percés de créneaux.

Les oliviers, les jardins, les maisons de campagne qui masquaient les vues de l'enceinte avaient été rasés dans une zone très étendue sans qu'il se fût élevé un seul murmure. Nous suivons ici la relation de l'auteur ; nous ferons cependant remarquer que, dans sa proclamation du 14 janvier, après la prise du fort Saint-Joseph, Palafox s'exprima ainsi : « Combien les oliviers du front et de la gauche du fort ne nous ont-ils pas nu pour n'avoir pas été coupés ! Comparez les fruits qu'ils pourront produire au mal qu'ils ont causé, et vous reconnaîtrez que le bien général a été sacrifié à l'intérêt particulier. »

« Palafox, dit M. le commandant Belmas, commandait en dictateur, et son pouvoir était encore augmenté par un système de terreur entretenu par les moines; une potence était en permanence sur la place du marché; *et chaque jour on y traînait quelques malheureuses victimes.* » Nous reviendrons un peu plus loin sur ce fait qui a été passé sous silence par la plupart des auteurs espagnols. Tous conviennent que le capitaine-général commandait en dictateur; car il ne réunit jamais dans le cours du siège les chefs de service en conseil de défense, bien que la demande lui en eût été faite dans les premiers jours de février par le commandant de l'artillerie au nom des commandants des différentes armes. Il prenait conseil des prêtres et des moines, et de quelques chefs populaires d'une grande résolution qui étaient craints des habitants.

Deux corps d'armée, le 3^e et le 5^e, furent destinés pour faire le siège de Saragosse. Le 3^e devait être spécialement chargé des travaux du siège; il était composé des trois divisions Grandjean, Musnier et Morlot, de la brigade de cavalerie Wattier, de sept compagnies d'artillerie; en tout 23,000 hommes. Le personnel de l'équipage de siège consistait en six compagnies d'artillerie, une compagnie de pontonniers et une compagnie d'ouvriers, présentant un total d'environ 600 hommes. Le personnel du génie était composé de 40 ingénieurs, de huit compagnies de sapeurs, de trois compagnies de mineurs, faisant environ 1,100 hommes.

Le nombre de bouches à feu que devait servir l'artillerie était de soixante, savoir : 30 canons de siège, 10 obusiers et 20 mortiers.

Le 5^e corps, composé des divisions Suchet et Gazan, d'une brigade de cavalerie, de sept compagnies d'ar-

tillerie, d'une compagnie d'ouvriers, d'une compagnie de pontonniers, d'une compagnie de sapeurs, au total d'environ 24,000 hommes, devait couvrir le siège et former une partie de l'investissement.

Le capitaine-général avait sous ses ordres dans la place, 3 officiers généraux, 12 brigadiers, 1 colonel du génie, don Juan San Genis, 1,240 officiers et 31,181 hommes; au total, 32,430 hommes, dont 2,000 de cavalerie, 1,800 d'artillerie et 800 du génie.

Le 20 décembre, dans l'après-midi, les troupes françaises parurent en vue de Saragosse. Le 22, le 3^e corps et la division Suchet avaient entièrement investi la place sur la rive droite de l'Ebre; la division Gazan ne l'avait investie qu'en partie sur la rive gauche. Après avoir reconnu les ouvrages de la place, le général Lacoste, commandant en chef l'arme du génie, proposa au maréchal Moncey, commandant du 3^e corps, trois attaques qui furent adoptées : une, à la droite, dirigée contre le couvent de Saint-Joseph, et devant plus tard embrasser le côté est de la place et se lier avec l'attaque du faubourg de la rive gauche de l'Ebre; une autre, au centre, contre la redoute del Pilar; et la troisième, à la gauche, contre le château, qui ne devait être qu'une fausse attaque. La seconde se liait à la première.

Les chefs d'attaque étaient, à la droite, le chef de bataillon du génie Haxo; au centre, le capitaine du génie Prost (Ambroise); à la gauche, le capitaine du génie Henry; le commandant en second du génie était le colonel Rogniat; le chef de l'état-major était le chef de bataillon Valazé. Le major Breuille commandait les sapeurs et les mineurs. Enfin, plus tard, le colonel Dode, commandant le génie au 5^e corps, dirigea le at-

taques sur la rive droite de l'Ebre. Nous citons tous ces noms honorables pour montrer que les attaques ne pouvaient pécher par défaut de talent et d'énergie dans les chefs qui les dirigeaient.

Le 29 décembre, le duc d'Abrantès remplaça le duc de Conegliano. On ouvrit la tranchée, aux trois attaques, dans la nuit du 29 au 30 décembre. A la droite, le travail consista dans des communications et une première parallèle de 1,200 mètres de développement, tracée à 360 mètres de distance du couvent de Saint-Joseph. Au centre, il consista dans une communication et une portion de première parallèle de 140 mètres de longueur, tracée à 320 mètres de la redoute del Pilar. A la gauche, on rétablit l'ancienne parallèle du premier siège sur 100 mètres de longueur.

L'arrivée du matériel de l'artillerie ayant été retardée par la pénurie des moyens de transport, et par la fréquente interruption de la navigation du canal, on chemina jusqu'à la deuxième nuit, sans le secours puissant de cette arme. Le 10 janvier, au matin, l'artillerie ouvrit le feu de 32 pièces, contre le couvent de Saint-Joseph et la redoute del Pilar. Le 11, à quatre heures du soir, le général Grandjean fit livrer l'assaut au couvent dont la seconde parallèle, d'où les troupes partaient, n'était éloignée que de 120 mètres. L'attaque bien dirigée, et exécutée à l'aide d'échelles pour descendre dans le fossé, réussit parfaitement. Le colonel Renovalés, et les 3,000 hommes que lui donne l'auteur des Journaux, avaient évacué l'ouvrage. Nous eûmes 8 hommes tués et 30 de blessés, et cette perte paraît avoir été causée par le feu de la place. Le colonel Renovalés l'évaluait à 1,500 hommes dans son rapport à Palafox.

L'assaut ne fut livré à la redoute del Pilar que le 15, la dix-huitième nuit du siège. Cet ouvrage n'avait pas cependant de moyens de défense particuliers, mais il était bien soutenu en arrière par la place. Le colonel du génie Rogniat fut chargé de diriger l'assaut. L'ennemi n'avait plus que 50 hommes dans l'ouvrage, il fit jouer une mine qui ne fit aucun mal à nos troupes. La redoute fut escaladée avec des échelles.

A cette époque, les troupes qui faisaient le siège étaient réduites à 16,728 hommes, savoir : 13,255 hommes d'infanterie, 825 de cavalerie, 1,678 d'artillerie et 970 du génie. Dans ce nombre n'est pas comprise la division Gazan, placée sur la rive gauche de l'Èbre, et à laquelle il ne restait que 7,000 hommes. La division Suchet avait reçu une autre destination. Le 3^e corps avait beaucoup de malades et des détachements sur plusieurs points fort éloignés des attaques pour combattre les insurgés. Dans la place, Palafox soutenait le courage des défenseurs par les nouvelles les plus absurdes qu'il pouvait imaginer.

Les travaux continuèrent néanmoins avec activité. L'attaque de droite et celle du centre furent liées par une troisième parallèle, sur laquelle l'artillerie construisit six nouvelles batteries. Cette parallèle fut établie sur le sommet de la berge droite du ravin de la Huerva. On ouvrit ensuite sur cette berge trois cheminements en sape inclinée, connues sous le nom de *descente*. L'un de ces cheminements passait sous le pont de Saint-Joseph (1). Les deux autres étaient à quelque distance du premier, l'un à droite, et l'autre à gauche, entre le pont de Santa Engracia et le pont de Saint-Jo-

(1) Sa direction était encore reconnaissable en 1823.

seph. Celui de droite ne présenta pas de difficulté, et dès la vingt-troisième nuit on amorça une quatrième parallèle sur la rive gauche de la Huerva. Il se fit alors un changement important dans l'attaque; elle avança par sa droite pour s'approcher du côté est de la place, qui est éloigné d'environ 200 mètres de la Huerva.

Le maréchal Lannes arriva le 22 janvier au camp sous Saragosse. Il réunit le commandement des 3^e et 5^e corps. La présence de cet illustre maréchal était bien nécessaire. Tout l'Aragon était en armes; des bandes nombreuses de paysans armés et de troupes de nouvelle levée menaçaient les travaux sur les deux rives de l'Ebre. M. le lieutenant-général Rogniat, dont la relation, bien connue du siège de Saragosse, a souvent servi de guide à l'auteur, présente cette époque comme la plus critique du siège. M. le commandant Belmas reproduit ici des détails empruntés à la relation du général. La division Suchet fut rappelée, l'attaque de gauche momentanément abandonnée. Voulant profiter de ces circonstances, Palafox tenta, le 23 janvier, une grande sortie avec plusieurs bataillons, mais il ne les engagea pas.

La vingt-huitième nuit du siège, les trois descentes étaient terminées, et l'on pouvait passer la Huerva sur trois ponts de chevalets, portant un épaulement du côté de la place. Celui de la descente de gauche étant très rapproché d'un pan coupé de l'enceinte qui n'était pas flanqué, on s'établit cette nuit-là derrière ce pan coupé que l'on crénela. A la droite, les cheminements avaient fait des progrès et atteint une grande huilerie voisine de l'enceinte.

Le 26 janvier, au jour, l'artillerie foudroya la place

avec 50 bouches à feu distribuées dans treize batteries. Elle ouvrit plusieurs brèches à l'enceinte, et fit taire une partie de l'artillerie ennemie. Le 27, trois brèches étaient praticables; le maréchal Lannes ordonna l'assaut. Il eut lieu à midi. Les détails de cet assaut sont rapportés fort au long, avec toute l'étendue qu'il mérite par son importance, dans l'ouvrage de M. le commandant Belmas. A la droite, malgré tous les efforts de bravoure de nos troupes, le chef de bataillon du génie Haxo ne put faire qu'un petit logement sur le mur de l'enceinte. Au centre, en face du couvent de Saint-Joseph, on pénétra dans une huilerie de la ville. A la gauche, l'assaut fut livré au couvent de Santa Engracia par une colonne composée en grande partie de Polonais, commandés par le colonel Chlopiski. Le colonel du génie Rogniat avait la direction de l'attaque. On s'empara non seulement de Santa Engracia, mais d'un autre couvent situé à gauche dont la possession nous assurait de grands avantages. Notre perte dans ces trois assauts ne s'éleva qu'à 163 hommes, tués et blessés. Elle fut plus que doublée par la témérité d'un bataillon qui était de garde dans les tranchées opposées au côté sud-ouest de la place, et qui, aux cris : *en avant ! en avant !* ne put contenir son ardeur, franchit la Huerva, et attaqua le couvent des Trinitaires, dont on finit par rester maître.

Ici commence cette résistance héroïque qui a illustré Saragosse, et que le fanatisme seul pouvait produire. Nous voulons parler de la défense intérieure de la ville de quartier en quartier, de maison en maison. Ce genre de défense était nouveau, l'attaque le fut aussi. Elle est difficile à décrire. On résolut de cheminer à couvert autant qu'il serait possible, et d'aller

lentement, mais à coup sûr, afin de ne pas rebuter les troupes par des pertes trop fortes et trop multipliées (1). On fit fréquemment usage de la mine pour renverser les maisons et pour faire brèche aux couvents et aux grands édifices dans lesquels l'ennemi se défendait. L'expérience apprit à régler la charge des fourneaux d'attaque des maisons, de manière à ouvrir ou à ébranler seulement les maisons, afin de pouvoir les traverser à couvert. De trop fortes charges produisaient des décombres, à travers lesquels les troupes ne pouvaient s'élaner pour s'emparer des maisons voisines, sans être découvertes et plongées de tous côtés. La durée de l'attaque régulière extérieure avait été de 29 jours; celle de l'attaque intérieure fut de 24 jours. On eut de la peine à plier les troupes au genre d'attaque pied à pied qu'il convenait d'adopter. Le duc de Montebello fut obligé de faire des ordres du jour pour défendre expressément toute échauffourée. « Mon intention est qu'à mesure qu'on se sera emparé d'une maison; on s'y établisse avant de passer à une autre; et qu'après une explosion, et lorsqu'on se sera emparé d'une ou de plusieurs maisons, les troupes qui y seront logées soient remplacées par celles qui forment la réserve. » (Ordre du jour du 3 février 1809.)

Voici comment l'auteur décrit l'attaque des maisons (2): « Dès qu'une maison était conquise, elle était retranchée et crénelée; on y ouvrait de larges communications à travers les murs de refend pour pouvoir circuler le long des murs de face; on bouchait les portes et les fenêtres avec des sacs à terre, et cette

(1) Relation de M. le lieutenant-général Rogniat, pages 26 et 30.

(2) Tome II, p. 251.

maison servait de point d'appui pour pénétrer plus avant. Si l'ennemi disputait l'entrée d'une chambre, on ouvrait des créneaux en face des siens, et l'on tirait des deux côtés. La chambre qui séparait les combattants se remplissait bientôt de fumée, permettait à un sapeur de s'y glisser à plat ventre, et d'arriver sous les canons de fusil de l'ennemi; ce sapeur se relevait alors, frappait à coups redoublés d'une barre à mine sur ces fusils et forçait les Espagnols à les retirer. Aussitôt, s'avançaient nos grenadiers qui embouchaient les créneaux, y jetaient des grenades et forçaient l'ennemi de chercher un refuge dans une chambre plus éloignée où recommençait un nouveau combat. Quand un gros mur arrêtait l'élan de nos soldats, les sapeurs en réduisaient l'épaisseur à la pioche avant d'y faire aucune ouverture, puis ils le renversaient d'un seul coup sur les Espagnols. Ces diverses attaques devaient se faire simultanément à chaque étage.... Il était surtout nécessaire d'occuper en force les toits, dont les Espagnols profitaient pour faire des sorties sur nos derrières et couper nos communications. Mais de tous les moyens d'attaque la mine était encore le meilleur, en l'employant comme nous l'avons dit. Les Espagnols eurent aussi recours au feu pour arrêter la vivacité de nos attaques; ils appliquaient aux portes et fenêtres des maisons des fagots goudronnés, auxquels ils mettaient le feu en se retirant. L'incendie se propageait lentement et formait souvent, pendant plusieurs jours, un obstacle infranchissable.

» Le projet du général Lacoste (nous empruntons les expressions de l'auteur), dans la conduite des attaques, était de s'avancer jusqu'au Cosso, en cheminant à la droite par les rues Palomar et Quemada, et au centre

par la rue Santa Engracia, dans l'espoir que le quartier de la ville compris entre ces deux directions, et où il y avait un grand nombre de jardins, céderait ensuite sans beaucoup d'efforts. L'attaque de droite lui paraissait surtout importante, parce qu'il conservait toujours l'idée qu'il avait eue dès le commencement du siège, de s'emparer du faubourg de la rive gauche de l'Ebre, afin de prendre la ville à revers, de battre les maisons du quai, et de pousser ensuite plus facilement les cheminements jusqu'à l'église del Pilar, qui, dans la disposition d'esprit où se trouvaient les habitants, pouvait être considérée comme le cœur de la défense. L'attaque du faubourg avait été différée à cause de la présence des bandes qui, dès le commencement du siège, avaient inquiété les camps de la division Gazan ; mais l'ennemi extérieur ayant été battu, et la division Suchet couvrant les routes du côté de la Catalogne, rien n'empêchait plus de l'entreprendre ; le maréchal Lannes donna des ordres en conséquence, et la trente-quatrième nuit du siège, la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, la tranchée fut ouverte sur la rive gauche de l'Ebre. Cette attaque prit le nom d'attaque du faubourg.»

C'est vers cette époque du siège qu'il faut placer le système de terreur qui, suivant M. Belmas, fut adopté par les moines, et dont les conséquences furent telles « *que chaque jour on traînait quelques malheureuses victimes à la potence, que le plus léger soupçon de trahison ou de tiédeur, la première dénonciation étaient des arrêts de mort.* »

Dans sa proclamation du 28 janvier aux habitants, Palafox leur dit en effet : « Si, contre ma juste attente, il se trouvait quelqu'un dans cette ville qui ne se por-

tât pas aux points attaqués ou qui les abandonnât, je le déclare traître, et comme tel il subira immédiatement la peine de la potence, et ses biens seront confisqués. »

Dans une autre proclamation du 9 février, que l'auteur des Journaux ne rapporte pas, Palafox ordonne aux soldats dispersés de se réunir, sous peine de 1,200 coups de verges et de six ans de travaux publics ; il menace ceux qui les cacheraient de six mois de travaux. Il enjoint en même temps aux curés et aux alcaldes de lui rendre compte de la conduite des habitants, afin de récompenser les braves et de donner aux lâches le châtement qui leur est dû.

1° Le comte Toréno ne fait aucune mention, dans l'histoire de la guerre d'Espagne qu'il a publiée, des peines de mort que Palafox ou le peuple infligeait à ceux qui montraient de la tiédeur dans la défense; et cependant il a eu à sa disposition à Madrid, par ordre du gouvernement, tous les documents que l'on a pu réunir. 2° Don Alcaide Ibiéca, qui était dans la place, qui porte la décoration des défenseurs de Saragosse, et qui a publié, en 1831, en trois volumes, une histoire des deux sièges que cette ville a soutenus, ne cite *qu'une seule victime de l'effervescence populaire*. Une bombe ayant causé, le 3 février, la ruine d'un magasin dans lequel on trouva quelques tas d'orge, le peuple cria à la trahison, et le malheureux garde-magasin fut traîné en prison et pendu le lendemain. L'ouvrage d'Ibiéca fait autorité. 3° Don Luis Gonza de Villalva, maréchal-de-camp, qui commandait l'artillerie dans la place et qui a publié, en 1811, à Mallorca (Majorque), une relation de la défense de Saragosse dans laquelle il n'épargne pas les reproches à Palafox, ne fait mention

d'aucune victime traînée à la potence, et se borne à dire que Palafox s'entourait mal, et qu'il fit emprisonner quelques personnes qui étaient suspectes. Villalva va jusqu'à dire que l'erreur, l'ignorance et la folie de Palafox rendront sa mémoire toujours odieuse, parce qu'en voulant défendre une ville qui ne pouvait pas l'être, il causa sa ruine, et fit perdre à l'Espagne le secours des 30,000 soldats qui s'y renfermèrent.

Le fait cependant ne saurait être contesté (1). Cavallero, lieutenant-colonel du génie, qui était dans la place et qui a publié une courte relation des deux sièges, dit positivement qu'à la fin de janvier « des esprits rendus plus irritables par la vue du malheur qui les environnait, et de ceux qu'ils redoutaient encore, étaient défiants, soupçonneux; ils voyaient dans une plainte innocente le crime de la trahison; la peine suivait de près, non la preuve, mais l'accusation, et *presque* tous les matins on découvrait des personnes pendues *pendant la nuit* aux fourches patibulaires dressées dans la rue du Cosso et dans la place du Marché. Cette aveugle fureur ne s'étendait pas sur les militaires.»

Aux menaces Palafox joignait aussi les promesses de récompenses éclatantes au nom de Ferdinand, au nom

(1) Nous avons interrogé sur ce fait, assez important historiquement pour devoir être bien constaté, un Espagnol très digne de foi, ancien défenseur de Saragosse, et aujourd'hui au service de France, M. C.... Il n'est point à sa connaissance que les moines, qui ont bien pris part à la défense, aient entretenu dans la place un système de terreur pour contraindre les habitants à partager les dangers du soldat; il parcourait souvent le Cosso pour ses fonctions, et ne se souvient pas d'y avoir vu ces gibets auxquels presque chaque nuit on attachait quelques victimes. La relation de M. le général Rogniat n'en fait pas mention.

de la Vierge del Pilar, et il flattait sans cesse le peuple de l'espérance d'être délivré ou secouru par les armées espagnoles victorieuses. C'est cette espérance qui contribua le plus, avec l'exaltation des sentiments religieux, à soutenir le courage des Aragonais. Il poussait si loin la déception, dit Ibiéca, que le 14 février il faisait jouer des télégraphes pour feindre une correspondance avec ses frères. La première chose que firent les membres de la junte qui le remplaça, le 19 février, pour détruire les illusions dont il avait imbu le peuple, fut d'examiner les papiers du capitaine-général pour tâcher d'y découvrir quelque annonce de secours prochain. Ils n'y trouvèrent que des lettres de vieille date. Du reste, Palafox s'imposait des sacrifices et savait endurer les privations que souffraient les défenseurs.

Nous n'essaierons pas de décrire tous les combats de maisons qui se livrèrent aux deux attaques de la ville. Enfin, le 20 février, l'attaque de la droite était maîtresse d'un quartier considérable depuis la rue Quemada jusqu'à l'Ebre, et elle commençait à cheminer au-delà du Cosso. L'attaque du centre, dirigée par la rue Santa Engracia, avait rencontré de grandes difficultés, et était aussi arrivée au Cosso. Cinq rameaux de mines passaient en différents endroits sous cette rue, et six fourneaux, chargés chacun de 3,000 livres de poudre, étaient prêts à jouer simultanément. Enfin, l'attaque du faubourg avait poussé ses cheminements jusqu'à la tête du pont sur l'Ebre, et avait mis en batterie 50 bouches à feu contre la ville. Palafox, malade de la fièvre, venait de déposer son autorité entre les mains d'une junte composée de quarante membres. Cette junte reconnut qu'il n'y avait plus de résistance possible ; les défenseurs manquaient de poudre et de

tous les objets de première nécessité ; ils étaient réduits à 8,200, qui, exténués de fatigues et de misère, faisaient peine à voir. 6,000 étaient dans les hôpitaux ; ainsi la moitié de la garnison avait péri. Cependant l'esprit populaire tenait la junte en suspens, et elle ne demanda d'abord qu'un armistice de 24 heures, pour traiter des termes d'une capitulation.

Le duc de Montebello lui signifia de se rendre sous deux heures à son quartier-général, et que, passé ce terme, il n'écouterait plus aucune proposition. La junte se soumit, et le lendemain, 21 février à midi, la garnison sortit par la porte del Portillo.

Ici, M. le commandant Belmas trace un tableau affreux de l'état dans lequel les vainqueurs trouvèrent la ville et le peu de population qui y restait. D'après les recensements, il périt à Saragosse, pendant le siège, 53,873 individus, dont la moitié de paysans réfugiés.

Nous eûmes environ 3,000 hommes d'infanterie de tués ou de blessés, et 1,500 malades. 11 officiers du génie furent tués, et 27 mis hors de combat ; 156 sapeurs ou mineurs furent tués ou blessés.

L'artillerie tira contre la place 32,700 boulets, bombes ou obus. Elle consumma 69,325 kilogrammes de poudre, sans y comprendre 9,500 kilogrammes employés pour les mines. Elle eut 1 officier de tué et 5 de blessés, 10 sous-officiers ou soldats de tués et 48 de blessés, dont 18 auxiliaires d'infanterie.

Nous avons suivi l'auteur, en nous attachant principalement aux travaux de l'attaque. Les bornes dans lesquelles nous devons renfermer cette analyse ne nous ont pas permis de mener de front la défense, qui offre beaucoup d'exemples dignes d'imitation.

SIÈGE DE ROSES

PAR LE SEPTIÈME CORPS D'ARMÉE FRANÇAIS,

DU 18 NOVEMBRE AU 5 DÉCEMBRE 1808.

17 nuits de tranchée.

Nonobstant les ordres pressants du prince major-général qui lui enjoignaient de se porter devant Barcelone, le général Gouvion Saint-Cyr crut devoir entreprendre le siège de la citadelle de Roses, dont il avait fait les préparatifs. « Cette place était, en effet, dit l'auteur, de la plus grande importance pour les opérations ultérieures en Catalogne, par la magnifique rade qu'elle protège. Une escadre anglaise y était établie, et tant qu'elle aurait pu s'y maintenir, il devenait presque impossible de ravitailler Barcelone par mer, la seule voie cependant que l'on pût tenter, puisque les routes de terre se trouvaient fermées par les places de Gironne et d'Hostalrich, qui étaient au pouvoir des Espagnols. »

La citadelle de Roses est bâtie sur le bord de la mer, dans un fond qui est le réceptacle des eaux de plusieurs petits torrents dans les temps de pluie. Elle a la forme d'un pentagone bastionné avec escarpe et contrescarpe revêtues. Les fossés ont peu de profondeur. Quatre demi-lunes et trois petites contre-gardes, auxquelles la contrescarpe du corps de place sert de gorge, et qui sont unies aux demi-lunes par des courtines basses, forment du côté de la terre une enveloppe ou chemin couvert à glacis coupé, qui ne remédie pas au défaut de l'enceinte,

dont les escarpes peuvent être battues en brèche des mêmes batteries qui auront ruiné l'enveloppe. Le terrain est bas et marécageux devant les fronts de l'est, du nord-est et du nord-ouest. Toutefois le bastion du nord est dominé à bonne portée par une petite éminence. Le front du sud-est regarde la ville qui, en étant très rapprochée, devait évidemment donner des facilités pour l'attaque. Le front du sud-ouest est tourné vers la mer.

Le siège de Roses devait comprendre en outre celui du fort de la Trinité, dit le Bouton de Roses. Ce fort, qui est construit en maçonnerie, est situé à 2,000 mètres au sud de la citadelle, sur un rocher élevé de 66 mètres au-dessus de la mer. Il défend l'entrée de la baie.

Il est dominé de très près par des rochers; mais d'une manière si plongeante, qu'il faut s'en éloigner de 600 mètres pour trouver l'emplacement propre à une batterie de brèche. Des traverses et des bâtiments voûtés remédient aux défauts de sa position. Les Anglais s'étaient chargés de le défendre conjointement avec les Espagnols.

Des pluies fréquentes qui eurent lieu pendant les premiers jours de novembre retardèrent l'arrivée du matériel de siège devant la place. Enfin, le 17 novembre, on commença deux batteries de brèche contre le fort de la Trinité, et, la nuit du 18 au 19, on ouvrit une première parallèle de 600 mètres de développement contre le front de l'est, à 600 mètres environ de ce front. Le projet du général du génie Sanson, adopté par l'officier-général qui commandait le siège, était de répéter l'attaque de 1794, quoique les circonstances fussent différentes. On chemina huit jours sans faire beaucoup

de progrès, et sans avoir tenté de se rendre maître de la ville, où la garnison avait 500 hommes retranchés dans les maisons. Dans les règles, cette opération devait précéder toute attaque.

Les généraux Kirgener et Ruty, commandants du génie et de l'artillerie au 7^e corps, arrivèrent le 26, et donnèrent une nouvelle direction aux travaux. Ils résolurent d'attaquer par le front qui regarde la ville, et la neuvième nuit, les compagnies d'élite du 1^{er} léger et du 6^e de ligne, deux régiments italiens, s'emparèrent de vive force de Roses. Les Espagnols se défendirent avec un acharnement remarquable; mais ils succombèrent, et 50 seulement parvinrent à rentrer dans la citadelle. Un rapport erroné occasionna un revers, la douzième nuit, à l'attaque du fort de la Trinité. On prit pour une brèche ce qui n'en était pas une, et un malheureux détachement fut envoyé à l'assaut. Enfin, la dix-septième nuit, on poussa un boyau jusqu'au pied de la première enveloppe de la citadelle. Cette enveloppe n'était pas occupée. La brèche était praticable. La garnison se rendit prisonnière de guerre.

« Ainsi finit un siège, dit l'auteur, qui, par le développement irrégulier de plusieurs attaques, par divers assauts mal calculés, et par la privation de vivres et d'effets de campement, sur une terre déserte, dans une saison froide et pluvieuse, fut très pénible pour les troupes qui y prirent part. »

Au siège de 1693, qui dura neuf jours, du 1^{er} au 9 juin, la citadelle fut également attaquée par le front qui est tourné vers la ville. Ce siège fit beaucoup d'honneur à M. Lapara, ingénieur, qui avait la direction des attaques.

SIÈGE DE GIRONNE

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DE CATALOGNE,

DU 7 JUIN AU 10 DÉCEMBRE 1809.

104 nuits de tranchées, sans prendre la place.

La place de Gironne, dans un pays montueux, à quinze lieues de la frontière, et sur la seule route qui puisse servir de ligne d'opérations à une armée française en Catalogne, avait une trop grande importance dans la guerre d'Espagne, pour qu'elle pût être négligée. Le général Duhesme avait, en 1808, fait deux tentatives pour s'en emparer. La première avait échoué; la retraite de l'armée française derrière l'Ebre, après la catastrophe de Baylen, fit manquer la seconde.

Le siège de Gironne fut résolu au commencement de 1809. Il a été le plus long de tous les sièges de la guerre d'Espagne. M. le commandant Belmas s'est attaché à en faire bien connaître toutes les circonstances intéressantes, sans taire les fautes qui y furent commises. Nous considérons la défense de Gironne comme la plus remarquable que les Espagnols aient faite à cette époque.

Gironne est situé au confluent du Ter et de l'Oña. L'Oña divise la ville en deux parties : la ville haute sur la rive droite, et la ville basse ou Mercadal sur l'autre rive. La ville haute est bâtie sur le penchant de la montagne des Capucins, dont le sommet était alors occupé par trois forts considérables revêtus, le fort des Capucins, le fort de la reine Anne et le fort du Connétable. Elle était fermée par une ancienne muraille,

terrassée en plusieurs endroits, haute de 11 à 12 mètres, et flanquée de tours et des deux bastions de la Merci et de Sainte-Lucie, le premier à l'extrémité sud de la ville, et l'autre à l'extrémité opposée, entre le Ter et le Galligan, petit affluent que l'Oña reçoit à son embouchure dans le Ter. Parmi les tours, on distingue la tour de la Gironelle et la tour de Sainte-Lucie. Toute la partie de l'enceinte qui est entre le bastion de la Merci et la tour de la Gironelle, est inattaquable, tant que les forts de la montagne des Capucins n'ont pas été pris. Entre ces forts et l'enceinte sont les redoutes de la ville et du chapitre. En avant de la redoute du chapitre, séparée d'elle par un ravin, est le fort du Calvaire. Enfin, au-dessous de ce fort, dans le vallon où coule le Galligan, était le couvent de Saint-Daniel, qui avait été retranché. Entre la tour de la Gironelle et la tour Sainte-Lucie, l'enceinte forme un angle rentrant presque droit. Sur le côté de l'angle qui se rattache à la tour de la Gironelle, on trouve la caserne des Allemands et le bastion San Cristoval. Devant ce même côté coule le Galligan. Sur l'autre côté, que l'on appelle le grand flanc de Saracinas, et qui se termine à la tour de Sainte-Lucie, est un petit ravelin, à gauche de l'entrée des eaux du Galligan dans la ville. Enfin, entre la tour Sainte-Lucie et le bastion Sainte-Marie, est une courtine sur laquelle se trouve la porte de France.

Au nord-est de la place est une autre montagne, séparée de celle des Capucins par la vallée du Galligan, et dont le sommet présente un plateau occupé par le fort Montjouy et par trois redoutes détachées, dites de Saint-Louis, Saint-Daniel et Saint-Narcisse. Ces redoutes étaient en maçonnerie. Le fort Montjouy con-

sistait dans un carré bastionné, dont deux fronts exposés aux attaques étaient terrassés, couverts par des demi-lunes, et précédés d'un fossé avec chemin couvert. Ce fort renfermait des casemates à l'épreuve de la bombe. Le terrain du plateau est un roc sur lequel il fallut apporter toutes les terres des cheminements. La distance du fort à la ville est de 4 à 500 mètres, et la même difficulté existait pour les cheminements, relativement à la ville, jointe à celle, qui n'est pas moins grande, de devoir les établir sur un coteau qui tombe en pente rapide vers la fortification.

Tel est cependant le côté de la place qui fut choisi pour front d'attaque par des motifs étrangers aux difficultés réelles du siège. Ce front regardant la frontière de France, on considéra que les camps seraient plus en sûreté et que l'on n'aurait point de travaux de route à exécuter pour faire arriver dans les parcs les approvisionnements dont on avait besoin; la route de Figuières suffisait à cet objet. Peut-être fut-on aussi déterminé dans le choix du front d'attaque par l'exemple du siège de 1710, où le duc de Noailles avait attaqué par le plateau de Montjoux. Le fort n'avait pas fait une longue résistance, et le siège de la ville, à laquelle on avait livré un assaut pour s'en rendre maître, n'avait été que de 27 jours.

Le Mercadal, ou la ville basse, était fortifié par quatre fronts bastionnés, sans aucun dehors. Là, point de demi-lune, point de chemin couvert; une contrescarpe peu élevée, des escarpes de 6 à 7 mètres de hauteur, vues de la campagne. Devant ces fronts, une plaine où l'on pouvait cheminer facilement. On a prétendu qu'il eût été impossible de défiler les tranchées des forts de la montagne des Capucins. M. le comman-

dant Belmas démontre le contraire. On eût pu d'ailleurs, du mont Livio, situé de l'autre côté de l'Oña, contre-battre le fort des Capucins, celui des forts dont les coups eussent été les plus dangereux. Maître du Mercadal, l'attaque de la haute ville, qui en est séparée par l'Oña, et dont l'enceinte, du côté de ce cours d'eau guéable, avait depuis long-temps été en partie remplacée par des maisons percées de portes et de fenêtres, n'aurait pas présenté de difficulté.

D. Mariano Alvarez, qui commandait dans Girone, était connu par la fermeté de son caractère. Il justifia cette réputation, sans imiter la jactance de Palafox, et sans avoir recours aux moyens que don José avait employés à Saragosse. De grands travaux de défense avaient été exécutés à Girone; plus de 150 bouches à feu étaient en batterie sur les remparts. Les magasins étaient bien approvisionnés de munitions, mais ils ne renfermaient qu'une petite quantité de vivres. La garnison, qui ne comptait que 5,723 hommes au commencement du siège, reçut, pendant tout le temps qu'il dura, divers renforts, qui portèrent sa force à 9,371 hommes, indépendamment de 3 à 4,000 paysans réfugiés qui avaient pris les armes. La population de la ville, y compris les réfugiés, s'élevait à 20,000 âmes. Soldats et habitants, tous avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

« Les moines et les prêtres (nous empruntons les expressions de l'auteur, en regrettant de tronquer sa narration) excitaient surtout l'enthousiasme par le fanatisme. Les citoyens qui voulurent prendre une part active à la défense formèrent une réserve de huit compagnies sous le nom de *Croisés de Girone*. Animées du même esprit, les femmes choisirent 200 d'entre

en quatre divisions

elles, toutes jeunes, robustes, et d'un mâle courage, pour en former une compagnie qui fut organisée sous le nom de Sainte-Barbe. Elles furent chargées de transporter les blessés et les munitions sur les points de la ville exposés aux attaques; les illustres Fitz-Gérald, Artigas et Vivern furent désignées pour les commander. Alvarez, bien décidé à s'ensevelir sous les murs de Gironne, fit publier, le 5 mai, une proclamation dans laquelle il disait : « que toute personne, de quelque classe ou condition qu'elle fût, qui proférerait le mot de *capitulation* ou tout autre équivalent, serait immédiatement fusillée. » Cet acte d'ailleurs émanait moins de sa volonté suprême que du vœu unanime et spontané des habitants; aussi fut-il accueilli avec enthousiasme par toute la population. »

Le général Gouvion-Saint-Cyr, qui commandait en Catalogne, reçut, au commencement de mars, une lettre du prince, major-général, qui lui ordonnait de faire à la fois les sièges de Gironne, Tarragone et Tortose; cette lettre était en chiffres. Il supposa qu'il y avait erreur, et répondit, de Valls, que tout ce qu'il pourrait faire avec le 7^e corps serait de contenir l'armée ennemie le plus loin possible de Gironne, pendant qu'on *essayerait* d'en faire le siège. Il disait qu'il essayerait, parce qu'il prévoyait de grandes difficultés dans ce siège, auquel le ministre ne destinait que la division du général Reille. Il quitta les environs de Tarragone le 19 mars, séjourna à Barcelone jusqu'au 15 avril, qu'il se dirigea sur Vich, où il prit position pour couvrir les opérations du siège qui devait avoir lieu. Vich, sur une petite rivière qui se jette dans le Ter, est à onze lieues de Gironne. Le général en chef avait sous ses ordres 20,000 hommes, artillerie, infanterie et cavalerie, en quatre divisions.

Après avoir reçu de France la division westphalienne du général Morio, les forces du général Reille montaient à 11,000 hommes. Il ne crut pas qu'elles fussent suffisantes pour entreprendre le siège de Girone. Dans l'état d'insurrection où était la Catalogne, ce siège exigeait un investissement que rendaient difficile les grandes inégalités de terrain. Il importait, pour intercepter les communications de la place avec la mer, d'occuper la montagne de Notre-Dame-des-Anges qui se rattache à celle des Capucins. Le général Reille demanda un renfort de 5,000 hommes au général en chef. Celui-ci lui répondit, le 12 mai, qu'il ne pouvait lui envoyer aucun secours en ce moment, vu les dispositions nouvelles de l'ennemi, qui paraissait vouloir tenter de donner encore une bataille. Le marquis de Coupigny avait succédé au général Reding dans le commandement des troupes espagnoles en Catalogne, en attendant l'arrivée de Blake, à qui ce commandement était destiné. Le général Saint-Cyr pensait que la garnison de Girone étant faible à cette époque, on pouvait toujours commencer le siège.

Le 12 mai, le général Verdier vint remplacer le général Reille. Il pressa le général en chef d'augmenter les forces destinées au siège; il lui annonça « qu'il prenait le parti de suspendre même le transport du matériel jusqu'à ce que le 7^e corps lui eût fourni des secours, ou que l'empereur, à qui il faisait connaître sa situation, lui eût fait donner des ordres positifs sur une opération aussi importante; que l'empereur voulait que le siège de Girone fût fait: qu'il ne pouvait le vouloir que par les moyens et les troupes qui étaient en Catalogne; que c'était donc à celui qui commandait tout dans cette province à tout diriger, autant dans son

propre intérêt que dans celui du succès de l'entreprise. »

Ce langage, mais surtout la correspondance directe d'un général qui était sous ses ordres avec l'empereur, blessèrent vivement le général Saint-Cyr. Il y vit la violation des règles les plus essentielles de la discipline, et la preuve qu'il n'avait plus la confiance de Sa Majesté. Et, en effet, il apprit peu de temps après que le duc de Castiglione avait été nommé pour le remplacer. Le 19 juin, il en reçut la nouvelle officielle ; néanmoins il garda son commandement jusqu'au 30 septembre. Arrivé à Perpignan, le maréchal Augereau y était retenu par l'état de sa santé.

Le 22 mai, il mit à la disposition du général Verdier la division Lecchi, italienne, qui était forte de 3,500 hommes. Le siège ne tarda pas à commencer. Mais le général Saint-Cyr en abandonna entièrement le commandement au général Verdier, et se borna à celui de l'armée d'observation, sans prendre la peine de faire exécuter par cette armée les travaux qu'exigeait l'investissement. Avec une armée faible, on pécha, dans les attaques, contre cette maxime : « Ne jamais faire à découvert ni par force ce que l'on peut par industrie, attendu que l'industrie agit toujours sûrement, ce que la force, qui est quelquefois sujette à manquer, ne fait pas toujours, et hasarde pour l'ordinaire beaucoup. » Aussi eut-on des revers.

L'équipage de siège se composait de 49 pièces de gros calibre, de 14 mortiers, 6 obusiers et 2 pierriers ; au total 71 bouches à feu approvisionnées à 600 coups par pièce. L'artillerie était commandée par le général de brigade Taviel, qui avait sous ses ordres 1,400 hommes de troupes et un état-major proportionné. La

brigade de siège du génie était composée de 20 officiers d'état-major, une compagnie de mineurs et trois de sapeurs ; elle était sous les ordres du général de division Sanson. L'artillerie du 7^e corps ou armée d'observation était commandée par le général de division Ruty, et le génie par le général de brigade Kirgener, qui, dans la suite, fut remplacé par le colonel Dianous, son chef d'état-major. Par suite de la fatale séparation des deux armées de siège et d'observation, les talents de ces trois officiers distingués, qui avaient de la réputation, furent perdus pour le siège.

On ouvrit la tranchée, la nuit du 6 au 7 juin, par la construction de deux batteries sur la hauteur de Tramou, à 1,200 mètres des redoutes Saint-Narcisse et Saint-Louis. Cette marche timide fit perdre dix jours. On voulut aussi bombarder immédiatement la ville. Ce genre d'attaque eut quelque effet, l'hôpital général de la ville fut réduit en cendres ; mais on consumma une grande quantité de munitions, dont on manqua ensuite au moment décisif du siège. La nature du terrain, qui était un roc nu, retarda la construction des batteries. La prise des redoutes eût pu exiger un siège encore long, si l'ennemi, intimidé par l'audace de nos troupes, ne les eût évacuées, deux le 19 juin, et la troisième le 21.

Le général Saint-Cyr quitta Vich, le 18 juin, avec ses troupes, et vint prendre position, le 20, à Caldas de Mallavilla, entre Gironne et Hostalrich, à peu près à égale distance de ces deux places. Il fit son mouvement fort à propos pour intercepter un convoi de vin et de 1,000 à 1,200 bœufs destiné pour la place. Le général Verdier lui soumit le plan des attaques, arrêté de concert avec les généraux Sanson et Taviel. Le gé-

néral Saint - Cyr pensa, avec le général Kirgener, que l'attaque par le Mercadal était possible et préférable, et que, couverte par l'armée d'observation, cette attaque ne pouvait rien craindre des entreprises d'une armée de secours. Mais ayant reçu la nouvelle qu'il était remplacé, il ne crut pas devoir donner des ordres pour changer la direction des travaux.

Des deux fronts du fort Montjoui, contre lesquels les attaques pouvaient être dirigées, on choisit celui qui regarde le nord. La face droite du bastion gauche de ce front, appelé bastion A, était découverte sur une grande hauteur; le chemin couvert était imparfait, et sur la capitale de la demi-lune était une double caponnière qui communiquait à la redoute Saint-Louis, et que l'on pouvait utiliser pour les cheminements. Les onze premières nuits se passèrent en travaux de batteries et en préparatifs pour la construction d'une batterie n° 10, qui devait être armée de vingt bouches à feu. Les cheminements ne firent pas un pas. On était à 400 mètres du fort que l'on attaquait.

La nuit du 2 au 3 juillet, la 27^e du siège, on construisit avec une rapidité extraordinaire et l'on arma dans la même nuit la batterie n° 10. Son épaulement, auquel on n'employa que des sacs à terre, avait 120 mètres de longueur, 6 mètres d'épaisseur et 2^m,30 de hauteur. M. le commandant Belmas donne des détails intéressants sur cette batterie. Elle ouvrit son feu à cinq heures et demie du matin, et fit une brèche d'environ 12 mètres de large à la face droite du bastion A. La nuit du 3 au 4, le chef de bataillon du génie Fleury fit la reconnaissance de la brèche, et l'ayant trouvée praticable, n'ayant pas rencontré d'obstacle, il l'insulta la

nuit suivante avec deux compagnies de sapeurs, mais il échoua.

On fit des traverses dans la double caponnière de la redoute Saint-Louis pour la transformer en une double sape de cheminement, et la nuit du 6 au 7 juillet, la 31^e du siège, on ouvrit sur la capitale de la demi-lune du front d'attaque, à 50 mètres de son chemin couvert, un bout de troisième parallèle.

On résolut de donner l'assaut au bastion A la nuit suivante, et de tenter en même temps l'escalade de la demi-lune. A cet effet, 2,400 hommes des compagnies d'élite furent réunis et formés en deux colonnes derrière un pli de terrain situé à droite et en avant de la batterie n^o 10. Le 8 juillet, à trois heures du matin, à un signal de dix coups de canon, les troupes s'élançèrent au pas de course, et traversèrent à découvert, sans beaucoup de pertes, un espace de 300 mètres pour arriver jusqu'à la crête du glacis. La plus grande partie des troupes n'alla pas plus loin, arrêtée par un feu extrêmement vif que l'ennemi fit de toutes les parties du chemin couvert. Cependant la tête de la première colonne, conduite par le chef de bataillon du génie Fleury, qui dans tout le cours du siège donna des preuves de cette bravoure intrépide qui le distingue, gravit la brèche du bastion A, et parvint à son sommet. Cette brèche était retranchée par des chevaux de frise, obstacle, à la vérité, bien peu consistant; mais il suffit dans cette circonstance pour faire échouer l'attaque. Le commandant Fleury, et sept officiers qui l'accompagnaient, tombèrent blessés, ainsi qu'un grand nombre de vélites italiens, de sapeurs et de canonniers. Notre perte fut de 1,079 hommes tués ou blessés, dont 67 officiers.

Des logements plus solides, préparés de longue main et plus étendus, dit M. le commandant Belmas, auraient épargné à l'armée assiégeante une perte aussi grave, et à ceux qui présidaient aux attaques la douleur d'un si triste résultat. Après ce revers, on résolut de ne pas s'écarter des règles dans le siège du fort Montjoui, et l'on y employa 34 nouvelles nuits; ce ne fut qu'à la 66^e, la nuit du 10 au 11 août, que l'on s'en rendit maître; l'ennemi l'avait évacué.

Si l'on excepte la prise du petit port de San-Féliu de Guixols, 20 juin, et celle du port plus important de Palamos, 5 juillet, tous deux enlevés par la division italienne, l'armée d'observation ne fit rien jusqu'au 4 août. « La division de siège, nous empruntons ici les expressions de l'auteur, était écrasée par l'escorte des convois, les travaux et les fatigues de tout genre, et l'armée d'observation restait tranquillement l'arme au bras, se laissant même bloquer dans ses camps. Ce système d'inaction du général Gouvion Saint-Cyr était vraiment déplorable. » Le 4 août, il se détermina à se rapprocher de la ville pour mieux couvrir le siège, et il porta son quartier-général à Fornells, village situé sur un plateau près de l'Oña, à une lieue de Gironne. La division Souham gardait, dans cette nouvelle position, le terrain entre l'Oña et le Ter, et elle avait un régiment détaché, partie à Bagnolas, partie à Forna, sur la route de France. La division Pino gardait l'intervalle entre l'Oña et la mer.

Les trois premières nuits du siège de la ville, du 11 au 14 août, furent employées au désarmement de batteries devenues inutiles et à des transports de munitions. Avant d'entreprendre de cheminer sur une pente qui descendait vers la place et qui ne fournissait pas de

terres pour former le parapet des tranchées, on jugea indispensable de construire plusieurs batteries pour faire taire celles de la place. La plupart étaient assez éloignées des fortifications, mais il était sans doute difficile de leur assigner d'autres emplacements que ceux qu'elles occupaient. On ne commença à cheminer que la nuit du 19 au 20 août, la 9^e du siège de la ville, et la 75^e depuis l'ouverture de la tranchée. La 81^e nuit, on continua à prolonger une parallèle, sur laquelle on éleva deux batteries destinées à faire brèche, l'une à la courtine Sainte-Lucie dont elle était éloignée de 200 mètres, l'autre au front de la tour de la Gironelle, duquel elle était distante de 400 mètres. Pendant la construction et le jeu de ces batteries, on poussa quelques cheminements vers la tour Sainte-Lucie. Le 31 août, 86^e jour du siège, il y avait plusieurs brèches à la place, mais toutes avaient été commencées trop haut et avaient besoin d'être perfectionnées. Elles avaient d'ailleurs peu de largeur, 8 à 12 mètres.

Depuis quelques jours on était informé que le général Blake était en marche avec une armée de 15,000 hommes, escortant un grand convoi de vivres et de munitions destiné pour Girone. Dans la matinée du 31 août, il fit, sur la route d'Hostalrich, des démonstrations d'attaque qui firent croire au général Saint-Cyr que le général espagnol voulait lui livrer bataille sur cette route. Le général en chef y concentra ses troupes, suspendit les travaux du siège, et ordonna au général Verdier de le joindre avec 4,000 hommes. Toutefois, il laissa dans la plaine, sur la rive droite du Ter, au pont de Salt, la division Lecchi, forte de 2,000 hommes. Toutes ces dispositions étaient terminées le 1^{er} septembre, et à chaque instant le général Saint-Cyr s'attendait

à être attaqué. Le général Blake avait borné ses projets à faire entrer un convoi dans la place. Vers midi, une colonne ennemie forte de 4,000 hommes d'infanterie et de 500 chevaux conduisant ce convoi, attaqua la division italienne, la sépara en deux, et continua sa marche vers la place. Une ligne de retranchements, qu'il eût été si facile à l'armée d'observation d'élever dans la plaine de Salt, aurait empêché l'introduction de ce secours dans la place. Dans le même temps, la garnison fit une sortie sur le front d'attaque, détruisit quelques tranchées et s'empara du couvent Saint-Daniel.

Le 2 septembre, toutes les troupes rentrèrent dans leurs anciennes positions. Ce fut avec le dégoût le plus marqué que la division de siège reprit ses travaux : 86 jours de feu, et les maladies si communes sous un climat brûlant et dans la canicule, l'avaient beaucoup affaiblie. Le général Saint-Cyr la renforça d'une brigade. Mais les munitions d'artillerie qui restaient étaient insuffisantes pour continuer le siège. Le feu des batteries et les cheminements furent interrompus jusqu'au 11 septembre, ce qui nous porte à la 98^e nuit, où l'on reprit le cheminement commencé en avant de la parallèle pour gagner le pied de la courtine Sainte-Lucie, afin d'y attacher le mineur, et de suppléer à l'insuffisance de la brèche qui y avait été précédemment faite.

La nuit du 12 au 13 septembre, 99^e du siège, on continua les mêmes travaux. Le 13 au matin, les batteries recommencèrent leur feu. Le 15, l'ennemi fit une sortie vigoureuse, et détruisit les cheminements qui conduisaient au pied de la tour Sainte-Lucie, dont on était peu éloigné : ce fut une grande contrariété. On renonça à l'idée de perfectionner par la mine la

brèche de Sainte-Lucie. On pensa que les brèches ouvertes au front de la Gironelle suffiraient.

Le 17 au soir, le général Verdier envoya en parlementaire, vers la brèche Sainte-Lucie, un officier porteur d'une lettre adressée au gouverneur. Alvarez, pour toute réponse, fit signifier à ce parlementaire de se retirer, et adressa aux troupes espagnoles ces énergiques paroles :

« Officiers et soldats, s'il se trouve parmi vous quel-
» qu'un que la mort intimide, qu'il sorte des rangs et
» même de la place occupée par les valeureux et dignes
» sujets de Ferdinand VII; quant à nous qui restons,
» jurons de nouveau de mourir plutôt que de nous ren-
» dre : Le jurez-vous tous ? » Et les airs retentirent du
cri unanime : « Oui, nous le jurons ! »

La nuit du 17 au 18 septembre, qui fut la 104^e et la dernière du siège, les batteries continuèrent leur feu, pour rendre les brèches de plus en plus praticables. Le général Verdier les fit reconnaître, et les généraux Sanson et Taviel déclarèrent dans un rapport qui fait partie des pièces justificatives que, « bien que les brèches fussent arrivées à leur perfection, l'assaut ne pourrait être prudemment entrepris sans préalablement avoir éteint les feux de flanc d'artillerie qui défendraient l'accès des brèches; tels sont ceux du fort du Calvaire, etc. » Ils demandaient que l'on fit choix, pour une action aussi difficile, de la troupe la plus vigoureuse et la plus intelligente dont on pût disposer, et que les chefs chargés de la conduire s'assurassent par eux-mêmes que la brèche est praticable, et reconnussent à l'avance le terrain que les colonnes auraient à parcourir. Le 18, le général Verdier se rendit au quartier du général en chef, à Fornells, accom-

pagné des généraux de l'artillerie et du génie. L'avis de ces derniers fut contesté par le colonel Dianous, et les autres officiers du génie attachés au septième corps. « Après avoir long-temps discuté (nous empruntons ici les expressions de l'auteur, comme en général nous l'avons fait), il fut convenu qu'on emporterait le petit fort du Calvaire avant de livrer l'assaut, dont on fixa le moment pour le lendemain 19 septembre à 4 heures de l'après midi, afin de laisser tirer jusqu'à cette heure les batteries dirigées contre les défenses, et d'avoir le temps d'escalader le Calvaire et de s'y établir avant le débouché des colonnes d'attaque. »

Au moyen de ces concessions, dit M. le commandant Belmas, le général en chef consentit à ce qu'on livrât l'assaut. Nous ferons remarquer que l'ordre du général Gouvion Saint Cyr, pièce justificative n° 46, ne fait aucune mention de concessions, et ne s'appuie que sur le rapport des généraux du génie et de l'artillerie, portant que les brèches sont praticables. Mais une considération puissante influa sur la détermination qui fut prise : « C'était le découragement et le dégoût dont la longueur du siège avait rempli tous ceux qui en étaient chargés, depuis les chefs jusqu'aux simples soldats. C'était aussi l'approche d'une saison où l'on redoutait des fièvres endémiques qui mettraient l'armée hors d'état de continuer les travaux. La division de siège était réduite à 5,000 hommes et manquait de beaucoup d'officiers. Pour mettre leur responsabilité à couvert, les généraux Sanson et Taviel avaient demandé que l'assaut fût livré par la troupe la plus vigoureuse, ce qui était bien dire au général en chef que son armée devait y prendre part. Le général Verdier l'avait supplié de ne pas l'abandonner dans une circonstance

aussi décisive, en commettant à son faible corps une opération qu'il était incapable d'exécuter, après les fatigues qu'il avait supportées et les pertes qu'il avait faites en officiers, qui sont l'âme des corps. » Ces raisons ne purent engager le général Gouvion Saint-Cyr à se départir de son système ; il laissa à la division de siège tout l'honneur et les risques de la tâche qu'elle avait entreprise.

Le 19, vers quatre heures de l'après-midi, le général Verdier réunit 3,000 hommes des 5,000 qui lui restaient, et en forma quatre colonnes d'attaque sur le plateau du Montjouy. Les 2,000 hommes restants devaient être placés en réserve. La marche et la formation même des colonnes furent vues de la place ; toutes les cloches de la ville sonnèrent le tocsin. Alvarez et les troupes sous ses ordres étaient à leurs postes, lorsqu'à quatre heures et demie, trois des quatre colonnes françaises débouchèrent du couvent Saint-Daniel ; un détachement de 100 hommes attaqua le fort du Calvaire, mais il n'y trouva point de brèche et fut mis en fuite. Le débouché des colonnes eut lieu par un sentier étroit et rapide. Elles s'embarrassèrent et se confondirent d'abord ; elles se reformèrent ensuite, et l'une des brèches fut abordée avec résolution. Quelques braves parvinrent à son sommet, mais ils succombèrent. Alors le désordre se mit parmi les assaillants, qui d'ailleurs se trouvaient écrasés par le feu continu des défenses de la place. Cependant deux fois ils se reformèrent au pied de la tour de la Gironelle, mais ils ne firent pas de progrès. La 4^e colonne déboucha d'un point assez rapproché de la brèche Sainte-Lucie qu'elle devait attaquer ; elle atteignit le sommet de cette brèche, mais elle y fut arrêtée par un ressaut d'environ 5 mètres de

hauteur que formait la muraille du côté de la ville, et au pied duquel était rangée une troupe espagnole, commandée par Alvarez en personne.

Cette malheureuse affaire dura deux heures. Elle nous coûta 624 hommes, 156 tués et 468 blessés. 33 officiers furent atteints, et, parmi eux, les trois colonels qui commandaient les colonnes d'attaque. Deux étaient Italiens, et l'un d'eux fut tué sur la brèche. Le général Verdier pensa que des troupes moins fatiguées et moins découragées que celles qui avaient fait tout le siège, auraient sans doute réussi : cela est peu probable. Le lendemain de l'assaut, le général Gouvion Saint-Cyr consulta les officiers du génie de son état-major sur la possibilité de s'emparer des brèches avec d'autres troupes. Ces officiers émisent alors un avis entièrement négatif, parfaitement motivé, et qui peut être cité comme un modèle instructif en pareille matière. Il est fâcheux qu'ils n'aient pas émis et fait prévaloir cet avis dans la conférence qui avait précédé l'assaut.

Malade, chagrin et attristé par ces revers, le général Verdier se retira à Perpignan, ne voulant plus servir sous le général Gouvion Saint-Cyr. Ce général convertit alors le siège en blocus, et, le 26 septembre, il prit sur le général Blake une belle revanche de l'affaire du commencement du mois. Il lui enleva un convoi entier de vivres qui était destiné pour Gironne, et lui causa une perte de 3,000 hommes. Ce succès fut dû en grande partie à la bravoure des troupes italiennes du 7^e corps. Le 1^{er} octobre, le général Gouvion Saint-Cyr se rendit à Perpignan, et, le 5, il adressa au ministre de la guerre une consultation de médecins sur l'état de sa

santé, et quitta brusquement Perpignan pour se rendre dans ses foyers.

Force fut au maréchal Augereau, qui était encore presque impotent, de venir prendre le commandement du 7^e corps. Le duc de Castiglione résolut de continuer le blocus, d'en imposer aux ennemis du dehors, de faire respecter ses camps et de tenir la campagne; système opposé à celui du général Gouvion Saint-Cyr qui avait été si funeste à l'armée. Il jugea suffisant d'inquiéter constamment la place par un bombardement et par de fréquentes attaques nocturnes, tant du côté de la plaine que contre les brèches, pour faire craindre un assaut à la garnison et la déterminer à une prompte reddition. C'est ainsi, en tenant la campagne, que, le 1^{er} novembre, la division Souham défit complètement à Santa-Coloma l'armée de Blake, et que, le 7, la division Pino prit d'escalade la ville d'Hostalrich où Blake avait laissé 2,000 hommes. Girone ne recevait plus de vivres; la disette y étendait ses ravages de la manière la plus cruelle. 1,378 hommes y périrent du scorbut et de la dyssenterie dans le seul mois de novembre. Chaque jour le nombre des déserteurs de la garnison s'accroissait. Mais Alvarez et les prêtres entretenaient toujours dans le peuple le même degré d'exaltation et de fanatisme. A la fin de novembre, les troupes françaises manifestèrent si vivement le désir de continuer le siège, que le maréchal Augereau se détermina à faire reprendre les travaux, sous la direction du commandant du génie Paris, le général Sanson étant alors absent. On réarma une ancienne batterie pour ouvrir une nouvelle brèche dans la courtine Sainte-Lucie, et l'on établit en même temps une nouvelle batterie dans un emplacement judicieusement

choisi pour empêcher l'ennemi de retrancher la brèche.

Le 2 décembre, on s'empara du faubourg de la Marine, situé sur la rive droite de l'Oña, à l'extrémité sud de la place. Cette entreprise donna beaucoup d'inquiétude aux Espagnols. Le mot de capitulation fut prononcé par quelques uns. Mais, quoique attaqué d'une fièvre violente, Alvarez resta inflexible. Le 4, les batteries ouvrirent leur feu contre la place. Le 6, une colonne des compagnies d'élite italiennes enleva la redoute de la ville, située entre la place et le fort du Connétable; pour la reprendre, l'ennemi fit la faute de dégarnir de troupes les redoutes du Calvaire et du Chapitre. Le colonel du 6^e italien profita de cette circonstance pour enlever ces ouvrages. Le 8, on attacha le mineur à la tour de la Gironelle. Le 9, les Espagnols eurent encore le courage de tenter une forte sortie de la place contre les redoutes de la ville et du Chapitre, afin de porter des vivres aux forts; mais ils ne purent réussir à passer entre les redoutes. Le maréchal Augereau envoya un parlementaire dans la place. Alvarez le repoussa. Enfin une consultation des médecins de la ville détermina Alvarez à se démettre de son commandement. Il était attaqué d'une fièvre nerveuse, à laquelle il succomba, le 22 janvier 1810, dans le fort de Figuières. Ayant remis ses pouvoirs au brigadier Bolivar, il ne songea plus dès lors qu'à consacrer ses derniers moments à la religion.

Bolivar réunit aussitôt la junte, et, le 10 décembre, la capitulation fut signée. La garnison fut prisonnière de guerre. Elle comptait encore 4,160 hommes; ces malheureux ressemblaient à des spectres, et faisaient peine à voir. M. le commandant Belmas peint l'état

déplorable que présentait la ville à cette époque; il termine ce pénible tableau par ces mots : « Sous ce monceau de cadavres et de ruines, triste monument d'un héroïsme malheureux, avaient péri près de 10,000 habitants ou paysans, et 5,211 hommes de la garnison, parmi lesquels un grand nombre d'officiers. »

Il récapitule aussi les fautes commises dans le siège; la première doit être imputée au chef du gouvernement qui s'écarta de cette maxime de Vauban: « Que tout siège de quelque considération demande un homme d'expérience, de tête et de caractère, qui ait la principale direction des attaques, sous l'autorité du général. Où cela ne s'est pas exécuté au pied de la lettre, tout a tourné à confusion. »

TOME III.

SIÈGE D'ASTORGA

PAR LE HUITIÈME CORPS D'ARMÉE,

DU 30 MARS AU 22 AVRIL 1810.

24 nuits de tranchée.

Astorga n'avait qu'un mur d'enceinte, sans fossé, ni flanquement; mais sa position, dans le royaume de Léon, sur la grande route de Galice, à portée de plusieurs débouchés de montagnes, lui donnait de l'importance. Après y avoir exécuté quelques travaux à la fin de 1809, les Espagnols y laissèrent 13 bouches à feu, tant de petit que de moyen calibre, et une garnison de 2,800 hommes commandée par le colonel Santocildès.

Le 8^e corps d'armée, qui faisait partie de l'armée de Portugal et que commandait le duc d'Abrantès, fut chargé en 1810 de faire le siège d'Astorga. Le projet d'attaque fut dressé par le chef de bataillon du génie Valazé. Le général Faucher commandant l'artillerie du 8^e corps, rassembla 4 pièces de 24, 1 de 16, 4 de 12, 1 mortier et 8 obusiers de 6 pouces ; total, 18 bouches à feu. La division Clauzel, qui devait être chargée des travaux, arriva devant la place à la fin de mars. Les moyens en outils dont pouvait disposer le commandant du génie étaient fort bornés. Les 14 premières nuits du siège furent employées à élever de petits redans pour couvrir les postes, à s'emparer de deux couvents et des deux faubourgs de la place. La parallèle projetée dans l'attaque devait s'appuyer à l'un de ces couvents. Enfin, le 11 avril, l'artillerie avait réuni à Valladolid l'équipage destiné au siège, et le commandant du génie était parvenu à rassembler 600 pelles et 400 pioches et à faire confectionner 1,200 gabions.

La nuit du 12 au 13 avril, la 15^e du siège, on exécuta à la sape volante, à 200 mètres du côté nord de la place, une parallèle de 450 mètres de longueur. Nous n'entrerons pas dans le détail des travaux ultérieurs. Le duc d'Abrantès arriva devant Astorga le 17. La 22^e nuit, toutes les batteries furent armées et approvisionnées ; au jour, elles ouvrirent leur feu. Dans la même nuit, on avait exécuté à la sape volante, à 1,600 mètres de la muraille, une place d'armes pour favoriser l'assaut. Le 21, la brèche était praticable sur une largeur d'environ 25 mètres. L'assaut eut lieu à 7 heures du soir, une heure trop tôt. L'ennemi avait retranché la brèche par des coupures au feu desquelles nos troupes furent long-temps exposées. M. le commandant Belmas

détaille toutes les difficultés qu'elles eurent à surmonter. Soit l'effet d'un oubli, soit l'effet du désordre qui accompagne souvent ces sortes d'opérations, les travailleurs qui portaient les gabions ne suivirent pas immédiatement la tête de la colonne. Un grenadier, neveu du sénateur Lanjuinais, et le capitaine du génie Borel-Vivier, eurent l'idée de suppléer aux gabions par les havre-sacs des soldats; on en retira les cartouches, et l'on s'en servit pour faire le logement sur la brèche. Les troupes restèrent plusieurs heures dans un logement de cette espèce. Enfin, dans la nuit on le perfectionna, et on l'unit à la place d'armes par une sape volante. Notre perte fut de 160 hommes, tués et blessés. Le commandant du génie reçut deux coups de feu à l'assaut. Le capitaine du génie Vivier, encore très jeune, fut décoré de la croix d'officier de la Légion-d'Honneur.

SIÈGE DE LÉRIDA

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

DU 29 AVRIL AU 14 MAI 1810.

15 nuits de tranchée.

Le siège de Lérida était nécessaire pour rendre libre la communication de l'Aragon avec la Catalogne. Lérida a un pont en pierre sur la Sègre, et est situé à la jonction des routes de Barcelone et Tarragone à Saragosse. De Lérida à Méquinenza, la rive gauche de la Sègre est bordée de montagnes. Ce siège avait été

résolu dès le mois de janvier 1810; mais l'invasion de l'Andalousie qui eut lieu à cette époque en fit retarder l'exécution. La ville de Lérida est bâtie sur la rive droite de la Sègre, au pied d'une hauteur dont le sommet est occupé par un château de forme carrée. Deux côtés du château sont bastionnés et ont environ 250 mètres de longueur. Au sud, l'enceinte de la ville consiste dans un mur, baigné par la Sègre qui en est sa principale défense. A l'ouest, est un plateau dont la croupe du côté de la place est occupée par un fort appelé le fort Garden. En avant de ce fort est un ouvrage à cornes, et à l'extrémité du plateau sont les deux redoutes del Pilar et de San Fernando. Le côté nord de la ville est flanqué par le fort Garden, et défendu par le château. A l'est, l'enceinte de la ville était formée par un front bastionné revêtu, et par une courtine couverte par une espèce de front en terre, appelé *avancée del Carmen*. Le système de ces deux fronts présentait un bastion saillant qui devint le bastion d'attaque. Cette fortification n'a ni dehors ni fossé, mais le terrain en avant est commandé par le château, qui a 70 mètres d'élévation au-dessus de la Sègre. La garnison était de 9,000 hommes, commandés par don Garcia Conde; le gouverneur, don José Gonzalès, était malade.

Les troupes employées au siège montaient à 12,000 hommes, et étaient sous les ordres de M. le lieutenant-général comte Suchet. Le général de brigade Valée commandait l'artillerie, et le colonel Haxo le génie.

Monzon sur la Cinca parut un lieu très convenable par sa position et à raison de ses fortifications pour recevoir l'équipage et le matériel de siège. L'équipage de siège y fut réuni le 17 avril. Il consistait dans vingt

bouches à feu approvisionnées à 400 coups. M. le commandant Belmas le porte à 40 bouches à feu, approvisionnées à 700 coups. Sur ce point nous ne sommes pas d'accord avec lui. Il est certain que l'on ne mit en batterie que 13 canons (savoir 4 de 24, 6 de 16, 2 de 12 et 1 de 8), 8 mortiers et 9 obusiers, dont 7 de 6 pouces, total 30 bouches à feu, dont 10 ont pu être fournies par le parc de réserve des divisions. L'approvisionnement a dû ensuite être porté à 700 coups, parce que les pièces ont tiré 100 à 130 coups par jour de feu.

Les Mémoires de M. le maréchal Suchet ont déjà fait connaître les détails les plus essentiels du siège de Lérida. La relation de M. le commandant Belmas en contient de nouveaux, qui regardent plus particulièrement le service du génie. La tranchée fut ouverte, la nuit du 29 au 30 avril, à 280 mètres de la place, par 1,600 travailleurs armés; au jour, l'artillerie traça quatre batteries, dont la construction fut retardée par des pluies d'orage qui eurent lieu le 1^{er} et le 2 mai. Le 8, elle ouvrit contre la place le feu de 18 pièces, 12 canons, 4 mortiers et 2 obusiers. Le grand commandement du château donna des avantages à l'artillerie ennemie. Quelques épaulements furent détruits, quelques pièces démontées. L'artillerie assiégeante répara ses batteries, et en construisit quatre autres, dont une sur la rive gauche de la Sègre. Le génie continua ses cheminements, et commença, la 10^e nuit, une seconde parallèle assez rapprochée des bastions d'attaque. Le 12, à 9 heures du matin, l'artillerie assiégeante ouvrit de nouveau son feu avec 30 bouches à feu (34 suivant le maréchal Suchet et M. Belmas); elle prit sur-le-champ la supériorité sur celle de l'ennemi. Ce succès doit être

attribué à l'habileté de nos canonniers et à l'avantage qu'ont toujours les batteries en terre des assiégeants sur les batteries à embrasures en maçonnerie, telles qu'étaient celles du château.

Le 12 mai au soir, les brèches faites au bastion saillant del Carmen étaient déjà à peu près praticables. Des déserteurs, passant par ces brèches, vinrent dans les tranchées, et donnèrent quelques renseignements sur les travaux de défense préparés par le gouverneur. Le général en chef, qui avait attaqué par le même front que le duc d'Orléans en 1707, résolut, en donnant l'assaut, de pratiquer également ce qui avait eu lieu à cette époque; c'était de refouler la garnison et la population dans le château, afin d'en amener la prompte reddition. L'assaut eut lieu le 13 à sept heures et demie du soir, et la chose fut si bien exécutée que, le 14, le château arbora le drapeau blanc. Le siège du château avait été de 25 jours en 1707. Ajoutons qu'en 1810, l'assaut de la ville fut précédé d'un jour par la prise des redoutes del Pilar et de San Fernando, et par celle de l'ouvrage à cornes del Carmen. L'attaque de ces ouvrages offre des circonstances intéressantes.

Parmi les pièces relatives aux travaux, nous citerons l'ordre du jour pour la disposition générale du service pendant la durée du siège, celui pour l'ouverture de la tranchée, et l'état des outils et matériaux qui furent consommés devant la place.

SIÈGE DE MÉQUINENZA

PAR L'ARMÉE D'ARAGON,

DU 3 AU 8 JUIN 1810.

La possession de Méquinenza était extrêmement importante pour la suite des opérations de l'armée d'Aragon, cette petite ville étant située sur la rive droite de la Sègre, au confluent de cette rivière dans l'Ebre. Elle est resserrée entre les rives de l'Ebre et de la Sègre, et les pentes escarpées d'un contre-fort du mont Negro, qui en rend les approches très difficiles par terre. Le sommet de ce contre-fort est occupé par un petit château, en avant duquel est un ouvrage à cornes. Le siège a consisté dans l'attaque de cet ouvrage. La plus grande difficulté était d'amener des pièces de siège sur le plateau de Méquinenza; elle ne parut pas insurmontable à M. le colonel du génie Haxo. Cet officier fit ouvrir une route praticable à l'artillerie qui fut taillée dans le roc sur un développement d'environ 2,400 mètres et qui rendit le siège possible. Cette route fut terminée le 1^{er} juin, au moment où, de son côté, l'artillerie parvenait, après des difficultés inouïes, à établir un pont de bateaux sur la Cinca, à Fraga. Elle avait d'abord lutté vainement pendant onze jours contre les variations du niveau de cette rivière, qui sont de 8 à 10 pieds, et arrivent subitement, étant occasionnées par les moindres pluies ou par la fonte des neiges. Pendant onze jours, les culées, quelque fortement amarrées qu'elles fussent, avaient été emportées, et les cinquenelles brisées.

Le 30 mai, M. le général Rogniat arriva de Bayonne,

et prit le commandement du génie. M. le colonel Haxo, chef d'attaque, fit exécuter une parallèle et quelques cheminements. L'artillerie mit en batterie 4 mortiers, 2 obusiers et 8 pièces de 16 et de 24. Après cinq heures de feu, le fort capitula.

SIÈGE DE CIUDAD-RODRIGO

PAR LE 6^e CORPS DE L'ARMÉE DE PORTUGAL,

DU 15 JUIN AU 9 JUILLET 1810.

24 nuits de tranchée.

Ce siège ouvre la troisième campagne de Portugal, campagne malheureuse, dont l'issue ne permit plus d'espérer la soumission de l'Espagne, et porta un coup funeste à la puissance de Napoléon.

Ciudad-Rodrigo est situé dans la province de Salamanque, sur la rive droite de l'Aguéda, à six lieues de la frontière de Portugal. On passe l'Aguéda sur un pont en pierres qui est contigu à la place, et auquel aboutissent deux routes venant de Portugal, et quatre venant d'Espagne, une de Salamanque qui est la principale, une d'Avila, une de Naval-Moral et une de Coria. L'Aguéda est une rivière torrentueuse, sujette à des crues irrégulières, pendant lesquelles elle a une grande rapidité; elle coule, jusqu'à son embouchure dans le Duero, dans un ravin profond, en sorte qu'elle présente une ligne de défense excellente, parfaitement indiquée. Ciudad-Rodrigo était loin d'avoir des fortifications qui fussent en rapport avec son importance. Elles ne consistaient que dans un mur d'enceinte avec fausse braie et un fossé; point de dehors, point de chemin couvert.

Le mur était terrassé, mais sans flanquement; partie de la fausse braie était à redans, partie était bastionnée. « La situation de cette fausse braie sur la pente de la colline, sur laquelle Ciudad-Rodrigo est bâti, est telle qu'elle ne couvre qu'une partie de l'enceinte principale, et le glacis lui-même, qui se trouve très roide, laisse en prise les escarpes aux premières batteries de l'assiégeant. » Au nord, la ville est dominée par une colline appelée le grand *Teso* (1) de San Francisco, qui a treize mètres de commandement sur la crête de l'enceinte principale, et en est éloignée de 600 mètres. Entre la place et le grand *Teso* est le petit *Teso*, autre colline qui a six mètres de commandement sur la crête de la fausse braie.

Le côté occidental de la place était couvert par un faubourg considérable, qui renfermait les couvents de San Domingo, Santa Clara et San Francisco, que l'ennemi avait retranchés. Le faubourg était entouré d'ouvrages en terre. Du côté opposé de la ville, à 200 mètres de ses murailles, était le couvent de Sainte-Croix qui avait aussi été retranché. La garnison montait à 5,500 hommes. Elle était commandée par Andrés de Herrasti, militaire déjà avancé en âge, qui honora la fin de sa carrière par une belle défense. 86 bouches à feu étaient en batterie sur les remparts. Parmi les hommes qui les servaient, on ne comptait que 37 canonniers proprement dits; le reste avait été instruit précipitamment au maniement des pièces.

Les mois d'avril et de mai furent excessivement pluvieux. Les routes de la province de Salamanque, ouvertes dans des terres grasses, devinrent mauvaises;

(1) *Teso* veut dire cime, sommet.

l'arrivée de l'équipage de siège éprouva des retards. Cependant le duc d'Elchingen, dont le corps d'armée devait faire le siège, investit la place sur la rive droite de l'Aguéda, dès la fin d'avril. Ses troupes furent obligées de se baraquer. Par la prolongation de leur séjour devant la place avant l'ouverture de la tranchée, elles habituèrent la garnison à voir l'ennemi. Le prince d'Essling blâma ce mouvement. La même chose eut lieu pour Alméida.

Dans le mois de juin, on construisit deux ponts sur l'Aguéda, et le 8^e corps investit la place sur la rive gauche. L'artillerie de l'armée assiégeante était commandée par le général Ruty. Un simple chef de bataillon, le commandant Couche, devait remplir les fonctions importantes de directeur des travaux d'attaque. Quoiqu'un grade élevé ne suppose pas toujours un mérite supérieur, il est nécessaire pour inspirer la confiance et prendre l'autorité qui est convenable dans certaines positions. D'après le plan d'attaque qui fut adopté, on devait ouvrir une première parallèle sur la crête du grand Teso, à 500 mètres de la place, y établir des batteries de brèche, et cheminer pendant que ces batteries joueraient. L'équipage de siège étant en grande partie arrivé, on ouvrit la tranchée la nuit du 15 au 16 juin. La 5^e nuit, l'artillerie commença des batteries pour 46 bouches à feu, savoir : 9 pièces de 24, 7 de 16, 12 de 12, 8 obusiers et 10 mortiers. La 6^e nuit, les officiers du génie placèrent, à 100 pas en avant de la première parallèle, des tirailleurs qui s'établirent dans des trous par groupes de trois, avec des sacs à terre, des cartouches et des vivres pour 24 heures. Ces tirailleurs suppléèrent au feu de l'artillerie et continuèrent à être employés pendant toute la durée du siège.

La 7^e nuit, Don Julian Sanchez, chef de partisans espagnols, qui s'était jeté dans la place avec 340 lanciers (1), trompa la vigilance des postes d'investissement de la rive gauche, sortit de la place avec toute sa troupe et rejoignit l'armée anglaise. La 9^e nuit, le maréchal Ney fit attaquer le couvent de Sainte-Croix, qu'il était nécessaire d'occuper pour assurer les cheminements de la droite de l'attaque. L'ennemi se défendit opiniâtrement. On n'en fut entièrement maître que la 11^e nuit. Les capitaines du génie Maltzen et Treussard se distinguèrent à cette attaque (2). Chassés du rez-de-chaussée par un incendie, les Espagnols se réfugièrent dans les étages supérieurs, où ils périrent en continuant à se défendre.

Le 25 juin, à 4 heures du matin, l'artillerie ouvrit le feu de toutes ses batteries contre la place ; elle continua, le 26, sans avoir un avantage décidé sur l'ennemi, parce qu'elle cherchait moins à contre-battre les pièces de la place, qu'à faire brèche et à *chauffer* la ville.

La 12^e nuit, on attaqua, sans succès, le couvent de Saint François, d'où l'ennemi prenait de revers toute la gauche des attaques.

Le 28 juin, après la 13^e nuit, on crut reconnaître que la brèche était praticable. On fit alors la faute de suspendre les hostilités et de parlementer pendant plus de trois heures (3). Herrasti mit ce temps à profit dans la place, et répondit sans jactance : « Après quarante-

(1) Les rapports anglais disent 195 hommes.

(2) Tome III, page 233. *Fastes de la gloire*, tome 3, p. 41.

(3) Il paraît, d'après le texte de M. le commandant Belmas, p. 237, que cette détermination fut prise par le maréchal Ney ; mais il nous semble résulter de la pièce officielle n^o 11, que le maréchal ne fit qu'exécuter les ordres du prince d'Essling, qui était présent.

» neuf années de service, je connais les lois de la guerre
» et mes devoirs militaires. La place de Ciudad-Rodrigo
» n'est point en état de capituler, et n'a point de brèche
» formée qui l'y oblige. En conséquence, je ne
» puis qu'engager Votre Exc. à continuer les opérations
» contre la place. Je saurai moi-même, par égard pour
» l'humanité, et quand les circonstances m'en feront
» un devoir, demander à capituler, après avoir mis à
» couvert mon honneur, qui m'est plus cher que la
» vie. »

On reconnut alors la nécessité de diriger l'attaque différemment. Deux jours se passèrent en discussions, sans rien décider. Le chef du génie ne put vaincre la répugnance que l'artillerie témoignait à entreprendre de nouveaux travaux. Fatigué de ces lenteurs, le prince d'Essling ordonna au général de division Eblé, commandant en chef de l'artillerie à l'armée de Portugal, de diriger les travaux de son arme ; et au colonel du génie Valazé, qui commandait en chef par intérim le génie à la même armée, de prendre la conduite des attaques. Cet officier présenta un nouveau projet qui fut discuté, le 1^{er} juillet, chez le prince d'Essling, en présence du maréchal Ney, du général Junot et des généraux d'artillerie. Ce projet fut adopté et suivi.

On chemina sur la pente du petit Teso pour gagner l'emplacement d'une nouvelle batterie de brèche. On s'empara du couvent de Saint-François, sans tirer un coup de fusil. On établit près de ce couvent une batterie destinée à ricocher une longue face ou courtine dont les feux incommodaient beaucoup les travaux. Le chef du génie fit marcher plusieurs têtes de sape. On fit une seconde parallèle. Enfin, on chemina rapidement sur les glacis qui étaient trop roides pour être battus

directement par les plongées des parapets de la place, et l'on couronna la contrescarpe. La 22^e nuit, on entra en galerie dans ce couronnement pour renverser la contrescarpe. L'artillerie avait armé ses batteries. Elle prit alors une grande supériorité sur celle de la place, et perfectionna la brèche. La 24^e nuit, le rameau de mines avait huit mètres de longueur; on y mit 400 kilogrammes de poudre, renfermés dans des sacs à terre, et on le bourra. Le colonel du génie, qui assistait à cette opération, fut renversé sans connaissance par une grenade de l'ennemi. La brèche ouverte dans la contrescarpe avait huit mètres de largeur au sommet. Celle qui avait été faite au corps de place fut reconnue praticable par trois soldats qui montèrent jusqu'au sommet.

Le 9 juillet à 6 heures du soir, le gouverneur fit arborer le drapeau blanc, et envoya un parlementaire. Le duc d'Elchingen se conduisit dans cette circonstance avec une grandeur d'âme qui fait honneur à son caractère.

« Le général Simon se rendit immédiatement dans la place par la porte del Conde, pour prévenir le gouverneur que le maréchal Ney l'attendait en personne au pied de la brèche. Le général Herrasti se rendit à cette invitation accompagné de son état-major. C'était un vieillard dont la figure vénérable inspirait le respect. Le maréchal Ney le reçut avec des témoignages de bienveillance et de considération. Après lui avoir adressé des éloges sur sa résistance, il ajouta que rien n'était à stipuler pour la capitulation, puisqu'il accordait de suite à la garnison tout ce qu'elle était en droit d'obtenir pour sa belle défense; que les personnes et les propriétés seraient respectées; que les officiers de la

garnison conserveraient leurs épées, leurs équipages et leurs chevaux; la troupe, ses sacs et ses effets, et que tous, conduits prisonniers de guerre en France, seraient bien traités; pour assurance de ces conditions, il lui serra la main et lui donna sa parole d'honneur; après quoi, le gouverneur rentra dans la place en remontant par la brèche.»

Les Anglais donnèrent également des éloges à la défense du général Herrasti. Ciudad-Rodrigo était une mauvaise place, et cependant elle soutint un siège de 24 jours, dont 13 jours de brèche ouverte. La garnison ne fit qu'une sortie, mais elle défendit des postes extérieurs. L'artillerie de la place fit un bon usage de ses pièces. On remarqua surtout la grande justesse avec laquelle elle lançait les bombes sur nos batteries.

Nous eûmes 182 hommes tués et 1,048 blessés. Nous avons consommé à ce siège 18,286 boulets, 11,859 bombes ou obus et 61,000 kilogrammes de poudre. La partie de la ville exposée à l'attaque ne présentait que des décombres. Les autres quartiers avaient été ruinés par les bombes, les boulets et l'incendie. Ce mal fut sans nécessité.

La perte des Espagnols fut de 1,800 hommes, tant soldats qu'habitants. 3,500 restèrent prisonniers, y compris les malades et les blessés.

La relation de ce siège, comme toutes les autres, est accompagnée de pièces officielles remplies d'intérêt.

SIÈGE D'ALMÉIDA.

PAR LE 6^e CORPS DE L'ARMÉE DE PORTUGAL,

DU 15 AU 28 AOUT 1810.

12 nuits de tranchée.

La place d'Alméida est située sur la rive droite de la Coa, à une demi-lieue à l'est de cette rivière que l'on passe sur un pont en pierres, dominé par la rive opposée. Elle est à 7 lieues de Ciudad-Rodrigo, sur l'une des routes de Portugal qui aboutit à cette dernière place, dont elle est loin d'avoir l'importance. La partie supérieure du cours de la Coa a des gués et plusieurs ponts. Au-dessous de la place, la Coa coule dans un ravin difficile à traverser. Toutefois, la possession d'Alméida assurait de grands avantages à l'armée, et le siège en avait été résolu. On ne put le commencer que cinq semaines après celui de Ciudad-Rodrigo. Ce retard, de la part d'une armée qui devait conquérir le Portugal, surprit les Anglais, mais il s'explique par l'éloignement des frontières de France, d'où l'on tirait les approvisionnements de siège, et par la difficulté de former des magasins pour faire vivre l'armée sous les murs d'Alméida; car la présence de l'armée anglaise obligeait le prince d'Essling à tenir ses troupes réunies.

Avant que les préparatifs fussent terminés, le prince ordonna au maréchal Ney de faire une reconnaissance sur les avant-postes de l'ennemi, pour s'assurer de l'état dans lequel était le fort de la Conception, carré bastionné, situé sur la frontière de Portugal, à peu de

distance d'Alméida. Le maréchal Ney fit cette reconnaissance, le 21 juillet, avec une division d'infanterie et une division de cavalerie légère. A l'approche de nos troupes, l'ennemi fit sauter le fort, et se retira derrière le Turone, affluent de l'Aguéda. Le lendemain, il défendit la rive gauche de ce cours d'eau; mais tourné dans ses positions, il fut obligé de se retirer sous le canon d'Alméida. Le duc d'Elchingen, jugeant le moment favorable pour investir la place, réunit tout son corps d'armée, et, le 24 juillet, à 6 heures du matin, les troupes françaises, formées en quatre colonnes, marchèrent droit sur la ligne anglaise, et l'abordèrent sans répondre à son feu, avant qu'elle ait eu le temps de faire les dispositions nécessaires pour se retirer en bon ordre par le long défilé qui conduit au pont de la Coa. Cette attaque brusque lui causa une perte que M. le commandant Belmas porte à 1,200 hommes, et que les rapports anglais n'évaluent qu'à 318 hommes. La ligne anglaise n'était formée que de la division légère du général Craufurd. Nos troupes, à leur tour, éprouvèrent une perte, même plus considérable, en voulant, ce qui était inutile, forcer le pont de la Coa.

L'investissement prématuré d'Alméida eut l'avantage de nous rendre maîtres d'un terrain considérable qui offrait une belle récolte en grains: ce qui dispensa l'armée d'avoir recours à de longs transports pour s'approvisionner.

Alméida est une ville de 1,500 âmes, située sur un plateau qui domine tous les environs. Sa forme est celle d'un hexagone bastionné avec demi-lunes et chemins couverts. Cette place passe pour la plus forte du Portugal. Ses abords, hérissés de rochers, offrent les plus grandes difficultés pour creuser des tranchées, et

ses fossés sont en partie taillés dans le roc. 98 bouches à feu armaient ses remparts. Le colonel anglais William Cox commandait la garnison composée d'un régiment de ligne portugais, d'un détachement de cavalerie, de trois régiments de milice et de 300 canonnières, en tout environ 6,000 hommes. Il avait promis à lord Wellington une très longue résistance : un accident trompa ses espérances.

Le général Lazowski, qui commandait le génie à l'armée de Portugal, d'accord avec le général Éblé, désigna comme point d'attaque le bastion Saint-Pierre, au sud de la place, et les deux demi-lunes collatérales. L'escarpe de ces ouvrages se présentait à découvert; et le terrain qui s'étend en avant offrait un beau plateau où l'on trouvait pour les cheminements plus de terre que sur tout autre point.

On eut beaucoup de peine à rassembler l'équipage de siège et à le conduire devant la place. Il se composait de 65 bouches à feu, savoir : 15 pièces de 24, 10 de 16, 15 de 12, 9 mortiers, 12 obusiers de 6 pouces et 4 pierriers.

On ouvrit la tranchée la nuit du 15 au 16 août avec 2,500 travailleurs; on traça une portion de première parallèle de 1,000 mètres de développement à 400 mètres environ du chemin couvert. Le 3^e jour, les généraux Éblé et Lazowski déterminèrent en avant de la première parallèle la position de onze batteries. Leur construction et le progrès des cheminements éprouvèrent de longs retards causés par la nature du terrain où il fallut souvent faire jouer la mine. Enfin, le 26 août, 12^e jour du siège, à 6 heures du matin, l'artillerie ouvrit son feu contre la place avec 52 bouches à feu, et prit au bout de quelques heures une supériorité

marquée sur celle de l'ennemi. A 4 heures du soir, la place ne tirait presque plus. A 7 heures, une détonation épouvantable se fit entendre, et l'on vit s'élever de la ville un immense tourbillon de feu et de fumée. Deux bombes étaient tombées à la fois sur un grand magasin à poudre renfermant 150 mille livres de poudre, et placé dans un ancien château, éloigné de cinquante mètres seulement de la courtine de l'un des fronts de la place. Elles y avaient mis le feu. Les trois quarts des maisons de la ville furent détruites. Les décombres furent portés jusque dans nos tranchées. 500 habitants et un grand nombre de soldats de la garnison périrent. Cependant la place ne fut pas ouverte ; une partie de la courtine voisine du château fut seulement un peu endommagée. La 12^e nuit, on profita du désordre qui régnait dans la place pour reconnaître le chemin couvert et pousser les chemine-ments. Le 27, à 9 heures du matin, le prince d'Essling envoya un parlementaire dans la place. Les hostilités cessèrent de part et d'autre. Le gouverneur fit sortir un major d'artillerie pour traiter de la capitulation (1). Mais les négociations se rompirent. Pendant le temps qu'elles avaient duré, le marquis d'Alorna, général de division portugais, au service de France, très considéré de ses compatriotes, s'était avancé sur les glacis avec plusieurs autres officiers portugais. Il avait parlé à la garnison qui était assez mal disposée à prolonger la défense. Cet état des esprits fut, dit-on, aussi révélé au prince d'Essling par le major d'artillerie, que les

(1) Cette circonstance a été omise par M. le commandant Belmas, mais elle est comprise implicitement dans sa narration, à la page 336, où il dit que le gouvernement envoya un nouveau parlementaire à onze heures du soir.

Anglais ont même accusé d'avoir sur-le-champ passé au service français. Le prince d'Essling fit recommencer le feu à huit heures du soir. La place ne tirait plus. Les soldats de la garnison signifièrent à leurs officiers, que, si le gouverneur ne capitulait pas, ils allaient ouvrir les portes aux troupes françaises. La capitulation fut signée à onze heures du soir.

Cette conquête était importante. On trouva dans la place 300,000 rations de biscuit, 100,000 rations de viande salée, et un approvisionnement considérable de riz et de vin, qui y avait été fait, parce que le gouverneur, qui passait pour un homme obstiné, avait promis une résistance de 90 jours.

D'après le premier article de la capitulation, les milices qui faisaient partie de la garnison devaient rentrer chez elles après avoir déposé les armes, et ne pas servir pendant la présente guerre contre la France ni contre ses alliés. Mais une partie des miliciens et 7 officiers, gagnés par l'exemple de leurs compatriotes qui étaient au service de France, ne profitèrent pas de la liberté qui leur était accordée de rentrer dans leurs foyers, et furent organisés en compagnie de pionniers. Lord Wellington y vit une infraction à la capitulation; mais il se défend, dans sa correspondance, d'avoir de son côté rendu des armes aux milices d'Alméida; reproche qui lui est adressé par l'auteur des journaux de sièges.

SIÈGE DE TORTOSE

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

DU 20 DÉCEMBRE 1810 AU 2 JANVIER 1811.

13 nuits de tranchées.

Après le siège de Méquinenza, 8 juin 1810, le général Suchet reçut l'ordre de faire celui de Tortose. La position de cette place, sur le bas Ébre, sur la grande route de Barcelone à Valence, est trop connue et trop importante pour que nous nous arrêtions sur l'utilité d'un pareil siège. Les bouches à feu nécessaires pour l'entreprendre, et les matériaux des travaux étaient réunis, en juillet, à Méquinenza. La difficulté était de les amener devant Tortose. La voie de l'Ébre avait beaucoup d'inconvénients : la variation de niveau des eaux de ce fleuve, qui est un obstacle à sa navigation; sa rapidité qui est telle que les escortes ne pouvaient suivre et par conséquent protéger les convois contre les attaques des partis, comme l'on en eut un exemple.

La voie de terre était plus sûre, mais elle était plus lente et elle exigeait des travaux. Il fallait rétablir la route de Caspé à Tortose, qui avait servi pour le siège de 1708. Ce grand travail fut exécuté par quatre compagnies de sapeurs et 120 hommes de la ligne, sous la direction de M. le général Rogniat; il fut protégé par une brigade d'infanterie.

Dans les premiers jours de juillet, le général Suchet commença son mouvement sur Tortose avec 16,000 hommes. Mais ce n'est pas avec une armée aussi faible qu'il pouvait entreprendre le siège de cette place, que deux armées ennemies étaient prêtes à secourir l'ar-

mée de Valence et celle de Catalogne. Cette dernière était commandée par O'donell, qui n'était pas un adversaire qu'on pût mépriser impunément. Enfin, au commencement de décembre, le duc de Tarente, qui commandait le 7^e corps, ayant pourvu à la défense de la haute Catalogne, et fait entrer un convoi considérable à Barcelone, s'approcha du bas Èbre, et se mit en communication avec l'armée d'Aragon. Les convois par deux armées ennemies étaient prêtes à secourir, l'artillerie et par eau se succédèrent alors sans interruption et sans être inquiétés, comme ils l'avaient été jusque là, par les partis de l'ennemi.

La relation de M. le lieutenant-général Rogniat et les mémoires du duc d'Albuféra ne laissent rien à désirer sur le siège de Tortose. M. le commandant Belmas a reproduit en partie les détails qui sont contenus dans ces deux ouvrages. Ce siège est remarquable par la rapidité d'exécution des tranchées et la bonne distribution des batteries.

On ouvrit d'abord la tranchée, la nuit du 19 au 20 décembre, devant le fort d'Orléans, et la nuit suivante, la 1^{re} du siège, devant le front du bas Èbre, qui était le front de la véritable attaque. M. le commandant Belmas fait commencer à la fois, le 23 décembre, les dix batteries que l'artillerie établit. D'après un document que nous avons consulté, l'artillerie traça et commença, le 21 décembre, les batteries n^{os} 2 et 3 (1) qui étaient sur le plateau d'Orléans, et, le 22 décembre, toutes les autres, à l'exception de celle n^o 1 qui ne fut commencée que le 27, et fut néanmoins en état de tirer en même temps que les autres, le 29 au matin.

(1) La batterie n^o 3 n'est pas cotée sur le plan.

Mais avant ce moment, toujours si impatiemment attendu, les troupes du génie, marchant à la sape, avaient effectué, la 7^e nuit, le couronnement du chemin couvert du corps de place, exemple unique dans l'histoire des sièges. (Relation de M. le général Rogniat.) Les Espagnols firent quelques sorties pour arrêter des progrès si rapides, mais ils furent repoussés. Notre artillerie fit taire celle de la place. Après treize jours de tranchée, la garnison se rendit à discrétion. Elle était forte de 9,400 hommes. Les brèches étaient praticables.

SIÈGE DE TARRAGONE

PAR L'ARMÉE D'ARAGON,

DU 12 MAI AU 28 JUIN 1811.

45 nuits de tranchée, avec l'attaque du fort Olivo comptée pour
17 nuits.

Le siège de Tarragone paraissait devoir être long et opiniâtre. On savait que les Espagnols, qui considéraient cette place comme l'asile de sûreté et le point d'appui le plus important de leurs armées en Catalogne, y avaient fait de grands travaux. Sa situation sur le bord de la mer lui permettait d'être secourue par les Anglais. Ce siège fut précédé de la prise du fort Saint-Philippe, qui, situé sur le col de Balaguer, interceptait la route de Tortose à Tarragone, de l'occupation d'un couvent retranché, à Montblanch, sur la route de Lérida, et de diverses autres opérations. M. le général Valée rassembla à Tortose un équipage de 66 bouches

à feu approvisionnées à 700 coups. On y comptait 24 pièces de 24 et 18 mortiers. M. le général Rogniat fit fabriquer à Saragosse un grand nombre d'outils et de sacs à terre, et les fit transporter également à Tortose. Balaguer devint l'entrepôt momentané du matériel des deux armées. La plus grande difficulté fut de faire subsister 1,500 chevaux de trait qui furent employés aux convois. Le dépôt général des vivres fut établi à Reus, ville de 25,000 âmes, l'une des plus peuplées de la Catalogne, et la plus industrielle de l'Espagne.

Tarragone était dans le gouvernement du duc de Tarente; mais, par un ordre du 10 mars, l'empereur ajouta cette ville au gouvernement d'Aragon qui était confié au général Suchet, chargea ce général d'en faire le siège et de réunir au 3^e corps toutes les troupes faisant partie de l'armée active de Catalogne. Ces dispositions avaient à peine reçu leur exécution qu'un revers inattendu faillit de faire ajourner pour long-temps le siège de Tarragone. Le 10 avril, les Espagnols se rendirent maîtres, par surprise, du fort de Figuières. Le maréchal redemanda avec instance ses troupes. La conduite que tint dans cette circonstance le commandant de l'armée d'Aragon eut l'approbation de l'empereur. Il n'abandonna pas l'opération qui lui était confiée; il mit au contraire ses troupes en mouvement sur Tarragone, et établit, le 2 mai, son quartier-général à Reus. L'armée assiégeante se composait d'environ 15,000 fantassins, 1,000 cavaliers, 2,000 soldats d'artillerie et 700 sapeurs ou mineurs, en tout 19,700 hommes.

Tarragone est situé au bord de la mer, sur un rocher de forme rectangulaire, de 70 mètres environ

d'élévation, et escarpé de trois côtés, au S.-E., au N.-E. et au N.-O. La mer baigne le pied du rocher, au S.-E.; au N.-O. Tarragone est séparé d'un plateau étroit, distant d'environ 800 mètres, par un ravin. La croupe de ce plateau, vers la place, était occupée par un fort nouvellement construit, appelé le fort Olivo. Si la prise de ce fort n'était pas absolument nécessaire pour le succès de l'attaque de la place, comme M. le commandant Belmas l'avance, il est du moins incontestable qu'elle procura de grands avantages. Nous ne décrirons que la fortification du quatrième côté de la place, qui fut celui par lequel on attaqua. Ce côté présente une première enceinte de trois fronts en ligne droite, où l'on trouve les bastions Saint-Paul, Saint-Jean, Jésus et Cervantès. La garnison avait fermé le petit intervalle entre ce dernier bastion et la mer par une coupure dite del Milagro.

Au-delà de ces trois fronts, qui n'ont ni dehors, ni fossés, le terrain s'abaisse en formant un ressaut, au pied duquel est la ville basse, qui est peu considérable. Les fortifications de la ville basse consistaient au N.-O. dans deux fronts bastionnés sur le prolongement des fronts correspondants de la ville haute, et à l'O. dans un seul front composé du bastion des Chanoines et du bastion Saint-Charles, appuyé à la mer. Ce front était couvert par une demi-lune, avec fossé et chemin couvert. Parallèlement, et à 500 mètres de distance, coule le Francoli. A l'embouchure de ce cours d'eau, et sur sa rive gauche, était une redoute revêtue, appelée le fort du Francoli. Cette redoute était unie par un retranchement à la lunette du Prince, placée devant le bastion Saint-Charles, sans cependant couvrir ce bastion, dont l'escarpe pouvait être battue en brèche de la campa-

gne. Derrière le bastion des Chanoines s'élevait un fort carré appelé le fort Royal. La ville basse a un port artificiel formé par un môle. Elle est fermée du côté du port par une muraille qui s'étend du bastion Saint-Charles au bastion de la muraille du port.

La place ne comptait pas moins de 290 pièces en batterie; elle renfermait une garnison de 17 à 18,000 hommes, lorsque le siège de la ville commença, le 1^{er} juin. Cette garnison était commandée par le général Contreras, homme énergique, aussi propre, dit l'auteur des Journaux, à soutenir le courage et le dévouement des troupes de ligne qu'à diriger, en la partageant, l'ardeur d'une population enthousiaste. Cette population montait à 10,000 âmes, Campoverde, commandant en chef de l'armée de Catalogne, ayant fait sortir de la ville une partie des bouches inutiles. Une flotte anglaise, composée de trois vaisseaux, trois frégates, un brick et plusieurs chaloupes canonnières, était mouillée dans la rade.

L'investissement se fit le 1^{er} mai. M. le général Rogniat proposa et fit adopter le projet d'attaquer la basse ville par le front qui regarde le Francoli. La nuit du 7 au 8 mai, il fit commencer une redoute sur le bord de la mer, à 1,300 mètres du fort. L'artillerie y plaça deux pièces de 24, et construisit trois autres batteries de côte le long du rivage, en se rapprochant du Francoli. Ces batteries étaient nécessaires pour éloigner les bâtiments anglais qui auraient pu prendre à revers la droite des travaux d'attaque. La nuit du 13 au 14, une division de l'armée enleva la petite redoute de Loreto et des ouvrages de contre-approche, élevés par l'ennemi en avant du fort Olivo. Le lendemain et les jours suivants, l'ennemi fit des sorties avec des forces considé-

rables, mais il fut repoussé par l'armée assiégeante.

Le génie ouvrit une communication de 1,200 mètres de longueur, depuis la redoute construite au bord de la mer jusqu'à un pont situé sur le Francoli, à 800 mètres de son embouchure. Quelque temps après, la nuit du 25 au 26 mai, on couronna la rive droite du Francoli sur une longueur de 1,000 mètres, et l'on fit plusieurs traverses dans ce logement pour le défilé des feux de la mer. Nous considérons ce logement comme une véritable première parallèle, et nous pensons que le temps employé à sa construction devrait être compris dans la durée du siège proprement dit. La même observation est applicable aux travaux qui ont eu pour but la prise du fort Olivo. Ainsi, dès le 20 mai, l'artillerie reconnut l'emplacement de quatre batteries contre ce fort. Mais le feu de l'ennemi et la nature du terrain apportèrent de tels retards à leur construction qu'elles ne furent en état de tirer que le 28 au matin. Avant la fin du jour, les pièces ennemies étaient démontées, toutes les défenses du fort ruinées, et une brèche avait été rendue praticable. Pendant ce temps, des cheminements difficiles avaient été exécutés dans le roc pour communiquer à la batterie qui fit brèche. Le capitaine Vacani, du génie italien (à qui l'on doit aussi une belle histoire des sièges d'Espagne), reconnut un aqueduc qui traversait le fossé, à la droite du fort, et que l'ennemi avait négligé de couper. Le passage sur cet aqueduc n'était défendu que par un éventail de palissades. Cette circonstance, dont on pouvait profiter dans une attaque, et le peu d'élévation de la gorge du fort, déterminèrent à l'assaillir sur plusieurs points. Le 29, à la nuit close, un assaut fut livré à la brèche, à la gorge et en passant sur l'aqueduc. Les troupes fran-

çaises et italiennes se comportèrent dans cette action avec la plus rare valeur. Les Espagnols succombèrent. 1,200 périrent, 970 furent faits prisonniers. Le rapport du général Suchet n'évalue notre perte qu'à 325 hommes mis hors de combat.

A la fin de mai, l'artillerie avait achevé le transport de son matériel; et pendant l'attaque du fort Olivo, elle avait commencé deux batteries destinées, l'une à battre en brèche le fort du Francoli, et l'autre à y jeter des bombes. Le génie avait jeté sur le Francoli un pont de chevalets adossé au pont en pierres, auquel aboutissait la grande communication qui partait de la redoute du bord de la mer.

La nuit du 1^{er} au 2 juin, que l'on est convenu de regarder comme la première du siège de la place, on ouvrit avec 2,000 travailleurs une parallèle de 600 mètres de développement et un boyau de communication de cette parallèle avec le pont du Francoli. On commença une redoute à son extrémité gauche. La deuxième nuit l'artillerie traça trois batteries sur la parallèle. On chemina à la sape pleine pour s'approcher du chemin couvert du fort du Francoli. A la gauche, on amorça la deuxième parallèle. Le 7 à la pointe du jour, l'artillerie ouvrit son feu avec 14 pièces de 16 et de 24, 8 mortiers et 3 obusiers. Elle fit brèche au fort. L'ennemi l'évacua sur-le-champ, et la 7^e nuit, du 7 au 8, on s'y logea sous une grêle de mitraille, sans cependant éprouver une perte considérable. Les 8^e et 9^e nuits, on continua la deuxième parallèle. Son centre s'approchait à 80 mètres du chemin couvert du bastion des Chanoines, et sa droite à 100 mètres de la lunette du Prince. L'artillerie entreprit la construction de six nouvelles batteries. On poussa trois cheminements en avant de la

deuxième parallèle, et l'on couronna le chemin couvert du bastion des Chanoines ainsi que celui de l'avant-fossé de la lunette du Prince : ces travaux hardis, exécutés avant que l'artillerie de la place eût été contre-battue, firent le plus grand honneur à la bravoure des sapeurs et au colonel du génie Henri, chef d'attaque.

Le 16 au matin l'artillerie démasqua 54 bouches à feu, savoir : 35 pièces, dont 21 de 24, 12 mortiers et 7 obusiers. Au milieu du jour l'ennemi n'avait plus que 4 pièces en batterie, mais il continuait d'entretenir une fusillade vive contre nos canonnières. Le soir, la brèche était ouverte au bastion des Chanoines et à la fausse braie de sa face gauche ; mais la contrescarpe, qui était revêtue, empêchait d'y arriver. Tous les parapets de la lunette étaient détruits. La 16^e nuit, deux colonnes enlevèrent cet ouvrage, l'une en y entrant par la gorge, l'autre en escaladant une face qui n'était pas flanquée. La garnison espagnole se défendit courageusement. On commença dans la lunette une batterie destinée à faire brèche au bastion Saint-Charles. Son épaulement exigea que l'on transportât du dehors au dedans tout le parapet de la lunette. Pour faire ce mouvement de terre avec moins de danger, on éleva un masque en sacs à terre derrière lequel on travailla. Pendant le temps de la construction de la batterie de brèche, le génie exécuta une descente de fossé en galerie souterraine devant le bastion des Chanoines, et ébaucha le couronnement du chemin couvert du bastion Saint-Charles.

Les pertes de l'armée assiégeante montaient à cette époque à 2,500 hommes mis hors de combat.

Le 21 juin à la pointe du jour, la batterie de brèche n^o 20, composée de 4 pièces de 24, donna le signal

général du feu, qui recommença. A 6 heures du soir, trois brèches étaient praticables, savoir : au bastion Saint-Charles, au bastion des Chanoines et au fort Royal qui est en arrière. Tous les ouvrages du port étaient détruits et l'ennemi n'avait pas une pièce qui pût tirer. A 7 heures du soir, 1,500 hommes livrèrent l'assaut. A huit heures, toute la ville basse était en notre pouvoir. Les Espagnols perdirent 1,500 hommes dans cette défense. Nous eûmes 120 hommes de tués et 372 de blessés.

La 22^e nuit, on ouvrit la première parallèle de l'attaque de la ville haute. L'artillerie mit en batterie plusieurs pièces pour battre la portion de rade en arrière du bastion Cervantès, où la garnison aurait pu s'embarquer. Le commandant du génie proposa d'ouvrir la courtine entre le bastion Saint-Paul et le bastion Saint-Jean. La 24^e nuit l'artillerie commença la construction de quatre batteries, savoir : une batterie de 8 pièces de 24 pour faire brèche, de la distance de 200 mètres, une contre-batterie de 6 pièces de 24, une batterie de 4 mortiers et une batterie de 4 obusiers de 8 pouces. Cette dernière fut placée à l'extrême gauche de la première parallèle de l'attaque de la ville basse. Elle enfilait tout le front en ligne droite de la ville haute. La 25^e et la 26^e nuit, le génie établit une seconde parallèle à 140 mètres de l'enceinte, afin de soutenir les troupes qui monteraient à l'assaut. Le 28 à la pointe du jour, l'artillerie commença son feu, et à 5 heures du soir l'assaut eut lieu.

Nous n'essaierons pas de décrire cette scène terrible, l'une des plus mémorables en ce genre. Le général Contreras avait été sommé de se rendre. Il choisit le

parti, disait-il dans son rapport, qui convenait à l'honneur espagnol, à son caractère et à sa réputation personnelle. Résolu à périr les armes à la main plutôt que de penser à se rendre, il paya de sa personne et fut du nombre des blessés qui furent sauvés par la générosité des officiers français. Il ne se dissimulait point la difficulté de soutenir un assaut, et cependant il n'avait point élevé les retranchements solides qui sont nécessaires pour arrêter une élite de grenadiers. La vigueur avec laquelle les attaques avaient été conduites ne lui en avait pas laissé le temps. Le général en chef avait prévu dans son rapport du 26 juin l'extrémité à laquelle il serait réduit par l'opiniâtreté de l'ennemi. « Je crains bien, disait-il, d'être contraint de donner un exemple terrible, et d'effrayer à jamais la Catalogne et l'Espagne par la destruction d'une ville entière. » Cette destruction n'eut pas lieu ; mais l'exemple fut tel néanmoins qu'il imprima la crainte à l'ennemi, et qu'on lui dut dans la suite la reddition de Valence.

Cet assaut nous coûta près de 500 hommes tués ou blessés. Les Espagnols perdirent 4,000 hommes tant de la garnison que des habitants ; 9,781 hommes restèrent prisonniers. La durée du siège fut de 45 jours de tranchée, et 32 jours de feu, en y comprenant l'attaque du fort Olivo. L'artillerie eut 209 hommes tués ou blessés, le génie 278, l'infanterie 3,755, en tout 4,242 hommes mis hors de combat. L'artillerie tira 42,000 coups. La consommation de cartouches d'infanterie dépasse toute croyance, parce que le feu de mousqueterie ne cessa ni jour ni nuit. La place lança 120,000 projectiles.

SIÈGE D'OLIVENZA

PAR LE 5^e CORPS DE L'ARMÉE DU MIDI,

DU 11 AU 22 JANVIER.

11 nuits de tranchée.

Dans l'analyse du précis historique, nous avons exposé les motifs qui avaient déterminé le duc de Dalmatie à entreprendre le siège d'Olivenza. Cette place est en face et à peu de distance de Jurumenha, poste de guerre de Portugal, situé sur la rive droite de la Guadiana, dont il défend le passage, facile en cet endroit. Les Espagnols avaient fait la faute d'y mettre 4,160 hommes de garnison, avec 18 bouches à feu pour tout armement; peu de poudres, peu de vivres. On profita habilement de ces circonstances pour abréger les travaux d'attaque, et l'on n'attendit pas, pour les commencer, l'arrivée de l'équipage destiné au siège de Badajoz, dont la marche avait été retardée par l'état des chemins de la Sierra Moréna.

On s'empara d'abord d'une lunette détachée que l'ennemi n'avait pas occupée, et l'on y établit 4 pièces de 8 pour ricocher la courtine du front d'attaque. On déboucha d'un ravin, et l'on ouvrit une première parallèle, à peu près dans l'emplacement de la troisième parallèle ordinaire des sièges. Elle fut achevée la 6^e nuit. On construisit une batterie à ricochet à l'extrémité gauche de la parallèle. La 9^e nuit, on couronna le chemin couvert. On aurait pu le couronner plus tôt, si l'on n'avait pas manqué de gabions. L'artillerie ouvrit son feu de plein fouet; les batteries étaient trop rap-

prochées de la place pour tirer à ricochet. Le matin, deux batteries de brèche, pour dix pièces, furent commencées dans le couronnement du chemin couvert. En 24 heures elles furent construites. Le génie creusa un puits de mine pour renverser la contrescarpe. Le 22 janvier, 11^e jour du siège, les batteries de brèche, armées de pièces de 12, commencèrent à tirer contre les deux faces du bastion d'attaque et contre les flancs qui le défendaient. Après trois heures de feu, les maçonneries des escarpes étaient fortement entamées. Le gouverneur, sommé de se rendre, capitula. La garnison fut prisonnière de guerre.

SIÈGE DE BADAJOZ

PAR LE 5^e CORPS DE L'ARMÉE DE PORTUGAL,

DU 28 JANVIER AU 10 MARS 1811.

41 nuits de tranchée (38 suivant le journal du colonel Lamare).

Le duc de Dalmatie était encore sous les murs d'Olivenza, lorsqu'il reçut plusieurs lettres du major-général qui le pressaient, au nom de l'empereur, de hâter sa marche sur le Tage, où la situation du prince d'Essling devenait de jour en jour plus critique. Persuadé que l'empereur approuverait que, dans cette circonstance, ses ordres ne fussent pas exécutés, le maréchal Soult ne se porta pas sur le Tage, et fit le siège de Badajoz.

La situation de cette place, sur une petite chaîne de collines calcaires dans laquelle la Guadiana s'est frayé un passage, est remarquable. Au sommet de la

berge gauche est le château de Badajoz qui fait partie de la place. Du côté opposé est le fort Saint-Christoval, plus élevé que le château. Au-delà, en aval, les deux rives de la Guadiana sont unies par un pont en pierres de 400 mètres de longueur, dont le débouché est couvert par un petit ouvrage. La chaîne de collines se continue en Portugal dans la direction de Campo-Mayor, et forme une position militaire des plus fortes et des mieux indiquées que l'on puisse voir. La Guadiana reçoit par sa rive droite, en amont de la place, la Gévora, petite rivière qu'il faut passer pour aborder la position. Elle reçoit en outre par sa rive gauche, sous le château de Badajoz, le Rivillas, grossi du Calamon. Le Rivillas coule à l'est de la place, à la queue des glacis des bastions 7, 8, 9, et au pied des escarpements du château. Sur le front 7-8 est une sortie de la place couverte par la petite lunette Saint-Roch, sur la rive droite de Rivillas. A 400 mètres du chemin couvert du bastion 7, est le saillant de la lunette Picurina, sur un petit mamelon et liée à la précédente par un chemin couvert. Cette lunette défend le front 7-6. Les fronts 6-5, 5-4, 4-3, regardent le sud. Ils sont, comme tous les fronts de l'enceinte régulière de la place, bastionnés et revêtus en maçonnerie. Mais les revêtements d'escarpe sont en général mal couverts par les dehors. Les contrescarpes n'ont que 7 à 8 pieds d'élévation. Les demi-lunes sont petites et n'ont pas été achevées. Le chemin couvert est disposé convenablement. A 300 mètres de la demi-lune du front 5-4, et sur sa capitale, est le saillant d'une couronne de deux fronts bastionnés, appelés le fort Pardaleras. Cet ouvrage est enveloppé d'un chemin couvert. La porte de Las Palmas est sur la courtine du front 5-4. A l'ouest,

la place est fermée par les fronts 3-2, 2-1. Ce dernier s'appuie à la Guadiana. Le terrain est bas devant ces fronts. Du bastion 1 au château, la place a une enceinte irrégulière couverte par la Guadiana.

Badajoz pouvait faire une longue défense. La garnison forte de 9,000 hommes était commandée par don Raphaël Menacho, sur lequel on pouvait compter. Les remparts étaient armés de 170 bouches à feu, et les magasins renfermaient des approvisionnements considérables. Le marquis de la Romana avait promis, lorsqu'il quitta l'Estramadure pour joindre avec deux divisions l'armée anglaise à Lisbonne, de secourir Badajoz. C'est à tort que l'auteur des journaux avance que lord Wellington avait aussi promis de secourir la place lorsqu'il en serait temps; il n'était pas facile de distraire le général anglais de son but qui était de tenir en échec l'armée du prince d'Essling. Il se borna à donner des instructions aux généraux espagnols qui étaient sur la frontière, et leur recommanda de fortifier et occuper un camp retranché dans la position que nous avons indiquée. Le marquis de la Romana mourut le 22 janvier. Mais deux jours auparavant, les divisions espagnoles de Carrera et de Ch. O'donnell avaient passé le Tage et marchaient au secours de Badajoz. Ch. O'donnell ayant été appelé en Catalogne, le général Viruès, qui commandait sur la frontière, le remplaça. Mendizabal succéda au marquis de la Romana dans le commandement des troupes espagnoles en Estramadure.

La distance de Séville à Badajoz est de 32 lieues. Des pluies qui durèrent long-temps achevèrent de mettre les chemins dans le plus mauvais état; en sorte que l'arrivée de l'équipage de siège éprouva des retards. Le duc de Dalmatie quitta Olivenza le 26 janvier et arriva

le même jour en vue de Badajoz. La cavalerie fit l'investissement de la place sur la rive droite de la Guadiana, et la division Girard sur la rive gauche. Cette même division, aidée des troupes du génie et de l'artillerie, devait en outre suffire aux premiers travaux du siège. La division Gazan qui escortait le parc de siège n'arriva que le 3 février. Nous craignons qu'elle n'ait perdu du temps à la poursuite de Ballesteros, qui, dans le mois de janvier, exécuta, par ordre de la régence de gouvernement, un mouvement qui ne se liait pas aux opérations du siège de Badajoz. Ce général quitta l'Estramadure pour venir établir le théâtre de ses opérations dans le comté de Niebla. Battu le 25 à Castillejos par le général Gazan, il fut obligé de passer la Guadiana à Alcoutim, et de se jeter dans les Algarves.

Le duc de Dalmatie décida qu'on s'emparerait d'abord de la couronne de Pardaleras, qui prenait des revers sur le front 3-4, choisi pour front d'attaque. Certainement l'attaque sur le front 1-2, ou 2-3 eût été plus facile en s'appuyant à la Guadiana; mais il eût fallu occuper la rive opposée, ce que la force de l'armée ne permettait pas, à l'ouverture de la tranchée.

Les commencements du siège se ressentirent de la faiblesse de l'armée qui l'entreprenait. Peut-être pourrait-on reprocher au directeur des travaux d'attaque d'avoir divisé ses moyens. Il en résulta de la lenteur dans les cheminements.

La nuit du 28 au 29 janvier, 1^{re} du siège, on entreprit quatre batteries, deux à mille mètres à l'est de la place pour assurer la contrevallation, la 3^e à 600 mètres du fort Pardaleras, à droite de sa capitale, par rapport à l'assiégeant, et la 4^e à 1,000 mètres du même fort, sur la hauteur del Viento, qui fait partie de la chaîne

de collines qui a été décrite. Telle était la pénurie des travailleurs que la première parallèle fut ouverte la 3^e nuit du siège devant Pardaleras avec 150 hommes de la ligne et 50 sapeurs. L'ennemi fit une petite sortie sur le travail pendant la nuit, et le jour, à 4 heures du soir, une grande sortie avec 4 bataillons, 2 escadrons et 4 pièces. Sa cavalerie poussa jusqu'à la hauteur del Viento où elle sabra quelques sapeurs, tua le commandant Cazin, et laissa pour mort, percé de plusieurs coups de sabres et de lances, le capitaine du génie Vainsot. Le général Girard accourut bientôt à la tête de 4 compagnies de sapeurs et d'un bataillon, et rejeta l'ennemi dans la place. Le colonel Bassecourt, qui dirigeait la sortie, fut tué.

Les 4^e et 5^e nuits furent employées à prolonger la première parallèle, à armer les 4 batteries et à commencer deux autres destinées à bombarder la place. La 6^e nuit, il plut par torrent, les travaux furent suspendus. Au jour, le 3 février à 4 heures, l'ennemi fit une grande sortie. 1,500 hommes d'infanterie et 2 escadrons de cavalerie débouchèrent par la porte de Las Palmas et par le chemin couvert du front 2-3, et se portèrent avec vivacité sur la parallèle. Ils eurent d'abord quelques avantages, mais ils furent ensuite repoussés. Notre perte fut de 14 hommes tués, et de 174 blessés. La division Gazan arriva ce jour-là. Les revers que l'on éprouvait provenaient évidemment de ce que l'on n'avait pas pu développer une parallèle qui embrassât la gauche du front d'attaque. Les travailleurs étaient toujours divisés sur plusieurs points. Après 14 nuits de tranchée, suivant l'auteur des journaux, et 11 seulement d'après l'ouvrage du colonel Lamare, la première parallèle et deux batteries principales destinées à l'attaque de Pardaleras furent achevées.

Le 7 février, Mendizabal arriva devant la place avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie espagnoles, et la brigade de cavalerie portugaise du général Madden. Il entra d'abord dans la place. La cavalerie française repassa sur la rive gauche de la Guadiana. Le 9, Mendizabal sortit de la place et s'établit sur les hauteurs de Santa Engracia, dans la position indiquée par lord Wellington, sa droite protégée par le canon du fort Saint-Christoval.

Le 11 au matin, les deux batteries de la première parallèle ouvrirent leur feu contre le fort Pardaleras. Le soir, à 7 heures, le maréchal duc de Dalmatie ordonna d'attaquer de vive force cet ouvrage. Les Espagnols en avaient si mal préparé la défense que notre attaque eut un plein succès et que notre perte n'y fut que de 4 hommes tués et 32 blessés. Le chef de bataillon du génie Lamare fit sur-le-champ exécuter un retranchement à la gorge de l'ouvrage pour interdire tout retour offensif à l'ennemi.

La 16^e nuit du siège, on joignit, par une communication de 200 mètres de longueur en sape debout, le saillant de Pardaleras avec la première parallèle. A l'extrême gauche, sur le bord de la Guadiana, on continua quelques travaux destinés à appuyer une seconde parallèle. A l'est de la place, on perfectionna la ligne de contrevallation.

Le maréchal avait fait travailler de bonne heure à établir en amont de la place une communication sur la Guadiana pour pouvoir exécuter l'attaque qu'il méditait contre Mendizabal. Une batterie construite en aval de la place, sur les bords de la Guadiana, servit en même temps les vues du maréchal. Quoique distante de plus de 2,000 mètres de la droite de l'armée

espagnole, en tirant à toute volée, cette batterie y jeta une telle confusion que Mendizabal fut obligé de s'éloigner de 1,000 mètres du fort Saint-Christoval.

Les 17^e, 18^e, 19^e, 20^e et 21^e nuits furent employées à des travaux de communication dans le fort Pardaleras et à faire une seconde parallèle, dont la droite s'appuyait au chemin couvert de ce fort, et la gauche à la Guadiana. On entreprit aussi une batterie sur cette parallèle pour ricocher la face gauche du bastion 3.

Le 19 février, le maréchal duc de Dalmatie livra à Mendizabal la bataille de la Gevora. Cette bataille est regardée avec raison comme un des plus beaux faits d'armes de la carrière du maréchal. L'armée ennemie était composée de 10,000 hommes d'infanterie espagnole, regardés comme de bonnes troupes, qui étaient les restes aguerris d'armées maintes fois défaites, et de 1,500 hommes de cavalerie, parmi lesquels était une brigade portugaise. Nous avons dit que la position qu'elle occupait était très forte. A la pointe du jour, le duc de Trévise passa la Guadiana avec 9 bataillons, et le général Latour-Maubourg vint, de Montijo, couvrir la droite de l'infanterie avec 19 escadrons. Toutes ces forces montaient à 6,000 hommes. L'ennemi avait détruit le pont de la Gevora et n'était pas sur ses gardes. Les troupes françaises passent cette rivière à gué. La cavalerie se porte rapidement sur le chemin de Campo-Mayor pour intercepter aux Espagnols leur communication avec cette place. Trois bataillons, sous la conduite du général Girard, se dirigent sur le flanc droit de l'armée ennemie et la chargent perpendiculairement à sa ligne de bataille. En même temps, les six autres bataillons, sous la conduite du maréchal Mortier, l'attaquent de front. Une batterie d'artillerie légère appuie

cette attaque. Le général Latour-Maubourg arrive avec ses douze escadrons sur le flanc gauche des Espagnols. Les deux brigades de cavalerie ennemie sont saisies d'une terreur panique, et prennent la fuite. Plus brave, l'infanterie espagnole forme deux carrés et résiste plusieurs heures à nos attaques. A six heures, le combat était fini. La perte des Espagnols fut de 850 hommes tués ou blessés, et de 5,200 prisonniers. 2,000 hommes d'infanterie et la cavalerie gagnèrent Elvas. Le reste fut dispersé, et partie se jeta dans Badajoz.

La nuit du 20 au 21 février, la 24^e du siège (ou la 21^e, Lamare), on acheva la deuxième parallèle. Elle fut prolongée à la droite de Pardaleras. Les nuits suivantes l'artillerie construisit et arma plusieurs batteries. Jusqu'à ce qu'elle fût en mesure d'éteindre les feux de la place, les cheminements ne firent pas de progrès. On perdit ainsi cinq jours, dit l'auteur des Journaux. Le 26 au matin, 19 bouches à feu tirèrent contre le front 3-4 et réduisirent au silence la plupart des pièces du bastion 3. La 31^e nuit, le chef de bataillon du génie Lamare déboucha de la deuxième parallèle un boyau de 280 mètres de longueur pour se rapprocher du bastion 3. La 32^e nuit, on fit une portion de troisième parallèle. La 33^e, on couronna le saillant du chemin couvert de la demi-lune. Le 3 mars, vers quatre heures du soir, l'ennemi fit une sortie de 200 hommes. Le général Menacho fut tué par un boulet au moment où il se portait sur les remparts pour juger de l'effet de la sortie. Sa mort consterna la garnison. Il fut remplacé par le général Imas.

L'auteur des Journaux paraît désapprouver l'obstination avec laquelle l'assiégeant se maintint dans le fort Pardaleras, qui, vers la fin du siège, n'était plus qu'un

monceau de ruines. Mais il faut considérer que les fossés de ce fort étaient devenus un excellent dépôt de tranchée.

Les 34^e, 35^e et 36^e nuits, on continua le couronnement du chemin couvert. La place fit un tel feu de mousqueterie sur ce travail qu'il fut plusieurs fois interrompu. La 37^e nuit, l'artillerie commença dans le couronnement une batterie destinée à ouvrir une brèche dans la courtine du corps de place. On déchaussa le mur de soutènement du chemin couvert, afin qu'il pût être facilement abattu par le premier tir des pièces. On établit d'autres batteries.

La nuit du 8 au 9 mars, la 40^e du siège (la 37^e, Lammare), on renversa la contrescarpe dans le fossé par la mine, et l'on commença à la sape le passage du fossé. La batterie de brèche était armée de six pièces de 24, les seules que l'on eût de ce calibre. L'artillerie eut d'abord quelque appréhension de ne pouvoir battre assez bas le revêtement de la courtine. Le capitaine du génie Gillet se rendit sur le bord de la contrescarpe, qui paraissait masquer le feu de l'artillerie avec 25 sapeurs, et en fit commencer la démolition. Mais en un moment 16 sapeurs furent tués ou blessés et les autres dispersés. Au jour, la batterie de brèche tira, et le soir une brèche praticable de 25 à 30 mètres de largeur était ouverte. La maçonnerie était mauvaise. La 41^e nuit, on perfectionna les rampes et les descentes de fossé pour pouvoir donner l'assaut.

Le 10, le duc de Dalmatie fit suspendre le feu et envoya sommer le gouverneur. Nous ajouterons ici quelques détails à ceux que donne l'auteur des Journaux. Les circonstances qui accompagnent la capitulation d'une place de guerre ont toujours un grand intérêt.

M. le commandant Belmas rapporte que, dès le 8 mars, le duc de Dalmatie avait appris que le prince d'Essling avait commencé son mouvement de retraite; mais il ne dit point par quelle voie cette nouvelle était arrivée à sa connaissance. M. le colonel Lamare rapporte qu'une dépêche télégraphique de lord Wellington avait informé le gouverneur que le prince d'Essling avait commencé sa retraite, et que la place serait promptement secourue. Le général Imas avait eu cette nouvelle le 6 ou le 7 mars. Lorsqu'il fut sommé de se rendre, il convoqua le conseil de défense, mais il ne communiqua pas au conseil le message qu'il avait reçu; toutefois il fut d'avis de ne pas rendre la place. Mais il faut remarquer qu'il donna son opinion après que tous les membres du conseil, à l'exception du général Garcias, avaient déjà émis la leur, et s'étaient prononcés pour la reddition. Il fut accusé de trahison. Les pourparlers continuant, le maréchal fit prendre les armes à toutes les troupes pour livrer l'assaut à quatre heures du soir. A trois heures l'ennemi capitula aux conditions qui lui furent imposées. Le maréchal fit sur-le-champ, avant même d'entrer dans la place, occuper le fort Saint-Cristoval et la tête de pont, en vertu d'un article de la capitulation.

La garnison, qui déposa les armes, était forte encore de 7,880 hommes. 1,100 malades ou blessés étaient dans les hôpitaux. On trouva dans la place deux équipages de pont dans le meilleur état, que les Espagnols n'avaient pas eu le temps d'évacuer sur Elvas, lorsque le duc de Dalmatie investit la place. La perte de ces équipages de pont causa beaucoup de regrets à lord Wellington. Nous verrons que, privé de ces équipages, Bérésford sera arrêté par la Guadiana, lorsqu'il se présentera pour reprendre la place.

SIÈGE DE CAMPO-MAYOR

PAR LE 5^e CORPS DE L'ARMÉE DU MIDI,

DU 14 AU 21 MARS 1810.

7 nuits de tranchée.

Après la prise de Badajoz, le duc de Dalmatie se hâta de retourner en Andalousie où sa présence était nécessaire. Le duc de Trévise, qui resta en Estramadure, entreprit le siège de Campo-Mayor, place de Portugal, située à trois lieues de Badajoz, et dont les fortifications étaient en mauvais état. Toutefois, l'ennemi y avait mis une garnison de 2,000 hommes de milice, pour garder le matériel d'artillerie qui s'y trouvait. Le siège fut poussé vivement. On s'établit, dès la première nuit, dans un ouvrage extérieur en terre, situé à 200 mètres de la place, et qui n'avait pas été occupé par la garnison. On y commença trois batteries, dont une pouvait battre en brèche l'enceinte. La brèche faite, une tentative hardie du capitaine du génie Lefaiivre intimida assez la garnison et les habitants pour hâter la capitulation.

SIÈGE DE TARIFA

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DU MIDI,

DU 23 DÉCEMBRE 1811 AU 5 JANVIER 1812.

13 nuits de tranchée. Siège levé.

Tarifa, situé dans le détroit de Gibraltar, à 7 lieues au sud-ouest de Gibraltar et à vingt au sud-est de Ca-

dix, était un point extrêmement important. La position comprise sous ce nom se compose de la ville, qui occupe la moitié de la largeur d'un isthme, et d'une île qui a été jointe à l'isthme en 1808 par une chaussée (1) de 300 mètres de longueur. A la tête de cette chaussée, entre l'île et la ville, est le petit monticule de Sainte-Catherine sur lequel était une redoute ou un fort casematé, suivant l'auteur des Journaux. Ce monticule est à 300 mètres de la ville et à 500 mètres de l'île. Cette dernière est escarpée sur tout son pourtour; elle a environ 650 mètres de diamètre de l'est à l'ouest et un peu moins du nord au sud. Elle était, en 1811, garnie de retranchements et de batteries pour défendre les anses à droite et à gauche de la chaussée, où mouillent les bâtiments. Depuis elle a été fortifiée. La ville de Tarifa n'a qu'une enceinte, sans fossés ni dehors. Cette enceinte, de forme quadrangulaire, était flanquée aux angles par de petits bastions, et dans l'intervalle des angles par de petites tours. Le côté qui regarde le sud-est s'appuie à la mer; le côté du nord-est, que l'on attaqua, est traversé en son milieu par un petit cours d'eau, l'Angorrilla, qui traverse aussi la ville; il présente, à 200 mètres à gauche de l'entrée des eaux, un petit flanc terminé par une tour dite de Jésus. En avant du troisième côté qui regarde le nord-ouest, est le couvent de Saint-François, et le faubourg de Xérès, le long de la route de Cadix. Le quatrième côté est à 400 mètres du rivage de la mer, qui lui est parallèle. L'angle sud de l'enceinte était uni au fort

(1) M. le commandant Belmas dit une langue de sable; Miñano dit une chaussée, et qu'avant 1808 l'île était séparée du continent par un canal dont les eaux avaient un courant rapide.

Sainte-Catherine par un retranchement devant lequel passe le petit cours d'eau désigné, qui se jette dans la mer. Les deux côtés attaquables de la ville sont dominés à petite portée.

La garnison de Tarifa n'était d'abord que de 3,000 Espagnols, commandés par le général Copons. Mais le voisinage d'une division française du premier corps qui vint s'établir à San Roque, et qui tenait bloqué Ballesteros réfugié au pied des rochers de Gibraltar, donnant des inquiétudes aux Anglais pour Tarifa, ils y détachèrent de Cadix le colonel Skerret avec 12 ou 1,500 hommes. Cet officier y arriva le 10 octobre. Le 28 la division française effectua sa retraite, que Ballesteros inquiéta; elle prit position à Zaharra et Ronda.

Dans cet état de choses, le duc de Dalmatie résolut le siège de Tarifa; il entrevoyait aussi dans la possession de cette place un moyen de communiquer avec la côte d'Afrique où l'Andalousie, menacée d'une disette, pouvait s'approvisionner de grains. Le duc de Bellune fut chargé de diriger cette opération avec deux divisions, l'une du premier corps, l'autre du quatrième. Le général Leval, qui avait remplacé le général Sébastiani, eut le commandement des troupes qui firent le siège. L'équipage de siège, montant à 4 pièces de 16, 4 de 12 et 4 obusiers, avec un approvisionnement de 500 coups par pièce, en tout 104 voitures, fut tiré des lignes de Cadix, et était réuni le 8 décembre à Vejer, petite ville située sur une colline au-dessus du Rio-Barbate, à 11 lieues de Cadix et à 9 de Tarifa. Avant qu'il y fût arrivé, on avait de nouveau forcé Ballesteros à se retirer sous le canon de Gibraltar, et occupé le col d'Ojen, situé dans la Sierra del Medio, à quelques lieues au nord de Tarifa, sur la route de San Roque à

Vejer par Los Barrios, Venta de Ojen, Fassina el Taibilla ou Tayvilla. La route de Tarifa se sépare de la précédente à Fassina, et passe par El Valle, Torre de la Peña au bord de la mer, et Virgen de la Luz, à une lieue de Tarifa. Elle avait été coupée à Torre de la Peña ; mais le général du génie Garbé avait reconnu qu'il serait possible de rétablir le chemin et d'y faire passer de nuit le matériel, sous la protection des batteries de côtes. Le départ de Vejer eut lieu le 9 décembre. Il plut par torrents pendant 48 heures. Tout le pays compris entre Vejer et Fassina fut couvert d'eau. La lagune de Janda, que devait traverser l'artillerie, n'était plus qu'un lac impraticable. Les troupes furent obligées de se réfugier sur les hauteurs, où elles restèrent deux jours sans vivres. Pour comprendre cette circonstance, il faut savoir que la route de Vejer à Fassina est séparée du rivage de la mer par des hauteurs qui arrêtent une grande masse d'eau, auquel le Rio-Barbate n'offre pas un débouché suffisant. Séparées l'une de l'autre, sans pouvoir communiquer, les deux divisions de l'armée, l'une dans un désert au milieu des eaux et de la boue, l'autre à San Roque et à Los Barrios, étaient dans une position très critique. Le matériel de siège ne se remit en marche que le 14, et eut de la peine à arriver à Tayvilla le même jour. Enfin le 20 décembre le général Leval arriva devant Tarifa. Il laissa une division à Virgen de la Luz, sous les ordres du général Barrois, pour couvrir le siège. Le rétablissement de la coupure de Torre Peña occasionna un retard de deux jours dans la marche du matériel de l'artillerie.

On ouvrit la tranchée la nuit du 23 au 24 décembre. On fit un bout de première parallèle sur les hauteurs

de la rive droite de l'Angorilla, et l'on chemina jusqu'à l'emplacement de la droite de la seconde parallèle, à 200 mètres du côté nord-est de l'enceinte. La même nuit on fit une autre portion de première parallèle sur la pente des hauteurs de la rive gauche de l'Angorilla, à 200 mètres de la tour de Jésus. Les nuits suivantes, on fit des communications à ces travaux, et on prolongea la seconde parallèle par sa gauche. L'artillerie entreprit deux batteries, dont une qui fut armée de 4 pièces de 16 et devait faire brèche, fut construite très près des bords de l'Angorilla, à moins de 200 mètres de l'enceinte. L'autre fut placée sur les hauteurs, en arrière de la première, pour la soutenir et éloigner les bâtiments mouillés dans la rade. La 5^e nuit, aux attaques de droite et de gauche, on ouvrit de la 2^e parallèle des cheminements pour se rapprocher de l'enceinte. Celui de gauche, partant des bords de l'Angorilla, s'élevait jusqu'à un monticule où il se terminait par une place d'armes d'où l'on plongeait dans la ville.

Le 29, à onze heures du matin, notre artillerie ouvrit son feu avec douze pièces d'artillerie. L'ennemi riposta d'abord vivement. Les 6^e et 7^e nuits furent pluvieuses au point qu'il fallut suspendre le travail des sapes. Le 30 à midi, la brèche paraissait déjà praticable sur une largeur de 10 à 12 mètres; mais l'approche en était défendue par le flanc de l'enceinte à l'extrémité duquel était la tour de Jésus. Les soldats sans vivres, sans abri, sans moyen de se sécher ni de cuire leurs aliments, demandant hautement l'assaut, le général Leval arrêta qu'il aurait lieu le lendemain à la pointe du jour. Il plut la nuit. Les dispositions n'étaient pas faites au jour; elles eurent lieu à la vue de la place et de vingt bâtiments anglais dont deux frè-

gates, mouillés près de la côte dans les deux rades.

Malgré toutes ces circonstances défavorables, l'assaut fut livré à 9 heures du matin par les grenadiers et les voltigeurs formés en deux bataillons. Les grenadiers s'élançèrent de la batterie de brèche, et s'avancèrent sous une grêle de balles et de mitraille le long du ruisseau qui traverse la place. Ce chemin conduisait directement à la brèche; mais il y avait 200 mètres à parcourir pour y arriver, et le terrain était détrem pé par la pluie. La colonne arriva en désordre au pied de la brèche, dont le talus n'était qu'un amas de boue et de pierres où l'on pouvait à peine se tenir. Cependant quelques braves parvinrent à le gravir, et arrivèrent jusque sur le terre-plein du rempart, mais ils ne purent aller plus loin. Le mur d'enceinte, qui n'avait été battu qu'à moitié de sa hauteur, formait du côté de la ville un ressaut de 5 à 6 mètres qu'il était impossible de franchir.

Cet assaut malheureux nous coûta 48 hommes tués et 159 blessés, dont 15 officiers. Toute la journée et les deux jours suivants, 1^{er} et 2 janvier 1812, la pluie tomba par torrents. La misère du soldat était au comble; plusieurs tombaient dans un état d'égarement qui ressemblait à de la folie. On les voyait errer en chancelant dans les bivouacs, sans savoir où ils allaient. Le duc de Bellune, qui était à Virgen de la Luz, répugnait à l'idée de lever le siège. Il ne s'y décida que le 4 janvier.

La nuit du 4 au 5 janvier, 13^e du siège, on essaya de désarmer les batteries; mais malgré les efforts de plus de 200 hommes, on n'en put tirer qu'une pièce de 12 et deux obusiers de 6 pouces. Ces trois bouches à feu, une forge et une voiture de cartouches furent tout ce que l'on put sauver du matériel de siège. L'artillerie

avait perdu 215 chevaux. La retraite eut lieu le 5 ; elle se fit dans le plus grand ordre, bien que le mauvais temps ne discontinuât pas. On retrouva le terrain de Fassina à Vejer transformé en un borbier presque impraticable. On eut cependant la consolation de ramener tous les blessés, et la perte de l'infanterie ne fut en définitive que de 450 hommes.

Ainsi se termina, dit l'auteur des Journaux, cette expédition, qui, par les fatigues, la misère et les maladies, fut une des plus malheureuses de la guerre de la Péninsule. « Si l'on avait eu une parfaite connaissance du pays et des difficultés qu'on y rencontre (nous empruntons ces réflexions à une lettre du général Leval, pièce n° 6), on n'aurait pas songé à entreprendre le siège de Tarifa dans une saison où nous ne devons pas espérer un temps sec pendant un intervalle déterminé. En supposant que la ville tombât en notre pouvoir, il faut envisager que la situation de l'île et la défense dont elle est susceptible demandent infiniment plus d'artillerie que nous n'en avons pour la battre, s'en emparer et éloigner les nombreux bâtiments qui nous assiègent. Les Anglais attachent trop d'intérêt à conserver ce point pour ne pas en pousser la défense jusqu'à la dernière extrémité. » Nous inférons de ces réflexions qu'après la prise de la ville il eût été difficile de garder l'île, sans laquelle la ville n'a plus la même importance.

PRISE D'OROPESA ET SIÈGE DE SAGONTE**PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,****DU 5 AU 28 OCTOBRE 1811.**

19 nuits de tranchée.

Le fort de Sagonte occupe la sommité étroite d'une montagne isolée, au pied de laquelle est bâtie, au nord et à l'est, la ville de Murviedro. La route de Barcelone à Valence traverse, sous le canon du fort, la partie orientale de la ville. La route de Saragosse s'embranché avec la précédente hors de Murviedro. La sommité sur laquelle est situé le fort de Sagonte a environ 900 mètres de longueur de l'est à l'ouest; sa largeur varie de 50 à 100 mètres. Elle n'est accessible qu'à l'ouest, et de ce côté là même les pentes sont dépouillées de terre. Le point culminant de cette sommité, élevé d'environ 120 mètres au-dessus de la mer, est occupé par le réduit de San Fernando. A l'ouest du réduit est une avancée étroite de 100 mètres de longueur, terminée par un pan coupé, sur le milieu duquel est la tour Saint-Pierre. A l'est du réduit, la sommité a beaucoup plus de développement et est plus basse de 30 mètres; ses crêtes sont, au nord et au sud, couronnées par les murailles du fort. On y distingue la place du gouvernement et le réduit de la mer, à l'extrémité est. La garnison était de 3,000 hommes, commandés par le brigadier Andriani. L'armement du fort était de 17 bouches à feu. Il renfermait de grands approvisionnements qui ajoutèrent au prix de sa conquête.

Le maréchal Suchet avait été, après la prise de Tarragone, chargé de soumettre le royaume de Valence. Il mit ses troupes en mouvement le 15 septembre, et, laissant sur ses derrières Peniscola et le fort d'Oropesa, il vint camper, le 23, en vue de Murviedro. Son armée montait à 19,800 hommes de toutes armes, savoir : 16,300 hommes d'infanterie, 1,200 de cavalerie, 1,800 d'artillerie et 500 sapeurs et mineurs. Les divisions Habert et Harispe et la division italienne Palombini investirent le fort. L'équipage de siège était encore à Tortose et son arrivée ne paraissait pas prochaine. D'un autre côté, le général Blake occupait, avec une armée de 25,000 hommes, un vaste camp retranché près de Valence, sur la rive droite du Guadalaviar, et était à portée de secourir Sagonte. Dans ces circonstances, le maréchal Suchet accueillit le projet qui lui fut présenté de se rendre maître du fort par un coup de main. Ce projet était basé sur une simple indication. Un officier du génie avait remarqué deux anciennes brèches mal réparées et existantes à la partie nord de la muraille qui fait face à la ville de Murviedro. Le 28 septembre, à trois heures du matin, deux colonnes de 300 hommes d'élite chacune, soutenues par une troisième, livrèrent l'assaut à ces brèches. Les échelles se trouvèrent trop courtes de six pieds. Cependant les soldats, qui étaient très courageux, s'obstinèrent à vouloir y monter; mais les Espagnols restèrent vainqueurs. Notre perte fut de 247 hommes tués ou blessés.

Après cet échec, l'artillerie reçut l'ordre de faire arriver l'équipage de siège. La division napolitaine attaqua le petit fort d'Oropesa qui interceptait la grande route. Le 10 octobre, après huit heures de feu, ce fort

se rendit. Il restait une tour, qui, située au bord de la mer, défendait une petite rade ; elle fut également battue par l'artillerie. Mais la garnison parvint à s'embarquer sur quelques bâtiments espagnols et nous échappa. Pendant ce temps, le colonel du génie Henri fit ouvrir sur les pentes de la montagne de Sagonte un chemin défilé du fort, et destiné à amener l'artillerie sur le plateau de l'avancée de San Fernando. Avant que de commencer les opérations du siège, l'armée eut deux engagements avec des divisions espagnoles qui menaçaient de la troubler.

On ouvrit la tranchée la nuit du 5 au 6 octobre. Les officiers du génie débouchèrent d'un grand ravin où les troupes étaient abritées, à 350 mètres du fort. Pendant les sept premières nuits ils ne purent qu'ébaucher de petites portions de communications au travers des rochers, en profitant de tous les couverts que présentaient les accidents du terrain. L'artillerie entreprit la construction de cinq batteries isolées, sur les points où elle put trouver l'emplacement nécessaire. L'une de ces batteries était destinée à faire brèche à la tour Saint-Pierre ; elle était sur un mamelon, à 300 mètres du fort. La 8^e nuit, M. le général Rogniat fit ouvrir une portion de parallèle à 130 mètres de la tour, sur un petit tertre, où plus tard la batterie de brèche fut transportée. Les nuits suivantes, on chemina en avant de cette parallèle à travers les rochers, jusqu'à environ 70 mètres du front d'attaque. La 12^e nuit l'artillerie arma ses batteries, et le 17, au point du jour, elle ouvrit son feu avec 4 pièces de 24 et 9 mortiers ou obusiers. Le 18, la brèche parut praticable, et le maréchal ordonna l'assaut pour 5 heures du soir. Il fut livré par

les troupes avec leur bravoure accoutumée (1); mais la brèche se trouva si étroite vers le sommet, qu'à peine deux hommes de front auraient pu y passer. On échoua. Notre perte fut de 43 hommes tués et de 130 blessés.

Les six nuits suivantes, le général Valée fit établir la nouvelle batterie de brèche et deux autres batteries de mortiers. Le génie fit exécuter des cheminements d'une nouvelle espèce, taillés en escaliers dans le roc, pour gagner le dernier plateau qui se trouvait au pied de la brèche; on fit sur ce plateau quelques zigzags, auxquels il fallut donner deux mètres et demi de hauteur pour se couvrir des vues plongeantes du fort.

Blake fit alors la faute de quitter ses lignes du Guadalaviar pour venir livrer, le 25, la bataille de Sagonte. Voyez notre analyse du *Précis historique*.

Le maréchal avait donné l'ordre de continuer les travaux du siège. Le 25 octobre au matin, la nouvelle batterie de brèche commença à tirer. La brèche fit de rapides progrès. Le soir elle était praticable sur une grande largeur. Le maréchal Suchet fit sommer le brigadier Andraini. Cet officier, consterné par la défaite de Blake qu'il avait pu voir de ses yeux, capitula, ayant encore derrière lui le réduit de San Fernando, l'ouvrage principal du fort, et plusieurs autres retranchements. Nous ne partageons point l'opinion de l'auteur des Journaux, que Blake ait été ici plus habile que Henri O'Donnell l'avait été en venant au secours de Lérida. Blake ne devait point compromettre la seule armée qui restait aux Espagnols.

(1) Parmi les officiers, le capitaine du génie Lamezan donna l'exemple de la plus rare intrépidité.

SIÈGE DE VALENCE

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

DU 25 DÉCEMBRE 1811, JOUR DE L'INVESTISSEMENT,

AU 9 JANVIER, JOUR DE LA REDDITION.

Le maréchal Suchet resta deux mois, après la victoire de Sagonte, sans rien entreprendre contre Blake. Ses forces étaient diminuées de 2,000 hommes, détachés pour conduire en France les prisonniers qu'il avait faits. Le général espagnol avait encore une armée nombreuse retranchée derrière le Guadalaviar. Cette rivière ceint la moitié du pourtour de Valence, qu'elle laisse sur sa rive droite, à une demi-lieue de son embouchure dans la mer. Près de là, sur la rive gauche est le Grao, qui est le port de Valence. Sur la rive droite est le Lazaret, et plus en arrière le lac d'Albuféra. A une lieue et demie au-dessus de Valence, sur la rive droite du Guadalaviar, sont les villages de Quarte et de Manissès; ils avaient été fortifiés et formaient la gauche de la position de Blake. Les prises d'eau des nombreux canaux d'irrigation qui arrosent la campagne de Valence, et qui peuvent être plus ou moins difficiles à traverser suivant le volume d'eau qu'ils contiennent, sont à Quarte et à Manissès. Valence avait quatre ponts sur le Guadalaviar. Les deux du milieu, devant lesquels est le faubourg de Sérano, avaient été coupés; les deux autres avaient été retranchés par des têtes de pont. Cette ville était entourée d'un mur de 30 pieds de hauteur et de 10 d'épaisseur, au sommet duquel se trouve un chemin de rondes. Des échafaudages offraient sur

plusieurs points des plates-formes à l'artillerie. La partie de l'enceinte qui n'est pas couverte par la rivière présente trois côtés. Le côté du sud en ligne droite, sur 600 mètres de longueur, était flanqué par le bastion de Ruzafa, élevé à sa jonction, avec le deuxième côté qui regarde l'ouest; il était en outre précédé d'un petit fossé en partie rempli d'eau et d'un chemin couvert. Le mur d'enceinte est arrondi entre le deuxième et le troisième côté. Devant le premier côté est le faubourg de Ruzafa; devant le second, le faubourg de Saint-Vincent, traversé par la grande route de Murcie, et devant le troisième, le faubourg de Quarte. Ces trois faubourgs étaient enveloppés par un vaste camp retranché développé en demi cercle, et appuyé au-dessus et au-dessous de la ville au Guadalaviar, savoir: en amont près de la tour Sainte-Catherine qui fait partie de la ville, et en aval, au petit mont Olivette. Cette extrémité avait été rattachée à la ville par une ligne de 800 mètres de longueur.

Le projet du maréchal Suchet était de faire l'armée entière de Blake prisonnière dans ce camp retranché. Craignant une nouvelle Saragosse, et fondant avec quelque raison de grandes espérances pour la pacification de l'Espagne sur la conquête de Valence, l'empereur fit concourir à l'accomplissement des vues du maréchal toutes les forces dont on pouvait disposer en Espagne, au préjudice des autres armées. La suite a montré que le déploiement de forces qui eut lieu n'était pas nécessaire. Les deux divisions Reille et Sévéroli, qui joignirent l'armée du maréchal, suffirent. Enfin l'équipage de siège qu'exigeait l'attaque d'une grande place ne fut entièrement rassemblé à Murviedro que le 1^{er} janvier 1812. Il se composait de 60 bouches à

feu approvisionnées à 700 coups, savoir : 36 pièces de 24 et de 16, et 24 mortiers et obusiers.

En attendant les renforts qui lui étaient annoncés, et qui devaient porter la force de son armée à 30,600 hommes, sans y comprendre l'artillerie ni le génie, le maréchal Suchet avait confiné l'armée de Blake sur la rive droite du Guadalaviar, et élevé une ligne de contrevallation pour empêcher cette armée de déboucher sur la rive gauche par les ponts de Valence. La gauche s'appuyait au Guadalaviar, à moitié chemin de la ville au Grao; ses autres points d'appui étaient trois redoutes entourées d'abatis, et deux couvents qui avaient été retranchés, dont l'un à la tête du faubourg de Serano.

Nous avons compris dans l'analyse du *Précis historique* l'investissement de Valence. Cette opération eut lieu le 26 décembre. Le général Mahi s'échappa avec trois divisions; Blake fut cerné avec le reste des troupes. Le soir à six heures, il assembla un conseil auquel il posa les questions de savoir si Valence pouvait ou non se défendre, et si l'armée devait ou non demeurer dans ses lignes. Tous les généraux qui en faisaient partie, à l'exception d'un seul, furent d'avis que l'armée devait s'ouvrir un chemin à travers les ennemis. Cet avis fut appuyé sur les considérations : que l'on était dans l'ignorance du général Mahi et de ses troupes; que Valence ne pouvait se défendre par son camp retranché, qui, vu sa trop grande étendue, ne peut soutenir un siège en règle, et que l'armée en y restant n'a aucun espoir de recevoir de secours; qu'il n'y avait en magasin que pour neuf ou dix jours de pain; qu'il est moins désavantageux à la nation de perdre Valence, que de conserver cette ville seize ou dix-sept jours de plus en sacrifiant à sa défense tout un corps d'armée.

La tentative de sortie échoua.

La nuit du 1^{er} au 2 janvier 1812, 3,000 travailleurs ouvrirent deux parallèles, l'une devant le faubourg de Saint-Vincent, l'autre devant l'Olivette, la première à 120 mètres et la seconde à 180 mètres des retranchements du camp. Le colonel du génie Henri, qui avait pris une part brillante à tous les sièges de l'armée d'Aragon, fut dans ce travail atteint d'un coup mortel. Il joignait aux talents de l'ingénieur un caractère conciliant et la plus rare intrépidité; il fut regretté de toute l'armée. On poussa rapidement les cheminements. L'artillerie entreprit la construction de six batteries.

Le 5 au matin, l'ennemi évacua ses lignes et se ferma dans la place. Il était dès lors évident qu'il ne pourrait plus faire une longue résistance. Une batterie de mortiers étant prête à tirer, le maréchal ordonna de jeter des bombes dans la ville. Le bombardement commença à cette époque, et fut continué jour et nuit jusqu'à la fin du siège, à raison de 1,000 bombes par vingt-quatre heures.

La nuit du 5 au 6 janvier, cinquième du siège, on perça des communications dans les maisons du faubourg Saint-Vincent. On continua ce travail la nuit suivante; on vint même jusqu'à loger les mineurs sous la muraille de la ville. De son côté, l'artillerie, en deux fois vingt quatre heures, mit en état de tirer deux batteries de brèche.

Le 8 janvier au soir, Blake adressa au maréchal Suchet des propositions de capitulation qui furent rejetées. Le 9, il accepta une capitulation dont le maréchal avait posé les bases. On trouva dans la place 374 bouches à feu et trois millions de cartouches. La

garnison fut prisonnière de guerre. Elle était de 18,000 hommes de toutes armes, dont 2,000 malades.

SIÈGE DE PÉNISCOLA

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

DU 31 JANVIER AU 3 FÉVRIER 1812.

La prise de cette petite place, éloignée d'une lieue de la grande route de Tortose à Valence, n'était pas nécessaire au succès des opérations de l'armée d'Aragon ; il importait toutefois de ne pas la laisser au pouvoir de l'ennemi, à qui elle donnait un point d'appui sur la côte, et un lieu sûr où ses bâtiments venaient faire de l'eau. Elle occupe une presque île, fermée par un front bastionné irrégulier, assis sur un rocher taillé à pic, et qui domine la campagne. A cette difficulté d'en faire le siège se joignait celle des cheminements, qui auraient dû être exécutés à travers un marais, occupant tout le bas-fond du terrain compris entre la mer et le pied des montagnes de la côte. Enfin la garnison était de 1,000 hommes sous les ordres du brigadier Garcia Navarro ; elle avait des vivres pour six mois, et, abritée dans des souterrains à l'épreuve, elle pouvait braver un bombardement. A peine le siège était-il commencé qu'un bâtiment que nous avions armé dans le port de Denia saisit en mer un bateau porteur des dépêches du brigadier Navarro, adressées au général commandant à Alicante. Par la présence d'esprit d'un voltigeur qui était à bord du bâtiment, les dépêches furent retirées de l'eau au moment où l'on venait de les y jeter. Elles

firent connaître au duc d'Albuféra que les Anglais exigeaient la remise de la place, et que le commandant préférait se soumettre aux Français. Une négociation fut entamée dont le résultat fut la remise de la place en notre pouvoir.

DÉFENSE DE CIUDAD-RODRIGO

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

DU 8 AU 20 JANVIER 1812.

12 nuits de défense.

Après avoir, au commencement de juin 1811, échoué dans l'attaque de Badajoz, lord Wellington abandonna pour le moment le projet de reprendre cette place, et tourna toutes ses vues vers Ciudad-Rodrigo. Dès le mois de juillet il donna des ordres pour rassembler à Lisbonne un équipage de siège, qui serait embarqué, transporté à Porto, et conduit par terre, d'abord à Lamego, puis à Trancoso, et enfin devant Ciudad-Rodrigo, si rien ne s'y opposait. 384 paires de bœufs devaient être attelées aux pièces d'artillerie. Les munitions devaient être chargées sur 900 chars du pays, et les outils du génie sur 200. Il comptait 12 jours pour transporter le matériel à Porto, 32 pour aller de Porto à Trancoso, et 18 de Trancoso à Ciudad-Rodrigo; total 62 jours. Le siège pouvait être commencé en septembre; mais la situation de la place sur la rive droite de l'Agueda en rendait le blocus beaucoup plus difficile pour l'armée anglaise qu'il ne l'avait été en 1810 pour l'armée française. Quoique Wellington eût à cette

époque une armée nombreuse, il resta quatre mois sans entreprendre le siège qui était presque l'unique objet de ses vues. Il en fut empêché par l'état sanitaire de son armée qui avait beaucoup de malades, et par la présence de l'armée française de Portugal que commandait le duc de Raguse. Il répara la place d'Almeida, qui avait beaucoup moins souffert qu'on ne le croyait des deux destructions qu'elle avait essuyées, la première, le 11 mai 1811, lorsque le général Brénier l'évacua; la deuxième, le 7 juin suivant, lorsque le général Pack l'abandonna pour suivre le mouvement général de l'armée anglaise, qui se rapprocha du Tage pendant son premier siège de Badajoz.

L'ennemi ayant à la fin de décembre rassemblé à Almeida tout le matériel qui était nécessaire pour faire le siège de Ciudad-Rodrigo, attendait que l'occasion se présentât. L'auteur des Journaux représente le duc de Raguse comme étant à cette époque dans une entière sécurité sur le sort de Ciudad-Rodrigo, au point qu'il ne craignit pas d'aller reprendre ses cantonnements dans la vallée du Tage, ni de détacher le général Montbrun avec trois divisions pour coopérer à l'expédition du maréchal Suchet contre Valence; il ajoute que Wellington, pour augmenter la sécurité du duc de Raguse relativement à Ciudad-Rodrigo, ordonna au général Hill de pousser une pointe sur la route de Séville, afin de faire croire au maréchal français que la masse des forces anglaises était restée sur la rive gauche du Tage.

Nous ne trouvons aucune lettre dans les dépêches du général en chef anglais qui indique qu'il ait eu recours à cette ruse pour tromper son adversaire. Le mouvement que fit le général Hill à cette époque fut ordonné à la suggestion du ministre de la guerre des

Espagnols pour distraire notre attention de Ballesteros, et Wellington y consentit avec peine (1). On sait que le détachement des trois divisions aux ordres du général Montbrun avait été ordonné par l'empereur. Les autres divisions de l'armée de Portugal étaient en effet assez éloignées de Ciudad-Rodrigo. Mais après quatre années de guerre dans ces contrées, *il était impossible* de tenir long-temps les armées concentrées. Lord Wellington était informé par les Espagnols de tous les mouvements des troupes françaises, tandis que nos généraux ignoraient entièrement ses projets.

Le 1^{er} janvier il donna ses instructions pour effectuer rapidement le transport devant Ciudad-Rodrigo de tout le matériel de siège qui était rassemblé à Almeida. Il y employa un grand nombre de voitures du pays, près de cinq mille bœufs et une partie des mulets attachés aux cinq divisions de son armée qui devaient faire le siège. Le transport s'effectua après que la place eut été investie le 7 janvier. Le matériel du génie arriva le 8, et fut parqué au couvent de la Caridad au-dessous de la place, sur l'Agueda. Il se composait de 2,200 outils, 1,100 gabions, 600 fascines, 30,000 sacs à terre, et autres menus approvisionnements. La grosse artillerie consistait en 34 pièces de 24 et 4 pièces de 18, approvisionnées à 800 coups. Voulant se borner à ouvrir une brèche et à y donner l'assaut sans calculer les pertes d'hommes que son armée pourrait éprouver, le général anglais ne fit usage pendant le siège ni de mortiers ni d'obusiers.

Ciudad-Rodrigo, n'ayant qu'une faible garnison, comportait une attaque de ce genre, d'après la descrip-

(1) The Dispatches, etc., tome VII, pag. 459.

tion que nous avons donnée de ses fortifications. L'artillerie était suffisante pour faire une bonne défense. La garnison n'était que de 1,800 hommes. Indépendamment de la place, elle gardait les couvents de Santa-Cruz et de San Francisco, et une lunette Renaud qui, comme ouvrage de contre-approche, avait le défaut d'être beaucoup trop éloignée de la place. L'ennemi l'enleva la nuit même qu'il ouvrit la tranchée. Des 50 hommes qui y étaient, quatre seulement parvinrent à gagner la place, trois furent tués, les autres se rendirent. Cet échec ne fit heureusement aucune impression sur la garnison, commandée par le général Barrié.

La nuit du 9 au 10 janvier, seconde du siège, l'ennemi commença dans sa première parallèle, sur le grand Teso, trois batteries, enfoncées d'un mètre dans le terrain naturel. Les 3^e, 4^e et 5^e nuits, il continua ce travail dans lequel il faisait principalement consister le siège. La terre était couverte de neige et le froid rigoureux. A l'entrée de la 6^e nuit, il fit enlever le couvent de Sainte-Croix ou Santa-Cruz, il étendit la droite de ses cheminements, et commença une seconde parallèle sur le petit Teso. Le 14, il ouvrit le feu de ses trois batteries armées de 23 pièces. Le feu fut dirigé contre la place pour faire brèche et contre le couvent de San-Francisco. Le général Barrié ordonna une sortie de 500 hommes; il reprit le couvent de Santa-Cruz et l'abandonna la nuit suivante. La 7^e nuit, l'ennemi enleva le couvent de San Francisco et le retrancha, afin d'y appuyer la gauche de son attaque. Il poussa alors sa deuxième parallèle sur la crête du petit Teso.

Au jour, il continua à battre en brèche le saillant nord de l'enceinte. La brèche fit des progrès rapides, parce que c'était la partie de la muraille qui, déjà ou-

verte en 1810 par nos batteries, à la vérité plus rapprochées, avait été mal reconstruite par défaut de chaux qui est rare dans le pays.

Ce que ce siège présenta de remarquable, fut de voir l'ennemi ne s'occuper que de faire brèche, sans chercher à éteindre les feux de la place, qui avait cependant une artillerie assez nombreuse et bien servie.

La 8^e nuit, le général Barrié fit déblayer la brèche, et commencer, à droite et à gauche, sur le rempart, deux coupures servant de retranchement. L'ennemi s'aperçut de ce travail; il commença, à sa gauche, sur les pentes du grand Teso, une batterie, n^o 4, destinée à ouvrir une seconde brèche, à quelque distance à droite de la première et pouvant servir à la tourner. La 9^e nuit, il acheva sa deuxième parallèle et y construisit une batterie n^o 5, qui fut armée de deux obusiers de campagne. Notre artillerie, qui n'était pas contre-battue, causa des pertes à l'ennemi, et empêcha le progrès de ses sapes. Le 18, la 4^e batterie ouvrit son feu, et fit la seconde brèche désignée sous le nom de la petite brèche.

La nuit du 18 au 19, onzième du siège, la garnison tout entière fut sur pied et fit un feu continuel. Le général Barrié, voyant s'approcher l'instant de l'assaut, arrêta ses dernières dispositions de défense et adressa une allocution énergique à la garnison. Après l'avoir répartie convenablement, il prit position entre les deux brèches avec son état-major et une soixantaine d'hommes formant sa réserve. L'assaut fut livré la nuit suivante, à la grande brèche par la 3^e division, général Picton, à la petite brèche par la division légère, général Craufurd. La brigade de Pack devait en même temps faire une fausse attaque à la porte San-Yago, Saint-Jacques, à droite de

la petite brèche. Le fossé de la place ne règne pas à gauche jusqu'à l'Agueda; interrompu en cette partie, il avait été fermé à son extrémité par des palissades. La colonne d'attaque de la 3^e division, qui déboucha du couvent de Santa-Cruz, renversa cet obstacle, entra dans le fossé, escalada la fausse braie, et rencontra en la suivant un piquet de la garnison qui se retira à son approche. La tête de cette colonne était forte d'environ 150 hommes, mais elle était suivie de deux régiments, le 5^e et le 77^e. Arrivée aux ruines de la brèche, elle ne tarda pas à y être jointe par le 94^e régiment, faisant partie d'une autre colonne d'attaque de la même division, qui avait débouché de la seconde parallèle, s'était portée droit à la grande brèche, et avait franchi la contrescarpe du corps de place, soit avec des échelles, soit en sautant sur des sacs de bruyères jetés dans le fossé. Les trois régiments désignés donnèrent les premiers l'assaut à la grande brèche. Les défenseurs leur opposèrent une vive résistance, et peut-être eussent-ils été victorieux si à la petite brèche la résistance eût été égale. Les Anglais ont beaucoup écrit sur la question de savoir si l'attaque de la division Picton n'avait pas été particulièrement facilitée par le succès de la division légère, qui entra la première dans la place par la petite brèche, au moment où les défenseurs de la grande tenaient encore. D'autres ont avancé que quoique l'action eût été très chaude à la grande brèche, le succès n'y avait pas été un instant incertain. Les assaillants trouvèrent même encore en place, sur le fossé de l'une des coupures, les planches qui servaient à le passer. Le parapet de ces coupures était presque effacé. La fausse attaque du général Pack devint une attaque véritable, parce que ce général trouvant peu de résistance, s'étendit

dans la fausse braie et y fit prisonnières des troupes qui y avaient été placées. Le rapport du général Barrié charge les défenseurs de la petite brèche ; cependant les Anglais perdirent sur ce point le général Craufurd, un des chefs les plus vaillants de l'armée anglaise ; plusieurs officiers y furent blessés. Mais la plus grande perte des Anglais eut lieu à la grande brèche ; le 94^e, qui l'aborda directement, souffrit beaucoup du feu de la place. Une mine qui, suivant l'auteur des Journaux, avait été préparée dans une ancienne poterne (suivant lord Wellington et les officiers anglais, un magasin à poudre situé sur le rempart (1)), et à laquelle les défenseurs mirent le feu en se retirant, fut meurtrière pour le général Mac-Kinnon et plusieurs Anglais et Français.

Maîtres de la place, les vainqueurs se livrèrent au pillage ; aucune maison ne fut épargnée ; le feu mis en plusieurs endroits dura six jours et menaça de consumer toute la ville.

La perte totale de l'ennemi pendant le siège fut de 226 hommes tués et de 1,084 blessés ; il tira 9,515 coups de canon, et consumma 751,60 livres de poudre.

DÉFENSE DE BADAJOZ

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

DU 17 MARS AU 7 AVRIL 1812.

21 nuits de défense.

M. le commandant Belmas, ayant compris les deux

(1) La version française est plus probable, quoique le rapport détaillé du général Barrié ne fasse pas mention d'une semblable disposition de défense.

premières défenses de Badajoz dans le *Précis historique*, parce qu'elles n'ont pas interrompu les opérations des armées et qu'elles s'y lient essentiellement, ne rapporte ici que la troisième défense de cette place.

Quelques jours après la prise de Ciudad-Rodrigo, le 28 janvier, le général en chef anglais donna ses instructions pour le siège de Badajoz. Déjà le général Hill était maître de Mérida sur la Guadiana; il reçut l'ordre d'enlever les ouvrages qui couvraient le pont d'Almaraz, afin d'empêcher le duc de Raguse de répéter les manœuvres qui avaient eu un plein succès en 1811, mais il trouva des difficultés à cette entreprise que plus tard il exécuta. Deux fois, il fit rétrograder un convoi de bombes et de poudre que la direction de Séville envoyait à Badajoz, dont les magasins ne renfermaient que 150,000 livres de poudre. Ballesteros reçut des renforts pour faire des démonstrations sérieuses d'attaque contre les retranchements de Séville. Le colonel Fletcher, chef des ingénieurs, dut faire faire dans l'Alentejo des fascines et des gabions, et les faire conduire à Elvas au commencement de mars. Le général en chef anglais resta à Ciudad-Rodrigo ou dans les environs jusqu'au 4 mars. Tout étant prêt, il arriva à Portalegre le 20 mars.

La garnison de Badajoz était forte de 5,000 hommes, y compris 300 hommes à l'hôpital, et à peu près autant de non-combattants. Elle était composée des mêmes troupes qui, en 1811, sous les ordres du général Philippon, qui les commandait encore, avaient repoussé si vaillamment les premières attaques des Anglais. L'artillerie et le génie n'avaient rien négligé pour accroître leurs moyens de défense. La relation des défenses des places de l'Estramadure par les Français,

publiée en 1825 par le général Lamarre, et dont une nouvelle édition a paru en 1837, ne laissant rien à désirer, nous nous bornerons aux faits principaux.

L'investissement se fit, le 16 mars, par les troupes aux ordres des généraux Graham et Hill, le premier sur la rive gauche de la Guadiana, le second sur la rive droite, gardant Mérida et se liant avec le premier à Almendralejo. Le général Hill avait sa division, la 2^e, une autre et deux brigades de cavalerie. Le général Graham, rappelé de Cadix, avait sous son commandement les 1^{re}, 6^e et 7^e divisions et deux brigades de cavalerie. La 3^e, la 4^e, la 5^e et la division légère, au total environ 20,000 hommes, devaient former l'armée assiégeante. L'équipage de siège consistait en 16 pièces de 24, 20 de 16, 16 obusiers de 24 en fonte, les munitions nécessaires, 3,000 outils, 80,000 sacs à terre, 1,200 gabions, 700 fascines.

La nuit du 17 au 18 mars, l'ennemi ouvrit la tranchée à l'est de la place; il commença une parallèle d'environ 600 mètres de développement à 300 mètres de la lunette Picurina. Cet ouvrage est situé sur un plateau au-delà du Rivillas, à 350 mètres environ du front 6-7; à cette distance, il recevait d'autant moins de protection de la place que ses fossés ne pouvaient en être flanqués. Le chef du génie y remédia sur-le-champ par une casemate à feux de revers. La 2^e nuit, l'ennemi entreprit deux batteries pour battre la lunette. Le gouverneur fit une sortie. La 4^e nuit, l'ennemi entreprit trois nouvelles batteries. Ses travaux furent retardés par le mauvais temps; il ne put armer ses batteries que la 8^e nuit. Le 25, à onze heures du matin, il ouvrit son feu avec 29 pièces. Il parvint à démonter l'artillerie de la lunette Picurina.

A dix heures du soir il donna l'assaut à cet ouvrage et l'enleva. Il y perdit 54 hommes tués et 265 blessés. Le gouverneur témoigna son mécontentement de la faible défense qu'avaient faite les défenseurs de la lunette. Ce reproche était-il juste ? le combat avait duré trois quarts d'heure ; l'ennemi n'avait pu couper les palissades de la gorge ; il était du devoir du gouverneur de faire soutenir de près un ouvrage détaché et si faible. Le bataillon qu'il y envoya arriva trop tard. Maître du plateau de Picurina, l'ennemi y établit trois fortes batteries destinées à faire brèche au front 6 - 7, dont il voyait les escarpes jusqu'au pied. En même temps, il chemina à sa droite vers la lunette Saint-Roch, afin de pouvoir saigner l'inondation du Rivillas qui le séparait du front d'attaque. Notre artillerie l'obligea à suspendre ce cheminement. Le gouverneur, les chefs de l'artillerie et du génie, toute la garnison qui était résolue à se bien défendre, firent tout ce que permettaient les ressources qui étaient dans la place pour opposer à l'ennemi une vive résistance. Tous les chefs de corps, à l'exemple d'un chef de bataillon d'infanterie, firent creuser dans le parapet des bastions dont la défense leur était confiée, une tranchée en guise de chemin de ronde, afin de découvrir le fossé. La 14^e nuit, le colonel du génie Lamare fit commencer, en arrière du front 6 - 7, un retranchement en terre de 300 mètres de développement, et en arrière de ce retranchement, une seconde ligne de défense, au moyen des maisons et des barricades.

Le 31 mars, l'ennemi commença à battre en brèche avec 18 pièces de 24 ou de 16 la face droite du bastion 7. Une batterie de 3 obusiers ricochait en même temps cette face. Une autre batterie faisait brèche au flanc gauche

du bastion 6, qui flanquait la face droite du bastion 7. Les défenseurs montrèrent le plus grand courage à déblayer le pied des brèches, travail extrêmement périlleux. Le chef de bataillon du génie Truilhier y fut tué. Le défaut de poudre se fit sentir à cette époque du siège ; notre artillerie fut obligée d'en réduire la consommation journalière à 6,000 livres, et encore n'en restait-il que pour dix jours. La 17^e nuit, l'ennemi fit une tentative pour renverser, au moyen de quelques barils de poudre, le batardeau qui se trouvait à l'extrémité du fossé du flanc gauche de la lunette Saint-Roch, afin de faire écouler l'inondation du Rivillas : il échoua dans son entreprise. Le gouverneur assemble le conseil de défense ; il désigna 700 hommes d'élite pour la défense des brèches, sous les ordres des chefs de bataillon Barbot et Maistre ; 900 hommes étaient employés jour et nuit, soit à déblayer les brèches, soit à perfectionner les retranchements et à détruire les rampes et les escaliers des chemins couverts.

Malgré tous ces efforts, les deux brèches restaient praticables ; elles furent reconnues telles la 19^e nuit ; l'une avait 24 mètres de large et l'autre près de 40. Mais pour mieux assurer le succès de son attaque, la 20^e nuit, l'ennemi changea la direction des embrasures de ses batteries, et battit en brèche la courtine du front 6 - 7. La 21^e nuit, il livra l'assaut.

La division légère, colonel Barnard, et la 4^e, général Colville, furent chargées de l'attaque des brèches ; elles y arrivèrent par la rive gauche du Rivillas. La 5^e division, général Leith, dut attaquer le fort de Pardaleras et tenter l'escalade de la ville. La 2^e division, général Picton, fut chargée d'escalader le château, tandis que 300 hommes de la garde de tranchée devaient assaillir la lunette Saint-Roch. Enfin une

brigade portugaise fut chargée de faire une diversion du côté du fort San Cristoval. Les troupes du général Hill avaient été réunies à celles du général Graham sur la rive gauche de la Guadiana, pour arrêter l'armée du Midi qui venait au secours de la place.

Seize compagnies d'élite étaient chargées de la défense des brèches, et se tenaient derrière des parapets en sacs à terre élevés sur le terre-plein du rempart. Elles étaient soutenues par un bataillon du 103^e qui occupait le retranchement construit en arrière. Une compagnie de tirailleurs était montée dans un bateau placé au pied du bastion 7. Trois compagnies du 9^e léger occupaient le bastion n^o 1. La garde du château était confiée à 100 Hessois, 25 Français et quelques canonniers commandés par le colonel Koller. Un bataillon du 88^e était en réserve, à la porte de la Trinité, dans l'intérieur du bastion 7. Le gouverneur avec le général Veiland, son état-major et quelques cavaliers, étaient sur une place au centre de la ville. Le reste des troupes occupait différents postes sur les remparts qu'il est inutile de connaître.

A dix heures moins un quart, une vive fusillade s'engage à la lunette Saint-Roch. La 3^e division avait traversé le Rivillas au-dessous du barrage et pénétré dans les chemins couverts du front 8-9 contigu au château. Elle appliqua des échelles contre l'escarpe du bastion 9, mais elle fut repoussée par le chef de bataillon Weber qui défendait cette partie du rempart avec 300 Hessois. Après avoir perdu près de 600 hommes, le général Picton se désista de cette attaque, fit escalader la lunette Saint-Roch et détruire le barrage du Rivillas; puis il marcha par sa droite et vint sous les murs du château.

L'ennemi était favorisé par une nuit très obscure.

Une demi-heure s'était à peine écoulée lorsque la division légère et la 4^e pénétrèrent dans le chemin couvert du front 6-7, et se jetèrent dans le fossé, quoique la contrescarpe eût douze pieds de haut. Là, les Anglais éprouvèrent tous les inconvénients des attaques nocturnes. Une cunette pleine d'eau est comblée de leurs morts; un chapelet de bombes qui fait explosion cause un ravage épouvantable dans leurs rangs. Les deux divisions donnèrent l'assaut à une demi-lune, croyant monter aux brèches du corps de place. Amoncelées dans cet ouvrage, elles font des pertes considérables. Cependant les officiers conduisent les soldats aux véritables brèches. Ils y sont accueillis par un feu terrible, et ils y livrent vainement deux assauts.

Pendant ce conflit sanglant, le général Philippon reçoit deux nouvelles : une fausse, que l'ennemi avait pénétré par la brèche du bastion n° 6 ; l'autre qui était vraie, que l'ennemi avait escaladé le château. Il s'assure que la première nouvelle est fausse. Tranquille sur les brèches, il fait prendre une compagnie du 88^e pour renforcer la garde du château, et se rapproche de ce point qui donnait le plus d'inquiétudes; il s'établit à la porte de las Palmas. Dans ces entrefaites les généraux retirèrent les compagnies du 9^e léger qui étaient au bastion n° 1, et les mirent sous les ordres d'un officier qui devait pénétrer dans le château. On ne sait pas ce que devint la compagnie du 88^e. Les compagnies du 9^e léger furent repoussées par l'ennemi.

Informé de ce succès, lord Wellington, qui venait de donner l'ordre de rappeler les troupes qui étaient à l'attaque des brèches, envoya un ordre contraire. La 5^e division, général Leith, escalada à minuit le bastion n° 1, et s'avança le long des remparts pour prendre

les brèches à revers ; mais deux bataillons, l'un du 28^e, l'autre du 58^e, qui gardaient les bastions 3 et 4, engagèrent un combat corps à corps avec la tête de la colonne, et eurent momentanément l'avantage ; le général ennemi Walker fut pris grièvement blessé.

A une heure après minuit, le gouverneur envoya le capitaine Grasse de l'état-major porter aux défenseurs des brèches l'ordre de le joindre. Cet officier ne put parvenir jusqu'à eux. Le gouverneur gagna avec son état-major le fort San Cristoval. Au jour il se rendit à discrétion. Les défenseurs des brèches se retirèrent au fort Pardaleras et dans diverses maisons de la ville où ils tombèrent successivement au pouvoir des Anglais. Pendant trois jours la ville fut saccagée. Les soldats se livrèrent aux actes de la licence la plus effrénée.

La perte des Anglais, d'après leurs rapports, fut de 4,924 hommes, dont 3,661 tués ou blessés dans la seule nuit de l'assaut. Leur artillerie tira 31,861 boulets, et lança 3,485 bombes, obus ou schrapnels ; elle consumma 227,000 livres de poudre. La garnison perdit 1,300 hommes.

Cette défense, qu'on citera long-temps à l'honneur des troupes françaises, du gouverneur et des officiers qui l'ont secondé, n'est pas exempte de fautes. M. le général Lamare a cru, pour l'instruction des militaires, devoir les faire ressortir dans la dernière édition de son ouvrage. Le château était faiblement occupé. Le gouverneur devait disposer d'un détachement plus fort, sous les ordres d'un des officiers distingués qui l'entouraient, pour le reprendre.

DÉFENSE DES FORTS DE SALAMANQUE

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

DU 17 AU 27 JUIN 1812.

10 nuits de défense.

Dire que la province de Salamanque couvrait Madrid et les communications de cette capitale avec la France, qu'elle était le champ de bataille des armées sur la frontière de Portugal, c'est assez montrer toute l'importance que l'on devait attacher à la conserver et à pouvoir la défendre le plus long-temps possible. La ville de Salamanque, sur la rive droite de la Tormès, affluent du Douro, au nœud de plusieurs grandes communications, telles que celles de Ciudad-Rodrigo, de Plasencia en Estramadure, de Madrid, de Valladolid, de Benavente, était parfaitement située pour servir de place d'armes centrale à l'armée de Portugal. Dès l'année 1809, le duc d'Elchingen avait senti la nécessité d'y avoir un point de résistance, et à cet effet il avait fait retrancher, armer et approvisionner pour un mois l'immense couvent de Saint-Vincent, qui est situé sur un rocher élevé, presque à pic, à 400 mètres en aval du pont sur la Tormès. Après la prise de Ciudad-Rodrigo, le major-général écrivit, par ordre de l'empereur, au duc de Raguse une lettre des plus remarquables comme instruction militaire. Il lui écrivait à la date du 18 février :

« Prenez votre quartier-général à Salamanque; faites
 » travailler avec activité à fortifier cette ville; faites-y
 » travailler 6,000 hommes de troupes et 6,000 paysans,

» réunissez-y un nouvel équipage de siège qui servira à
» armer la ville ; formez-y des approvisionnements.

» Comme vous êtes le plus fort, et qu'il est important
» d'avoir l'initiative, évitez de faire des travaux de camp
» retranché, qui n'appartiennent qu'à la défensive et
» avertiraient l'ennemi. Il suffira de reconnaître les
» emplacements, et de travailler à force à la place. Si
» on prend un système de fortification serrée, et qu'on
» n'admette pas trop de développement, en six se-
» maines on peut avoir une bonne place qui mette vo-
» tre quartier-général, vos magasins et vos hôpitaux à
» l'abri de toute surprise de l'ennemi, et qui puisse
» servir à votre corps d'armée de point d'appui pour
» recevoir la bataille, ou de point de départ pour mar-
» cher sur Ciudad-Rodrigo et Alméida quand le temps
» sera venu....

» Placez votre armée de manière qu'en quatre mar-
» ches vos troupes puissent se réunir et se grouper sur
» Salamanque. Appuyée à cette ville, avec autant d'ar-
» tillerie et de munitions que vous voudrez, votre armée
» forte de 50,000 hommes est inattaquable.

» Il n'y a *ni si ni mais*. Il faut choisir votre position
» à Salamanque, être vainqueur ou périr avec l'armée
» française, au champ de bataille que vous aurez
» choisi. »

Le maréchal Marmont se rendit le 3 mars à Sala-
manque, et se mit en mesure d'exécuter les ordres de
l'empereur. Il fit rédiger un projet de forts détachés à
construire autour de la ville, et entreprendre, à 300
mètres, au nord du fort Saint-Vincent, une grande ci-
tadelle qui aurait renfermé plusieurs édifices servant
déjà aux besoins de l'armée. Mais le défaut de vivres
pour nourrir les ouvriers, le défaut d'argent pour les

payer fit suspendre ces travaux. On mit à exécution un projet plus simple.

Salamanque a conservé un ancien mur d'enceinte qui, au sud de la ville, couronne la crête de deux hauteurs escarpées, dont le pied est baigné par la Tormès. Ces hauteurs sont séparées par un ravin au fond duquel coule le ruisseau des Tanneries. Dans l'angle sud ouest de l'enceinte, au-dessus de la rive droite du ruisseau, est le vaste couvent de Saint-Vincent. On n'eut besoin que de faire, au nord, un petit front bastionné et une courtine, et, à l'est, un demi-front, pour avoir un grand réduit, dont l'angle nord est était occupé par le couvent, et dont les deux autres côtés appartenaient à l'enceinte. On démolit toutes les maisons jusqu'à 200 mètres en avant du front bastionné, ce qui fournit une esplanade qui s'étendait jusqu'à l'hospice civil et au collège des Irlandais. On employa les décombres à former au pied du fort un chemin couvert avec glacis. Les bois de démolition servirent à faire des palissades, des barrières, des blindages, etc. Sur le côté est du fort, qui regarde la hauteur opposée, le plateau de San-Gayetano, on construisit une batterie destinée à battre ce plateau et le ravin des Tanneries.

Le plateau de San-Gayetano fut retranché au moyen de deux bâtiments qui furent transformés en redoutes, la redoute de la Merced et la redoute de San-Gayetano. Les ingénieurs anglais qui ont eu à attaquer ces ouvrages ont admiré l'art avec lequel on avait tiré parti des constructions existantes, de manière à obtenir avec peu de travaux des masses couvrantes, des fossés revêtus flanqués et des bâtiments à l'épreuve.

La redoute de la Merced s'appuyait au mur d'enceinte. Elle était formée d'une partie du collège del

Rey, qu'on avait isolé des maisons voisines. Les bâtiments avaient été crénelés; on avait enlevé leur toiture, et blindé et couvert de terres le plancher supérieur. Elle n'était qu'à 150 mètres du pont sur la Tormès, qu'elle battait et dominait.

La redoute de San Gayetano était située à 80 mètres à gauche de la précédente. L'un de ses côtés s'appuyait au mur d'enceinte, qui, en cet endroit, avait une direction parallèle au ravin des Tanneries, et en couronnait la crête. Au-dessous, dans le ravin, était une rue bordée de maisons qui n'avaient pas été entièrement démolies. Cette rue servit de parallèle à l'ennemi. Non loin de la redoute, sur le plateau, était le collège de Cuenca. Son fossé avait été formé du cloître d'un couvent, dont on avait détruit les voûtes. Les murs latéraux avaient été utilisés comme revêtements d'escarpe et de contrescarpe, et en remblayant le derrière de celle-ci pour avoir un glacis, on avait ménagé la place d'une galerie crénelée sur le fossé.

Tout le sol environnant les deux redoutes était recouvert d'une telle masse de pierres qu'il était impossible d'y cheminer à la sape. Il avait été abaissé pour le soumettre plus efficacement à une batterie du fort Saint-Vincent qui n'en était qu'à 200 mètres. Les deux redoutes étaient unies par une double caponnière (qui n'est pas marquée sur le plan). Elles ne craignaient pas l'incendie.

Tous ces travaux avaient été dirigés avec beaucoup d'art et une grande activité par le chef de bataillon du génie Beaufort d'Hautpoul et le lieutenant du génie Furgole (1). Ils avaient été exécutés en moins de trois

(1) Furgole trouva une mort glorieuse à la défense du fort Saint-Vin-

mois par 500 ou 600 soldats d'infanterie et quatre compagnies de sapeurs. Faute de subsistance, le duc de Raguse ne pouvait tenir que huit à neuf bataillons à Salamanque, et ce n'était qu'à prix d'or qu'on pouvait avoir des scieurs de long du pays.

Wellington prit l'offensive le 12 juin, et se mit en marche sur Salamanque. Il arriva en vue de cette ville le 16, refoulant une division de cavalerie légère qui se tenait en observation sur la rive gauche de la Tormès. Le maréchal Marmont, n'ayant que deux divisions à Salamanque, évacua cette ville dans la nuit du 16 au 17, pour rallier le reste de ses troupes qui étaient disséminées sur une étendue de plus de 40 lieues afin de pouvoir subsister. Il laissa pour la garde des forts de Salamanque 600 hommes d'infanterie, une compagnie d'artillerie et 25 sapeurs, sous les ordres du chef de bataillon Duchemin. Cet officier détacha une compagnie à la redoute de San-Gayetano, et un poste de 30 hommes à la redoute de la Merced. Il fit incendier les maisons situées dans le ravin des Tanneries, dont nous avons fait mention.

L'armée anglaise passa la Tormès le 17 au matin. La 6^e division, général Clinton, investit immédiatement le fort et les redoutes. Le gros de l'armée prit position sur les hauteurs de San-Cristoval, à une lieue en avant de Salamanque sur la route de Toro. Wellington s'était fait suivre d'un très petit équipage de siège, savoir : 4 pièces de 18, 10 obusiers de 24, 90 barils de poudre, 400 boulets de 18, 1,500 de 24, 400 outils, 20 échelles, et quelques menus approvisionnements. Le colonel Beaufort d'Hautpoul est mort en 1830, très regretté dans l'arme où il servait, et de tous ceux qui l'ont connu.

Il y joignit quelques pièces de campagne tirées des batteries des divisions.

La nuit du 17 au 18 juin, l'ennemi ouvrit la tranchée devant le fort Saint-Vincent, à environ 200 mètres de ce fort. Il déboucha par la rue de l'Hôpital et entreprit une batterie n° 1. Dans la soirée, il plaça deux pièces de 6 à l'étage supérieur d'un couvent situé en arrière de l'hôpital. La 2^e nuit, il acheva sa batterie n° 1, et entreprit une nouvelle n° 2 sur le plateau de San-Gayetano, hors de vue des redoutes. A 6 heures du matin, il ouvrit le feu de la batterie n° 1 avec 4 pièces de 18 et 3 obusiers de 24. Il abattit un pignon de bâtiment auquel s'appuyait le front de l'esplanade.

La 3^e nuit, il agrandit sa batterie n° 2 et l'arma de 3 obusiers de 24 et de 2 pièces de 18, tirées de la batterie n° 1. Il fit une nouvelle brèche au fort Saint-Vincent. Des tireurs, qu'il établit dans les décombres du collège de Cuenca, incommodèrent beaucoup les défenseurs. Néanmoins notre artillerie, appuyée par une vive fusillade, ripostait avec trois pièces au feu de l'ennemi, lorsqu'au choc d'un boulet de la batterie n° 2, une portion considérable du mur de face et de la toiture du couvent s'écroula, et ensevelit sous ses décombres plusieurs de nos tirailleurs.

Les nuits du 20 au 21, du 21 au 22, le siège fut interrompu et en partie levé. Le maréchal Marmont ayant réuni 32,000 hommes, attaqua, le 20, l'armée anglo-portugaise sur les hauteurs de San-Cristoval. Il s'empara d'abord des villages qui sont au pied de ces hauteurs. Mais, le 21, lord Wellington lui opposa une armée de 50,000 hommes. Le duc de Raguse se retira et prit position sur les hauteurs d'Aldea Rubia, à trois lieues

au-dessus de la ville, appuyant sa gauche à la Tormès, près de Huerta.

La nuit du 22 au 23 juin, l'ennemi établit une batterie sur le plateau de Saint-Vincent, dans un emplacement d'où il voyait obliquement et de la distance de 450 mètres la gorge de la redoute de San-Gayetano, tournée vers le ravin des Tanneries. La 7^e nuit, il arma cette batterie d'une pièce de 18 et de 3 obusiers de 24. A onze heures du matin, il battit en brèche la gorge de la redoute, mais avec peu de succès. N'ayant plus de munitions, il résolut d'enlever la redoute à l'escalade par la gorge. Cette attaque, confiée au général Bowes, fut mal conduite; le courage des défenseurs la fit échouer. Le général Bowes fut tué. Dans la journée, le maréchal Marmont manœuvra sur la droite de l'armée anglaise, mais sans succès.

La 9^e nuit, l'ennemi mieux conseillé chemina au fond du ravin des Tanneries pour couper la communication du fort Saint-Vincent avec les redoutes, et déboucher de la rue qui est dans le ravin pour livrer un nouvel assaut à la gorge de la redoute de San-Gayetano. Le matin, il reçut des munitions d'Alméida. Il réunit ses quatre pièces de 18 dans la batterie n^o 3, acheva la brèche de la redoute, et, de sa batterie n^o 2, il mit le feu avec des boulets rouges à la toiture du couvent Saint-Vincent. La 10^e nuit, il continua à tirer à boulets rouges sur ce couvent. Il fut impossible aux défenseurs d'éteindre le feu. Le matin, comme l'ennemi avait fait ses dispositions pour l'attaque de la redoute de San-Gayetano, le commandant arbora le drapeau blanc et demanda une suspension d'armes de deux heures : elle lui fut refusée. L'assaut eut lieu et réussit. Les défenseurs firent peu de résistance. Le commandant Duche-

min rendit le fort Saint-Vincent à discrétion, contraint par les flammes.

Ce petit siège coûta à l'ennemi plus de 600 hommes, et retarda ses projets de dix jours. Ce temps aurait suffi aux armées françaises pour se réunir et obliger l'ennemi à se retirer, si elles eussent été dirigées par une volonté forte et unique.

DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

DU 19 SEPTEMBRE AU 22 OCTOBRE 1812.

33 nuits : siège levé par l'ennemi.

Burgos est bâti sur la rive droite de l'Arlanzon, à l'embranchement des routes de Reynosa et de Valladolid avec la grande route de Bayonne à Madrid. Le château, situé sur une hauteur attenante à la ville, bat ces routes et les ponts de l'Arlanzon. Dès le commencement de la guerre, l'empereur avait ordonné de le fortifier; mais les travaux entrepris dans ce but n'avaient pu être achevés, faute d'argent, d'ouvriers et de moyens de transport. Ils consistaient dans plusieurs enceintes et dans un grand ouvrage à corne, commencé sur la hauteur de Saint-Michel, à 250 mètres au nord du château. Cette hauteur est à peu près de niveau avec celle du château, et par conséquent elle en dominait toutes les enceintes inférieures.

L'ouvrage à corne de Saint-Michel n'était pas revêtu en maçonnerie; les talus de son escarpe étaient accessibles, mais ils avaient une élévation que les officiers

anglais qui l'ont mesurée évaluent à 45 pieds. Sa gorge avait été fermée avec des palissades de 12 à 15 pieds de hauteur, et suffisamment grosses pour ne pouvoir être coupées pendant un assaut. Plus tard, le canon du fort ne put les rompre. Elles provenaient des peupliers des avenues de la ville, que l'on avait abattus et fendus.

A l'ouest, du côté du faubourg de San-Pedro, et au nord, sur la moitié du front qui regarde la hauteur de Saint-Michel, il y avait trois enceintes : la première était très basse relativement aux autres ; elle était revêtue et fraisée, mais son fossé n'avait presque pas de contrescarpe et n'était pas flanqué. Elle présentait une tête isolée, dont l'attaque parut facile à l'ennemi ; en quoi il se trompa. Vers la fin du siège, il reconnut son erreur, et essaya d'attaquer un autre point du fort.

La partie de la seconde enceinte, qui était couverte par la première, était tracée à redans ; elle n'était pas revêtue, mais son fossé était palissadé. Il restait un assez grand intervalle entre les deux enceintes, ce qui faisait donner à cette partie du fort le nom de camp retranché.

Au nord, la seconde enceinte était revêtue et formait un angle rentrant au point où s'appuyait la première. A l'ouest, elle était composée de deux petits fronts en terre bastionnés ; mais immédiatement en arrière était le donjon, et il ne paraît pas que l'attaque eût pu être aisément conduite de ce côté. Au sud, la seconde enceinte présentait deux fronts bastionnés, également sans revêtement, mais fraisés et palissadés. L'un de ces fronts était très petit, et sur le bord de son fossé était l'église de San-Roman, enveloppée par une

palissade et occupée par les défenseurs. L'autre front était plus grand et couvert par une demi-lune.

La troisième enceinte, appelée le réduit, renfermait un vieux donjon et l'église de la Blanca. Une partie du donjon avait été blindée et portait une batterie de 2 pièces de 16 et 6 de 12, dite la batterie Napoléon. L'église de la Blanca était à l'extrémité ouest, et le donjon à l'autre extrémité; la batterie Napoléon ne pouvait par conséquent avoir aucune action sur le front d'attaque choisi par l'ennemi. Partie de la troisième enceinte était revêtue, partie ne l'était pas.

Les terre-pleins des enceintes inférieures n'étaient pas défilés de la hauteur Saint-Michel. Il en était de même des communications du réduit aux diverses enceintes, des fraises et des palissades. Les seuls abris des défenseurs étaient le donjon et l'église de la Blanca.

En y comprenant 60 malades, la garnison montait à 2,000 hommes; elle était composée de trois bataillons de ligne, chacun de 500 hommes, d'un détachement de 182 hommes de la garde, de 126 hommes d'artillerie, et autant d'une compagnie de pionniers. Elle avait pour gouverneur le général de brigade Dubreton, homme d'un caractère ferme, et froid dans le danger. Plusieurs officiers des troupes qui en faisaient partie ont acquis de la réputation. L'artillerie était commandée par le capitaine Mauroye, le génie par le chef de bataillon Pinot, qui y avait été envoyé peu de temps avant le siège, et qui contribua puissamment à la belle défense du fort par les moyens de défense qu'il sut créer et multiplier à propos.

Après s'être enivré quelque temps à Madrid de la victoire qu'il avait remportée aux Arapilés, Wellington

quitta cette capitale le 1^{er} novembre pour marcher contre le général Clauzel, qui avait repris l'offensive et réoccupé Valladolid. Le général français se retira devant les forces supérieures de son adversaire, et, le 18, Wellington entra à Burgos. Deux divisions de son armée investirent le fort; les autres prirent position à Monasterio. Ne jugeant pas que des ouvrages informes pussent l'obliger à un siège régulier, il ne fit venir de Santander que 3 pièces de 18 et 5 obusiers de 24, avec un approvisionnement de 300 coups par pièce et 1,200 outils. Il avait peu d'ingénieurs et peu de troupes exercées aux travaux des sièges.

La nuit du 19 au 20 septembre, il fit livrer l'assaut à l'ouvrage à corne sur la hauteur de Saint-Michel par trois colonnes, parmi lesquelles il y avait des détachements qui portaient des échelles. La garnison de l'ouvrage consistait dans un bataillon du 34^e qui venait d'y relever un bataillon du 103^e. Deux colonnes essayèrent de gravir avec leurs échelles les talus d'escarpe des bastions. Les échelles se trouvèrent trop courtes, et durent être appliquées les unes au bout des autres sur les talus. Les assaillants échouaient dans leur attaque; mais la troisième colonne, qui se présenta à la gorge de l'ouvrage, rencontra peu de difficultés, appliqua ses échelles contre les palissades et les franchit. Les défenseurs pris à dos se firent jour, et les deux tiers rentrèrent dans le fort. La perte de l'ennemi fut de 71 hommes tués et de 349 blessés. Le plus grand nombre appartenait à la 3^e colonne qui fut exposée au feu du fort, et à l'une des deux autres colonnes qui attaqua la face flanquée d'un bastion au lieu d'attaquer la branche de l'ouvrage à corne.

L'ennemi chemina la même nuit dans le terre-plein

de cet ouvrage. Le chef de bataillon Pinot fit sur-le-champ entreprendre dans le réduit une communication, unissant le donjon et l'église de la Blanca, et pouvant servir de retranchement.

La 2^e nuit, l'ennemi commença une batterie n^o 1 en dehors de l'ouvrage à corne. La 4^e nuit, il entreprit une nouvelle batterie pour contrebattre l'artillerie du donjon. Wellington fit donner l'escalade cette même nuit, à la première enceinte, du côté du faubourg San-Pedro. Un chemin creux sort de ce faubourg et passe à 60 mètres de la première enceinte dans le ravin qui sépare la hauteur de Saint-Michel de celle du château. C'est dans ce chemin que la colonne assillante, forte de 400 hommes, devait être formée; mais le point d'où elle partit est au pied de la hauteur Saint-Michel, à 200 mètres du chemin (1). Il faisait clair de lune. A peine la colonne eut-elle parcouru 100 mètres qu'elle fut reconnue et accueillie par le feu de la garde de l'enceinte inférieure qui était peu nombreuse. Ce feu, quoique faiblement nourri, suffit pour mettre le désordre dans la colonne ennemie. Ceux qui étaient au centre et à la queue de la colonne se jetèrent à droite pour gagner plus vite le chemin creux, et parurent abandonner ceux qui portaient les échelles, et qui, étant à la tête, étaient déjà au bord du fossé. De là cette hésitation dont l'auteur des Journaux fait mention, et qui fut une des causes du revers que l'ennemi éprouva.

(1) C'est par erreur que l'auteur des Journaux fait déboucher cette colonne du faubourg San-Pedro. Cette erreur est dans Napier et Jones. Voyez le mémoire du lieutenant-colonel Reid sur les assauts. (*Papers of Engineers*, in-4°. London, 1837).

Engagé dans cette attaque, l'ennemi la continua. Les nuits suivantes, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e et 10^e, il chemina méthodiquement, fit une parallèle au pied du glacis de la troisième enceinte, et entra en galerie de mines sur deux points. Le 29 dans la soirée, l'une de ses galeries ayant atteint les fondations de l'escarpe, il fit jouer à l'extrémité un fourneau chargé de mille livres de poudre. L'explosion fut violente et l'escarpe renversée, mais les terres se soutenaient à pic et la brèche n'était pas praticable. L'obscurité de la nuit ne permit pas à l'ennemi de reconnaître l'état de la brèche. Un troisième assaut fut livré la nuit et manqua.

La 12^e nuit, l'ennemi poussa activement sa deuxième galerie, et en même temps il eut l'outrecuidance d'élever, à gauche du faubourg San-Pedro, un léger épaulement en sacs à laine, pour trois pièces de 18. Au jour, notre artillerie rasa cet épaulement et mit hors de service les trois pièces qui étaient derrière. La 13^e nuit, il construisit un peu plus à gauche une autre batterie, à laquelle il fit un épaulement à l'épreuve du canon. Le 4 octobre au jour, l'ennemi employa une batterie et rendit praticable la première brèche faite par la mine. Le soir à cinq heures et demie, il fit jouer la seconde mine, qui ouvrit une brèche praticable.

A cet instant tout était prêt pour livrer l'assaut. A la droite où joua la mine, la colonne ennemie n'attendit pas que la brèche eût été reconnue, elle se précipita au milieu des décombres de la mine et enleva la brèche. A la gauche, une autre colonne eut le même succès. La 16^e nuit, l'ennemi fit un logement sur chacune des brèches, et commença à cheminer de la brèche de gauche contre la seconde enceinte.

Le 5 octobre au jour, le gouverneur ordonna une

sortie. Les Anglais furent culbutés dans le fossé, et leurs travaux rasés. La 17^e nuit, l'ennemi réoccupa ses logements; au jour, il ouvrit une brèche à l'angle rentrant de la seconde enceinte. Le 8 octobre, à trois heures du matin, le gouverneur ordonna une nouvelle sortie plus forte que la première. Tout ce qui se trouvait d'ennemis entre les deux enceintes et les brèches fut tué à la baïonnette, hormis 2 officiers et 36 soldats qui furent faits prisonniers. Le gouverneur fit couronner d'un parapet en sacs à terre le sommet de la nouvelle brèche, vers laquelle, de son côté, l'ennemi ouvrit une marche de zigzags, en cheminant dans le fossé de la première enceinte. A la même époque, il dirigea une attaque par la mine sur l'église de San-Roman qui lui offrait une position, d'où il aurait pris à revers le front de la seconde enceinte tournée vers la ville. Dès le commencement du siège, le commandant du génie avait fait pratiquer des fourneaux de mines dans les piliers de cette église. A la fin de septembre, ils avaient été chargés et garnis de leurs saucissons.

Nous passons sous silence beaucoup de chicanes de la défense. Des pluies qui durèrent plusieurs nuits et le défaut de munitions apportèrent aussi des retards dans les travaux de l'ennemi. La nouvelle brèche de la seconde enceinte était praticable depuis plusieurs jours. Le 17 octobre, l'ennemi reprit avec une nouvelle activité le feu de ses premières batteries établies à la gorge de l'ouvrage à corne de Saint-Michel. Il ouvrit enfin une brèche dans la première enceinte, au-dessus de celle pratiquée dans la seconde. Le soir, il fit jouer une mine contre un retranchement que nous tenions encore entre la première et la seconde enceinte.

Le 18, à quatre heures du soir, l'explosion de la mine

qui avait été préparée par l'ennemi sous la terrasse de l'église de San-Roman fut le signal d'un assaut général. C'était le cinquième ; ce fut le dernier. On remarquera qu'il eut lieu de jour. L'auteur des Journaux rapporte dans les pièces officielles la longue instruction en vingt articles que lord Wellington donna pour cet assaut. Le principe des dispositions qui furent adoptées par le général anglais, et que l'ouvrage du colonel Jones avait déjà fait connaître, consista à faire agir les troupes par détachements de 30 à 50 hommes, se succédant les uns aux autres. Le colonel Jones, et après lui le colonel Reid, ont fait la critique de ces dispositions.

Deux colonnes livrèrent l'assaut à la seconde enceinte, et une troisième à l'église de San-Roman. L'une des deux premières colonnes monta à la brèche ouverte dans l'angle rentrant. Ayant forcé les grenadiers qui la défendaient de se retirer, elle aborda la brèche de la première enceinte; mais là, elle trouva plus de résistance, et les défenseurs de la seconde enceinte l'ayant prise en flanc dans le même temps, elle ne put se maintenir. La partie de la seconde enceinte à laquelle l'autre colonne, composée des gardes anglaises, livra l'assaut, n'était pas revêtue. Les gardes escadèrent le talus d'escarpe, et essayèrent vainement de se maintenir sur la berme. Elles firent une perte considérable. La 3^e colonne, qui s'avança contre l'église de San-Roman par la brèche de la terrasse trouva sa perte dans cette église même. Le chef de bataillon Pinot, saisissant le moment favorable, fit jouer les fourneaux préparés sous les piliers de l'église. Cette colonne fut ensevelie sous des décombres. Mais nous pensons que l'auteur des Journaux exagère beaucoup le nombre des ennemis qui y périrent en le portant à 300,

puisque l'assaut ne fut livré que par des détachements de 50 hommes au plus à la fois.

Trois jours après, le 22 octobre, l'ennemi leva le siège. Sa perte est évaluée, d'après ses rapports, à 2,064 hommes tués ou blessés; celle de la garnison fut de 196 hommes tués et de 443 blessés. Il y eut 33 nuits de tranchée ouverte.

SIÈGE DE CASTRO-URDIALES

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DU NORD,

DU 6 AU 12 MAI 1813,

ET SUPPLÉMENT AUX MOUVEMENTS DU GÉNÉRAL FOY.

Pendant toute la guerre de la Péninsule, les généraux français qui commandèrent dans le nord de l'Espagne portèrent leur attention sur les côtes de la Biscaye pour empêcher l'ennemi de s'y établir. Au commencement de 1813, Mendizabal parvint à se créer un point d'appui dans Castro-Urdiales, petite ville fortifiée sur la côte, entre Santoña et Bilbao. La Biscaye se souleva. Mendizabal se trouva à la tête de 10,000 hommes, et poussa ses excursions jusque sous les murs de Vitoria et de Burgos. Au mois d'avril, le roi Joseph eut son quartier-général à Valladolid. Il détacha de l'armée de Portugal les divisions Foy, Barbot, Taupin et Sarrut pour renforcer l'armée du Nord et dégager ses derrières. La division Foy fut chargée d'opérer dans la Biscaye et de faire le siège de Castro-Urdiales.

Les fortifications de ce poste consistaient dans un

mur flanqué de tourelles, et dans un château servant de réduit, à l'extrémité de la ville. Le port, qui se trouve au pied du château, est étroit et presque à sec à marée basse; mais les petits bâtiments mouillent en sûreté dans la rade. La montagne de San-Pelayo et divers contre-forts qui s'en détachent commandent la ville à demi portée de fusil de l'enceinte. La première opération du général Foy fut de faire élever trois batteries, une pour enfler dans toute sa longueur la courtine qui fait face à la montagne, et les deux autres pour battre le port où étaient mouillés sept bricks anglais et quelques chaloupes canonnières. Le chef de bataillon du génie Plazanet (Charles), attaché à la division Foy, présenta un projet d'attaque qui fut suivi.

La nuit du 6 au 7 mai, le capitaine du génie Vauvilliers traça à la sape volante une première parallèle. Les 2^e, 3^e et 4^e nuits, on travailla à une batterie de brèche pour trois pièces de 16 et une de 12. La 5^e nuit, on continua les travaux de cheminement. Le 11 mai, à la pointe du jour, la batterie de brèche ouvrit son feu, secondée par celui des autres batteries. A trois heures après midi, la place était ouverte. La garnison, composée de 1,200 hommes d'élite, continuant à faire un feu très vif, le général Foy ordonna que l'assaut aurait lieu le soir même à 7 heures et demie. Au signal donné par toutes les batteries, trois colonnes s'élançèrent au pas de course. La brèche fut emportée. Après deux décharges incertaines, les Espagnols avaient pris la fuite, les uns vers la mer, les autres vers le château, où ils ne s'arrêtèrent pas; ils se précipitèrent dans la petite île Sainte-Anne pour gagner au plus vite la flottille anglaise. A deux heures et demie du matin, une compagnie du 6^e léger escalada le château où il restait

encore 100 hommes. Le général Foy revint ensuite à Bilbao.

SUPPLÉMENT A L'ANALYSE DU PRÉCIS.

CAMPAGNE DE 1813.

Page 162. Le général Foy apprit dans la matinée du 22 juin la perte de la bataille de Vitoria. Il envoya à la garnison de Bilbao l'ordre de le rejoindre, et se porta avec un bataillon du 6^e léger sur Mondragon pour retarder la marche du corps espagnol de Giron, et par là empêcher ce corps ennemi de couper la garnison de Bilbao, en prenant la route de cette ville qui se sépare de la route de France en-deçà de Mondragon. Après avoir rempli cet objet, le général Foy se replia et vint prendre position au pied de la Descarga, haute montagne qui se trouve entre l'embranchement des grandes routes de Bergara et de France. Il y fut joint par la garnison de Bilbao dans la nuit du 22 au 23. Le combat contre le corps de Giron eut lieu le 22, de deux à quatre heures de l'après-midi, et non le 23.

Page 162. La division du général Maucune ne se trouvait pas le 23 à l'attaque de Villa-Franca. Elle avait passé le 22 à Bergara, et continué sa marche sur Tolosa avec son convoi.

Page 185. Pendant l'attaque du 10 novembre, le général Foy fit, avec sa division et la brigade du général Paris, une belle diversion qui eût pu avoir de l'influence sur les opérations. Sachant qu'une attaque devait avoir lieu, il avait, le 9, réuni ses troupes à Saint-Martin d'Arosa ; le 10, il gravit le col d'Ispéguy, et tint

ses troupes masquées jusqu'au moment où il entendit tirer les premiers coups de canon sur la ligne vers Sare et Ainhoé. Il déboucha vers 10 à 11 heures du matin, traversa la vallée peu profonde qui sépare le col d'Ispeguy de celui de Maya, et attaqua une division espagnole qui était en bataille sur le col de Maya. L'attaque eut lieu dans un ordre admirable en colonnes serrées par divisions. Après avoir fait un feu de file bien nourri, qui causa quelques pertes aux têtes des colonnes, les Espagnols prirent la fuite, abandonnant les superbes redoutes qu'ils avaient élevées sur le sommet du col. Les troupes françaises les poursuivirent jusqu'aux environs d'Urdax, en enlevant beaucoup de bagages anglais qui suivaient paisiblement les colonnes du général Hill dans la direction de France. Mais là, il aperçut les camps de Sare et d'Ainhoé en feu, ce qui lui prouva que nos positions avaient été enlevées par l'ennemi. Vers le soir, il revint à Bidarray, et dans la nuit même il se rendit à Cambo, qu'il évacua le jour suivant pour se porter derrière la Nive après avoir rompu le pont.

DÉFENSE DE SAINT-SÉBASTIEN

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

DU 11 JUILLET AU 8 SEPTEMBRE 1813.

36 nuits de tranchée.

Saint-Sébastien est une place maritime éloignée d'une lieue et demie de la grande route de Bayonne. Ses fortifications ferment, du côté de la terre, une presqu'île, qui, à l'est, est bordée par une baie, et à l'ouest par l'embouchure de l'Urumea. A l'entrée de la baie est la petite île de Sainte-Claire. La côte opposée

est éloignée de 1,200 mètres. A marée haute, la place n'est accessible que par l'isthme. A marée basse, l'Urumea est guéable.

Les fortifications de l'isthme consistent dans une courtine d'une grande élévation. Au milieu est un cavalier ; aux extrémités, sont de petits bastions un peu moins élevés. La courtine en ferme la gorge. Devant la courtine est un ouvrage à corne avec demi-lune et chemin couvert. Il est dominé par l'enceinte qui est en arrière ; son front occupe toute la largeur de l'isthme. Hors de la place sont deux faubourgs, le faubourg Sainte Catherine et le faubourg Saint-Martin. Ce dernier est au pied de la hauteur de Saint Bartholomé, qui lie la presqu'île au continent.

Du côté de la baie et du côté de l'Urumea, l'enceinte est formée d'un mur fort élevé qui a huit pieds d'épaisseur. Ce mur est mal flanqué. Des deux côtés son pied est baigné par les eaux. Le port de la ville est à l'ouest.

A l'extrémité de la presqu'île est le mont Orgullo, entouré d'escarpements baignés par une mer profonde. Son sommet est occupé par un château qui, avec la batterie de la Reine à sa droite, et celle du Mirador à sa gauche, présente une ligne de défense du côté de la ville. En raison de leur grand commandement, ces ouvrages peuvent battre par-dessus la ville tout le terrain de la presqu'île.

Le 19 juin, deux jours seulement avant la bataille de Vitoria, le roi Joseph envoya à Saint-Sébastien le général Rey (Emmanuel) avec une partie de la garnison de Burgos. Jusque là la place était restée dans un état complet d'abandon. Après la bataille de Vitoria, la force de la garnison fut portée à 3,185 hommes de

toutes armes, 2,681 hommes d'infanterie, 173 de l'artillerie, 261 du génie et 70 hommes de l'administration. L'artillerie était commandée par le chef de bataillon Brion, le génie par le chef de bataillon Pinot, le même qui avait été à la défense de Burgos.

Le premier soin du gouverneur fut d'occuper le couvent de Saint-Bartholomé, pour pouvoir défendre le plateau qui est en tête de la presqu'île, et avoir le temps de raser les nombreux couverts que présente le terrain en avant du front de terre. Le 27 juin, il rassembla les chefs des divers services de la place pour aviser aux moyens de pourvoir aux besoins de la défense. L'artillerie ne perdit pas un instant pour réarmer la place, refaire les plates-formes, et élever des traverses sur la courtine du front de terre qui pouvait être battue d'enfilade de la rive droite de l'Uruméa. Le génie compléta la défense du plateau, et construisit une redoute, à un rond-point, dans la presqu'île, afin d'appuyer la communication de la place avec le couvent de Saint-Bartholomé. Les chemins couverts furent palissadés; plusieurs autres travaux furent entrepris. Le gouverneur nomma une commission pour la surveillance des approvisionnements de siège. Le commissaire des guerres Robert, sorti de la place le 27 juin, y rentra par mer, le 6 juillet, avec un détachement de troupes et un convoi considérable de farine, de riz, de lard et d'eau-de-vie.

Le corps ennemi de Mendizabal parut devant la place le 1^{er} juillet. Le 9, il céda les postes qu'il avait occupés aux troupes anglo-portugaises, commandées par le lieutenant-général sir Th. Graham. Lord Wellington vint d'Ernani faire la reconnaissance de la place, et arrêta un projet d'attaque conforme à celui qui avait

été suivi en 1719 par le maréchal de Berwick. L'équipage de siège des Anglais consistait en 20 pièces de 24, approvisionnées à 1,500 coups, 6 pièces de 18 et 6 obusiers de 8 pouces approvisionnés à 1,000 coups, 4 mortiers de 10 pouces, 4 caronades de 68 livres, avec une quantité assez grande de bombes, et 4,000 outils.

La nuit du 11 au 12 juillet, 1^{re} du siège, l'ennemi entreprit la construction de deux batteries sur la hauteur qui domine le couvent de Saint-Bartholomé. Les 2^e et 3^e nuits, il chemina pour se rapprocher du bord de l'Urumea et gagner l'emplacement de deux autres batteries destinées à battre en brèche la muraille de l'est. Le gouverneur fit ses dispositions en conséquence. On entreprit une coupure sur la courtine du front de terre, et des traverses en retirade dans les rues situées en arrière du front menacé. On donna à ces traverses, faites avec des tonneaux remplis de terre ou revêtues en pierres sèches, 9 à 10 pieds de hauteur, et l'on creusa en avant un fossé de 6 pieds de profondeur.

Le 14, l'ennemi canonna le couvent de Saint-Bartholomé; le 15, il l'attaqua et fut repoussé avec perte. Le colonel Jones dit que les troupes ne devaient faire qu'une reconnaissance, mais qu'elles s'avancèrent plus que ne portaient leurs instructions. Ce ne fut que le 17, après une nouvelle attaque sanglante, que l'ennemi se rendit maître de tous les retranchements du plateau. La résistance fut opiniâtre; le chef de bataillon du génie Pinot, à qui le gouverneur avait confié le commandement de 800 hommes dans cette journée, fut blessé grièvement et fut remplacé dans le service de son arme par le chef de bataillon Gillet, qui arriva dans la place le 22.

La 7^e nuit, l'ennemi s'établit dans le couvent de

Saint-Bartholomé et dans les ruines du faubourg Saint-Martin. Il entreprit sur le plateau deux batteries, numéros 7 et 8. Ses opérations sur le front de terre ne l'empêchèrent pas de pousser avec activité la construction de plusieurs batteries sur la rive droite de l'Uruméa.

Ces batteries sont désignées sous les numéros 3, 4, 5, 6, 9 et 10. Le 20, les quatre premières, armées de 4 obusiers et 19 pièces de 24, et les deux du plateau, armées de 2 obusiers et 4 pièces de 18, ouvrirent en même temps leur feu contre la place. La 10^e nuit, l'ennemi déboucha de la redoute du rond-point par une parallèle qu'il étendit vers sa droite en avant du faubourg ruiné de Sainte-Catherine, à une distance de 100 mètres de la crête du chemin couvert. Il coupa dans ce travail un aqueduc de la place, dont il se servit pour faire jouer, le 25, un fourneau de mines contre la contrescarpe du bastion de droite de l'ouvrage à corne.

Le 22, une brèche de 50 mètres d'étendue se trouvait ouverte à la muraille de l'est, en arrière de la haute courtine; mais elle laissait un ressaut intérieur de 4 à 5 mètres de haut, suffisant pour apporter un grand obstacle à une colonne assaillante. En 15 heures et demie, la batterie de brèche avait tiré 3,500 boulets avec 10 pièces de 24, moyennement 350 coups par pièce : on a peu d'exemples d'un tir aussi précipité. Le 23 et le 24, l'ennemi continua son feu et ouvrit une nouvelle brèche. Il battait en même temps les ouvrages du front de terre dont il méditait l'escalade. Le gouverneur fit ses dispositions pour repousser l'assaut. Il chargea son chef d'état-major de la défense de la petite brèche, et se réserva la défense de la grande.

Une répartition très judicieuse fut faite de l'artillerie pour utiliser les parties de l'enceinte d'où l'on pouvait prendre en flanc les colonnes d'attaque.

Le 25, à 5 heures du matin, la mine joua et renversa la contrescarpe du demi-bastion de droite de l'ouvrage à corne. L'ennemi avait réuni dans ses tranchées environ 2,000 hommes en deux colonnes d'attaque. La première entra dans le fossé de l'ouvrage à corne pour livrer l'escalade à cet ouvrage. Elle trouva des flancs intacts, et échoua dans son attaque. La seconde devait, pour arriver aux brèches, passer entre la rive gauche de l'Uruméa et la branche gauche de l'ouvrage à corne, et parcourir à découvert une distance qui n'était pas moindre que 200 mètres. Cependant l'attaque fut si inopinée qu'elle souffrit peu dans ce trajet, mais elle fut accueillie sur les brèches avec une quantité innombrable de feux de toute espèce. Un petit nombre seulement parvint à se sauver. L'ennemi demanda une suspension d'armes.

Le 26, il reprit son feu et ne cessa de tirer. Il embarqua ses blessés, et envoya un nouveau parlementaire pour avoir le nom de ses officiers et de ses soldats faits prisonniers. Wellington vint visiter les travaux et donna des ordres pour suspendre le siège. Il fut aussi déterminé à prendre ce parti par les mouvements des troupes du duc de Dalmatie, dont nous rendrons compte dans l'analyse du blocus de Pampelune.

La nuit du 26 au 27 juillet, 16^e du siège, l'ennemi désarma la plupart de ses batteries. Le gouverneur ordonna une sortie qui fit 189 prisonniers, dont 3 officiers. Pendant trois semaines, il ne se passa rien d'important.

Le 19 août et les jours suivants, l'ennemi reçut d'An-

gle terre des pièces et une quantité considérable de munitions. Il comptait 117 bouches à feu, savoir : 56 pièces de 24, 14 de 18, 1 mortier de 12 pouces, 16 mortiers de 10 pouces, 18 obusiers de 12 pouces et 12 caronades de 68. La place avait 60 pièces en batterie, 4 mortiers et 5 obusiers. Ses magasins étaient assez bien pourvus, et sa garnison, qui avait été renforcée de quelques détachements, montait à 2,619 hommes présents sous les armes. Malgré les croisières de l'ennemi, les communications avec le port de Saint-Jean de Luz étaient fréquentes, tant est grande la difficulté de bloquer étroitement une place maritime.

La nuit du 22 au 23 août, 43^e du siège suivant l'auteur des Journaux, ou la 17^e si l'on défalque les nuits de suspension de travaux, l'ennemi réoccupa ses tranchées. Il entreprit sur la hauteur de Saint-Bartholomé deux nouvelles batteries, numéros 11 et 12, et les nuits suivantes il réarma les batteries de la rive droite de l'Uruméa.

Le 26 août, 63 bouches à feu, dont 29 mortiers ou obusiers, tonnèrent de toutes parts contre la malheureuse ville de Saint-Sébastien. Cette ville offrit alors le plus affreux spectacle. Notre artillerie ne put lutter contre celle de l'ennemi. Il ouvrit de nouvelles brèches à la muraille de l'est. Mais placées à une trop grande distance du front de la presqu'île, ses batteries numéros 11 et 12 ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait. Le 7, lord Wellington visita les travaux, et fit construire dans la parallèle de l'isthme une batterie pour 4 pièces de 24, afin de faire brèche, à une petite distance, au bastion Saint-Jean, qui est à l'extrémité gauche de la haute courtine, et dont l'on découvrait les murailles. La nuit précédente, l'ennemi s'était em-

paré de la petite île Sainte-Claire, où le poste que nous avions était peut-être trop faible : il n'était que de 24 hommes. Cette île était très importante pour entretenir les communications par mer, parce qu'il faut passer entre elle et le mont Orgullo pour entrer dans le port.

Les 50^e et 51^e nuits, du 29 au 31 août, ou les 8^e et 9^e depuis la reprise du siège, l'ennemi ne cessa de tirer tant sur les brèches que sur les défenses de la ville et du château. La face droite du demi-bastion de gauche de l'ouvrage à corne était ouverte sur la moitié de sa longueur. Le bastion Saint-Jean était effacé, et la courtine en arrière renversée. Les brèches ouvertes par cette démolition se joignaient à celles faites dans la muraille de l'est. Redoutant un nouvelle échec, l'ennemi travailla à se préparer des débouchés rapprochés des brèches, et à cet effet il ouvrit des puits de mine pour renverser un mur de soutènement et élargir le chemin de la colonne qui devait livrer l'assaut au bastion Saint-Jean. Le 31 août, à deux heures du matin, les fourneaux de mine jouèrent ; l'ennemi relia leurs entonnoirs par une gabionnade, et fit ses dispositions pour donner l'assaut.

Le gouverneur avait profité de la suspension du siège pour faire déblayer les maisons ruinées en arrière des brèches ouvertes dans la muraille de l'est. Avec les pavés des rues et les matériaux provenant des maisons, il avait fait construire, le long de la première rue parallèle à cette partie de l'enceinte, un mur fort épais de 15 pieds de haut. Ce mur, destiné à servir de retranchement, se prolongeait vers la droite jusqu'à la grande courtine du front de terre. Il fut crénelé. Lorsque l'ennemi battit en brèche, on déblaya le pied de la mu-

raille, à l'intérieur, comme on l'avait fait précédemment, afin de laisser un ressaut à franchir aux troupes assaillantes.

Le 31 août, entre dix et onze heures du matin, les assiégeants montrèrent la tête de leurs colonnes. Les premières débouchèrent rapidement de la droite de la parallèle dans l'isthme, et négligeant l'ouvrage à corne, elles se dirigèrent le long de la plage jusqu'au pied des brèches du bastion Saint-Jean. Les troupes de la place montrèrent dans cette occasion le plus grand courage, et les officiers qui les commandaient une présence d'esprit admirable, qualité essentielle dans le danger. Deux mines que l'on fit jouer causèrent d'abord quelque perte à l'ennemi. Arrivé sur la brèche, il fut pris en flanc par le feu de deux pièces du cavalier dont l'une était casematée. Les défenseurs de l'ouvrage à corne n'étant pas attaqués firent un feu vif sur l'ennemi. Le capitaine d'artillerie Gorse fit monter à découvert sur le demi-bastion de gauche une pièce de 4, qui vomit à 200 mètres de distance la mitraille sur les masses anglaises. La brèche de la courtine était très étroite, et l'ennemi était contenu sur ce point. Les troupes anglaises qui montèrent aux brèches de la muraille de l'est trouvèrent le ressaut dont nous avons parlé, et furent exposées au feu du mur crénelé qui servait de retranchement. Quoique le feu durât depuis deux heures, l'ennemi au pied des brèches, éprouvant des pertes considérables, persévéra. « Dans cet état » presque désespéré de l'attaque, dit le lieutenant-général Graham dans son rapport à lord Wellington, je fis » diriger contre le feu de la courtine le feu des batteries » de la rive droite de l'Uruméa, et j'acceptai l'offre que » me fit le général Bradfort de passer la rivière à gué près

» de son embouchure avec une partie de la brigade portugaise. » Voyant que le feu dirigé contre la courtine produisait de l'effet, l'ennemi fit un nouvel effort avec des troupes fraîches pour se rendre maître de la brèche, précisément au moment où un obus lancé par ses batteries communiquait le feu à un amas de projectiles creux et de cartouches qui se trouvaient à proximité des défenseurs. Aux brèches de la muraille de l'est, l'ennemi parvenait aussi à franchir le ressaut en profitant des portions de mur des maisons ruinées qui en quelques endroits touchaient à l'enceinte. Vers la gauche où le terrain se relevait, ce ressaut avait moins de hauteur.

Enfin, après trois heures de la résistance la plus opiniâtre que l'on puisse citer, le gouverneur donna l'ordre de la retraite, et à cinq heures du soir la garnison se trouva réunie sur le mont Orgullo. Le rapport du général Graham accusa 2,573 hommes tués ou blessés. Au nombre de ces derniers étaient le lieutenant-général Leith, et les deux généraux majors Oswald et Robinson. Le lieutenant-colonel Fletcher, commandant en chef du génie à l'armée anglaise, en qui lord Wellington plaçait toute sa confiance pour les opérations d'attaque et de défense des fortifications, fut tué sur la brèche avec deux autres ingénieurs. De notre côté, nous perdîmes 250 hommes tués et 270 faits prisonniers, la plupart blessés. Le chef de bataillon Gillet, commandant du génie, et le capitaine Saint-George de la même arme, furent tués.

La garnison, réduite à 1,280 hommes sous les armes et obligée de garder 400 prisonniers, tint encore huit jours au mont Orgullo. Elle contraignit l'ennemi à ouvrir contre le château le feu de 59 pièces d'artille-

rie, dont 28 mortiers ou obusiers. Le 8 septembre, à midi, le gouverneur hissa le drapeau blanc et envoya l'adjutant-commandant de Songeon pour traiter de la capitulation. La garnison fut prisonnière de guerre. Les blessés furent transportés en France. Le siège avait duré 73 jours, dont 56 de tranchée ouverte.

DÉFENSE DE PAMPELUNE

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

DU 26 JUIN AU 31 OCTOBRE 1813.

La ville de Pampelune, capitale de la Navarre, est située sur l'ancienne route de Bayonne à Madrid par Saint-Jean-Pied-de-Port. Cette route est praticable aux voitures légères. Une belle route conduit de Pampelune à Tolosa, sur la grande route actuelle de Madrid. Une route ou plutôt un grand chemin conduit de Pampelune à Saragosse. La place est sur un plateau qui, au nord et à l'est, est escarpé. L'Arga baigne le pied des escarpements. Cette petite rivière prend sa source au nord-est de Pampelune dans la vallée de Zubiri, que suit la route de Saint-Jean-Pied-de-Port. Cette route passe à Villava, Huarte, Zubiri et Roncevaux. L'Arga reçoit, par sa rive droite, à Villava, à trois kilomètres à l'est de Pampelune, l'Ulzama qui coule dans la vallée de Sorauren, où passe un chemin qui conduit directement à Bayonne par Arre, Sorauren, Lanz, le port de Bélate, Élizondo, le col de Maya Urdax. Du point de Villava part la Sierra de San-Cristoval, qui court au nord-ouest, se rattache aux Pyrénées, sépare les eaux de l'Ulzama de celles de l'Arga, et la

grande route de Tolosa de la petite route de Bayonne.

Après la bataille de Vitoria, l'armée française se retira sur Pampelune. Le roi Joseph laissa dans la place pour gouverneur le général Cassan avec 3,551 hommes, du pain et du biscuit pour 77 jours ; pas d'autres vivres. Mina, qui avait pendant près de dix-huit mois été la terreur des habitants de la Navarre, les avait empêchés de porter des approvisionnements à Pampelune. Le temps des récriminations étant passé, nous ne rapporterons pas la proclamation barbare qu'il avait faite pour assurer l'exécution de ses ordres.

Le 26 juin, la division anglaise Picton investit la place. Le 14 juillet, elle fut relevée par un corps de 10,000 Espagnols venus d'Andalousie sous les ordres de Charles O'Donell. Ces troupes ne bloquèrent pas d'abord Pampelune très étroitement, et avant qu'elles fussent établies, le gouverneur put tenter avec succès quelques sorties.

A cette époque, l'armée anglaise gardait une ligne très étendue sur la frontière des Pyrénées. Nous avons rendu compte dans l'analyse du Précis historique de la bataille et des combats que le duc de Dalmatie livra sans succès à cette armée pendant cinq jours, du 28 juillet au 2 août. L'ennemi ayant en partie levé le blocus momentanément, la garnison profita de cette circonstance pour faire une ample moisson autour de la place. Elle resta ensuite bloquée l'espace de trois mois, pendant lesquels elle fit quelques sorties et souffrit beaucoup de la disette. Vers la fin d'octobre, elle comptait plus de 1,000 malades et 800 blessés. Le scorbut qui s'était déclaré dans les hôpitaux y faisait d'affreux ravages. Les soldats ressemblaient à des spectres ambulants. Plusieurs se traînaient pour de-

mander du pain jusqu'aux avant postes de l'ennemi. La misère n'était pas moins grande parmi les habitants, et plusieurs moururent de faim.

La garnison se résignait avec un courage héroïque à supporter les privations, dans l'espoir d'être secourue. Mais la nécessité lui fit enfin une loi de capituler, et, le 1^{er} novembre, elle livra la place à l'ennemi. Elle fut prisonnière de guerre.

DÉFENSE DU FORT DE MONZON

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1813 ET 1814.

Le château ou fort de Monzon, en Aragon, domine la ville de ce nom, située au confluent de la Sosa dans la Cinca, sur le chemin de Lérida à Saragosse par Alcubières. Le maréchal Suchet l'avait fait mettre en état de défense en 1810, lors du siège de Lérida, et après la bataille de Vitoria il y avait laissé un capitaine du 81^e avec 90 gendarmes à pied, 2 lieutenants, 1 caporal d'artillerie, 4 canonniers, 1 chirurgien et le garde du génie Saint-Jacques, ancien mineur qui s'était trouvé au siège de Saragosse, et qui, par sa rare intelligence et son courage, devint l'âme de la défense.

La publicité qui a été donnée dans plusieurs journaux militaires, et notamment dans la 91^e livraison de ce recueil, à la belle défense du fort de Monzon, nous dispense d'en faire ici l'analyse. Nous rappellerons seulement que cette défense présente un exemple fort intéressant de guerre souterraine, et qu'après avoir résisté, pendant les mois d'octobre, novembre et dé-

cembre 1813, et pendant le mois de janvier et partie de février 1814, aux attaques des troupes de Mina, le commandant du fort ne succomba que par un stratagème honteux qui avait déjà réussi à l'ennemi à Méquinenza et Lérida. Un officier espagnol, employé dans l'état-major du maréchal Suchet, avait déserté, le 17 janvier, de Barcelone avec la clef du chiffre et le sceau du maréchal, et proposé au baron d'Eroles de s'en servir pour falsifier une convention qui stipulerait l'évacuation des places espagnoles par les troupes françaises. Cependant le commandant du château n'en fit sortir la garnison que le 18 février, au retour d'un officier qu'il avait obtenu d'envoyer à Lérida s'assurer que cette place était en effet évacuée.

ERRATA.

Page 70, ligne 4, *au lieu de Estella lisez : Estrella,*
— 286, — 3 — 1810 — 1811.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Pages.

Campagne de 1808. — 1^{re} *Partie.* 3

Traité secret avec l'Espagne. — Occupation du Portugal. — Invasion de l'Espagne par plusieurs corps d'armée français. — Notif de cette invasion. — Troubles d'Aranjuez. — Émeute de Madrid, le 2 mai 1808. — Cession de la couronne d'Espagne à Napoléon. — Marche du général Dupont en Andalousie. — Tentative du maréchal Moncey sur Valence. — Sièges de Gérone et de Saragosse qui furent levés. — Affaire de Cabezon. — Bataille de Rio-Secco. — Entrée de Joseph à Madrid. — Capitulation de Baylen. — Retraite des armées françaises derrière l'Èbre.

Combat de Roliça. — Bataille de Vimeiro. — Convention pour l'évacuation du Portugal.

Campagne de 1808. — 2^e *Partie.* 14

Coup-d'œil sur le théâtre de la guerre. — Combat de Zornosa. — Arrivée de l'empereur. — Combat de Gamonal. — Bataille d'Espinosa de los Monteros. — Bataille de Tudela. — Col de Somosierra forcé le 29 novembre. — Capitulation de Madrid. — Bataille d'Uclès, le 13 janvier 1809.

Siège de Roses. — Bataille de Cardedeu. — Combat de Molino del Rey. — Retraite des Anglais. — Bataille de la Corogue, le 16 janvier 1809.

Campagne de 1809. — 1^{re} *Partie.* 27

Reddition de Saragosse. — Seconde expédition en Portugal. — Prise de Porto. — Reddition de Vigo aux Espagnols. — Bataille de Medellin. — Défaite de l'armée de la Manche à Ciudad-Real. — Passage du Douro par les Anglais. — Retraite du duc de Dalmatie. — Expédition du duc d'Elchingen dans les Asturies. — Évacuation de la Galice et des Asturies par les troupes françaises.

Échec d'Alcañiz en Aragon. — Combats de Maria et de Belchite. — Défaite de Reding à Wals. — Blocus de Gérone.

Campagne de 1809. — 2 ^e Partie.	42
Plan de campagne des alliés. — Bataille de Talavera de la Reyna. — Bataille d'Almonacid. — Passage du Tage à gué par l'armée française. — Retraite des Anglais en Estramadure et plus tard en Portugal. — Échec de Tamames. — Bataille d'Ocaña. — Défaite du duc del Parque à Alba de Tormès. — Reddition de Gironne.	
Campagne de 1810. — 1 ^{re} Partie.	59
Conquête de l'Andalousie. — Répartition des trois corps composant l'armée du Midi. — Régence provisoire espagnole qui remplace la junte. — Création par l'empereur de gouvernements militaires en Espagne, indépendants de l'autorité du Roi. — Situation des forces qui restent à l'ennemi en Estramadure, en Andalousie et dans le royaume de Murcie. — Blocus de Cadix. — Évacuation d'Hostalrich par les Espagnols. — Prise de Lérida et de Méquinenza. — Rentrée des troupes françaises dans les Asturies. — Prise d'Astorga.	
Campagne de 1810. — 2 ^e Partie.	68
Système de défense adopté pour le Portugal. — Force de l'armée du prince d'Essling. — Examen des directions qu'elle pouvait prendre. — Sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. — Entrée en Portugal. — Attaque de la position de Busaco. — Retraite de l'ennemi. — Position du prince d'Essling devant les lignes de Torrès-Verdras. — Refus du duc de Dalmatie de faire une diversion dans l'Alentéjo. — Préférence qu'il donne au siège de Badajoz. — Travaux de l'armée du Midi dans l'Andalousie. — Forces des guérillas dans le nord de l'Espagne. — Création de l'armée du Centre. — Siège de Tortose.	
Campagne de 1811. — 1 ^{re} Partie.	83
Prises d'Olivenza, de Badajoz et de Campo-Mayor par l'armée du Midi. — Sortie de la garnison de Cadix; bataille de Barosa ou de Chiclana. — Retraite de l'armée de Portugal. — Combat de Redinha. — Changement de la ligne de retraite à Condeixa. — Combat de Sabugal. — Création de l'armée du Nord. — Bataille de Fuentes de Oñoro. — Évacuation d'Almeida. — Reprise d'Olivenza par les Anglais. — Ouverture de la tranchée devant Badajoz; siège levé; bataille d'Albuéra. — Prise du fort de Saint-Philippe au col de Balaguer. — Surprise du fort de Figuières par les Espagnols. — Voyage du roi à Paris.	
Campagne de 1811. — 2 ^e Partie.	102
Dispositions ordonnées par l'empereur. — Siège de Badajoz par les Anglais. — Junction des armées du Midi et de Portugal pour le	

faire lever. — Jonction des armées du Nord et de Portugal pour ravitailler Ciudad-Rodrigo. — Surprise d'une brigade dans l'Estramadure par l'ennemi. — Défaite de l'armée de Murcie à Baza. — Siège malheureux de Tarifa. — Prise de Tarragone. Reprise de Figuières. — Blake à Valence. — Bataille de Sagonte; reddition de cette place. — Avantages attachés à la conquête de Valence; investissement de cette place. — Capitulation de Blake. — Progrès des guérillas dans le nord de l'Espagne.

Campagne de 1812. — 1^{re} Partie.

117

Prise de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de la tête de pont d'Almaraz par l'ennemi. — Grande misère en Espagne. — Division de la Catalogne en départements. — Le commandement des armées est rendu au roi

Campagne de 1812. — 2^e Partie.

125

Aperçu de la force des armées françaises. — Sièges des forts de Salamanca par l'ennemi. — Retraite de l'armée de Portugal derrière le Douro. — Embarras du Roi. — Le duc de Raguse prend l'offensive. — Bataille de Salamanca. — Nouvelle retraite de l'armée de Portugal. — Evacuation de l'Andalousie et de la Nouvelle-Castille. — Entrée de Wellington à Madrid. — Siège de Burgos. — Réunion de l'armée du Midi à celle du Centre. — Beau mouvement des trois armées françaises. — Influence des opérations de la flotte anglaise de Biscaye sur la campagne. — Etat des armées dans les autres provinces.

Campagne de 1813. — 1^{re} Partie.

150

Force des armées françaises. — Composition de l'armée angl.-portugaise. — Grand mouvement de l'ennemi pour tourner notre droite. — Retraite des armées françaises. — Bataille de Vitoria. — Siège de Tarragone par une expédition anglaise. — Levée du siège. — Evacuation de Valence.

Campagne de 1813. — 2^e Partie.

165

Retour du duc de Dalmatie à l'armée d'Espagne. — Position des Anglais. — Bataille de Sorrauren. — Projets du duc de Dalmatie. — Mouvement du duc d'Albufera sur Tarragone. — Tentative pour secourir Saint-Sébastien. — Prise de cette place par l'ennemi. — Il passe la Bidassoa. — Reddition de Pampelune. — Attaque des positions de la Nivelle par l'ennemi. — Passage de la Nive. — Combats livrés par le duc de Dalmatie aux environs de Bayonne. — Traité de l'empereur avec Ferdinand.

Campagne de 1814.

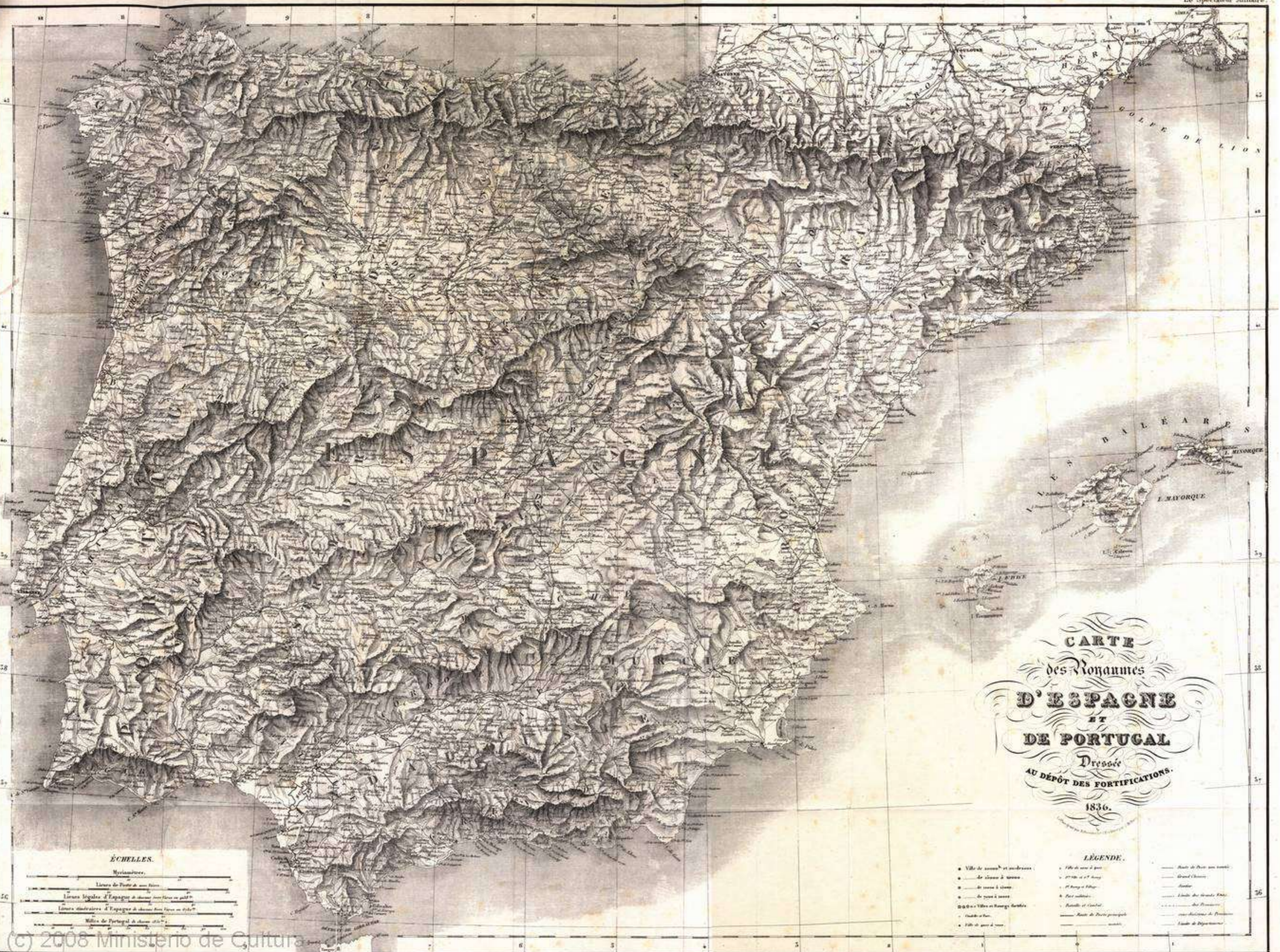
189

Position du duc de Dalmatie. — Mouvement des alliés pour l'obliger à quitter Bayonne. — Bataille d'Orthez. — Pont sur l'Adour au-

dessous de Bayonne. — Conduite politique de Wellington. — Envoi de troupes anglaises à Bordeaux. — Louis XVIII proclamé dans cette ville. — Bataille de Toulouse.

JOURNAUX DES SIÈGES.

1 ^{er} siège de Saragosse, du 3 juillet au 13 août 1808.	201
2 ^e siège de Saragosse, du 29 décembre 1808 au 20 février 1809.	208
Siège de Roses, du 18 novembre au 5 décembre 1808.	223
Siège de Gironne, du 7 juin au 10 décembre 1809.	226
Siège d'Astorga, du 30 mars au 22 avril 1810.	245
Siège de Lérida, du 29 avril au 14 mai 1810.	247
Siège de Méquinenza, du 3 au 8 juin 1810.	251
Siège de Ciudad-Rodrigo, du 15 juin au 9 juillet 1810.	252
Siège d'Alméida, du 15 au 28 août 1810.	259
Siège de Tortose, du 20 décembre 1810 au 2 janvier 1811.	264
Siège de Taragone, du 12 mai au 28 juin 1811.	Ibid.
Siège d'Olivenza, du 11 au 22 janvier 1811.	275
Siège de Badajoz, du 28 janvier au 10 mars 1811.	276
Siège de Campo-Mayor, du 14 au 21 mars 1811.	266
Siège de Tarifa, du 23 décembre 1811 au 5 janvier 1812.	286
Prise d'Oropesa et siège de Sagonte, du 5 au 28 octobre 1811.	293
Siège de Valence, du 25 décembre 1811 au 9 janvier 1812.	297
Siège de Péniscola, du 31 janvier au 3 février 1812.	301
Défense de Ciudad Rodrigo, du 8 au 20 janvier 1812.	302
Défense de Badajoz, du 17 mars au 7 avril 1812.	308
Défense des forts de Salamanque, du 17 au 27 juin 1812.	316
Défense du château de Burgos, du 19 septembre au 22 octobre 1812.	323
Siège de Castro-Urdialès, du 6 au 12 mai 1813, et supplément aux mouvements du général Foy.	331
Supplément à l'analyse du Précis (campagne de 1813).	333
Défense de Saint-Sébastien, du 11 juillet au 8 septembre 1813.	334
Défense de Pampelune, du 26 juin au 31 octobre 1813.	344
Défense du fort de Monzon, en 1813 et 1814.	346



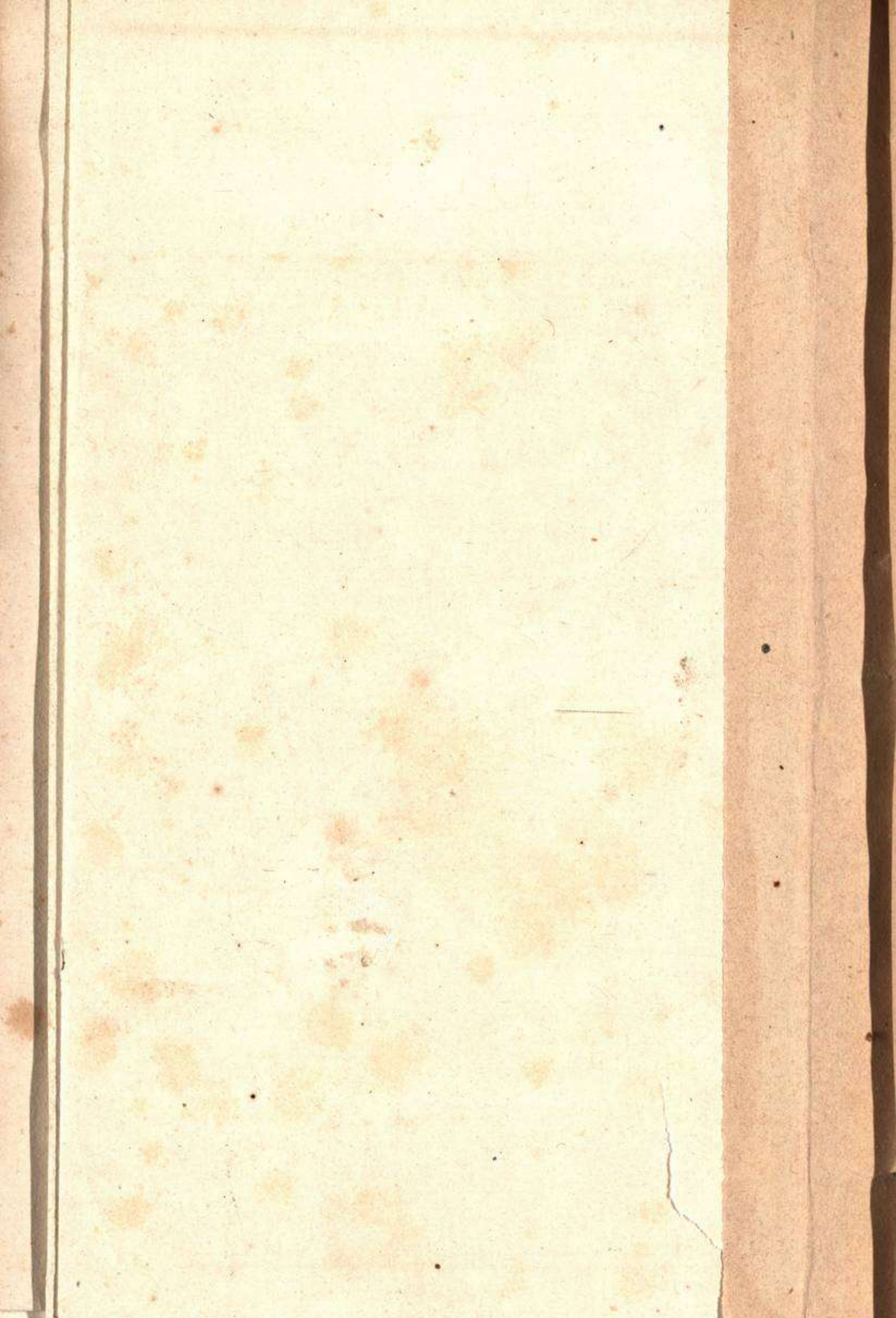
CARTE
 des Royaumes
D'ESPAGNE
 ET
DE PORTUGAL
 Dressée
 AU DÉPÔT DES FORTIFICATIONS.
 1836.

ÉCHELLES.
 Mesures.
 Lignes de Paris de six Toises.
 Lignes Royales d'Espagne de six Toises six Toises six Toises.
 Lignes Portugaises d'Espagne de six Toises six Toises six Toises.
 Lignes de Portugal de six Toises six Toises six Toises.

LÉGENDE.

• Ville de premier ordre	• Ville de second ordre	• Ville de troisième ordre	• Ville de quatrième ordre	• Ville de cinquième ordre	• Ville de sixième ordre	• Ville de septième ordre	• Ville de huitième ordre	• Ville de neuvième ordre	• Ville de dixième ordre
• Ville de onzième ordre	• Ville de douzième ordre	• Ville de treizième ordre	• Ville de quatorzième ordre	• Ville de quinzième ordre	• Ville de seizième ordre	• Ville de dix-septième ordre	• Ville de dix-huitième ordre	• Ville de dix-neuvième ordre	• Ville de vingtième ordre
• Ville de vingt et unième ordre	• Ville de vingt-deuxième ordre	• Ville de vingt-troisième ordre	• Ville de vingt-quatrième ordre	• Ville de vingt-cinquième ordre	• Ville de vingt-sixième ordre	• Ville de vingt-septième ordre	• Ville de vingt-huitième ordre	• Ville de vingt-neuvième ordre	• Ville de trentième ordre

• Ville de premier ordre
 • Ville de second ordre
 • Ville de troisième ordre
 • Ville de quatrième ordre
 • Ville de cinquième ordre
 • Ville de sixième ordre
 • Ville de septième ordre
 • Ville de huitième ordre
 • Ville de neuvième ordre
 • Ville de dixième ordre
 • Ville de onzième ordre
 • Ville de douzième ordre
 • Ville de treizième ordre
 • Ville de quatorzième ordre
 • Ville de quinzième ordre
 • Ville de seizième ordre
 • Ville de dix-septième ordre
 • Ville de dix-huitième ordre
 • Ville de dix-neuvième ordre
 • Ville de vingtième ordre
 • Ville de vingt et unième ordre
 • Ville de vingt-deuxième ordre
 • Ville de vingt-troisième ordre
 • Ville de vingt-quatrième ordre
 • Ville de vingt-cinquième ordre
 • Ville de vingt-sixième ordre
 • Ville de vingt-septième ordre
 • Ville de vingt-huitième ordre
 • Ville de vingt-neuvième ordre
 • Ville de trentième ordre







Small rectangular label or stamp in the top right corner, possibly containing a library or archival mark.

Manuscript

11

Small white rectangular label or piece of tape on the right edge of the book.

1297

BELMAS

—
GUERRE

D'ESPAGNE

1807 - 14

1839

8

48